

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz
Driemaandelijks tijdschrift van de Auschwitz Stichting
 n° 85 octobre-décembre 2004 / nr. 85 oktober-december 2004

Sommaire - Inhoudstafel

BARON PAUL HALTER :	
Editorial / <i>Editoriaal</i>	3
THOMAS FONTAINE :	
Les déportés de répression partis de France :	
définition et connaissance	7
LEEN MAES :	
Het Holocaust trauma in Cynthia Ozick's <i>De Sjaal</i>	23
SYLVIA UNGLIK :	
De l'ombre à la lumière : La vie retrouvée.	
La question de la résilience dans une population d'enfants cachés	
durant la Seconde Guerre mondiale	55
VANINA BRIERE :	
Les Français déportés à Buchenwald : exemple	
du convoi du 12 mai 1944	77
JACQUES ARON :	
Documents inédits. Trois lettres du peintre juif allemand	
Ludwig Meidner au rabbin Pinchas Kahlenberg	105
FABIAN VAN SAMANG :	
Van Neurenberg tot Bagdad. Het belang van internationale	
tribunalen voor de berechting van misdaden tegen de menselijkheid ..	113

HOMMAGE À/AAN FRANS BUYENS (1924-2004)

RIK HEMMERIJCKX	
Frans Buyens is niet meer / Frans Buyens n'est plus	119
WOUTER HESSELS :	
Open Dialoog en Eens zullen de Getuigen er niet meer zijn	129

JORIS RAEYMAEKERS :

Weten waarom. Doordacht epos over politiek bewustzijn 137

YANNIS THANASSEKOS :

Se représenter l'expérience concentrationnaire.

A propos de l'œuvre cinématographique de Frans Buyens 147

SARAH TIMPERMAN :

Les archives de la Fondation Auschwitz. Inventaire partiel
du Fonds des papiers personnels des victimes des crimes
et génocides nazis (3^e partie) / *De archieven van de Auschwitz Stichting.*
Partiële inventaris van de persoonlijke papieren van de slachtoffers
der nazi-misdaden en -genocides (3^e deel) 155

Erratum 167

Informations / *Mededelingen* 169

Notes de lecture / *Lectuurnota's* 173

Nouvelles acquisitions et comptes rendus / 179
Nieuwe aanwinsten en boekbesprekingen

BARON PAUL HALTER*Président*

Nous entamerons bientôt la vingt-cinquième année de l'édition de notre Bulletin trimestriel. Impossible, dans le cadre d'un bref éditorial, d'en faire un bilan circonstancié. Il est certain toutefois que nous pouvons observer à travers cet important effort éditorial, une étonnante diversification et amplification des recherches sur la thématique des crimes et génocides nazis tant du point de vue historiographique que mémoriel. Désormais, il s'agit d'un véritable esprit interdisciplinaire qui anime la plupart des contributions que nous publions. J'aimerais tout particulièrement saluer les recherches et les études publiées ici même sur la déportation politique. Les articles de Monsieur Thomas Fontaine et de Madame Vanina Brière poursuivent et prolongent ainsi les études que nous avons précédemment

publiées dans ce domaine. En effet, ces vingt dernières années ont été particulièrement fertiles en recherches portant sur la politique génocidaire et les persécutions raciales du III^{ème} Reich. Certes, il y a encore des pistes à explorer mais il était urgent, nous semble-t-il, de promouvoir et de développer désormais des recherches et des études historiographiques et mémorielles sur la politique répressive nazie à l'égard de la résistance, de l'opposition politique et des mouvements antifascistes. C'est là une direction d'enquête que notre Centre d'Etudes et de Documentation tient à soutenir. Je tiens enfin à attirer ici l'attention sur le dossier que nous publions en hommage à notre grand ami et cinéaste, Frans Buyens, qui nous a quittés en mai 2004. Il fut, avec sa chère compagne, Lydia Chagoll, le réalisateur

du film intitulé «*Un jour les témoins disparaîtront*», tourné à Auschwitz-Birkenau lors de notre premier voyage organisé par l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie, en 1978 avec une centaine d'élèves et d'enseignants. Ce film reste un document unique en son genre, un témoignage sur les témoignages.

Je profite de l'occasion pour souhaiter à tous nos lecteurs et amis, une excellente année 2005 pleine de joie, santé et bonheur.

BARON PAUL HALTER*Voorzitter*

Wij vangen binnenkort de vijftiende uitgave aan van ons driemaandelijkse Tijdschrift. Binnen het kader van een bondig editoriaal is het quasi onmogelijk om er een uitvoerig bilan van op te maken. Het staat nochtans vast dat wij doorheen onze editoriaalen een merkwaardige diversifiëring en toename van de studies betreffende de nazi-misdaden en -genocides kunnen herkennen, en dit zowel op het vlak van de historiografie als op het vlak van de herinnering. De meeste van de gepubliceerde bijdragen zijn dan ook geschreven in een werkelijk interdisciplinaire geest. Ik zou meer in het bijzonder de aandacht willen vestigen op het onderzoek en op de hier gepubliceerde studies betreffende de politieke deportatie. De artikelen van Thomas Fontaine en Vanina Brière vormen een voortzetting en

uitdieping van de reeds voorheen gepubliceerde studies op dit vlak. Inderdaad, het onderzoek naar de genocidaire politiek en de raciale vervolgingen onder het Derde Rijk is de laatste twintig jaar bijzonder vruchtbaar geweest. Er bestaan zeker nog domeinen die verder kunnen uitgediept worden, maar het lijkt me van het grootste belang dat het geschiedkundig onderzoek naar de repressieve nazi-politiek tegenover het verzet, de politieke oppositie en de antifascistische bewegingen verder ontwikkeld en gestimuleerd wordt. Het is een piste in het onderzoek dat ons Studie- en Onderzoekscentrum wil stimuleren. Ten slotte wil ik hier ook de aandacht vestigen op het dossier dat wij hier publiceren als hommage aan onze grote vriend en cineast, Frans Buyens, die ons in mei 2004 heeft verlaten. Samen met zijn

levensgezellin Lydia Chagoll was hij de realisator van de film *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn*, in 1978 gedraaid op de site van Auschwitz-Birkenau tijdens onze eerste reis georganiseerd door de Vriendenkring van de Gewezen Politieke Gevangenen van Auschwitz-Birkenau, Kampen en Gevangenis van Sylezië, samen met een honderdtal leerkrachten en leerlingen. Deze film blijft in zijn genre een uniek document, een getuigenis over de getuigenissen.

Ik maak van de gelegenheid gebruik om onze lezers en vrienden, een uitstekend 2005 vol vreugde, voorspoed en geluk toe te wensen.

THOMAS FONTAINE *

Les déportés de répression partis de France : définition et connaissance**

Dès leur retour des camps, les déportés ont cherché à mettre des mots sur l'horreur absolue qu'ils venaient de subir. Ces témoignages mettent en avant l'atteinte fondamentale à « l'espèce humaine¹ » que symbolise leur expérience.

Prolongeant ces récits, les historiens ont cherché à cerner le système concentrationnaire nazi, où David Rousset avait déjà replacé le camp de concentration comme un élément d'un tout plus large et plus complexe². Grâce à ces différents travaux³, notre

* Professeur de l'Éducation nationale, doctorant à l'université de Caen (thèse en cours sur les déportés de répression partis de France durant le second conflit mondial). Mis à disposition de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD), de septembre 2000 à septembre 2003, pour diriger l'équipe de ses chercheurs réalisant *le Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression, 1940-1945*. Détaché depuis septembre 2003 au Conseil général de Seine-Saint-Denis pour réaliser une étude sur le fort de Romainville durant l'occupation allemande, sous la direction de Denis Peschanski, directeur de recherches au CNRS, et Claudine Cardon, conseillère historique de la FMD.

** NDLR : Ce mémoire, déposé à concourir dans le cadre du Prix de la Fondation Auschwitz 2001-2002, a été tout particulièrement apprécié par les membres du jury qui ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

¹ C'est le titre du livre de Robert ANTELME, Paris, Gallimard, 1957. Pour une analyse de ces premiers témoignages, se reporter à Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.

² David ROUSSET, *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Editions du Pavois, 1946.

³ On citera notamment, en langue française, le livre d'Olga WORMSER-MIGOT, *Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)*, Paris, PUF, 1968.

connaissance générale du système concentrationnaire s'est affinée. On maîtrise dorénavant sa définition comme sa signification, sa formation comme ses évolutions, ses structures comme sa chronologie. On s'est penché sur les bourreaux et sur la façon dont leur idéologie imprègne l'ensemble du système.

Ce faisant, on a également opéré la nécessaire distinction entre la déportation de répression - qui touche une personne principalement pour ce qu'elle a fait ou ce qu'on lui reproche d'avoir fait - et celle de persécution - qui vise un individu du fait de sa naissance. La description des mécanismes de la «solution finale» et du génocide des juifs d'Europe a permis de cerner la différence entre la politique nazie d'extermination et celle de concentration ; entre le fonctionnement des «centres de mise à mort» et des camps du système concentrationnaire⁴.

Mais, principalement dans le cas des déportés de répression partis de France, celui qui va nous retenir ici, ces résultats essentiels ne s'accompagnent généralement pas d'une connaissance des victimes elles-mêmes. La description de l'horreur des camps empêche habituellement de cerner précisément ceux qui l'ont vécue. La compréhension de cette atteinte aux valeurs humaines centre le débat sur des conclusions surtout philosophiques et civiques. Il est ainsi significatif de consta-

ter que nous manquions jusqu'aux travaux publiés cette année par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD) d'un premier recensement statistique publié des déportés de répression partis de France, préalable à toute présentation de ce groupe⁵.

Ces résultats ne règlent pas non plus la question de sa définition et de sa délimitation, des points généralement considérés comme acquis. Là encore, le déporté se définit lui-même par ce qu'il a subi ; et l'historien retient avant tout l'*häftling*, c'est-à-dire celui qui a connu un camp de concentration⁶. Derrière ces approches similaires, c'est une définition globale qui surgit, celle d'un seul groupe à la fois uni dans la souffrance et simple rouage de l'industrie concentrationnaire. Or, cette même communauté de destin n'éclaire pas la composition d'un ensemble en réalité pluriel, aux origines et aux appartenances multiples. Elle ne prend pas en compte, ni les modalités répressives qui ont entraîné les arrestations, ni les processus de déportation qui structurent les entrées dans le système concentrationnaire. Ainsi, ceux qui ne sont déportés que dans des prisons du Reich, pour ne prendre que cet exemple, ne sont que rarement cités.

Pour répondre aux enjeux posés par ce double constat d'un groupe mal délimité et méconnu, reposons la question de sa définition. Trois éléments la structurent : évi-

⁴ On citera notamment le livre de Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988 ; et celui de Serge KLARSFELD pour le cas français, *Vichy-Auschwitz*, Paris, Fayard, 1983-1984, 2 volumes.

⁵ Fondation pour la Mémoire de la Déportation, *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression (1940-1945)*, Paris, Ed. Tirésias, 2004, 4 volumes.

⁶ Comme le note Annette WIEVIORKA, *Déportation et Génocide*, *op. cit.*, p. 29, l'historiographie a intégré et/ou consacré une modification de sens linguistique : «Au fil des décennies, le terme de déporté a perdu la signification qui était la sienne, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, de personne déplacée contre son gré. Il désigne (...) celui qui est interné dans un camp de concentration nazi. Le français est la seule langue à notre connaissance où ce terme ait connu cette dérive sémantique. Les Anglais et les Américains utilisent les termes de *prisoner* ou *inmate* et *Displaced Persons* pour les personnes déplacées d'un pays à l'autre, quelle que soit la cause de ce déplacement».

⁷ David ROUSSET, *op. cit.*

⁸ Cité par Olivier LALIEU, *La déportation fragmentée. Les anciens déportés parlent de politique, 1945-1980*, Paris, La Boutique de l'Histoire éditions, 1994, p. 188. On rappellera l'existence, chaque année, du concours national de la Résistance et de la Déportation, organisé par l'Éducation nationale, où les anciens déportés jouent un rôle essentiel.

demment l'entrée dans le système concentrationnaire - dans lequel, à côté des camps de concentration, il faut également intégrer des prisons et des camps aux statuts spécifiques -, mais aussi les modalités de la répression en France occupée et la politique des départs en déportation décidés par les autorités allemandes. Outil d'un recensement indispensable, cette définition ouvre la voie à un questionnement sur les origines et la composition du groupe des déportés de répression partis de France. Elle fait surgir un ensemble beaucoup moins homogène que celui qui ressortait du prisme d'une expérience commune dans les camps.

Nous avons choisi ici de la présenter à travers la compréhension des principaux facteurs qui structurent la déportation de répression au départ de France. Cela permettra, ensuite, de mieux cerner la composition statistique de ce groupe de déportés et d'évoquer succinctement les premiers éléments d'un portrait sociologique et politique. Mais, avant cela, il faut rappeler le poids initial de la mémoire dans cette construction notionnelle, une mémoire dont la perception a même précédé, chez les historiens, la compréhension d'une partie du phénomène qu'elle était chargée de transmettre. Il s'agira notamment de démontrer comment la recherche d'une mémoire commune et son échec ont contribué à empêcher l'élaboration d'une définition elle aussi partagée du déporté de répression.

L'échec d'une mémoire clairement identifiée du déporté de répression

Dans la mémoire collective, les déportés sont évidemment ceux qui ont connu l'horreur des camps. C'est collectivement et autour de l'unicité et de la spécificité de cette expérience qu'ils se sont définis dans

leurs récits, et que leur souvenir est toujours perpétué.

Le message délivré aux générations futures, fruit de cette expérience, trace également le portrait d'un seul groupe homogène. Tous se rejoignent dans la condamnation de l'idéologie meurtrière nazie et dans le respect des droits de l'homme. Derrière un «plus jamais ça» général, le récit ou la parole prennent l'aspect d'une mise en garde, d'un «avertissement», à l'image de David Rousset à la fin de *L'Univers concentrationnaire* qui rappelle l'exemple de la société allemande d'avant-guerre :

«L'existence des camps est un avertissement. La société allemande (...) a connu une décomposition encore exceptionnelle dans la conjoncture actuelle du monde. Mais il serait facile de montrer que les traits les plus caractéristiques et de la mentalité SS et de ses soubassements sociaux se retrouvent dans bien d'autres secteurs de la société mondiale (...). Ce serait une duperie et criminelle, que de prétendre qu'il est impossible aux autres peuples de faire une expérience analogue pour des raisons d'opposition de nature⁷».

L'écoute des jeunes générations est dès lors recherchée au premier chef, comme l'explique Marie-José Chombart de Lauwe, dans un texte caractéristique de la volonté des déportés de faire de leur expérience un enseignement particulièrement tourné vers eux : «comment expliquer à ces jeunes non seulement des événements (...) mais surtout une expérience humaine. Comment faire pour que le récit de cette expérience les amène à découvrir les valeurs essentielles qui nous ont toujours rapprochées, entre autre le respect de la personne humaine»⁸.

Mais, cette description du monde concentrationnaire et le refus commun de le voir resurgir ne portent pas le regard sur le déporté lui-même, dont la figure n'est que symbolique. Les différences individuelles en

sont aplanies d'autant. La définition du déporté de répression est alors avant tout celle d'une victime du système concentrationnaire et elle commence seulement une fois les portes du camp franchies.

Par ailleurs, la construction de cette mémoire ne s'est pas faite sans concurrence, ni sans exclusion. Elle cache mal l'élaboration de véritables «mémoires de groupe» selon l'expression de Robert Frank⁹. Ainsi, des rivalités politiques de l'immédiat après-guerre, on est passé aux affrontements symboliques actuels où «les enjeux de reconnaissance se débattent sous le couvert d'enjeux de connaissance¹⁰».

Dans ce contexte, depuis le retour des camps, le groupe des déportés de répression a longtemps cherché à défendre, vis-à-vis des autres catégories de déportés, une position dominante.

En effet, pendant longtemps, la réalité du génocide a été occultée. La déportation n'est alors qu'un «prolongement de la Résistance¹¹». Buchenwald, le camp des Résistants, symbolise pendant longtemps la déportation au départ de France. Mais aujourd'hui et depuis les années 1980, Auschwitz, qui symbolise le génocide des juifs, l'a remplacé dans le souvenir. Le balancier s'est inversé et l'image du déporté correspond dès lors davantage à celle des victimes de la Shoah.

Dans le même ordre d'idées, un conflit a longtemps perduré entre les victimes des camps de concentration et les requis du travail, en quête d'un statut similaire. Ainsi, les premiers réussissent, juridiquement, à interdire aux seconds, au nom d'une hiérarchie des souffrances, le droit d'être appelés «déportés du travail».

Le plus souvent, les définitions n'en ressortent que davantage brouillées.

Mais ces enjeux traversent également le groupe des déportés de répression lui-même : les luttes politiques et les choix opérés lors des constitutions des amicales de déportés en sont un exemple manifeste.

On le sait, la politique a joué un rôle important pour les déportés, tant par le maintien de solidarités d'avant guerre que par les luttes pour la conquête des postes de décision dans les camps. Le combat des «Verts» - les «droit commun», porteurs du triangle vert - contre les «Rouges» - les «politiques», qui reçoivent le triangle rouge -, est ainsi la base de beaucoup de récits. Mieux, l'énoncé des causes des arrestations des déportés ajoute une présentation clairement politique de ce groupe. Or, quasi-systématiquement, les personnes arrêtées pour un motif de droit commun en sont exclues. L'unicité du groupe est certes recréée, mais sans eux. L'identité des déportés de répression s'est ainsi largement constituée sur le symbole du «triangle

⁹ Robert FRANK, «La mémoire empoisonnée» in : *La France des années noires*, Paris, Editions du Seuil, 1993, vol. 2, *De l'Occupation à la Libération*, pp. 483-514.

¹⁰ Jean-Michel CHAUMONT, *La concurrence des victimes, génocide, identité, reconnaissance*, Paris, Ed. La découverte, collection Textes à l'appui, 1997, p. 120.

¹¹ Annette WIEVIORKA, *op. cit.*, p. 157.

¹² Dans les camps, les triangles de différentes couleurs avaient été mis en place d'abord pour les Allemands et les ressortissants de territoires annexés au III^{ème} Reich.

¹³ *Ibid.*, p. 147.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 146-147.

¹⁵ *Ibid.*, p. 429.

¹⁶ Voir à ce sujet l'étude Yves LE MANER, *Le «Train de Loos». Le grand drame de la déportation dans le Nord-Pas-de-Calais*, publié à compte d'auteur, 2003.

rouge», que les Allemands réservaient à toutes les nationalités arrivées dans un camp de concentration - dont les Français -, en opposition au «triangle vert», porté par des détenus qui ne pouvaient, eux, s'identifier à une résistance au nazisme¹².

Mais il reste encore à définir cette «résistance», que certains conçoivent de manière beaucoup plus restreinte que d'autres. Pour ceux qui veulent évoquer les déportés «à propos desquels personne ne saurait élever de protestations¹³», le symbole du «triangle rouge» n'est plus totalement opérant. L'identité résistante, celle de la seule action armée le plus souvent, le remplace alors plus efficacement. Cette définition restreinte a surtout été élaborée et reprise par les gaulistes. A l'inverse, pour des communistes qui cherchent au contraire à attester l'image d'un vaste mouvement patriotique, «avoir été déporté ou emprisonné dès lors que la France était occupé équivalait *ipso facto* à un acte de patriotisme, pourvu que la victime n'ait été ni collaboratrice ni condamnée de droit commun¹⁴». L'identité de «patriote» recouvre celle de «résistant», mais en l'incorporant et en l'utilisant. Les lois de 1948, qui définissent l'attribution des titres de «déporté résistant» et de «déporté politique», témoignent de cette césure. Le premier statut consacre le terme de «résistant» et privilégie, parmi ce groupe, les combattants membres des «réseaux, formations ou mouvements reconnus par l'autorité militaire» et leurs actions. Le second, qui comprend tous ceux qui ne sont ni résistant, ni droit commun, est vidé de son sens - celui du terme «politique» - pour englober des catégories très disparates : notamment les déportés raflés, les otages et les Juifs persécutés.

Or, ces luttes et ces divisions ont, à certains moments, empêché un travail de clarification historique qui venait «bousculer la mémoire de la déportation, mémoire entretenue par les différentes associations¹⁵». Ainsi,

l'achèvement au début des années 1970 de la statistique de la déportation au départ de France, réalisée par le Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, entraîne une vive polémique avec la FNDIRP, principale fédération de déportés d'inspiration communiste, qui conteste le décompte des 64.000 déportés, réalisé département par département - et notamment celui effectué pour le «Train de Loos», dans le Nord-Pas-de-Calais¹⁶ -, qu'elle juge très inférieur à la réalité. Sa publication en est empêchée, après des années d'un travail qui aurait pu être à l'origine de nouvelles recherches.

On le constate, le poids de cette mémoire est important. Son bilan est évidemment celui de l'affirmation de valeurs essentielles à défendre. C'est celui de la vigilance. Mais c'est aussi celui de concurrences, de divisions et d'oublis, dont les développements ont empêché l'émergence d'une mémoire clairement identifiée de la déportation et du déporté de répression. Le seul exemple de l'échec de la publication de la statistique du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale montre que cette évolution a contribué à l'absence d'une synthèse historique sur un sujet dont les enjeux sont pourtant nettement affirmés.

L'historiographie de la déportation est à l'image de ce constat, les travaux s'étant surtout intéressés jusque-là aux déportés de répression au sein du système concentrationnaire. Mais la définition de ce groupe ne peut se limiter à ce seul parcours dans les camps. De l'arrestation à la déportation, un mécanisme répressif s'enclenche qui, s'il n'a rien de forcément logique, doit toutefois être éclairé. La déportation a été, quantitativement, l'outil de répression le plus important en France occupée, dont le poids et l'utilisation ont varié. Le cerner, c'est donc mieux délimiter les contours de ce groupe des déportés de répression.

La déportation de répression : un ensemble hétérogène, des processus multiples

En France, les mesures de persécution entraînent la déportation de plus de 75.000 Juifs. Ils partent, pour la très grande majorité, du camp de Drancy, en 77 transports massifs de 1.000 personnes environ. L'année 1942 enregistre un peu plus de 55 % des départs. 69.000 aboutissent au camp d'Auschwitz-Birkenau où 42.000 sont aussitôt gazés¹⁷. A peine 3.000 reviennent en 1945. On compte des hommes comme des femmes, des enfants comme des personnes âgées. 50.000 sont de nationalité étrangère au moment de leur déportation.

La répression menée en France occupée a conduit à un schéma sensiblement différent, lequel n'est pas marqué par cette unité idéologique, de temps, de lieu et de résultat.

Le chiffre global de ces déportés, d'au moins 73.000 pour tous ceux partis de la France occupée¹⁸, a longtemps été sous-estimé du fait notamment de la variété des processus qui mènent ces hommes et ces femmes en déportation¹⁹.

Les transports sont d'abord nettement plus nombreux, mais de taille très différente, allant de quelques personnes à plus de 2.000.

Ils ne sont pas tous formés de trains comprenant des wagons à bestiaux, puisque des déportés partent en wagons de voyageurs et que d'autres le font en camion²⁰ ou même en avion²¹.

Ils débutent dès l'année 1940 et se poursuivent jusqu'au début de l'année 1945. L'année 1944 est nettement celle de la majorité des départs.

Par ailleurs, avec moins de 40.000 déportés partis, le camp d'internement de Compiègne (dans l'Oise) n'est pas le seul à jouer, dans un autre domaine, le rôle de celui de Drancy pour la déportation de persécution. Des départs sont organisés à partir d'autres centres de détention (comme le fort de Romainville, près de Paris), des prisons de la région parisienne (comme celle de Fresnes), et d'autres villes de France (tout au long de la période, avec une pointe au moment de l'évacuation du territoire par les Allemands).

Une nette majorité de ces déportés sont des Français, des hommes (les femmes représentant environ 10 % de l'ensemble) et les transports n'emmènent pas d'enfants. Près de 6 sur 10 reviennent en 1945.

Ces disparités entre déportation de persécution et déportation de répression sont le fruit, principalement, de la multiplicité des processus qui sont à l'origine de la seconde. Là où la «solution finale» instaure un sché-

¹⁷ Les déportés arrivés et jugés aptes au travail, qui ne sont pas gazés, entrent eux dans un camp de concentration.

¹⁸ Se reporter au paragraphe suivant qui détaille ce bilan statistique et celui des 13.000 autres déportés au moins qui sont dirigés vers un lieu du système concentrationnaire alors qu'ils se trouvent déjà en Allemagne et dans des territoires occupés par elle - hormis la France.

¹⁹ Nous nous appuyons sur les données issues des récents travaux de la FMD, dans le cadre de la réalisation du *Livre-Mémorial des déportés arrêtés par mesures de répression*, *op. cit.*, ainsi que sur nos propres travaux effectués dans le cadre d'une thèse en cours à l'université de Caen.

²⁰ C'est le cas de nombreux départs effectués de villes proches de la frontière avec le Reich et de départs tardifs, organisés dans la précipitation de l'évacuation du territoire par les Allemands.

²¹ C'est le cas de déportés français qui quittent Tunis pour Berlin, via une escale en Italie.

²² Sur cette question spécifique de la déportation au départ des deux départements du Nord-Pas-de-Calais, se reporter au travail de Laurent THIERY, *Zone rattachée, répression et déportation : étude comparative portant sur la déportation des hommes du Nord-Pas-de-Calais dans le système concentrationnaire nazi (mai 1940 - septembre 1944)*, mémoire de maîtrise de l'université de Caen, 2002.

ma implacable, avec certes des temps et des espaces qui peuvent varier, la déportation de répression au départ de France est un outil régi par une série de facteurs multiples, qu'il faut présenter si l'on veut véritablement la cerner.

Le premier de ces facteurs tient sans doute au morcellement territorial français, résultat de l'armistice de juin 1940. Une zone occupée, dite zone Nord, relevant d'un Commandement militaire installé à Paris, est ainsi délimitée d'une zone non occupée, ou zone Sud, dite « libre », par une ligne de démarcation. Mais cinq autres zones sont également créées. Les Allemands établissent ainsi une zone côtière interdite, d'une profondeur de dix à vingt kilomètres, allant de la frontière belge à Hendaye, dans les Pyrénées, à l'accès restreint. Ils forment par ailleurs une zone spécifique avec les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais, qu'ils rattachent au Commandement militaire de Bruxelles. Une zone limitrophe, interdite, formée d'une douzaine de départements, est instaurée au nord-est du territoire. Surtout, les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle sont, de fait, annexés au Reich ; la partie de la Lorraine étant rattachée au *Gau* allemand de Sarre-Palatinat, alors que l'Alsace l'est à celui de Bade. Enfin, les Italiens obtiennent une zone d'occupation, limitrophe de leur frontière.

Ce morcellement territorial instaure autant de situations différentes sur le terrain et autant de centres décisionnels qui n'utilisent pas de la même façon, dans leur conduite de la répression, l'outil de la déportation. Les formes prises par cette dernière diffèrent alors sensiblement et être arrêté dans le Pas-de-Calais ne conduit pas à un même parcours répressif qu'une arrestation effectuée dans la Somme²². En zone italienne, l'acteur allemand est même absent jusqu'à l'armistice de septembre 1943, entre l'Italie et les

Alliés. Dans le cas des départements d'Alsace-Moselle annexés, c'est cette fois le cadre de l'Occupation qui disparaît, des autorités allemandes civiles se chargeant de la répression. Cela oblige à considérer de manière spécifique les arrestations qui y sont effectuées.

Le second des facteurs permettant de cerner la déportation de répression tient d'ailleurs dans la variété et le rôle évolutif des acteurs qui se chargent de l'organiser, selon des procédures différentes.

C'est sous les ordres d'un gouverneur militaire en France (*Militärbefehlshaber in Frankreich* ou MBF), installé à Paris, qu'est placée la zone Nord. Il dépend du haut commandement de la *Wehrmacht* et une logique claire détermine sa politique de répression : son premier souci est d'assurer l'ordre intérieur et la sécurité de ses troupes. Tout ce qui vient remettre en cause cette sécurité et, plus largement, les intérêts allemands en France ou tout ce qui entrave la réalisation des buts d'occupation doit être réprimé. Un appareil répressif est donc officiellement mis en place, avec une police et des tribunaux allemands en charge, respectivement, de mener la répression face à des actes « illégaux » - comme les attentats et les sabotages - et de les sanctionner. Ces pouvoirs dépendent exclusivement de l'autorité militaire. L'*Abwehr*, le service de renseignement de l'armée, se charge d'anticiper les actions de ce que les Allemands nomment des « francs-tireurs ». La *Geheime Feldpolizei*, la police secrète des armées, se charge de l'exécution des actions ; alors que la surveillance quotidienne est assurée par la *Feldgendarmerie*. L'invasion de la zone libre en novembre 1942 étend ce dispositif au reste du territoire occupé.

Pourtant, dès l'année 1940, un second acteur allemand vient se charger des affaires de répression. Les services de l'Office central de Sécurité du Reich, le RSHA, envoient en

effet, et d'abord secrètement, des équipes en territoires occupés. Il s'agit de membres du *Sicherheitspolizei-Sicherheitsdienst* (Sipo-SD), constituée de trois branches : le SD (organe de renseignement du parti nazi), la *Kripo* (police criminelle d'Etat) et la *Gestapo* (police secrète d'Etat). Le but principal est de pourchasser les adversaires idéologiques du Reich : les émigrés allemands, les juifs, les chrétiens, les francs-maçons, les communistes. Autonomes, ces équipes se rendent vite indispensables pour certaines enquêtes, notamment celles traitant du mouvement communiste. Le pouvoir militaire est ainsi obligé d'accepter leur présence. A partir de la fin de l'année 1941 et du début de l'année 1942, à l'occasion de la montée des attentats contre des soldats allemands, il doit même céder ses prérogatives en matière de répression. Le 9 mars 1942, Hitler nomme un chef supérieur des SS et de la police dans la juridiction du commandant militaire en France occupée et le général SS Oberg est ainsi le nouvel homme fort de la répression. Même s'ils continuent d'agir, les services de l'armée lui sont dorénavant subordonnés.

A ces acteurs allemands, évidemment centraux, il ne faudrait pas oublier d'ajouter les forces de police du gouvernement de Vichy, qui jouent souvent un rôle actif dans la lutte contre les résistants.

Ce poids différencié des acteurs qui ont en charge de mener la répression est essentiel pour comprendre les processus à l'origine des déportations et leurs chronologies. Car, si la déportation apparaît aujourd'hui comme un élément central de la politique répressive, cela n'est pas une évidence au début de l'occupation allemande. Les autorités militaires utilisent certes le déplacement forcé

vers des prisons du Reich, à la suite d'un jugement et d'une condamnation, mais jamais en masse ou directement vers un camp de concentration. La déportation mène alors à une incarcération au sein du système pénitentiaire allemand et non pas dans un camp de concentration. Ce mode de déportation précoce, puisque des départs sont organisés dès 1940, se poursuit jusqu'aux derniers mois de l'occupation allemande en 1944. Ce n'est donc que dans un second temps que la déportation devient un élément essentiel et pivot du processus de répression. Et elle ne supprime les exécutions d'otages, notamment, qu'à l'occasion du conflit au sein de la sphère dirigeante allemande en zone occupée, entre les autorités du Commandement militaire et les services de la police du Reich. Celui-ci éclate avec la montée des attentats menés contre les troupes d'occupation et la décision d'Hitler de fusiller en masse des otages. Un véritable cycle attentat/répression est lancé²³. Or, le commandant militaire installé à Paris, Otto von Stülpnagel, refuse cette escalade, qu'il ne juge pas appropriée à l'objectif d'une répression efficace et de long terme. Il propose de substituer la déportation vers l'est aux fusillades que réprovoque l'opinion. Mais Hitler demande toutefois de les poursuivre et Otto von Stülpnagel est bientôt remplacé à son poste. Pourtant, sa volonté de faire de la déportation l'outil essentiel du dispositif de répression est ensuite reprise par le général Oberg et la majorité des déportés, arrêtés dans le cadre de ces mesures, partent dans des transports importants directement vers des camps de concentration, principalement en 1943-1944.

²³ Se reporter notamment à l'ouvrage de Serge KLARSFELD, *Le Livre des otages*, Paris, Les Editeurs Français Réunis, 1979.

²⁴ Se reporter à l'ouvrage de Claudine CARDON-HAMET, *Les «45.000», Mille otages pour Auschwitz. Le convoi du 6 juillet 1942*, Paris, Ed. Graphein, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 1997, 2000.

Ces hommes ne sont plus que rarement jugés, et ils ont été internés, pour la majorité, au camp de Compiègne, dans le cadre d'une détention de police. Ceux arrêtés pour des faits graves, mettant en danger directement les intérêts allemands, relèvent d'une détention de sûreté, exécutée au fort de Romainville. D'autres, classés dans le cadre de la procédure «*Nacht und Nebel*» («Nuit et Brouillard», «NN»), mise en place à la fin de l'année 1941, doivent être jugés en Allemagne et sont déportés, à cet effet, dans le plus grand secret.

On le voit, la chronologie joue un grand rôle dans la compréhension des mécanismes menant à la déportation. Ce troisième facteur est indéniable au regard des dates de départ des principaux transports de répression partis de France. Le premier de ces convois importants est celui qui quitte Compiègne le 6 juillet 1942 vers Auschwitz²⁴. Il est composé d'otages communistes et juifs et il est constitué dans le cadre du conflit déjà évoqué portant sur l'opportunité des exécutions et des déportations. Le second transport important part en janvier 1943, et il emmène des femmes, toujours vers Auschwitz et des hommes vers le camp de Sachsenhausen, près de Berlin. Trois autres convois partent en avril, un en mai et un en juin. Les départs commencent ainsi à s'enchaîner ; et après une «pause» toute relative, des transports sont reformés dès septembre 1943, avec une fréquence de quasiment un par mois jusqu'en août 1944. Au total, 26 transports quittent Compiègne durant cette période d'un an et demi, emmenant à chaque fois et en moyenne un peu plus de 1.300 déportés.

Cette accélération des départs en déportation tient évidemment à la montée des actions de résistance et du même coup aux opérations nombreuses de répression. Elle répond également au contexte international du conflit et à l'intégration des camps nazis dans l'ef-

fort de guerre allemand. En effet, si la fonction économique attribuée au système concentrationnaire n'est pas une nouveauté en 1942, le *Wirtschaftsverwaltungshauptamt* (WVHA), bureau mis en place pour centraliser et unifier le réseau des camps de concentration, en fait alors une finalité première. Les camps, souvent installés près de carrières propres à favoriser les travaux de construction engagés par la SS, délocalisent dorénavant de plus en plus de *Kommandos* extérieurs pour participer, par exemple, au programme d'enfouissement des usines d'armement du Reich. Par ailleurs, des déportés sont envoyés travailler sur des chaînes de montage pour des travaux de finition, d'assemblage, etc. Ils jouent également un grand rôle dans le programme des armes secrètes, dont les fameux V1 et V2, notamment au camp de Dora. Les départs en déportation coïncident alors souvent avec les besoins de main-d'œuvre, si bien que les déportés quittent alors très rapidement le camp dans lequel ils viennent d'arriver pour être transférés vers un de ces sites travaillant pour l'effort de guerre allemand. D'autres, déportés d'abord vers des prisons du Reich, finissent souvent par être transférés dans un camp.

Mais ce poids de la chronologie dans la formation des transports de déportation peut également être constaté à travers les événements militaires et l'évolution du conflit armé. C'est le débarquement en Normandie qui vient modifier sensiblement la situation. D'abord parce que les actions de la résistance se multiplient, que de nombreux maquis se soulèvent et que les autorités allemandes procèdent alors à des vastes et terribles actions de représailles entraînant exécutions, arrestations ciblées et rafles massives. Dans ce contexte, les déportations s'accroissent : plus d'un déporté sur dix part après le 6 juin 1944 et c'est le cas de plus de deux départs sur dix de Compiègne (soit plus de 8.700 personnes). Ces déporta-

tions culminent avec l'évacuation du territoire national par les Allemands, dont elles forment un élément essentiel. Les départs se font alors de plusieurs grandes villes de France²⁵, alors que Compiègne et Paris (ou Lille pour la zone rattachée au Commandement militaire de Bruxelles) avaient représenté jusque-là le premier lieu de partance. Des rassemblements de détenus ont lieu dans l'est de la France, avec des départs vers le camp de concentration de Natzweiler ou le camp de Schirmeck, en Alsace ; alors que d'autres sont organisés directement vers l'Allemagne à partir du fort Hatry de Belfort ou d'autres prisons régionales, comme celle de Besançon. Des transports sont également formés dans l'urgence d'une évacuation précipitée, des déportés servant alors parfois d'otages, de «boucliers humains», lors d'un trajet plus chaotique, souvent ponctué de plusieurs internements dans des prisons du Reich.

La déportation de répression n'est donc pas un phénomène unique, homogène, gérée par un seul acteur et suivant un seul mode de fonctionnement. Les processus qui la structurent fixent les limites du groupe des déportés de répression. Ils sont aussi à l'origine de délimitations dans sa composition, qui ne correspondent pas toutes à des césures sociologiques ou à des engagements différents, mais qui fondent cependant la nécessité d'une lecture nuancée et plurielle de ce groupe.

Le déporté de répression parti de France : approche statistique et sociologique d'un groupe pluriel

La récente publication par la FMD du *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression*, un travail auquel nous avons collaboré, permet de disposer d'un

recensement attendu de ce groupe. Les résultats dépassent les estimations retenues jusque-là, mais ils doivent être lus à la lumière des différents groupes qui composent cette population.

Un peu plus de 86.000 personnes, arrêtées par mesure de répression, ont été prises en compte. Dans ce décompte, 67.000 environ partent des zones françaises occupées par le Reich (principalement la zone Nord, la zone Sud et celle englobant les deux départements du Nord-Pas-de-Calais). Plus de 6.000 autres relèvent de la zone annexée de fait (les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle) et sont déportés vers un camp de cette zone (celui de Natzweiler, le seul camp de concentration en France et le «camp de rééducation» de Schirmeck), ou vers le reste du Reich. Enfin, plus de 13.000 personnes sont dirigées vers un lieu du système concentrationnaire à partir des limites mêmes du III^{ème} Reich. Il s'agit d'abord de Républicains espagnols, enrôlés dans l'armée française en 1939, faits prisonniers de guerre durant la campagne de France de 1940, qui sont extraits des Stalags pour être dirigés vers le KL Mauthausen (plus de 6.700 personnes). Il s'agit aussi de personnes arrêtées en Allemagne, en Autriche, ou dans d'autres pays annexés ou occupés par les Allemands (au moins 6.400).

La troisième partie de ce décompte attire d'emblée l'attention par la population qu'elle prend en considération autant que par son importance numérique : elle n'était que rarement évoquée dans les précédents recensements et elle était alors systématiquement sous-estimée. Dans le cas des arrêtés sur le territoire du Reich, il n'y a pas de déportation proprement dite, au sens d'un déplacement forcé. Mais leur arrestation débouche bien sur une incarcération, qui s'effectue

²⁵ Deux départs importants partent de Bordeaux, un de Toulouse, un autre de Lyon, etc.

dans neuf cas sur dix au sein d'un camp de concentration du Reich.

Mais détaillons la première partie de ce bilan statistique, celle qui concerne les départs organisés depuis la France occupée. Si l'on ne tient pas compte des 6.000 personnes arrêtées en Alsace-Moselle, dont les parcours spécifiques tiennent au statut particulier de cette zone annexée relevant d'une administration civile, plus de 67.000 personnes sont ainsi déportées vers le Reich, le plus souvent en train. Ce chiffre rejoint, numériquement du moins, celui généralement retenu jusque-là, mais il s'en distingue par sa composition qui, cette fois, peut être détaillée.

Les déportés qui partent directement de France vers des camps de concentration constituent évidemment en nombre le premier groupe, avec plus de 54.000 personnes retrouvées. C'est du camp de Compiègne que 70 % d'entre eux partent en déportation, dans d'importants transports d'en moyenne 1.000 personnes en 1943 et 1.700 en 1944. Vingt-six départs effectués dans le cadre d'une politique de répression ont lieu de ce camp de rassemblement entre le 6 juillet 1942 et le 17 août 1944. Au total, trois-quarts de ces déportés partent en 1944 (75,7%), alors qu'ils sont 2,6 % à le faire en 1941-1942 - avec notamment le départ des mineurs arrêtés dans le Nord-Pas-de-Calais et déportés en juin 1941 vers le camp de Sachsenhausen - et 21,7 % en 1943. Le camp de Buchenwald, près de Weimar, est la première destination d'un déporté sur trois.

Ce parcours est donc celui du plus grand nombre de déportés partis de France et c'est celui, logiquement, que la mémoire a retenu. Mais il n'est pas le seul et les autres cas, numériquement importants, révèlent un ensemble plus hétérogène.

Déjà, parmi ces 54.000 déportés, 4.500 effectuent un transit avant d'arriver dans un camp de concentration, révélateur d'un

contexte particulier ou d'une procédure spécifique : par le camp de Neue Bremm, à Sarrebruck, pour 2.400 d'entre eux - dont la moitié de femmes en 1944 -, par Trèves ou la prison d'Aix-la-Chapelle pour des déportés «NN» et par le camp de Schirmeck pour des personnes arrêtées dans les Vosges après le débarquement et qui sont ensuite envoyées à Dachau. Par ailleurs, 14 % de ces 54.000 déportés partent de Paris, dans de petits transports d'une cinquantaine de personnes en moyenne : 1.300 déportés «NN» sont ainsi dirigés vers le camp de Natzweiler, le seul camp situé dans les frontières de la France de 1939.

Mais des processus de déportation différents entraînent également le départ de Paris, de mai 1942 à septembre 1943, d'au moins 1.500 «NN» vers le camp spécial d'Hinzert, situé à une centaine de kilomètres de Cologne. Amenés par petits transports de 50 à 60 personnes, en moyenne, les détenus restent quatre à cinq mois au camp avant d'être transférés vers des prisons de détention préventive comme Wittlich ou Diez-sur-Lahn, en attendant leur jugement prévu par la procédure qui les caractérise. Par ailleurs, toujours pour les zones occupées qui dépendent du Commandement allemand de Paris, plus de 4.500 personnes ne sont pas déportées d'abord vers un camp de concentration, mais vers une prison du Reich. En effet, dans sept cas sur dix, il s'agit de personnes condamnées par un tribunal militaire allemand d'occupation et qui sont déportées pour purger leur peine. Il peut également s'agir de «NN» envoyés devant le tribunal spécial de Cologne, puis devant celui de Breslau en Silésie. Enfin, on observera que quelques centaines de «personnalités otages» sont arrêtées par les Allemands pour la place qu'elles occupent dans la société civile, politique et militaire française et pour le rôle qu'on leur prête dans la Résistance. Elles suivent des parcours par-

ticuliers vers des centres de détention spécialement mis en place.

Par ailleurs, le découpage de la France occupée en différentes zones, relevant d'autorités différentes, amène de nouveau à constater que tous les déportés ne partent pas directement vers un camp de concentration. Dans les deux départements du Nord-Pas-de-Calais rattachés au Commandement allemand de Bruxelles, ce schéma est même minoritaire : si on a déjà comptabilisé les deux importants départs organisés à partir de cette zone vers le camp de Sachsenhausen, l'un en juin 1941, l'autre en septembre 1944, qui rassemblent près de 1.000 personnes, 3.200 autres déportés partent d'abord vers une prison située en Belgique ou en Allemagne. Plus de 1.200 d'entre eux ne connaissent qu'un parcours carcéral au cours de leur déportation. Enfin, on rappellera que plus de 350 personnes, arrêtées principalement dans le Sud-Est de la France, par les forces d'occupation italiennes puis allemandes, sont déportées vers des prisons situées en Italie et qu'un départ est même organisé de Tunisie vers l'Allemagne - via l'Italie -, lors de l'évacuation de Tunis.

Au total, 41 % de ces 67.000 déportés décèdent en déportation. Ce chiffre s'élève à 44 % pour ceux dirigés directement vers un camp de concentration. Notons par ailleurs qu'au moins 600 personnes décédées lors du transport vers l'Allemagne, dans les wagons, ont pu être retrouvées ; alors que plus de 300 autres ont pu s'évader.

Cette multiplicité de situations complique notre vision et notre connaissance du déporté de répression. A défaut de chiffres d'ensemble définitifs et pour conclure notre

démarche, nous tenterons ici de proposer, notamment à travers l'évolution de la composition des transports de déportation, des grandes lignes de présentation permettant de brosser un premier visage de ce groupe emblématique de la répression menée en France occupée.

La question principale tourne évidemment autour du poids de la Résistance dans ce groupe. Le déporté, après son retour en 1945, par ses associations, ses amicales, son discours, s'est très majoritairement défini comme un Résistant. Son combat s'est poursuivi jusque dans les camps où une résistance s'est organisée²⁶.

Les statistiques par transport confirment le caractère majoritairement juste de cette identification ; mais la multiplicité des processus de déportation déjà décrits, ainsi que le caractère protéiforme du phénomène résistant, font varier cette affirmation dans le temps comme dans sa définition, tout en faisant également apparaître d'autres groupes.

Le premier transport important parti de Compiègne est ainsi d'abord composé d'otages plus que de résistants armés organisés en réseaux et mouvements structurés. Ce sont en majorité des militants communistes, dont certains avaient même été arrêtés dès 1939, sous la III^{ème} République. Les transports suivants, organisés depuis le camp de Compiègne et à l'exception de celui des 230 femmes qui partent en janvier 1943 pour Auschwitz, ne sont pas non plus majoritairement composés de résistants armés et organisés. La dominante est plutôt celle de jeunes hommes qui refusent les lois sur le Travail obligatoire (dont celle de février 1943) et qui ont tenté, pour la plupart, de

²⁶ Se reporter notamment à l'ouvrage d'Hermann LANGBEIN, *La Résistance dans les camps de concentration, 1933-1945. Système concentrationnaire et rôle politique*, Paris, Ed. L'image-document, 1989 ; ainsi qu'à la thèse de Michel FABREGUET, *Mauthausen : camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

²⁷ Jacques SÉMELIN, *Sans armes face à Hitler. La Résistance civile en Europe, 1939-1945*, Paris, Payot, 1989.

passer les Pyrénées et la frontière espagnole. D'autres entrent dans la clandestinité et sont souvent arrêtés lors de rafles. Avec eux, et avec des résistants et des militants communistes toujours, des personnes ont été arrêtées pour des motifs divers entrant dans la catégorie large de «l'attitude anti-allemande». Enfin, une minorité de personnes a été arrêtée pour des motifs de droit commun.

Les transports de la fin de l'année 1943 et du début de l'année 1944 marquent un changement, puisqu'ils sont, cette fois, composés en majorité de personnes arrêtées lors des grandes vagues d'arrestations contre les maquis et les organisations de résistance, notamment en zone Sud. Ainsi, aux résistants engagés se mêlent des personnes raflées lors de ces vastes opérations de représailles menées souvent conjointement par des soldats de la *Wehrmacht*, les services de police allemande et des forces supplétives françaises. Quelques semaines seulement séparent leur arrestation de leur déportation. Et les jeunes pris en essayant de franchir les Pyrénées, caractéristiques des transports précédents, sont proportionnellement moins importants. On peut le constater notamment dans le pic des 5.500 départs du camp de Compiègne vers le camp de Buchenwald en janvier 1944.

Ce schéma ne varie guère ensuite, durant le reste de l'année 1944, résistants et raflés de représailles constituant la majorité des personnes déportées. Une nuance quantitative est toutefois à apporter avec les départs de la fin de la période, où la présence de jeunes maquisards, arrêtés au combat ou raflés, est sensiblement plus forte.

Ce schéma est par contre à nuancer dès que l'on y introduit les variables propres aux processus de déportation et à l'engagement résistant. Pour ce dernier, il faut ainsi par exemple sans doute revaloriser la part de ce que Jacques Sémelin appelle la «Résistance

civile²⁷», dont ceux qui en relèvent manifestent spontanément, par des moyens non armés, à la fois leur refus de la présence allemande et leur solidarité avec le combat des Alliés. Une multitude d'actes individuels (le refus de saluer un officier allemand, le refus de remettre son fusil de chasse à l'occupant) ou collectifs (à l'occasion par exemple des 14 juillet ou des 11 novembre), débouchent dès lors sur des arrestations, puis sur des déportations.

La variété des processus menant à un départ vers le Reich amène également des nuances au portrait d'ensemble du déporté de répression. Ainsi, les condamnés par des tribunaux militaires allemands en zone occupée à des peines d'emprisonnement purgées en Allemagne sont, dès l'année 1940 et sur l'ensemble de la période, sans doute moins arrêtés pour des motifs résistants que les autres. La part des personnes arrêtées pour attitude anti-allemande ou des délits de droit commun y est plus importante. En effet, et surtout à partir de 1943, ces tribunaux militaires n'ont plus en charge les affaires importantes de répression, alors que l'on retrouvait par exemple dans les premiers départs de l'année 1941 de nombreux résistants des réseaux de renseignement et de passage vers l'Angleterre. Les résistants arrêtés, à la fin de l'année 1941, lors de l'importante opération de répression dénommée «Porto», partent ainsi vers des prisons du Reich, dans différents petits transports. Autre exemple, les personnes classées «NN» présentent parfois un profil inattendu par rapport à l'image que la mémoire proposait, celle d'un résistant «de l'ombre», déporté dans le plus grand secret, pour ne pas revenir. Ainsi, les premiers transports composés de «NN», qui partent à partir de mai 1942 de la gare de l'Est, à Paris, vers le camp spécial d'Hinzert, ne sont pas composés majoritairement de résistants. Le premier groupe est composé de déportés arrêtés pour «détention d'armes»

(environ 40 %²⁸), de chasse le plus souvent, qui n'avaient pas l'intention de l'utiliser à des fins de lutte contre l'occupant.

Le cadre régional joue également un rôle et sans présenter un tableau complet de la géographie des arrestations des déportés de répression partis de France, des nuances existent. Les départements propices à l'installation de maquis, comme par exemple la Haute-Savoie, la Savoie, l'Isère, l'Ain, le Jura ou les Vosges, sont davantage représentés parmi cette catégorie de résistants. Ils composent parfois des transports à la composition homogène, comme ceux dits des «Vosgiens», maquisards et raflés arrêtés entre août et novembre 1944, qui prennent la direction du camp de Dachau, via celui de Schirmeck. Dans les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais, rattachés au Commandement militaire de Bruxelles, la répression contre les groupes résistants se développe très tôt et amène la formation de transports également souvent plus homogènes.

Outre cette question des motifs d'arrestation des déportés de répression, il faut évoquer succinctement celle des principales caractéristiques sociologiques de ce groupe : leurs nationalités, le rapport homme/femme, leurs âges, leurs professions. Là encore, l'analyse «historique» d'ensemble reste à poursuivre et ces quelques lignes, comme les précédentes, ne prétendent aborder que quelques réflexions préliminaires.

Les Français, ce n'est pas une surprise, forment l'écrasante majorité de ceux qui partent

en déportation. Mais la part des étrangers n'est parfois pas négligeable, notamment pour des transports composés de personnes arrêtées dans des bassins d'immigration importante.

La part des femmes déportées est à situer autour de 10 %, un seuil que l'on retrouve également dans l'engagement résistant de la période. Si certaines sont déportées dans des transports «mixtes», notamment vers des prisons du Reich, après avoir été jugées ou pour l'être, la norme demeure davantage celle d'un départ spécifique vers le camp de concentration de Ravensbrück, proche de Berlin²⁹. La plupart sont des résistantes, mais il reste encore à comparer finement la structure sociopolitique de ces femmes par rapport à celle des hommes. Un autre champ d'analyse à prendre en compte est celui des parentés existantes entre ces déportés. Les transports «mixtes» comprennent ainsi souvent le mari et la femme, arrêtés ensemble, pour un motif identique, résultat d'un combat commun. La déportation, par la spécificité du camp de Ravensbrück réservé aux femmes, brise cette solidarité d'engagement dès que s'opère l'entrée dans le système concentrationnaire.

Toutes les générations apparaissent évidemment dans ce groupe des déportés de répression, mais leur poids varie selon les transports. Deux générations se côtoient souvent : celle des quarante/cinquante ans, qui forme l'encadrement des organisations de résistance et qui sont inclus dans les âges retenus par les Allemands lorsqu'ils opèrent des rafles massives et celle des moins de

²⁸ Chiffre tiré du travail de Guillaume QUESNÉE, *Les déportés «Nacht und Nebel», une expérience spécifique. Etude portant sur les hommes «NN» déportés au SS-Sonderlager Hünzert entre mai 1942 et septembre 1943*, mémoire de maîtrise de l'université de Caen, 2001.

²⁹ Cela que le transport opère ou non un transit dans le camp de Neue Bremm à Sarrebruck.

³⁰ Voir l'ouvrage d'Yves LE MANER, *Le «Train de Loos», op. cit.*

³¹ Dont le recensement se poursuit. Les personnes arrêtées sur le territoire du Reich et envoyées dans un camp de concentration, ainsi que celles déportées d'abord vers une prison, forment les deux principaux groupes encore sous-estimés.

trente ans, majoritaire dans les premiers transports de l'année 1943, ceux des réfractaires au Service du Travail Obligatoire, comme dans les derniers convois de la période, composés des arrêtés du printemps et de l'automne 1944.

La question des professions présente les mêmes cadres d'analyse et donc la même diversité de résultats. Dans les transports qui partent de Compiègne et qui opèrent un rassemblement de détenus venus de différentes régions de France, toutes les classes sociales sont représentées, tout comme un vaste échantillon de professions. Certains départs présentent des caractéristiques plus homogènes, résultat d'un contexte particulier, à l'instar de celui des «45.000» vers le camp d'Auschwitz en juillet 1942, marqué par une plus forte présence d'ouvriers que la moyenne, ou encore de celui dit des «Mineurs», formé en 1941 à la suite de la grande grève dans les bassins houillers du Nord de la France. Mais, ils demeurent l'exception. Ainsi, l'exemple du «Train de Loos», qui quitte Lille pour l'Allemagne le 1^{er} septembre 1944, formé dans un contexte régional spécifique, est intéressant. Sa composition diverse est en effet marquée par une présence majoritaire d'ouvriers (51 %), mais dans une région qui en compte plus de la moitié dans sa population active. Les «classes moyennes» sont ensuite fortement représentées, avant les professions libérales (à hauteur de leurs effectifs dans la société globale) et les différentes professions du monde rural³⁰.

* * *

Ces premiers éléments ne tracent évidemment que dans ses grandes lignes le portrait d'ensemble du déporté de répression parti de France. Mais les recherches futures, si elles veulent véritablement le cerner, doivent selon nous tenir compte d'une définition à la fois plus large et plus précise de ce groupe que celle retenue jusqu'ici. En effet, les

modalités de la répression en France occupée, les différents processus de déportation mis en place par les autorités allemandes, et l'entrée dans le système concentrationnaire nazi, mettent en lumière un groupe beaucoup plus important³¹ et divers qu'il n'apparaissait initialement. Les aspects notionnels étant fixés et le premier dénombrement d'ensemble effectué, une meilleure connaissance de ce groupe, dans toute son unité et sa diversité, peut donc maintenant être envisagée.

Synthese

Het onderscheid dat gemaakt wordt tussen een «repressieve deportatie» - hierbij wordt een bepaalde persoon geviséerd omwille van datgene wat hij gedaan heeft - en een «vervolgingsdeportatie» - hierbij wordt een bepaalde persoon geviséerd als gevolg van zijn geboorte of aard - is heden goed omschreven. Ook het nazi-concentratiesysteem en het leven van de gedetineerden zijn aspecten die goed gekend zijn. Voor wat de repressief gedeporteerden uit Frankrijk betreft moeten we nochtans vaststellen dat er zeer weinig geweten is over het profiel van de eigenlijke slachtoffers en dat er zelfs geen definitie of een afbakening van de groep bestaat. Dank zij een aantal recente studies werd onze kennis op twee belangrijke domeinen aanzienlijk verrijkt. Eerst en vooral wat betreft het deportatieproces, waardoor een heterogeen geheel ontstaat dat ver af staat van het voorgestelde model dat van toepassing is op de *Endlösung* (o.m. het bestaan van verschillende bezettingszones, van verschillende repressieve actoren en van de chronologie moet in acht genomen worden). Vervolgens wat betreft het politieke en sociologische portret van de repressief gedeporteerde (meestal een verzetsstrijder, een vrouw in 10 % van de gevallen, soms een vreemdeling, enz.) en dit aan de hand van een uitgebreid onderzoek (iets meer dan 86.000

personen). Dit alles is het resultaat van een wel omschreven definitie, opgesteld zowel aan de hand van wijze waarop men in het concentrationair systeem gekomen is - inbegrepen de gevangenen in Duitsland -, van de kenmerken van de repressie in bezet Frankrijk, en van de door de Duitse overheden uitgewerkte deportatiepolitiek.

LEEN MAES *

Het Holocaust trauma in Cynthia Ozick's *De Sjaal*¹

Inleiding

Cynthia Ozick is een gerenommeerd joods-Amerikaanse auteur met een opmerkelijk ambigue houding ten opzichte van Holocaust fictie. Ze schrijft uitdrukkelijk: «I am *not* a writer of 'Holocaust fiction', though I have inevitably touched on this subject now and again - yet only once directly, in a five-page story called *The Shawls*»². Ze ontkent en bevestigt dus tegelijkertijd haar

inclinatie om de Holocaust binnen het kader van de literatuur aan te kaarten. Deze paper is specifiek gericht op haar novelle *De Sjaal* omdat het haar meest directe verbeelding is van de Holocaust en tevens één van de meest prominente kortverhalen in de joods-Amerikaanse Holocaust canon. *De Sjaal* is een uitzonderlijk literaire representatie daar het zowel inhoudelijk als stilistisch het trauma van de Holocaust in al zijn aangrijpende onvatbaarheid behoudt.

* Licentiate in de Germaanse letterkunde aan de Universiteit Gent. Leen Maes werkt momenteel aan een doctoraatsthesis aan de University of Newcastle upon Tyne (UK).

¹ Dit artikel is een synopsis van de licentiaatsverhandeling van Leen Maes, *The Return of the Repressed: The Trauma of the Holocaust in the Works of Cynthia Ozick* (2001). Dit werk werd in 2003 ingediend voor de Prijs van de Auschwitz Stichting en werd bekroond met de felicitaties van de jury. Het voorgelegde werk kreeg het voordeel van het artikel 4 van het reglement, waardoor aan de auteur een beperkte subsidie werd toegekend ten einde haar verhandeling te kunnen herwerken.

² Cynthia Ozick, correspondentie met de auteur (10 juni, 2001).

The New Yorker publiceerde *The Shawl* voor het eerst in 1980 en het vervolg *Rosa* in 1983, hoewel beide verhalen geschreven zijn in 1977. Die vertraging illustreert Ozick's tegenzin om 'Holocaust fictie' te publiceren. De auteur heeft namelijk morele twijfels over de esthetisering van de Holocaust in kunst. Ze weerhield de manuscripten gedurende enkele jaren van de uitgeverij maar publiceerde ze uiteindelijk samen als een novelle getiteld *The Shawl* in 1989. Mea Flothuis vertaalde het in het Nederlands in 1991³. Veel critici beschouwen *De Sjaal* als Ozick's «most powerful and tragic work»⁴. De indringendheid van *De Sjaal* shockeert de lezer met stilistisch unieke beelden van gruwel. Het is Ozick's enige werk dat de Holocaust benadert vanuit het perspectief van een Holocaust overlevende, Rosa Lublin. Het eerste kortverhaal *De Sjaal* beschrijft hoe zij getuige was van de wrede moord op haar dochter Magda in een concentratiekamp. In het vervolg *Rosa*, is ze naar Amerika geëmigreerd waar ze haar eigen winkeltje in New York vernielde en naar Miami verhuisde. *Rosa* beschrijft hoe de protagonist zich opsluit in een zelfgekozen isolement, waar ze voortdurend met haar verleden wordt geconfronteerd en talloze brieven schrijft naar haar dochter die ze nog steeds levend waant.

De discrepanties tussen de realiteit en de verbeelding stellen de ongrijpbaarheid van het trauma van de Holocaust centraal in *De Sjaal*. Deze paper past bijgevolg verschillende concepten van trauma theorie toe op

de psychologische complexiteit van *De Sjaal* om zowel inhoudelijke als stilistische aspecten te analyseren die de onaflatende aanwezigheid van het verleden in het heden waarborgen doorheen en in deze uitzonderlijke literaire representatie.

1. Trauma Theorie

In wat volgt wordt een rudimentair overzicht van trauma theorie geschetst om de tekstuele analyse van de novelle in een duidelijker methodologisch kader te plaatsen. De grondlegger van psychoanalyse, Sigmund Freud, was geïntrigeerd door trauma omdat het zijn gehele hypothese over de psyche in vraag stelde. Freud geloofde namelijk dat het principe van genot de dominante psychologische drijfveer was. Dromen, de intiemste representaties van het onderbewustzijn, illustreren dit duidelijk omdat zij onderbewuste wensen vervullen zonder de realiteit noodzakelijk te verstoren. Wanneer Freud in 1920 *Beyond the Pleasure Principle* schreef, zocht hij naar verklaringen voor psychologische reacties op trauma die niet stroken met dit principe. Hij bestudeerde shellshock neurose waarbij patiënten nachtmerries hebben die hen opnieuw traumatiseren omdat het hen terugbrengt naar het moment waarop ze getraumatiseerd werden. Waarom zou het onderbewustzijn van deze mensen dromen veroorzaken over dingen die hen geen genot verschaffen? Freud besluit dat deze neiging tot herhaling, de psychologische drijfveer die deze traumati-

³ Cynthia OZICK, *The Shawl*, New York, Vintage Books, 1989. Vertaald door Mea Flothuis, *De Sjaal* (Van Gennep, Amsterdam, 1991) 92 pp. De citaten in dit artikel zijn gebaseerd op deze Nederlandstalige editie en worden aangegeven door de afkorting 'S', gevolgd door het paginanummer. Om de genialiteit van Ozick's indrukwekkende kortverhalen werkelijk te appreciëren, lijkt het me aangeraden om de originele versie te lezen, daar de vertaling soms veel te wensen overlaat.

⁴ Richard BERNSTEIN, 'Being Nice or Rotten in Writing', in : *NY Times*, October 3, 1989. Online on <http://www.nytimes.com/books>. Accessed on 3/11/2000.

⁵ Sigmund FREUD, *Moses and Monotheism. An outline of Psycho-Analysis and Other Works*, London, The Hogarth Press and the Institute fo Psycho-Analysis, 1964, p. 80. (The standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud).

sche herbelevingen veroorzaakt, de traumatische gebeurtenis retrospectief wil meester worden. Doordat het onderbewuste het trauma herhaaldelijk herbeleeft, probeert de psyche een actief agens te worden van het overweldigende traumatische moment in het verleden. Nachtmerries en associatieve flashbacks zijn kenmerkende symptomen van deze traumatische herbelevingen. Freud conceptualiseert trauma figuratief als een inbreuk op het beschermende schild dat de psyche omgeeft. Deze bescherming wordt gezien als een energieveld dat de impulsen van de buitenwereld assimileert voordat zij opgenomen worden in de psyche. Wanneer een overvloed aan stimuli onverwachts sterk inbeukt op de psyche (zoals in een traumatische situatie) kan het schild doorbroken worden. De ongeassimileerde externe informatie nestelt zich bijgevolg in de psyche zonder dat er enige betekenis aan toegekend werd. De traumatische herinnering streeft een herbeleving en dus herinterpretatie na van dit onverwerkte element.

In *Moses and Monotheism* (1939) beseft Freud bovendien dat trauma meer dan één enkele gebeurtenis omvat. Tussen de traumatische gebeurtenis en haar herbeleving in kan er namelijk een periode van ongeschijnlijke normaliteit bestaan. Dat interval wordt latentie genoemd en het is cruciaal voor de ontwikkeling van het onderdrukte trauma. Het eerste moment wordt gekenmerkt door shock, terwijl het tweede moment gedomineerd wordt door affect. Trauma wordt dus pas trauma door een uitgestelde actie (*Nachträglichkeit*) en wordt bijgevolg gedefinieerd door de interactie tussen beide momenten. Freud's realiteitsprincipe verantwoordt de initiële onderdrukking van trauma. De vervulling van genot wordt uitgesteld naargelang de omstandigheden van de buitenwereld. Hierdoor zal de psyche een vroegtijdige dood (door bijvoorbeeld het geweld van

een traumatische situatie) weerstaan omdat het een einde wil nastreven dat inherent is aan zichzelf. Freud schematiseert zijn interpretatie van trauma als volgt: «early trauma - defence - latency - outbreak of neurotic illness - partial return of the repressed»⁵.

Cathy Caruth is de trauma theoreticus bij uitstek die Freud's concept van trauma hernieuwde door bepaalde aspecten ervan te belichten die fascinerende consequenties hebben voor onder andere de noties van tijd en geschiedenis. Ze concentreert zich op de structuur van trauma en verplaatst Freud's periode van latentie naar de traumatische gebeurtenis zelf. Latentie begint volgens haar tijdens de ervaring van de initiële traumatische shock: de getraumatiseerde is zich bijgevolg niet volledig bewust van het trauma terwijl het zich aan het manifesteren is. Trauma wordt dus opnieuw gedefinieerd als «the way [in which] it was precisely *not known* in the first instance - [and] returns to haunt the survivor later on»⁶. Trauma veroorzaakt een tijdelijke splitsing en dus een uitstel van zichzelf, wat het getraumatiseerde individu toelaat over de shock van het initiële moment te geraken. Terwijl Freud's patiënten door de traumatische gebeurtenis zelf achtervolgd werden in de traumatische herbeleving, lijken Caruth's getraumatiseerden gekweld te zijn door de ongeschijnlijk onkenbare waarheid van de traumatische gebeurtenis. De waarheid van de traumatische gebeurtenis kan dus niet gelinkt worden aan wat reeds gekend is omdat de getraumatiseerde zich in een staat van verlamming, onvolledig bewustzijn, bevond. In deze context spreken Holocaust overlevenden vaak over een meervoudige persoonlijkheid of een dissociatieve identiteitsstoornis: hun eigen identiteit verschilt van de identiteit waarin ze de kampen beleefd hebben. De zelfbescherming van de psyche door de gedeeltelijke psychische afwezigheid heeft ambigue gevolgen. De

neiging tot herhaling wordt niet enkel een strijd om te beseffen dat men bijna omkwam in de traumatische gebeurtenis, maar dat men dit ook daadwerkelijk overleefd heeft. Hoewel en doordat men niet volledig bewust was tijdens de traumatische gebeurtenis, wordt de traumatische herinnering bovendien gekenmerkt door een behoud van de traumatische gebeurtenis in een verrassend gedetailleerde letterlijkheid. Latentie lijkt de traumatische gebeurtenis uitzonderlijk intact te houden. Het trauma blijft echter ontoegankelijk voor een bewust gecontroleerde herinnering. Doordat het trauma niet geplaatst kan worden in de psyche's schemata van voorafgaande kennis, kan het niet in het bewustzijn geïntegreerd worden en blijft het een onvatbare entiteit.

Er zijn verschillende verwijzingen in *De Sjaal* en Ozick's beschouwende essays die psychologie en meer specifiek psychoanalyse afkeuren. Daar trauma theorie zich ontwikkelde uit deze disciplines lijkt er zich een methodologische patstelling te vormen in mijn analyse. Deze ogenschijnlijke tegenstrijdigheid wordt later in het artikel verduidelijkt, wanneer de interdisciplinaire aanpak van trauma theorie en haar relevantie voor Holocaust literatuur concreet geïllustreerd is. Zo ontstaat er volgens mij een onderscheid tussen een strikt medische definitie en een meer abstracte conceptualisering van trauma die het schrijven en analyseren van Holocaust fictie in een literair kader mogelijk maakt.

Ozick's opmerkelijke inzicht in de psychologische enigma's van Holocaust trauma lokt bovendien een traumatische interpretatie uit. Kremer bevestigt dat «Rosa is representative of survivors in the psychiatric literature»⁷. De receptie van *De Sjaal* in Amerika is een frappant voorbeeld van deze broze balans tussen psychologie en verbeelding. Ozick schrijft :

«When *The Shawl* was first published in *The New Yorker* (26 Mei, 1980), I received two letters, both quite penetrating in shocking ways. The first was from a psychiatrist who said he dealt with many Holocaust survivors. He said he was certain that I was such a survivor because only a survivor could write such a story. I was shocked by the utter confidence of his assumption ; he knew nothing about imagination. The second was a very angry letter from a Holocaust survivor. She found my use of imagination utterly out of place and considered it both emotionally and morally disruptive. I sided with the survivor and thought the psychiatrist foolish. I finally assuaged the survivor by convincing her that I was not an enemy of her unreplicable experience»⁸.

Het is de combinatie van psychologie en fictie die *De Sjaal* uiterst interessant maakt, niet een exclusiviteit van één van beide posities. Ozick portretteert de protagonist van *De Sjaal*, Rosa, uiterst realistisch door een uitzinnige post-Holocaust context. Dit onderscheidt *De Sjaal* van Ozick's andere

⁶ Cathy CARUTH, *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 4.

⁷ S. Lillian KREMER, 'Holocaust-Wrought Women : Portraits by Four American Writers', in : *SAJL*, Vol. 11 (Fall 1992), p. 159.

⁸ Katie BOLICK, 'The Many Faces of Cynthia Ozick', in : *Facts and Fiction*, The Atlantic Monthly Company, 1997 (Online on <http://www.theatlantic.com/atlantic/atlweb/factfict/ozick.htm>. Accessed on 10/8/2000).

⁹ Cynthia OZICK, 'Shots', in : *Levitation. Five fictions*, Syracuse - New York, First Syracuse University Press, 1995, p. 41.

¹⁰ Johanna Micaela JACOBSEN, 'Women's Sexuality in WWII Concentration Camps : ... Tool for Survival... Tool for Oppression', online on : <http://www.itp.berkeley.edu/~hzaid/johanna/paper2.simpletext.html>. Accessed on 5/04/01.

verhalen die de Holocaust en zijn psychologische verwickelingen als thema behandelen, omdat zij niet expliciet samenvallen met een getraumatiseerd bewustzijn dat enkel nastreeft «binnen haar eigen ogen [te] leven» (S, 32).

2. Traumatische herbeleving

«Rosa Lublin, een krankzinnige voddenraapster» (S, 23) zijn de openingswoorden van *Rosa*. Ozick verhindert onmiddellijk een trivialiserende sentimentalisering door haar protagonist te introduceren als een uiterst onsympathiek personage die de grenzen van het geduld van de lezer zal testen. Door Rosa als 'krankzinnig' te bestempelen, wordt een psychologische benadering meteen aangemoedigd. Rosa is zowel vervreemdend als vervreemd. Ze sluit zich op «in een donker hok, een eenpersoonskamer in een 'hotel'» (S, 23) in Miami, Florida. Haar kamer wordt door chaos en duisternis beheerst: «[h]orden stervende vliegen maakten het touw [van de dienstlift] zwart. De lakens op haar bed waren even zwart» (S, 23). Haar depressieve levenshouding wordt benadrukt door de donkerte waarmee ze zich omgeeft. Ze heeft vrienden noch kennissen: «Rosa had genoeg van de wereld» (S, 64). Ze is volledig geïsoleerd in een letterlijke en figuurlijke betekenis daar haar leven beperkt is tot de verzinsels van haar eigen psyche. Tijd en geschiedenis werden namelijk stil gezet voor Rosa. Tijd wordt gezien «as stasis, time at the standstill, time at the fix»⁹. De vertelde tijd in *Rosa* bedraagt bijgevolg één enkele dag. Rosa zegt hierbij treffend: «[v]oor mij is maar één tijd; er is geen na. [...] Voor is een droom. Na is een grap. Alleen tijdens blijft. En het een leven noemen is een leugen» (S, 77). Rosa is gevangen in dit «tijdens. Toen was Hitler» (S, 77). Ze heeft zichzelf opgesloten in de tijdelijke splitsing van het trauma van haar verleden. Rosa is zich bewust van haar tijdloze en

levenloze isolement wanneer ze aan Persky, een flirtende jood die ze ontmoet in een wassalon, vertelt :

«Zonder een leven [...] leeft een mens waar hij kan. Heeft hij alleen maar gedachten, dan is dat waar hij leeft.»

«Hebt u geen leven?»

«Het is me ontstolen» (S, 40)

De machteloosheid van het tijdens wordt doorheen de novelle benadrukt door de aanhoudende herhaling van de zin «het [leven] is me ontstolen» (S, 40, 45, 46). Rosa werd niet enkel van haar eigen leven beroofd, maar ook van dat van haar dochter Magda. Het trauma van Magda's moord in een concentratiekamp heeft Rosa volkomen gedefinieerd; het is haar leven geworden.

Rosa ziet het verlies van zichzelf weerspiegeld in haar eigen uiterlijk en dat van haar omgeving. Ze is negenenvijftig jaar oud en het onvermogen om nog kinderen te baren benadrukt het leven dat haar voorgoed is ontnomen. Door haar ouderdom wordt ze fysisch gedwongen haar onvruchtbaarheid in de kampen te herbelevend: «Rosa menstrueerde niet» (S, 13). Tijdens de Holocaust veroorzaakt dit een «self-imposed psychological fear about [...] not being a true female [...] 'It hurts, not to have these monthly days, one doesn't feel like a woman anymore'»¹⁰. Haar identiteit als vrouw en moeder wordt dus bedreigd. Het kortverhaal *Rosa* is bovendien gesitueerd in de Amerikaanse staat Florida, het paradijs van de bejaardentehuizen en de vergankelijkheid. «Het hele schiereiland Florida werd overstelpd door spijt. Iedereen had een echt leven achter zich gelaten» (S, 27). Henry Krystal, een psychiater en psychoanalist merkt in deze context op dat :

«With retirement, and the reexamination of one's life, some dormant problems are reactivated and produce exquisite pain. Such are, for instance, the self-reproaches

of the individuals who lost a child or mate during the Holocaust»¹¹.

Rosa wordt dus gesitueerd in een verouderende gemeenschap, waar ze geconfronteerd wordt met haar trauma - de herevaluatie van het verlies van haar leven. De fysieke omstandigheden intensifiëren de machteloosheid en pijn van de herbeleving van haar trauma.

Rosa trekt zich vaak terug in haar bed om uit te rusten, maar haar onrustige slapeloosheid doet haar het nachtelijke Miami verkennen met zijn «[n]eon-alfabetten, patronen, [waar] beelden flikkeren onverminderd» (S, 62). De taal van de stad geeft Rosa's isolement en opgejaagde verwarring weer. Rosa «zag alles, maar als iets verzonnens, als iets verbeelds; ze hield nergens verband mee» (S, 64). Ze leeft in de overweldigende herbeleving van haar tijdens hoewel ze zich bevindt in het nu, maar daar kan ze zich niet volledig in terug vinden. Als ze al kan slapen, wordt ze geteisterd door nachtmerries die het trauma van de Holocaust en het verleden oproepen. Rosa wordt iedere keer getraumatiseerd wakker, «in another fright»¹² zoals Freud het zou formuleren. Een benauwen-de beschrijving hiervan doet zich voor wanneer Rosa :

«op haar knieën het bed [beklom] en viel in vouwen. Een dromende marionet. Verduisterde steden, grafzerken, kleur-

loze kransen, een zwart vuur in een grijs veld, beestmensen die onschuldigen schof-feerden, vrouwen met hun mond open-gesperd en hun armen wild, haar moe-ders roepende stem. [...] uren van deze meedogenloze tableau's» (S, 61)

Het verleden blijft Rosa achtervolgen en kwellen, zelfs «[n]egenendertig jaar» (S, 31) later. Net zoals de flikkerende beelden van de stad omgeven de fragmenten van haar verleden onverminderd Rosa's geïsoleerde psyche. Deze machteloze dromen zijn een symptoom van de neiging tot herhaling. Ze dwingen de getraumatiseerde telkens in de situatie van de traumatische gebeurtenis en daardoor traumatiseren ze die persoon steeds opnieuw. «The manifestation of a compulsion to repeat [...] give[s] the appearance of some 'daemonic' force at work»¹³. De demonische kracht van deze schrikwekkende nachtmerries wordt bovendien geïlustreerd door het ontketenen van associatieve gedachtegangen. Van der Kolk en van der Hart leggen uit dat «[t]raumatic memory is evoked under particular conditions. It occurs automatically in situations which are reminiscent of the original traumatic situation»¹⁴. Rosa wordt voortdurend verstoord door associatieve flashbacks, herinneringen aan een verloren leven, die zich manifesteren door een detail in het nu. Het tijdens en het nu zijn zo onlosmakelijk met elkaar verbonden door het trauma van het

¹¹ Henry KRYSTAL, 'Trauma and Aging : A Thirty-Year Follow-Up', in : Cathy CARUTH, *Trauma : Explorations in memory*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1995, p. 163.

¹² Sigmund FREUD, *On metapsychology : the theory of psychoanalysis*, The Estate of Angela Richards and the Institute of Psycho-Analysis, The Pelican Freud Library, Vol. 11, 1955, p. 276.

¹³ *Ibidem*, p. 307.

¹⁴ Bessel A. VAN DER KOLK & Onno VAN DER HART, 'The Intrusive Past : The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma', in : Cathy CARUTH, *Trauma : Explorations in memory, op. cit.*, p. 163.

¹⁵ Stella is Rosa's nichtje die samen met Rosa en Magda de Holocaust en de kampen beleefde. Stella veroorzaakt Magda's dood in het kamp omdat ze haar sjaal stal om zo zichzelf warm te houden.

¹⁶ In *Blue Light* - een ongepubliceerd toneelstuk dat Ozick schreef als een soort vervolg op *De Sjaal* - vertelt Rosa bovendien wel over haar ervaringen in de bordelen van het kamp : «Me they put where... they don't let us wear nothing... underneath», in : Cynthia OZICK, 'The Shawl : A Play in Two Acts', geciteerd in : S. Lillian KREMER, *Women's Holocaust Writing*, London, University of Nebraska Press, 1999, p. 172.

verleden dat Rosa los komt te staan van de realiteit van Florida. Haar kleding doet haar bijvoorbeeld denken aan de uniformen in het kamp : «de jurk met de blauwe strepen [...] Strepen, nooit weer iets met strepen aan haar lijf ! Ze had het gezworen, maar deze [...] was Stella's¹⁵ verjaarscadeau [...] Alsof onschuldig, alsof onwetend, alsof *niet snik* !» (S, 47). Wanneer Rosa zich haar ambitie als scheikundige in Polen herinnert, vindt een andere instantie van de traumatische herbeleving plaats. Herinneringen worden gedomineerd door een traumatische overheersing : «[e]nklaps ontviel het landschap achter haar ogen aan haar greep : een kleurig veld flitste op» (S, 31). Rosa wordt overstelpd door het verleden dat ze met zich meedraagt, maar ze koestert het ook.

3. De waarheid in de traumatische herbeleving

Er is een precare balans in *De Sjaal* tussen de traumatische herbeleving die een letterlijk behoud van de gruwel vertoont en een verloochening van de feiten die de getraumatiseerde doet ontkomen aan de shock van de traumatische herbeleving. Eén specifiek aspect van Rosa's verleden blijft namelijk onopgelost in *De Sjaal*. Wanneer Rosa beweert dat ze «geschofferd [werd] door een Duitser, dat is waar, en meer dan eens, maar ik was te ziek om zwanger te worden» (S, 60), bevestigt en ontkent ze de realiteit van het verleden tegelijkertijd. Alhoewel haar nicht Stella beweert dat Magda een Duitse vader had, houdt Rosa vol dat hij Pools was : «[h]ij heette Andrzej. [...] We waren verloofd. We zouden zijn getrouwd. [...] Je vader was geen Duitser» (S, 59-60). Wat Stella beweert, is echter behoorlijk overtuigend. Haar mening wordt weergegeven doorheen Rosa's dominerende perspectief in de novelle en biedt daarom een mogelijk verhelderende, andere versie van het verle-

den. Bovendien moedigen de herhaaldelijke verwijzingen naar Magda's Arische schoonheid deze alternatieve geschiedschrijving van Rosa's leven aan. Magda heeft «een heel ander soort gezicht, ogen blauw als lucht, gladde veertjes van haar zo geel als de op Rosa's jas genaaide ster. Je kon denken dat ze een van hún baby's was» (S, 12). Naast Rosa's verloochening van de traumatische realiteit van Magda's vaderschap, dwingt de traumatische herbeleving haar echter dat trauma te confronteren. Wanneer Rosa beseft dat ze een onderbroek verloor in het wasalon neemt haar reactie obsessieve proporties aan die een emotionele intensiteit verraden die gerelateerd is aan dit onderdrukte trauma. Ze jammert «beschamend. De schande. Pijn in de lendenen. Brandend» (S, 48)¹⁶. Rosa verdenkt Persky er bijgevolg onmiddellijk van een «seksmaniak» (S, 48) te zijn. Deze veronderstelling is niet gebaseerd op feiten uit het nu, maar op haar paranoia die voortkomt uit het sterk onderdrukte en gedeeltelijk verloochende trauma van haar verkrachting uit het tijdens. Ze dwaalt uitzinnig rond in het nachtelijke Miami, op zoek naar haar ondergoed. Wanneer ze uiteindelijk aan het strand arriveert, beeldt ze zich het volgende in :

«Haar broekje bevond zich onder het zand ; of anders was het volgepakt met zand, als een deel van een tors, een gebroken standbeeld, een losse menselijke lies, de hele ziel eruit weg, alleen de lendenen over, vreemden konden er tegen aan schoppen» (S, 65)

Ze reduceert haar identiteit tot een naamloos lichaam, zielloze lendenen. Het seksuele innuendo van deze passage laat weinig aan de verbeelding van de lezer over. Rosa herleidt zichzelf tot een afgetakelde fysieke identiteit. Een escalatie van de traumatische herbeleving wordt veroorzaakt door «prikkelraad» (S, 66), die een allesomvattende associatieve gedachtegang vol verwarring

teweeg brengt. Het strand waar ze zoekt naar haar ondergoed en zich zo haar eigen intieme seksualiteit opnieuw wil toeëigenen, wordt omgeven door een hek met prikkeldraad. Rosa's paranoia en herbeleving van haar verleden eindigt in een scheldtirade tegen de hotel manager van het privé strand :

«Alleen nazi's vangen onschuldige mensen achter prikkeldraad [...]

Waar was u toen wij daar waren ? [...]

Finkelstein, SS-er, geef toe !» (S, 69-70)

Rosa bevestigt opnieuw haar isolement van de buitenwereld en haar wantrouwen tegenover de realiteit van het tijdens en het nu die onlosmakelijk verbonden blijven in haar psyche.

De neiging tot herhaling ligt aan de basis van zowel de letterlijke traumatische herbeleving als de verloochening van het trauma, die beide psychologische reacties zijn op de shock van de traumatische gebeurtenis. Caruth is ervan overtuigd dat de waarheid van de traumatische gebeurtenis niet bewust te kennen is omdat de getraumatiseerde niet volledig bewust was tijdens de traumatische ervaring, wat paradoxaal zorgt voor een letterlijk behoud van de waarheid van het trauma. Van der Kolk en van der Hart's meer pragmatische definitie van dit concept verduidelijkt Rosa's amnesie voor aspecten uit haar verleden :

«The fact that traumatised people experienced, and continue to experience, extremes of hyperarousal and numbing is compatible with the notion that they are

amnesic for certain aspects of their experience at any particular time»¹⁷.

Aan de ene kant, zorgt de verlamming van Rosa's psyche tijdens de traumatische gebeurtenis voor een letterlijk behoud van het trauma wat zich duidelijk manifesteert in haar paranoïde reactie op het strand en versterkt wordt door haar associatieve gedachtesgang. De traumatische herbeleving herhaalt de shock van het trauma om het retrospectief meester te worden. Aan de andere kant, doet de neiging tot herhaling Rosa haar niet volledig bewuste aanwezigheid bij de traumatische gebeurtenis zelf herhalen. In haar verloochening van het trauma herhaalt ze haar ontkomen aan en verdringen van de shock van de traumatische gebeurtenis en dus de niet te kennen waarheid van het trauma. Beide psychologische reacties bevestigen de waarheid van de traumatische ervaring - ofwel rechtstreeks ofwel in de ontkenning ervan - door de neiging tot herhaling.

In *De Sjaal* is de complexe relatie tussen een behoud en een ontkenning van de waarheid van de traumatische gebeurtenis niet enkel gebaseerd op de vader, de externe stimulus van de verkrachting. Het overweldigende trauma ontnam Rosa namelijk van haar identiteit als vrouw en als moeder. Haar moederschap kan bovendien beschouwd worden als de instantie die Magda's traumatische dood veroorzaakte. Uit de nazi wetgeving blijkt namelijk dat Rosa's moederschap haar dochter als joodse brandmerkte en bijgevolg ter dood veroordeelde. Omdat Magda twee joodse grootouders

¹⁷ Bessel A. A. VAN DER KOLK & Onno VAN DER HART, *op. cit.*, p.175.

¹⁸ Benjamin S. AUSTIN, Department of Sociology and Anthropology, Middle Tennessee State University. Online on <http://www.mtsu.edu/~baustin/nurmlaw2.html>. Accessed on 3/5/2001.

¹⁹ Cynthia OZICK, 'The Hole/Birth Catalogue', in : Cynthia OZICK, *Art and Ardor : essays*, New York, Alfred A. Knopf, 1983, p. 255.

²⁰ Barbara SCRAFFORD, 'Nature's Silent Scream : A Commentary on Cynthia Ozick's «The Shawl»', in : *Critique* (Fall 1989), p. 14.

heeft (Rosa's ouders) en ze verwekt werd uit een buitenechtelijke relatie, definiëren de Nuremberg wetten haar als een te elimineren joods kind¹⁸. Ozick's filosofische beschouwing over het lichaam van een vrouw : «what is a baby-machine if not also a corpse-maker ?»¹⁹, werd prangende realiteit tijdens de Holocaust. Het lichaam van Rosa wordt bovendien zelf tot een levende dode gereduceerd door de verkrachting, wat haar lichamelijke en psychologische vergankelijkheid opnieuw benadrukt. Het trauma van Magda's vaderschap en Rosa's twijfelachtige ontkenning ervan, intensifieert de wanhopige idolatrie waartoe Rosa haar moederschap van Magda verheft. In *De Sjaal* stelt Rosa zichzelf hoofdzakelijk op als een moeder, niet als een afzonderlijk individu, waardoor Magda gezien kan worden als zowel haar dochter als haar eigen vroegere identiteit. Rosa verheft de puurheid van het moederschap en bijgevolg ook van het verleden in idolatrie. Verkrachtingen en morele bezwaren van een chaotische oorlogstijd passen niet in de veilige herinnering die ze voor zichzelf creëerde.

4. Trauma als instantie van sterven en overleven

Een ander aspect van trauma theorie verduidelijkt *De Sjaal* door opnieuw Rosa's identiteiten van moeder en van individu tegenover elkaar te plaatsen. Freud's realiteitsprincipe is namelijk een kernidee van psychoanalyse, dat prevaleert in de climax van het eerste kortverhaal. Dit principe zegt dat de mens kortere wegen naar de dood - bijvoorbeeld door het geweld van een traumatische gebeurtenis - weigert om zo te kunnen sterven op een zelfgekozen manier. Wanneer Magda vermoord wordt, botst Rosa's «maternal instinct [...] with another instinct in Rosa, one she is for the first time free to respond to - the instinct of self-pre-

servation»²⁰. In de concentratiekampen wijdt Rosa haar leven volkomen aan Magda : «Rosa gaf vrijwel al haar voedsel aan Magda» (S, 13), zowel haar borstvoeding als haar eigen eten. Wanneer Magda vermoord wordt, kan Rosa het gestorven lichaam van haar geliefde dochter niet omhelzen want dan «zouden ze schieten» (S, 19). Ze moet zich neerleggen bij dit abrupte afscheid en de onmogelijkheid om te rouwen, zowel om haar dochter als om het verlies van haar identiteit als moeder. Het feit dat Rosa geen zelfmoord riskeert, is een instantie van Freud's realiteitsprincipe. Rosa wordt op een extreme manier geconfronteerd met de dood en kan zichzelf van kant maken, maar doet dit niet. Haar identiteit als moeder wordt haar ontnomen, maar het individu Rosa kiest ervoor niet te sterven met Magda, die zowel haar dochter als zichzelf als moeder verbeeldt. Gedachten aan zelfmoord blijven haar nochtans achtervolgen. Tijdens de traumatische herbeleving van zowel haar verkrachting als haar Holocaust trauma op het privé strand, verlangt ze naar de zee. Rosa beschouwt zichzelf als «[e]en echte vernielers, een vrouw wier onderbroek is gestolen, een vrouw die met eigen hand haar winkel heeft vermoord, [die] zou weten hoe ze netjes in de zee moest stappen. Een horizontale tunnel. Je kunt in zijn trek vallen, alleen door er rechtop in te gaan» (S, 65). Zelfs in de wanhoop van haar traumatische herhaling, haar paranoïde verwarring en isolement, verhindert het realiteitsprincipe haar dood.

Doordat Rosa haar dochter in de kampen niet kon beschermen, kon ze haar taak als moeder niet vervullen en dit veroorzaakt een onoverkomelijk gevoel van schuld : «Stella leefde, waarom dan niet Magda ?» (S, 49). Hoewel Rosa Freud's realiteitsprincipe vervult, blijft ze getraumatiseerd door haar eigen overleving precies omdat ze het leven van haar eigen vlees en bloed niet kon waar-

borgen. Als men Rosa's nachtmerries en associatieve gedachtegangen als indicatoren van de neiging tot herhaling beschouwt, kan ook deze overlevingsschuld verklaard worden door Caruth. Omdat de traumatische gebeurtenis gemist werd door de niet volledig bewuste ervaring ervan, wordt de traumatische herbeleving «the attempt to claim one's own survival»²¹. De getraumatiseerde houdt het niet voor mogelijk dat hij de traumatische gebeurtenis werkelijk overleefd heeft. Elke keer dat hij ontwaakt uit de traumatische herbeleving, wordt zijn ongelooft weerlegd door het feit dat hij ontwaakt en dus ook werkelijk leeft. Het feit dat Rosa de zee dus niet instapt, kan gelezen worden als een herhaling van haar overleving. Haar gedachten aan zelfmoord tijdens de traumatische herbeleving zijn dan haar ervaring van de nabijheid van de traumatische vernieling en dood.

Bijgevolg staat Rosa er op dat haar identiteit die van een moeder is : «Rosa, een moeder net als een ander» (S, 49) en «laat hem haar zien met het oog van de waarheid. Een moeder» (S, 78). Alhoewel haar moederschap haar ontstolen werd tijdens de traumatische ervaring, is het precies tijdens het ontwaken uit de traumatische herbeleving dat Rosa haar moederschap herbevestigt en haar afzonderlijke identiteit verwaarloost : «[e]en moeder is de bron van het bewustzijn» (S, 60). Omdat Rosa zich door haar overlevingsschuld blijft vastklampen aan haar getraumatiseerde identiteit als moeder, bevestigt en verloochent ze de traumatische ervaring. Zo blijft ze haar eigen overleving missen en is de dreiging van de vernietiging van haar identiteit altijd aanwezig. Ze herhaalt zo het leven dat haar werd ontnomen.

5. Traumatische heropleving

De ingebeelde heropleving van Magda is een symptoom van Rosa's vasthoudendheid aan het tijdens in het nu, die Rosa haar eigen daad van overleving doet missen omdat het de traumatische gebeurtenis verdringt. Zowel de realiteit van het tijdens als van het nu worden niet volledig bewust geleefd, zodat de shock van het trauma niet ervaren wordt en bijgevolg de waarheid ervan ook niet, wat de overleving precies mogelijk maakte. Ze kan het concept van haar overleving niet aan omdat dat ook de inherente shockerende dood ervan zou erkennen. Rosa beseft nochtans het trauma van haar dochter's dood : «het verloren kind. Vermoord. Tegen de omheining gesmeten, geweerhaakt, gestekeld, geëlektrificeerd ; bakplaat en baksel ; een oven, het kind in brand !» (S, 44). Meestal vervangt ze deze traumatische herbeleving echter door de traumatische heropleving en vlucht in een ingebeelde realiteit. Ozick's literaire verbeelding representeert bijgevolg Rosa's trauma overtuigend omdat het eindeloze lijden ervan, de onmogelijkheid om de realiteit aan te kunnen, waarheidsgetrouw wordt weergegeven. De verschijning van een geliefde overlevende is een stijlfiguur die Ozick's Holocaust gerelateerde werk vaak typeert. Kremer merkt op dat «[p]sychological or imaginative restoration of the dead is a symptom of survivor syndrome that writers employ to convey the perpetual Holocaust grief of their [...] characters»²².

De discrepantie tussen de realiteit en de verbeelding wordt ingenieus beschreven in het conflict tussen Rosa en Stella. In Rosa's post-factum versie is Magda nooit gestorven en was haar vader geen Duitse verkrachter.

²¹ Cathy CARUTH, *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History*, op. cit., p. 64.

²² S. Lillian KREMER, 'Holocaust-Wrought Women : Portraits by Four American Writers', op. cit., p. 160.

²³ Cohen is één van de weinige critici die dit opmerkt. Sarah Blacher COHEN, *Cynthia Ozick's comic art : from levity to liturgy*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1994, p. 158.

Stella is degene die beide trauma's erkent : Magda's dood en het Arische vaderschap van Magda. Ze noemt Rosa bijgevolg «een fantast» (S, 56), maar volgens Rosa is het Stella die «aanleg [heeft] voor krankzinnigheid en [die] verzet zich tegen jou [Magda] en elke andere realiteit» (S, 56). Rosa overtuigt zichzelf van haar verbeelde versie van het verleden : «[o]m haar [Stella's] krankzinnigheid te sussen, haar koest te houden, veins ik dat je bent gestorven» (S, 58). De waarheid van het verleden voor Rosa is de niet te kennen, niet bewust beleefde waarheid van de traumatische gebeurtenis. Zo verklaart ze haar leven in het nu doorheen het missen van haar overleving van de traumatische gebeurtenis en dus verbindt ze het met haar leven in het tijdens. Stella smeekt haar : «wees niet zo'n gek ! Leef je leven !» (S, 46). Rosa weet echter dat haar leven haar ontstolen is : haar verleden is het enige vertrouwde, het enige leven dat ze heeft en het ontkennen zou haar identiteit als moeder en individu uitwissen. Rosa vindt bijgevolg dat Stella «de herinneringen [wil] uitwissen» (S, 77), «Stella, die zich herinneren *kan*, weigert» (S, 56). Persky adviseert haar dat «een beetje vergeten [soms] noodzakelijk [is] als je nog iets aan je leven wilt hebben» (S, 78). Rosa 'vergeet' en erkent de traumatische gebeurtenis tegelijkertijd in haar vlucht in een verbeelde realiteit. Magda's heropleving is dus de onderdrukking van het trauma die herbeleefd wordt. Wanneer Rosa per post de sjaal ontvangt die Magda voedde en verborg in het concentratiekamp, herrijst de dochter uit de assen van de Holocaust :

«Hoe vlug kan een dood ding weer opleven ! [...] Heel de kamer was vol Magda : ze was als een vlinder, in deze hoek en in die hoek, overal tegelijk. Rosa wachtte om te zien hoe oud Magda zou zijn : ach wat aardig, een meisje van zestien. [...] Daar was Magda, heel en al ontloken. Ze

droeg een van Rosa's schooljurken. [...] Magda was met grote helderheid te zien» (S, 82, 84-86)

Deze scène is het hoogtepunt van *De Sjaal*. Het is het enige moment dat de lezer getuige is van Magda's heropleving en Rosa's verloochening van haar traumatische geschiedenis. Rosa's onvermogen om te rouwen om de dood van haar dochter en van zichzelf smelt samen in de heldere verschijning van haar verbeelding. Magda draagt de kleedij van Rosa's jeugd en belichaamt zo het potentiële leven dat beide ervaren konden hebben. Rosa smacht zo naar een herwinnen van haar pre-Holocaust identiteit²³. De verscheidene scenario's die Rosa bedenkt voor Magda ondersteunen deze interpretatie. Naast een tiener, beeldt ze zich haar dochter bijvoorbeeld ook in als een «mooie jonge vrouw van dertig, eenendertig : een dokter, getrouwd met een dokter ; groot huis in Mamaroneck, New York» (S, 49). Rosa's eigen ambities als chemicus zijn opnieuw nauw verbonden met Magda's leven als dokter. In haar brieven naar Magda vertelt Rosa dan ook constant over haar vooroorlogse verleden, haar prachtige jeugd in Polen. De grenzen tussen de personages van Magda en Rosa vervagen en overlappen. Wanneer Rosa zich in de slotscène haar dochter inbeeldt als een zestienjarige en niet een dertigjarige, heeft ze de tijd van het tijdens die tot stilstand werd gebracht, volkomen teruggedraaid en zo zich volledig teruggetrokken in de persoon die ze zelf geweest kon zijn. De heropleving en herbeleving waarvan de lezer getuige mag zijn, representeert dan tegelijkertijd haar tentatieve poging om haar eigen identiteit opnieuw op te eisen.

6. Idolatrie van het verloochende trauma

De climax van de traumatische heropleving gebeurt op het moment dat Rosa de sjaal

ontvangt. Dit object is Rosa's intiemste band met Magda en haar uitverkoren herinnering. Het bevestigt de verlooching van de traumatische gebeurtenis. De sjaal verdringt de destructieve kracht en de shock van het trauma doordat het een behoud van het leven symboliseert. Toen Rosa, Magda en Stella in het concentratiekamp waren, functioneerde de sjaal namelijk als een levenskrachtig mysterie :

«Zonder te klagen deed Magda afstand van Rosa's spenen, eerst de linker, toen de rechter ; beide waren gesprongen, zonder een snufje melk. De klierholte gedoofd, een dode vulkaan, blind oog, kil gat, dus nam Magda de slip van de sjaal [waarin ze gewikkeld was] en molk die uit. Ze zoog en zoog, de draden drenkend in natheid. De heerlijke smaak van de sjaal, melk van linnen. Het was een magische sjaal, hij kon een zuigeling voeden, drie dagen en drie nachten lang. Magda ging niet dood, ze bleef leven» (S, 12-3)

De sjaal geeft Magda de illusie van voeding en het redt Rosa's leven. Het is een substituuat voor het moederschap dat niet toegestaan werd in de nazistische era. Magda is de enige die Rosa spiritueel en praktisch ondersteunt in het kamp : «Rosa was uitgehongerd, maar ook weer niet ; ze leerde van Magda de smaak van een vinger in je mond te drinken» (S, 13-4). Magda kan dus tegelijkertijd als

Rosa's dochter, zichzelf en haar moeder geïnterpreteerd worden. De sjaal is de navelstreng die hen verenigt. Bovendien beschermt de sjaal Stella omdat het haar 's nachts in «de kou van de hel» (S, 11) warm houdt. Wanneer Stella Magda's sjaal steelt in het kamp, leidt dit tot Magda's dood daar de baby naar de appèlplaats loopt om haar beschermende troost te zoeken. De sjaal symboliseert zo leven, moederschap, de Holocaust, Magda en Rosa. Rosa's obsessie met de sjaal symboliseert haar vooringenomenheid met het verleden daar het de heropleving van Magda teweeg brengt. Haar herinneringen verwijderen haar van de buitenwereld en creëren een universum dat Rosa actief ondersteunt ; het is haar veilige haven. Rosa gelooft dus rotsvast in de magie van de sjaal²⁴. Dit vormt echter een gevaar voor haar leven : «her idolatry preserves and nurtures her obsessions while it atomises her future»²⁵. De verbeelding behoudt de niet bewuste ervaring van de traumatische realiteit in het tijdens en in het nu.

Friedman zegt dat de verering van de sjaal en «the worship of Magda is [...] the most overt manifestation of Rosa's habit of idolizing the past»²⁶. Idolatrie is de schending van het tweede gebod en Rosa schrijft Magda expliciet dat ze het moederschap vereert in de plaats van God : «[d]e macht te bezitten om een ander levend wezen te scheppen, het instrument te zijn van zo'n mysterie.

²⁴ Deze bovennatuurlijke magie impliceert een theologische betekenis, die ik hier bewust niet aankaart om de samenhang van de traumatische interpretatie niet te onderbreken. Kremer zegt dat «[a]lthough unintended by Ozick, the shawl evokes the *tallit*». (Zie : S. Lillian KREMER, «Holocaust-Wrought Women : Portraits by Four American Writers», *op. cit.*, p.153). De tallit, of de joodse gebedsjaal is dus de aanwezigheid van God bij Rosa en Magda in de kampen. Het beschermt hen en vertegenwoordigt zo het geloof in het joodse verbond met God. De meeste secundaire literatuur over *De Sjaal* gaat uitgebreid in op deze theologische implicaties.

²⁵ Elaine M. KAUVAR, 'The Dread of Moloch : Idolatry as Metaphor in Cynthia Ozick's Fiction', in : *SAJL*, Vol. 6, Fall 1987, p. 117.

²⁶ Lawrence S. FRIEDMAN, *Understanding Cynthia Ozick*, Columbia, University of South Carolina Press, 1991, p. 118.

²⁷ Cynthia OZICK, 'Literature as Idol : Harold Bloom', in : *Art and Ardor : essays, op. cit.*, p. 189.

²⁸ Joseph LOWIN, *Cynthia Ozick*, Boston, Twayne Publishers, 1988, p. 117.

Een heel genetisch systeem door te geven. Ik geloof niet in God, maar ik geloof wel, zoals de katholieken, in het mysterie» (S, 57). Ozick beschrijft de verlamrende gevaren van idolatrie als volgt :

«The chief characteristic of any idol is that it is a system sufficient in itself. It leads back only to itself. It is indifferent to the world and to humanity. Like a toy or like a doll - which, in fact, is what an idol is - it lures human beings to copy it, to become like it. It dehumanizes»²⁷.

Door het verheffen van haar verleden en het leven dat haar ontnomen werd, wordt Rosa teruggeworpen op zichzelf en scheidt ze haar dochter in haar eigenbeeld. De vicieuze cirkel van het verleden in het heden waarin Rosa zichzelf opsluit, dehumaniseert haar eindeloos in het verlies van haar identiteit. De idolatrie veroorzaakt de heropleving en het verdringen van de traumatische herbeleving. Deze vlucht in een ingebeelde realiteit herschept Rosa's vroegere identiteit maar ontnemt haar tegelijkertijd van de notie van identiteit door haar obsessieve toewijding eraan. Stella anticipeert deze vernederende dehumanisatie als gevolg van Rosa's idolatrie :

«Bah, wat een scène ! Je zult de doos [waarin Stella de sjaal postte naar Rosa] openmaken en hem eruit halen en huielen, en hem kussen als een gek. [...] Je bent net als die mensen in de middeleeuwen die een stukje van het Ware Kruis vereerden [...] of die op de grond vielen voor een enkele haar die van een of andere heilige heette te zijn» (S, 45)

Wanneer Rosa het beruchte postpakket eindelijk ontvangt, voert ze inderdaad een esoterisch ritueel op, waarbij ze de donkere levensloosheid van haar nu verdoezelt. Ze perfectioneert zichzelf en haar omgeving om haar idool te verwelkomen. Ze ruimt de donkere hotelkamer op, trekt propere kleren aan, poetst haar tanden en schminkt

zich. Ze dirkt zich op om haar geïdealiseerde verleden te evenaren. Na deze voorbereidingen, wordt Rosa echter gekweld door een intense traumatische flashback die haar terugneemt naar landschappen van «vrouwen met hun mond opengesperd en hun armen wild, haar moeders roepende stem. Na uren van deze meedogenloze tableau's was het laat in de middag» (S, 61). Rosa's idolatrie dehumaniseert haar niet enkel door het uitwissen van haar nu als gevolg van de toewijding aan de traumatische heropleving, maar ook door een onverwachte traumatische herbeleving die haar terugvoert naar het lijden van haar verleden en haar moederschap (door de verwijzingen naar vrouwen en de schreeuw van haar moeder). Deze meedogenloze herinneringen bevestigen dus ook het moederschap, maar in een destructieve versie waar ze zich niet voor klaargemaakt had. Joseph Lowin merkt hierbij treffend op dat :

«Rosa has succeeded in making herself into a *tableau vivant*, perfect, ready to investigate the contents of her treasure chest. [...] She dreams [however] of her brutal past, a dead civilisation, painting, in her mind's eye, *tableaux morts*. [...] One contains the other. And, although hours pass at this activity, both are frozen in time»²⁸.

Het verleden is niet beperkt tot het verloren potentieel van Rosa's leven die zij wil behouden door zich erin op te sluiten : haar eigen jeugd en de belofte van haar dochter. Het omvat ook de brutale vernieling van dat leven. Geschiedenis wordt nogmaals stilgezet in het verlangen naar een eenwording met het verleden, waar de verwoesting van de Holocaust allesomvattend blijft.

Rosa kan zichzelf niet enkel zien zoals ze dat verkiest. Ze blijft een Holocaust overlevende ; iemand die zowel het voor, tijdens als na meemaakte. Het motief van de spiegel in *De Sjaal* beklemtoont haar gespleten per-

soonlijkheid. Spiegels zijn vaak conventionele symbolen voor iemand's eigenheid of voor de Ander. In Rosa's geval moet ze erkennen dat die Ander precies ook een deel is van haar zelf. Delbo merkt op dat Holocaust overlevenden vaak te kampen hebben met een meervoudige persoonlijkheid of een dissociatieve identiteitsstoornis: «a twofold being. The Auschwitz double»²⁹. Rosa's winkeltje in New York verkocht «[a]ntiek. Oude meubelen. Troep. Ik was gespecialiseerd in antieke spiegels. Alles wat ik er had staan heb ik kort en klein geslagen» (S, 39). Rosa's gewelddadige vernieling van haar antieke spiegels is een wanhopige poging om niet met haar complete identiteit geconfronteerd te worden. Ze wil zich enkel die aspecten van haar verleden herinneren die ze aankan. Na deze uitbarsting van onmacht wordt ze naar Florida gestuurd, waar de bejaarden zich net zoals haar in hun verleden inkapselen door een selectief zelfbeeld in de talrijke spiegels: «[e]lke muur van de vestibule was een spiegel. Elke spiegel hing dertig jaar. Elk tafeloppervlak een spiegel. In deze spiegels verschenen de gasten aan zichzelf zoals ze vroeger waren geweest, krachtige vrouwen en ambitieuze vaders van schimmige kinderen die lang geleden waren geëmigreerd» (S, 42). De bejaarden verfraaien hun heden door zich vast te klampen aan beelden uit het verleden. Hun gebruik van de spiegels is idolaat en nauw verwant met Rosa's eigen selectieve verering van haar verleden.

7. De joods-Amerikaanse onverschilligheid tegenover Holocaust trauma

Rosa's toevlucht tot de verbeelding en de verdringing van de shock van de traumatische ervaring wordt bovendien aangemoedigd door de onverschilligheid van de Amerikaanse maatschappij. De realiteit van het nu negeert haar en haar verleden. Wanneer Rosa haar verleden wil vertellen om het te delen met anderen maar ook de realiteit ervan te bevestigen, wordt er niet naar haar geluisterd. Ze beschrijft dit onvermogen om te vertellen in haar brieven aan Magda, een ingebeeldde maar luisterende geadresseerde :

«Toen ik mijn winkel had, 'ging ik nog om met het publiek' en wilde ik aan iedereen ons verhaal vertellen - niet alleen het onze, maar ook andere verhalen. Niemand wist iets. Dat verbijsterde mij, dat niemand zich herinnerde wat nog maar zo kort geleden was gebeurd. Ze herinnerden zich niets omdat ze niets wisten» (S, 86-7)

De vernieling van haar winkel in New York is dus niet enkel een persoonlijke, maar ook een politieke uitval, waarbij ze haar isolement van de onverschillige buitenwereld aankondigt. De laatste zin uit het fragment verwijst bovendien naar het cliché van post-Holocaust Duitsland: *Wir haben es nicht gewusst*. Amerika en Duitsland worden zo in hun onverschilligheid en onwetendheid aan elkaar verbonden. Het elimineren van geschiedenis zowel tijdens het gebeuren

²⁹ Charlotte DELBO, *Days and Memory*, Vermont, Marlboro Press, 1990, p. 3.

³⁰ Elie Wiesel, geciteerd in : Cynthia OZICK, 'The Uses of Legend : Elie Wiesel as Tsaddik', in : *Congress Bi-Weekly*, 9 June 1969, p. 18.

³¹ Richard BERNSTEIN, 'Being Nice or Rotten in Writing', *op. cit.*

³² S. Lillian KREMER, 'The Dybbuk of All the Lost Dead : Cynthia Ozick's Holocaust Fiction', in : S. Lillian KREMER, *Witness through the imagination. Jewish American Holocaust Literature*, Detroit, Wayne State University Press, 1989, p. 236-237.

³³ Victor STRANDBERG, *Greek mind/Jewish soul : the conflicted art of Cynthia Ozick*, Madison, University of Wisconsin Press, 1994, p. 148.

ervan in Duitsland als in het al dan niet opzettelijk negeren ervan in het veilige Amerika, wissen Rosa's identiteit volledig uit. Ozick zegt hierbij dat «[w]hen so great a number of men carry their indifference to such an extreme, it becomes a sickness, it resembles madness»³⁰.

Het vernielen van de antieke spiegels is dus niet enkel Rosa's onvermogen om haar trauma te confronteren, maar tevens haar reactie op het joods-Amerikaanse negeren van haar trauma. Rosa is dus ook een iconoclast van «the ahistorical fuzzy-mindedness of American life, its sybaritic blandness, its ignorance of evil»³¹. In tegenstelling tot Israëlische en Europese literatuur, bleef joods-Amerikaanse fictie opmerkelijk zwijgzaam over de Holocaust gedurende twintig jaar. Het is pas sinds de jaren zestig dat Holocaust fictie en verwijzingen naar de Holocaust in de Amerikaanse maatschappij langzaam de kop op begonnen te steken. Rosa wordt omgeven door deze onverschillige en onwetende gemeenschap. Kremer bevestigt dat «Ozick's presentation of uncaring gentiles may be historically more realistic than [Americans] who are ardently responsive to Jewish suffering»³². De post-Holocaust tragedie is precies het ontkennen of niet bevestigen van de geschiedenis van de Holocaust. De shockerende realiteit van het Holocaust trauma wordt noch door Rosa noch door haar omgeving erkend. Rosa werpt zo een «great blemish on American Jewry [T]hese people place no value on Jewish history»³³.

In *De Sjaal* wordt deze onverschilligheid verder doorgedreven door het kapitalisme dat de Amerikaanse grootmacht typeert. Na haar intense traumatische herbeleving op het strand, beschuldigt Rosa de hotel manager Finkelstein ervan dat hij een nazi is. Zijn onverschilligheid tegenover de Holocaust en zijn eigen joodsheid uit zich volgens Rosa in het plaatsen van prikkel-

draad op het hek rondom het privé strand. Hij verdedigt zichzelf door zijn joodse identiteit te reveleren: «[m]ijn naam is Finkelstein» (S, 69). Maar dit maakt haar verwijt enkel sterker: «[d]an zou u beter moeten weten!» (S, 69). Joods-Amerikaanse overlevingsschuld - het feit dat zij niet in Europa waren tijdens de Tweede Wereldoorlog - wordt gebruikt door Rosa om de naoorlogse onverschilligheid tegen te gaan: «[w]aar was u toen wij daar waren?» (S, 69). Kapitalisme en een negeren van de joodse geschiedenis doet Rosa terecht opmerken dat «alles wat gevaarlijk en stuitend was [zoals de prikkeldraad] maakten ze overheersend en frivool [...] Alles was hier onbetekenend, ook de diepste wezenstrek van het bestaan» (S, 71, 75).

8. De onverschilligheid van trauma psychologie : een kritische benadering

Rosa reageert woedend op de manier waarop de Amerikanen de traumatische realiteit van de Holocaust negeren en ontkennen, maar «Rosa reserves an even more intense fury for those academics and health professionals who are so absorbed with the Holocaust solely to heighten their prestige and fatten their wallets»³⁴. Die specialisten van de Holocaust industrie houden geen rekening met de intensiteit van het persoonlijke lijden van hun patiënten in *De Sjaal*. Rosa roept: «[d]e Nieuwe Wereld! Daarom heb ik mijn winkel vernield! Omdat ze hier leugentheorieën verzinnen» (S, 59). Rosa rebelleert furieus tegen deze psychologische abstracties van haar ontstolen leven. Ozick gebruikt het personage van Doctor Boom als een kritiek op de Holocaust industrie en op de parasitaire categorisering van overlevenden door klinische psychologie. Dr. Boom is een doctor in klinische sociale pathologie, die data over

Holocaust overlevenden wil vergaren voor zijn onderzoek over «Onderdrukte Vitaliteit» (S, 50) en hij wil Rosa hiervoor interviewen. Boom omschrijft deze theorie als een studie over «volmaakte onverschilligheid» tijdens «een langere periode van opsluiting, ontbering en ondervoeding» (S, 50). Deze term kan verwijzen naar de niet volledig bewuste aan/afwezigheid van de getraumatiseerde tijdens de manifestatie van de traumatische gebeurtenis. Zijn gebruik van de term onverschilligheid is geen toeval daar het zijn eigen humanitaire apathie weerspiegelt. Hij is niet geïnteresseerd in Rosa's lijden, enkel in de geldigheid van zijn theoretische hypothese. Zijn academische aanpak abstraheert het individu Rosa volkomen als een databank, «[h]ij komt specimina onderzoeken» (S, 70). Boom's jargon doet denken aan de bureaucratische manipulatie van taal die de nazi's hanteerden door misleidende eufemismen te gebruiken, zoals 'douches' om de gaskamers te beschrijven. Boom praktiseert een retoriek die sterk lijkt op de dehumanisatie die Rosa tijdens de Holocaust al ervaarde omdat ze opnieuw niet beschouwd wordt als mens, maar als klinisch studieobject dat buiten de normaliteit van de maatschappij geplaatst wordt. Rosa reageert furieus omdat ze Boom's denigrerende terminologie herkent :

«Merk ook het speciale woord op dat ze gebruikten : *overlevende*. Iets nieuws. [...] Een naam als een nummer - los van de gewone zooi geteld. Blauwe cijfers op de arm, welk verschil ? Maar voor hen heet je niet eens vrouw. *Overlevende*. Zelfs wanneer je gebeente versmolten raakt met de korrels van de aarde, zullen ze nog vergeten *mens*. Overlevende en overle-

vende en overlevende ; altijd en altijd. Wie bedacht die woorden, parasieten op de strot van het lijden !» (S, 51, schuingedrukte nadruk volgens de originele Engelstalige versie)

Boom's veronderstelling dat Rosa ook aan 'Onderdrukte Vitaliteit' zou leiden, is een overhaaste diagnose die gebaseerd is op de abstractie en ontindividualisering van zijn 'data'. Rosa's zogenoemde krankzinnigheid is een krachtige uiting van verontwaardiging tegen de onverschilligheid van de Amerikaanse maatschappij in zowel het negeren van als de obsessie over haar verleden. Het is opvallend dat haar frustratie niet getolereerd wordt. Haar stem en haar eigen verhaal worden verdrongen. De vernieling van haar winkeltje institutionaliseerde haar bijna opnieuw. Stella vertelt dat «ze je hadden opgesloten als ik niet had toegestemd je op staande voet de stad uit te helpen. Nog één zo'n publieke uitbarsting en je belandt in het gekkenhuis» (S, 46). De onverschilligheid van haar klanten aan wie Rosa haar verhaal kwijt wou, is identiek aan de 'volmaakte onverschilligheid' van Dr. Boom. «This study of repressed animation causes the unleashing of Rosa's animation to retaliate against those Holocaust vampires, feeding on maimed lives and twice victimising them»³⁵. Rosa weigert nogmaals gereduceerd te worden tot slachtoffer. Psychologisch trivialiserende experimentalisten blijven haar identiteit enkel als haar trauma definiëren. Boom «wordt rijk van ons bloed ! Prestige ! Mensen vereren hem ! Een professor met specimina !» (S, 83). Ozick klaagt dit fenomeen van slachtofferidolatrie in Amerika aan : «[v]erlekkering over andermans leed. Ze lieten hun monden watertanden [...] in Amerika, wat smerig» (S, 51). Die

³⁴ Sarah Blacher COHEN, *op. cit.*, p.162-163.

³⁵ Ibidem, p.163.

³⁶ Cynthia OZICK, *The Young Self and the Old Writer*, in : *SAJL*, Vol. 6, Fall 1987, p. 166.

³⁷ Cynthia OZICK, 'The Hole/Birth Catalogue', *op. cit.*, p. 256.

Amerikaanse focus op Holocaust overlevenden is bovendien wijdverspreid. Boom's brief wordt door Rosa «zo'n universiteitsbrief, al weer zo een, zo'n staaltje van de plaag» (S, 44) genoemd. Ze schreeuwt haar woede en verontwaardiging uit, waarbij ze het onverschillige onbegrip van haar klanten en deze specialisten met elkaar verbindt : «[z]oals ik mijn winkel heb vernield, zo zal ik Boom vernielen !» (S, 80). Rosa ensce-neert haar eigen private Holocaust scenario dat de onverschilligheid die haar verleden brandmerkte, weerspiegelt. Ze verbrandt Boom's brief wraakzuchtig :

«Ze stak een lucifer aan en genoot van de dichte vlammen. Brand, Doctor Boom, verbrand met je 'Onderdrukte Vitaliteit' ! De wereld is vol bommen ! De wereld is vol vuur ! Alles, alles staat in brand ! Heel Florida brandt !» (S, 54).

Ozick ridiculiseert de Amerikaanse populair-wetenschappelijke psychologie verder ook in haar portrettering van Stella. In zowel Rosa's als Ozick's opzicht wordt reductionistische psychologie beschouwd als een recreatieve hobby die iedereen kan hanteren, zelfs Stella :

«Stella wilde niet dat ze Magda's sjaal aldoor bij zich had ; ze had er van die rare namen voor - trauma, fetisj, God mocht weten wat : Stella volgde in de avonduren colleges psychologie aan de New School, op huwelijksjacht onder winderige vrijgezellen in haar klas» (S, 44)

Hoewel Stella's intenties oprecht kunnen zijn, verwaarlozen ze de werkelijke psychologische en emotionele betekenis van de sjaal en het verleden voor Rosa. Ze luistert niet naar Rosa's eigen versie van de feiten die overladen is met traumatische machteloosheid. Stella wil dat Rosa zich integreert in de maatschappij die haar volledige identiteit als mens negeert. Ze wil Rosa met andere woorden normaliseren, genezen van haar krankzinnigheid. Wanneer Rosa haar

telefoon opnieuw heeft aangesloten, belt ze Stella, wat duidt op een belangrijke ontmanteling van haar isolerende barrières. Ze stuit opnieuw op onbegrip wanneer Stella haar wens om terug naar New York te verhuizen niet verwelkomt. Ze eist : «[a]ls je terugkomt moet het met een volstrekt nieuwe instelling, helemaal beter. Uit met de ziekelijkheid [...] Je wordt verondersteld daar beter te worden [...] Ga uit wandelen. Zoek geen moeilijkheden. Trek je badpak aan. Neem deel. Wat is het voor weer ?» (S, 83-4). Stella's poging van psychologische bijstand kan op zijn minst onvoldoende genoemd worden. Het is bovendien tergend omdat Stella precies diegene was die Magda's dood veroorzaakte door de sjaal te stelen.

Ozick toont aldus duidelijk haar wantrouwen tegenover psychiatrie en populaire psychologie. In haar essay *The Young Self and the Old Writer* weerlegt ze Freud meer expliciet : «[t]he Unconscious is what Freud made up. No one can prove or disprove it. The Freudians claim that the dream-life is its proof ; but to pin the name Unconscious on the dream-life is a tautology, not proof»³⁶. Volgens Ozick is het onbewuste dus geen concept *an sich* maar een herformulering en interpretatie van dromen. Er zijn geen bewijzen voor Freud's psychoanalytische theorie. Ozick leest Freud's werk bovendien als een verwerping van jodanisme en voor deze behoorlijk orthodoxe auteur is dit onvergeeflijk, zoals ze schrijft in haar essay *The Hole/Birth Catalogue* :

«[Freud] had it backward. [He] limited humanity to the grossest designs of the flesh [and] came finally to discover [...] the 'death instinct' [...] In choosing the centrality of death, he reinvented as instinct what the priests of the Pharaohs took to be ontology [...] He put death before life. [Freud chose] revenge against Judaism's declared life principle»³⁷.

Ozick weerlegt Freud en reductionistische psychologie in zowel haar literaire werk als haar beschouwende essays. *De Sjaal* probeert de lezer om na te denken over deze psychologische constructies. Ik vind dat trauma theorie de medische classificatie van Boom's analyse en Stella's gemakzuchtige psychologie overstijgt omdat het wel aandacht heeft voor het individu en bovendien geen sluitende interpretatie opdringt. Ozick's kennis van traumatische enigma's is zo overtuigend dat het open einde een psychologische voltooiing tegengewerkt en dat is precies wat ze volgens mij probeert aan te tonen. Ozick's literatuur is altijd behoorlijk onvatbaar, maar het slot van deze novelle kent een onderliggende polemiek. Claude Lanzmann, regisseur van de indrukwekkende film *Shoah*, stelt voor dat «historical truth may be transmitted in some cases through the refusal of a certain framework of understanding, a refusal that is also a creative act of listening»³⁸. Ozick verwerpt de pretentie van psychologie een allesomvattend kader te bieden om de Holocaust overlevenden te begrijpen. In *De Sjaal* luisteren zij en de lezer werkelijk naar Rosa's verhaal omdat ze de ongrijpbaarheid van Rosa's trauma op een literaire manier accuraat weergeeft.

9. De daad van vertellen : de getuigenis van trauma

Zoals Caruth, realiseert Ozick zich de historische verwickelingen die de ongrijpbare

eigenheid van trauma met zich meebrengt. Trauma kan niet genezen of vergeten worden, omdat het geheugen onuitwisbaar is. Moderne theoretici van trauma erkennen dat het onoplosbaar is. Freud echter geloofde nog steeds dat de neiging tot herhaling leidt tot een beheersing van de traumatische gebeurtenis : «this later illness [het verschijnen van trauma in nachtmerries, etc.] may also be looked upon as an attempt at cure»³⁹. In *De Sjaal* beklemtoont Ozick het woord 'poging' in deze definitie. De neiging tot herhaling is het fysische uitageren, het herbeleven van trauma. Getuigenis daarentegen wordt beschouwd als een bewust doorwerken van het traumatische lijden. Hoewel *De Sjaal* het doorbreken van Rosa's isolement benadrukt, blijft haar getuigenis onvolledig en zo situeert Ozick het einde «not in a lucid place of redemption, but rather, in a gray zone between healing and a gesture of madness»⁴⁰.

Het is daarom niet de inhoud van de getuigenis die doorslaggevend blijkt voor Rosa, maar de daad van het vertellen zelf. Vooral wanneer Rosa brieven schrijft naar Magda - wat geïnterpreteerd kan worden als haar getuigenis - wordt deze 'bevrijdende' functie duidelijk :

«Wat was het zonderling een pen vast te houden [...] Een slot van de tong genomen. [...] Een onderdompeling in de levende taal : zo plots die zindelijkheid, dat vermogen, die macht om een verhaal te maken, te vertellen, te verklaren. Te herwinnen, te herademen ! Te liegen» (S, 61)

³⁸ Cathy CARUTH, *Trauma : Explorations in memory*, op. cit., p. 154.

³⁹ Sigmund FREUD, *Moses and Monotheism. An outline of Psycho-Analysis and Other Works*, op. cit., p. 77-78.

⁴⁰ Amy Sara GOTTFRIED, *Confessions and accusations : violence and redemption in contemporary United States women's fiction*, Thesis, Tufts University, 1994, p. 129.

⁴¹ Cathy CARUTH, *Trauma : Explorations in memory*, op. cit., p.154.

⁴² *Ibidem*, p. 11.

⁴³ S. Lillian KREMER, 'Holocaust-Wrought Women : Portraits by Four American Writers', op. cit., p. 160.

⁴⁴ Amy Sara GOTTFRIED, op. cit., p. 108.

Het moment van schrijven is als een opening voor Rosa. Ze schrijft een verhaal dat haar helpt het verleden te herwinnen en misschien te verklaren. De feitelijke exactheid van haar relaas - de inhoud van de getuigenis - is ondergeschikt aan de daad van het vertellen zelf. Liegen is noodzakelijk voor Rosa wanneer ze het verleden onder ogen ziet omdat ze probeert de shock van haar trauma te verdringen. Ze schrijft brieven om haar verleden terug te vinden, te herwinnen en mening toe te kennen. «Voor is een droom» (S, 77) en daarom is het geïdealiseerd doorheen leugens omdat het tijdens ondraaglijk is. De ontkenning van Magda's vaderlijke afkomst is een voorbeeld van dit onderdrukte trauma. Rosa beseft haar eigen bedrog gedeeltelijk, maar dit liegen kan tevens gelezen worden als een reactie tegen de onverschilligheid waarmee ze geconfronteerd blijft worden: «[o]verigens ontken ik niet een luttel paar trucs: de noodzakelijke handvol. Diegenen die de waarheid niet verdienen, geef hun haar niet» (S, 60). Dit ondergraaft haar geloofwaardigheid als getuige, maar maakt haar trauma menselijker. Zelfs wanneer ze tegen zichzelf liegt over haar verleden, blijft deze verloochenende versie van de traumatische realiteit een hulpmiddel om haar trauma te durven confronteren door het gedeeltelijk te negeren. Wanneer ze dan aan Persky bekent «[i]k verkoop mezelf niet graag leugens» (S, 75), betekent dat dat ze Persky waardig vindt om haar waarheid aan te vertellen, om haar getuigenis te delen. De dualiteit tussen waarheid en leugen wordt misschien verduidelijkt door Caruth wanneer ze zegt dat «[t]o speak is impossible, and not to speak is impossible»⁴¹. Rosa vindt een indirecte manier om de waarheid van het traumatische gebeuren weer te geven door via het te omzeilen tegelijkertijd het te confronteren.

Eerst is het enkel in haar brieven aan Magda dat Rosa haar verhaal kan vertellen, zelfs indien het een vertekende geschiedenis is. Haar getuigenis over het Warschau getto aan haar klanten in de antiekzaak was niet effectief. Het is opmerkelijk dat haar getuigenis dus verschuift van een oraal relaas van exacte feiten (in haar winkeltje) naar een geschreven fictie (de brieven aan Magda). De joodse eerbied voor het geschreven woord wordt weerspiegeld in de doeltreffendheid van Rosa's getuigenis. Rosa is een «fantast» (S, 56) geworden uit noodzaak: brieven schrijven naar Magda lijkt haar getraumatiseerde psyche te ontlasten. Een inherent concept van de getuigenis als een daad van vertellen is de geadresseerde: aan wie wordt de getuigenis verteld? Caruth's opmerking is frappant in deze context: «the meaning of the trauma's address beyond itself concerns [...] not only individual isolation but a wider historical isolation»⁴². Haar getuigenis - die zich consolideert door de aanwezigheid van een geadresseerde - is Rosa's poging om haar isolement te doorbreken, om de vervreemding van de maatschappij tegen te gaan. Tegelijkertijd sleept Rosa's getuigenis de Amerikaanse onverschillige gemeenschap uit haar historische isolement. Rosa wanhoopt voor «a nonjudgmental confidante to whom she can express her feelings»⁴³. Haar mondelinge relaas in haar winkel stuitte op dovemansoren. Een betrouwbare en geïnteresseerde geadresseerde lijkt onvindbaar en dit wakkert haar woede aan, wat resulteert in de vernieling van haar winkel. Het is precies hierna dat de herhaling van haar onderdrukte trauma Rosa van een uitlaatklep voorziet: Magda «resurfaces to become the sole, albeit imagined, audience for Rosa's written testimony about the Shoah»⁴⁴. Dit ingebeeld publiek is ideaal omdat het veilig is voor de protagonist. Rosa kan haar traumatische ervaring en haar dochter aanspreken zonder noodzakelij-

kerwijs haar isolement te verlaten. Haar hotelkamer in Florida kan bijgevolg gezien worden als Freud's «protective shield or layer»⁴⁵. Aangezien «[d]e kamer [...] bezaaid [was] met deze brieven» (S, 24), representeren zij de verzameling van mentale energie die Rosa's psyche versterkt om haar verleden te durven aankaarten. Een reële geadresseerde met meerwaarde kan echter gevonden worden in het personage van Persky. Hij is degene die Rosa de mogelijkheid biedt om haar individuele isolement en het bredere historische isolement te doorbreken. Persky is een externe stimulus die Rosa toelaat in haar veilige kamer. Het is treffend dat Rosa haar hotelkamer piekfijn opruimt om de doos met Magda's sjaal te openen, wanneer Persky zich onverwachts aanmeldt: «[h]aar kamer was als door een wonder gereed: aan kant, gelouterd» (S, 74). Rosa maakte zich klaar voor de verering van haar verloren identiteit, wanneer het nu door Persky zich aanmeldt en toegelaten wordt. Hij is bereid haar getuigenis over haar verleden in het heden te horen en daardoor in het heden te verplaatsen. In trauma theorie is een kenmerk van de geadresseerde de verantwoordelijkheid die hij of zij op zich neemt om getuige te zijn van degene die getuigt, om een 'Thou' te creëren die ondenkbaar was tijdens de traumatische gebeurtenis⁴⁶. Persky is bereid om haar getuigenis te aanhoren, wat zijn attente opmerkingen aantonen: «Vertel maar aan mij», «U hebt iets uit te praktizieren, dat zie ik» (S, 33, 76). Er zijn verschillende indicaties in *De Sjaal* dat Rosa aanstalten maakt zich bloot te geven. Wanneer ze bijvoorbeeld de doos ontvangt waarin ze denkt dat

Magda's sjaal zit, laat ze Persky het openen: «[w]at haar eigen handen brandden om te doen stond ze af aan een vreemde man» (S, 78). Dit gebaar toont aan dat Rosa haar verleden wil delen met hem, zonder woede, waanzin of leugens. Hij mag de relikwie van haar verleden aanschouwen. Wanneer de laatste scène ontroerend de heropleving van Magda beschrijft, rinkelt de pas aangesloten telefoon en de receptioniste meldt Persky aan. Rosa stemt ermee in om hem naar haar kamer te laten komen en op dat moment beseft ze «Magda was er niet. Schuw nam ze voor Persky de vlucht. Magda was weg» (S, 92). De enige en intens verlangde hereniging tussen moeder en dochter waarvan de lezer getuige is, duidt tegelijkertijd ook aan dat hun afscheid zich opdringt. Rosa's brieven aan Magda blijken een inferieure getuigenis te zijn omdat ze Rosa's isolement bevestigen en haar toelaten zich op te sluiten in haar traumatische verleden. Rosa's bereidwilligheid om te praten tegen Persky lijkt de schaduw van het onderdrukte te doen verdwijnen. Alkana somt het slot van *De Sjaal* gevat op: «as Rosa's mental image of Magda recedes yet does not disappear when she accepts Persky's visit at the conclusion, the memories of the Holocaust deaths do not disappear, nor can they simply be assimilated into life afterwards»⁴⁷. Hoewel de aanwezigheid van een geadresseerde haar isolement lijkt te doorbreken, 'geneest' dit Rosa's trauma niet. Het zich vastklampen aan de gebeurtenis die haar leven veranderde, blijft bestaan en Rosa pleit passioneel tegen Magda: «Vlinder, ik schaam me niet voor jouw aanwezigheid: kom toch naar mij,

⁴⁵ Jean LAPLANCHE & Jean-Baptiste PONTALIS, *The language of psychoanalysis*, London, Hogarth Press, 1983, p. 466.

⁴⁶ Martin BUBER, *I and Thou*, Edinburgh, T. and T. Clark, 1958, 185 p.

⁴⁷ Joseph ALKANA, «Do we not know the meaning of aesthetic gratification?»: Cynthia Ozick's *The Shawl*, the *Akedah*, and the ethics of holocaust literary aesthetics», in: *Modern Fiction Studies*, Vol.43, No.4, Winter 1997, p. 980.

⁴⁸ Lawrence S. FRIEDMAN, *op. cit.*, p. 117.

⁴⁹ Cynthia OZICK, 'Preface', in: *Bloodshed and Three Novellas*, New York, E.P. Dutton Inc., 1983, p. 9.

kom weer, zo niet langer nu, dan later, kom altijd» (S, 91). Rosa blijft haar trauma met zich meedragen.

Een geïmpliceerde geadresseerde doorheen Rosa's getuigenis en Ozick's fictionele relaas van de Holocaust is de lezer. Deze geadresseerde is de waarlijke lezer van Rosa's brieven. Hij/zij is het luisterende oor van de gemeenschap die een doorbraak van het historische isolement teweeg brengt door getuige te zijn van de getuige. Rosa's getuigenis van haar getraumatiseerde verleden is tegelijkertijd Ozick's herdenking van de Holocaust. De lezer is de geprivilegieerde recipiënt van beide schrijfsels.

Taal, het medium van de getuigenis en de novelle, is zelf een belangrijk thema in *De Sjaal*. Zo problematiseert Ozick haar eigen schrijven als herdenking evenveel als Rosa's als getuigenis door de juxtaposities van Pools/Jiddisch/Engels en stilte/taal. Rosa's isolement in haar verleden wordt verstrekt door taal en expressie omdat ze weigert Engels te leren en zich vastklampt aan Pools, de taal van haar pre-Holocaust verleden. Net zoals haar dochter, haar moederschap en haar verleden, aanbidt ze de Poolse taal, wat duidelijk wordt in haar correspondentie met Magda en Stella :

«Ze schreef soms in het Pools en soms in het Engels, maar haar nicht was het Pools vergeten ; meestentijds schreef Rosa aan Stella in het Engels. Haar Engels was gebrekkig. Aan haar dochter Magda schreef ze in het meest uitgelezen literaire Pools» (S, 24)

Rosa moet met Stella corresponderen in een taal die ze amper machtig is : haar «Engels is niet beter als wat elke andere vluchteling praat» (S, 34). Stella is Pools vergeten, haar moedertaal, wat het verlies van haar herinnering, haar verleden en haar vroegere thuis benadrukt. Het verschil in taalgebruik tussen Rosa en Stella duidt op een differentiatie tussen Holocaust overlevenden

in hun houding tegenover het naoorlogse Amerika. «By abandoning Polish for English, Stella lives in the post-Holocaust American present»⁴⁸. Rosa sluit zich echter op in haar Poolse verleden, haar geboorteland en haar moederschap. Ze weigert bewust zich te integreren in de Amerikaanse maatschappij. Ze beklagt zich de destructie van haar taal zoals de vernieling van haar moederschap en haar dochter : «o, verloren en gekidnappt Pools !» (S, 31). Pools is zowel de herinnering van haar verleden als het medium van haar getuigenis aan Magda. Het is de taal die de daad van het vertellen over haar verleden zoals zij dat verkiest, mogelijk maakt. Het laat Rosa toe haar ontstolen identiteit terug te vinden :

«een pen die, o wonder, Pools sprak. Een slot van de tong genomen. Anders is de tong geketend aan de tanden en het gehemelte. Een onderdompeling in de levende taal» (S, 61)

Telkens haar ontzag voor het Pools vermeld wordt, graaft Rosa ook herinneringen aan haar ouders op. Terwijl ze vertelt over haar ouders aan Magda in haar brieven, bevestigt ze tevens haar eigen identiteit als dochter, waardoor de verheerlijking en de opsluiting in de verering van haar verleden gedoubleerd en geïntensifieerd wordt. Taalkundige herinneringen brengen Rosa terug tot haar kinderjaren, het leven vol mogelijkheden dat ze haar dochter wenst en zelf terug wil opeisen. De taal herenigt haar familie en is haar thuis, net zoals Rosa gezien kan worden als haar herinnering. Als auteur begrijpt Ozick deze eenwording met taal : «[a] language while we are zealously acquiring it can become a passion and a life. A language owned in the root of the tongue is loved without being the object of love : there is no sense of separateness from it»⁴⁹. Taal is niet enkel een medium van expressie en communicatie, maar van identiteit. De juxtapositie van Pools/Engels/Jiddisch is

centraal in *De Sjaal*. Zoals Rosa zich niet wil integreren in Amerika, was ze wel geïntegreerd in de Poolse maatschappij. Haar familie was een aristocratisch, gecultiveerd en vooral geïntegreerd gezin : «[h]aar vader, evenals haar moeder, dreef de spot met het Jiddisch» (S, 32). Rosa aanbidt «die verfijning, die verhevenheid, die *Poolsheid* !» (S, 32). Jiddisch wordt beschouwd als de taal van de joden uit de arbeidersklasse die Rosa veracht. Haar joodse identiteit lijkt dus van ondergeschikt belang voor Rosa. Wanneer Persky bij hun eerste ontmoeting in het wassalon echter vraagt of ze Jiddisch kent om zo een zekere verwantschap door een gezamenlijk joods verleden te suggereren, ontkent Rosa dat. Tegelijkertijd herinnert ze zich echter haar joodse familie, die zij bewust enkel als gecultiveerd Pools wou beschouwen :

«ze herinnerde zich het wiegeneuriën van haar grootmoeder : haar grootmoeder kwam uit Minsk. *Unter Reyzls vigele steyt a klorways tsigele*. Wat had Rosa's moeder die klanken veracht ! [...] Onder Rosa's wiegie staat een hagelwit geitje...» (S, 30)

De universele Jiddische taal blijft een deel van haar identiteit die haar joodse afkomst benadrukt. Persky slaagt erin om door het gebruik van Jiddisch een onderdrukt verleden van Rosa naar boven te halen. Op een charmerende manier vindt hij toegang tot Rosa's ziel omdat hij weet hoe hij met haar moet communiceren. Het medium van expressie waarborgt opnieuw het verleden en

doet het heropleven. De daad van het vertellen overstijgt hierbij de inhoud bij het doorbreken van een andere vorm van Rosa's historische isolement. In *De Sjaal* wordt Ozick's bekommernis om taal bovendien geïllustreerd met de complexe relatie tussen stilte en spraak. Ze steunt op Wiesel's idee dat :

«silence, more than language, remains the substance and the seal of what was once their [Holocaust overlevenden'] universe, and... like language it demands to be recognized and transmitted»⁵⁰.

Stilte als de expressie en de essentie van het verleden van de Holocaust wordt indrukwekkend gebruikt in het titelverhaal van *De Sjaal*. Het eerste kortverhaal begint namelijk met Magda's schreeuw : «[e]r was niet genoeg melk ; soms zoog Magda lucht ; dan schreeuwde ze» (S, 11). De afwezigheid van de moederlijke melk doorbreekt de stilte van de openingspagina. Wanneer Magda de sjaal koestert als een substituut voor Rosa's ontbering als moeder, blijft ze stil in het concentratiekamp. «Al sedert het opdrogen van Rosa's tepels, al sedert Magda's laatste kreet onderweg was Magda verstoken geweest van de kleinste syllabe ; Magda was stom» (S, 16). De stilte die haar koestert maar die haar ook opgedrongen wordt, waarborgt Magda's 'illegaal' bestaan in de barakken : «[e]lke dag was Magda stil en zo ging ze niet dood» (S, 15). Stilte is de onrepresenteerbare essentie van het Holocaust universum door het uitwissen van de identiteit van de slachtoffers, hun ontstolen leven.

⁵⁰ Elie WIESEL, *One Generation After*, New York, Random House, 1970, p. 198.

⁵¹ Catherine RAINWATER & William J. SCHEIK, 'The Unsurprise of Surprise', in : Harold BLOOM (ed.), *Modern Critical Views : Cynthia Ozick*, New York, Chelsea House Publishers, 1986, p. 77.

⁵² Theodor ADORNO, *Negative Dialectics*, New York, Continuum, 1973, p. 313, geciteerd in : Cathy CARUTH, *Trauma : Explorations in memory*, op. cit., p. 39.

⁵³ Alan L. BERGER, *Crisis and Covenant. The Holocaust in American Jewish Fiction*, New York, State University of New York Press, 1985, p. 30.

⁵⁴ Francine PROSE, 'Idolatry in Miami', in : *NY Times*, September 10, 1989. Online on <http://www.nytimes.com/books/98/12/06/specials/>. Accessed on 18/10/2000.

Wanneer Stella de sjaal steelt, wordt Magda ineens van zowel moederschap als stilte ont-nomen. Het uitroepen van zowel haar als Rosa's identiteit is dodelijk. Ze jammert haar allereerste woord «Maaaa...» (S, 16) en deze hartverscheurende schreeuw kan gelezen worden als haar gemis van de enige identiteit die voor haar bestond in het tij-dens : de moeder, i.e. de sjaal en Rosa. Magda wordt bijgevolg door Duitse soldaten koelbloedig vermoord. Terwijl Rosa de moord op haar dochter aanziet, wordt stilte ook voor haar een noodzaak. Ze wil haar lijden uithuilen, en voelt «het wolvegekrijs dat nu omhoogklom door de ladder van haar geraamte» (S, 19), maar wordt gedwongen haar wanhoop te onderdrukken want indien ze zou schreeuwen :

«zouden ze schieten ; dus nam ze Magda's sjaal en vulde er haar eigen mond mee, propde en propde hem erin, totdat ze het wolvegekrijs had verzwolgen en [...] Magda's speeksel [proefde] ; en Rosa dronk Magda's sjaal totdat hij was opgedroogd» (S, 19)

De Sjaal begint met Magda's schreeuw en eindigt met Rosa's onderdrukte kreet. De traumatische gebeurtenis van Magda's moord wordt dus verzwegen of stil gemaakt terwijl het gebeurt. Rosa is getuige van dit trauma en is hierbij aanwezig, maar wordt genoodzaakt zichzelf ervan te verwijderen door de onderdrukking van expressie dat haar getuigenis als daad van vertellen proble-matiseert. Ze kan enkel aanwezig zijn door haar verbale afwezigheid. De correlaties met trauma theorie zijn frappant. De latentie van stilte lijkt op de psychoanalytische theorie van latentie in trauma. Terwijl Freud beweert dat latentie zich manifesteert na de traumatische gebeurtenis, zegt Caruth dat latentie begint tijdens de traumatische gebeurtenis. Dit verschil in tijdstip zorgt er volgens Caruth voor dat de waarheid van het trauma niet te kennen is,

omdat de getraumatiseerde persoon niet volledig bewust aanwezig is. Rosa's verloochende trauma kan bijgevolg gezien worden als een herhaling van haar stilte terwijl ze getuige is van het trauma van Magda's moord. Ozick bevestigt deze interpretatie van de competentie van stilte : «silence is the background for speech. It shows a possibility of truth rather than a manifestation of truth»⁵¹. In de stilte van haar getuigenis zowel tijdens Magda's moord als in haar brieven naar een irreële geadresseerde, waarborgt Rosa de waarheid van haar trauma, zelfs indien ze die aanpast om het zich te kunnen herinneren.

Het bestaan en de ontwikkeling van representaties over de Holocaust weerspiegelt deze theorie. Theodor Adorno's bekende dictum «After Auschwitz, it is no longer possible to write poems»⁵² overheerste de eerste reacties op de Holocaust en stilte werd beschouwd als het enige mogelijke antwoord. Literaire Holocaust critici zijn ondertussen tot de vaststelling gekomen dat «neither total silence nor continued speech [...] is appropriate»⁵³. Stilte is de achtergrond en de herkomst van spraak en het incorporeren van stilte als thema en expressie in *De Sjaal* is een literaire uitdrukking die de erfenis van de Holocaust en Holocaust representaties niet betwist noch trivialiseert, maar versterkt.

10. Stilistische representatie van en als trauma

Dat *De Sjaal* een opmerkelijk werk is in de joods-Amerikaanse Holocaust canon, kan grotendeels toegewijd worden aan Ozick's onvatbare stijl, die Rosa's getraumatiseerde wereld weerspiegelt. Prose beschrijft het als «the consolidation of art, its power to mediate chaos»⁵⁴. Het lijkt me onwaarschijnlijk dat Ozick de traumatische chaos wil bemiddelen door kunst, omdat dat een

zekere orde en betekenis impliceert waar er geen is, tenminste niet voor Rosa. In mijn interpretatie van de stilistische originaliteit van *De Sjaal*, streeft de ongreepbare stijl precies een behoud van deze chaos na, om het trauma niet te minimaliseren of categoriseren, maar waarheidsgetrouw weer te geven. Deze 'waarheid' wordt bereikt door zowel indirectie als concentratie die beide een onverwachte figuratieve taal creëren⁵⁵. De indirecte benadering van de Holocaust resulteert in talloze allusies naar de Holocaust, maar geen concrete verwijzingen, waardoor van de lezer gevergd wordt dat hij/zij de betekenis van de kortverhalen zelf invult. Noties van de concentratiekampen worden bijvoorbeeld naar voor gebracht in beschrijvingen zoals «asbespikkelde wind» (S, 16), «de appèlarena» (S, 15) en «barak» (S, 17). We komen echter nooit te weten welk concentratiekamp Rosa overleefde. Door deze indirecte stijl stelt Ozick een identificatie met de Holocaust uit. «The beginning of 'The Shawl' [...] affords neither orientation in time nor clarification of place»⁵⁶. In het erg korte *De Sjaal* - het bedraagt geen tien pagina's - komt de eerste Holocaust allusie pas voor op de tweede bladzijde en zelfs dan wordt de vergelijking tussen Magda's blonde haar en de davidster niet geconcretiseerd: «gladde veertjes van haar zo geel als de op Rosa's jas genaaide ster» (S, 12). In het tweede kortverhaal worden de allusies nog schaarser. Rosa's Holocaust verleden is

onophoudelijk aanwezig, maar wordt nooit expliciet gemaakt. In *Rosa* is het pas halverwege het kortverhaal, en na enkele indirecte verwijzingen na de Holocaust, dat Magda's gruwelijke dood wordt beschreven: «het verloren kind. Vermoord. Tegen de omheining gesmeten, geweerhaakt, gestekeld, geëlektrificeerd; bakplaat en baksel; een oven, het kind in brand!» (S, 44). Het is daardoor des te ironischer wanneer Dr. Boom's beschrijving van het «kampsloffersyndroom» (S, 52) Rosa's chaotische leven concretiseert in een historisch en tegelijkertijd psychologisch speculatief kader. De indirecte allusies naar de Holocaust eisen doorheen *De Sjaal* een attente en intensieve lezing. De indirecte stijl kan bovendien gelinkt worden met Caruth's concept van trauma. De traumatische gebeurtenis werd niet bewust geleefd en daardoor wordt de traumatische herinnering gedefinieerd door «the impossibility of its direct access»⁵⁷. Zoals Rosa haar verleden confronteert doorheen een web van verbeelde feiten, worden Ozick en de lezer getuigen van haar trauma en de Holocaust door niet-specifieke beschrijvingen om zo des te meer geschokt te zijn door de gruwel van de traumatische realiteit.

De juxtapositie van *De Sjaal* en *Rosa* is niet toevallig. Berger beweert dat «the narrative logic of apocalyptic writing insists that the post-apocalypse precede the apocalypse»⁵⁸. Ozick keert deze conventionele strategie

⁵⁵ Het motto van *De Sjaal* is hierbij verhelderend. Een fragment uit Paul Celan's *Todesfuge* duidt namelijk stilistische parallelen met *De Sjaal* aan, betreffende indirectie, beeldspraak, esthetiek en Duits als de gekozen taal om het trauma te verwoorden.

⁵⁶ Elaine M. KAUVAR, *Cynthia Ozick's Fiction: Tradition & Invention*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1993, p. 180.

⁵⁷ Cathy CARUTH, *Trauma: Explorations in memory*, op. cit., p. 9.

⁵⁸ James BERGER, *After the end. Representations of post-apocalypse*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 6.

⁵⁹ Erich Auerbach, geciteerd in: Joseph ALKANA, «Do we not know the meaning of aesthetic gratification?»: Cynthia Ozick's *The Shawl*, the *Akedah*, and the ethics of holocaust literary aesthetics». In: *Modern Fiction Studies*, Vol. 43, No. 4, Winter 1997, p. 978.

⁶⁰ Joseph LOWIN, *Cynthia Ozick*, Boston, Twayne Publishers, 1988, p. 121.

om. Ondanks de indirecte metaforische stijl, plaatst ze het begin van de lezerservaring hierdoor onmiddellijk in het *univers concentrationnaire*. Er is bovendien een wederzijdse interactie tussen de twee kortverhalen. In deze context, zegt Auerbach dat :

«figural interpretation establishes a connection between two events or persons, the first of which signifies not only itself but also the second, while the second encompasses or fulfills the first. The two poles of the figure are separate in time, but both, being real events or figures, are within time, within the stream of historical life»⁵⁹.

De Sjaal kan dus gezien worden als de eerste van twee gebeurtenissen die niet enkel zichzelf, maar ook *Rosa* bepaalt. Magda's dood en het trauma van de concentratiekampen hebben *Rosa's* leven onherroepelijk en eindeloos gedetermineerd. *Rosa* wil op haar beurt zichzelf inkapselen in dat verleden door *Magda* te adresseren en zich te herenigen met het object van de *sjaal*. Zo refereert *Rosa* constant aan *De Sjaal*. De interactie tussen beide kortverhalen is dus eindeloos en bereikt zo de continuïteit van de geschiedenis van de Holocaust. Lowin bevestigt dat «Ozick means for the two stories to stand next to each other in a synchronous relationship, in which one story 'always' contains the other and comments on it»⁶⁰. Deze structurele en historische communicatie tussen twee momenten kan door trauma theorie verder uitgelegd worden. Freud beseft dat trauma feitelijk bestaat uit twee traumatische momenten : de traumatische gebeurtenis zelf en de traumatische herhaling. Tussen deze momenten is er een periode van latentie, een stille periode van ogenschijnlijke normaliteit. In dit opzicht kan *De Sjaal* gelezen worden als de traumatische gebeurtenis en *Rosa* als het moment waarop de traumatische herbeleving zich aan het manifesteren is : «ze was

onlangs begonnen met het opstellen van brieven» (S, 24, mijn nadruk). Het narratieve tijdsinterval tussen *De Sjaal* tijdens de Holocaust en *Rosa* in Florida tijdens de jaren zeventig/tachtig is dan een periode van stilte, de periode van latentie. Caruth's opvatting dat latentie zich manifesteert tijdens de traumatische gebeurtenis wordt literair gerepresenteerd door de creatie van een tijdelijke onzekerheid over *Rosa's* ouderdom. Tegen Persky, stelt *Rosa* zichzelf voor als iemand van :

«'Achtenvijftig'. Al was er in de kranten, toen ze vertelden hoe ze haar winkel afgebroken had, negenenvijftig van gemaakt. Stella's schuld, Stella's zwarte wil, de rekenarij van de Engels des Doods» (S, 34)

Het is mogelijk dat *Stella* de kranten verkeerd informeerde, maar *Rosa's* geagiteerde reactie op deze onnauwkeurigheid impliceert iets meer. *Stella* is de oorzaak van *Magda's* dood omdat ze haar *sjaal* stal om zichzelf warm te houden. *Rosa* heeft de tijdspanne van het trauma in de kampen verdrongen uit haar leven en beschouwt zichzelf dus een jaar jonger. Alsof het nooit plaats vond, denkt *Rosa* een jaar van haar leven weg. Gedurende het trauma van *Magda's* gruwelijke dood, hielp een splitsing in tijd *Rosa* om over de shock van die gruwel te geraken. Het niet-aanwezig zijn tijdens de traumatische gebeurtenis zorgt ervoor dat men de waarheid ervan niet kan kennen, maar is tevens een psychologische bescherming tegen het trauma. Volgens Caruth is het slachtoffer van trauma «never fully conscious during the accident itself»⁶¹. Bijgevolg (be)leeft *Rosa* dat moment niet en beschouwt ze haar leven als jonger dan het werkelijk is. De periode van latentie begint dus tijdens het trauma van het eerste kortverhaal *De Sjaal* wanneer «*Rosa* zag» maar «[z]e bleef enkel staan» (S, 16, 19). Dit tijdelijke oponthoud wordt kenbaar gemaakt in het definiëren van *Rosa's* leeftijd, omdat

«for Rosa the language of time and space has different meanings, depending on the context she allows herself to hear it in»⁶².

De indirectie van *De Sjaal* kan dus gezien worden als een weerspiegeling van de ongrijpbaarheid van trauma en het manifesteert zich in tijd, plaats en de literaire beschrijvingen van de realiteit. De kracht van Ozick's metaforische genie maakt de lezerservaring shockerend, omdat ze de lezer dwingt getuige te zijn van Rosa's trauma en het zo te herbeleven met haar. Klingenstein merkt op dat *De Sjaal* doeltreffend is «because it represented the Shoah indirectly»⁶³. *De Sjaal's* openingsscène is bijvoorbeeld gesitueerd in een dodenmars en het begint *in medias res* :

«Stella, koud, koud, de kou van de hel.
Hoe ze samen op de wegen liepen [...]
Op de weg hieven ze de ene last van een
been na de andere» (S, 11, 13)

Scrafford beschrijft Ozick's indirecte maar tegelijkertijd empathiserende en confronterende stijl treffend : «Ozick never explains the world we enter with her. The reader is pulled into the march without knowing where the writer is taking him or her, just as the Jews marched to their deaths without being told their destination»⁶⁴. De auteur's indirecte beschrijvingen over de Holocaust zijn voorzichtig gestructureerd hoewel de

gruwel van de nazi dehumanisatie vanaf het begin duidelijk merkbaar is. Er is indirectie in Ozick's concrete aanpak en *vice versa*. Ze bouwt haar metaforen geleidelijk aan op en laat zo genoeg ruimte om de lezer's interpretatie tot stand te laten komen, om dan uiteindelijk een overweldigende shock te creëren bij het traumatische moment van Magda's moord. Kremer benadrukt het unieke karakter van *De Sjaal* dat door deze figuratieve taal bewerkstelligt wordt : «Ozick refrains from the conventions of Holocaust literature that meticulously detail camp physical conditions. Instead, she deftly introduces images conveying the horror»⁶⁵. Magda's gruwelijke dood wordt voorafgegaan door een overvloed van beelden. Een fractie van een seconde voor het trauma van *De Sjaal*, wordt het vuil van de barakken gecontrasteerd met de schoonheid van de natuur net buiten de grenzen van het kamp :

«De zonnehitte murmelde van een ander leven, van vlinders in de zomer. Het licht was vredig, mild. Aan gene zijde van de stalen omheining waren groene weiden, bespikkeld met paardebloemen en diepgekleurde viooltjes [...] In de barak spraken ze van 'bloemen', van 'regen' : uitwerpselen, dikke drollevlechten, en de trage stinkende roodbruine waterval die van de bovenste britsen omlaagsloopt, de stank vermengend met een bittere, vetti-

⁶¹ Cathy CARUTH, *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History*, op. cit., p. 17.

⁶² Lawrence LANGER, 'Myth and Truth in Cynthia Ozick's 'The Shawl' and 'Rosa'', in : Lawrence LANGER, *Admitting the Holocaust : Collected Essays*, New York, Oxford University Press, 1995, p. 141.

⁶³ Suzanne KLINGENSTEIN, 'Destructive Intimacy : The Shoah between Mother and Daughter in Fictions by Cynthia Ozick, Norma Rosen, and Rebecca Goldstein', in : *SAJL*, Vol. 11, Fall 1992, p. 165.

⁶⁴ Barbara SCRAFFORD, op. cit., p. 11.

⁶⁵ S. Lillian KREMER, *Women's Holocaust Writing*, op. cit., p. 150.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 152.

⁶⁷ Gebaseerd op het symposium 'The Instance of Trauma', Antwerpen, Universitaire Instelling, 31/5/2001.

⁶⁸ Amy Sara GOTTFRIED, op. cit., p. 115.

⁶⁹ Lawrence LANGER, op. cit., p. 140.

⁷⁰ S. Lillian KREMER, *Women's Holocaust Writing*, op. cit., p. 153.

⁷¹ Katie BOLICK, 'The Many Faces of Cynthia Ozick', op. cit.

ge, zwevende walm die Rosa's huid smeerde. Ze stond een ogenblik lang aan de rand van de arena» (S, 17)

Ozick beschrijft de fysieke omstandigheden van de barakken, maar esthetiseert ze in plaats van ze overdadig te detailleren door een contemplatie over metaforen in de tekst zelf. De metaforen die het vuil beschrijven zijn letterlijk gebaseerd op de natuur - i.e. bloemen en regen - die een andere realiteit kent buiten de grenzen van het kamp, waardoor die grenzen des te beperkender worden voor de personages en de lezer. De gruwel van de Holocaust was nooit eerder gezien en is bijgevolg een realiteit die Ozick benadert met woorden uit een gekende en veilige werkelijkheid. Die metaforen zijn dus inherent ontoereikend maar tegelijkertijd versterken ze de realiteit van de Holocaust. Het contrast tussen de horror in het kamp en de pracht van de buitenwereld impliceert de onverschilligheid buiten het kamp, waar de natuur de seizoenen bleef volgen en het leven gewoon doorging. «Ozick symbolizes the indifference of the outside world to life in the camps, suggesting that this human cataclysm merits a complementary breach in nature»⁶⁶. Het contrast tussen binnen en buiten beklemtoont de vergankelijkheid van het joodse leven in de concentratiekampen. De geëlektriseerde omheining wordt de scheidingslijn tussen leven en dood die conventionele connotaties van metaforen omkeert. Het 'vredige, milde' licht achter de prikkeldraad is bijvoorbeeld fataal in het kamp: «het levensgevaarlijke zonlicht van de arena» (S, 16). De duisternis en het vuil van de barakken is de enige 'veilige' ruimte in het kamp, waar Rosa Magda kan verbergen: «[i]edere morgen moest Rosa Magda onder de sjaal tegen de muur van de barak verbergen en met Stella en honderden andere in de arena staan [...] en Magda, verlaten, lag stil onder de sjaal» (S, 15). De metaforen van bloemen en regen

benadrukken dus de onbeschrijflijke gruwel van het kamp, maar tegelijkertijd ook een onverwachte veiligheid.

De beschrijving van een schitterende natuur is bovendien een vertragende literaire techniek precies op het moment van uiterste horror. Ozick bouwt de natuurbelden omzichtig op zodat de indirectie zich volop manifesteert en de lezer zijn/haar eigen beeldvorming kan vervolledigen. Vervolgens overweldigt ze de lezer met de inherente complexiteit van haar metaforen in een concentratie van beelden die de gruwel van Magda's moord vergroten en de lezer shockeren. Ozick's esthetisering correleert met Ernst Van Alphen's overtuiging dat toeschouwers van Holocaust kunst geschokt moeten worden door een gecontroleerde introductie van een kleine dosis gruwel van de Holocaust realiteit⁶⁷. Het trauma van *De Sjaal*, Magda's brute dood, heeft veel kritiek losgemaakt bij literaire academici. Magda's dood is namelijk geësthetiseerd. Het correspondeert niet met de meer conventionele techniek van Holocaust literatuur, die een overvloed van gruwelijke details hanteert. Gottfried becommentarieert dat «in choosing to beautify a child's electrocution, Ozick risks glossing over the horror of the Holocaust in favor of aesthetics»⁶⁸. Langer betwijfelt Ozick's strategie ook: «[i]s not the poetry of similitude itself a form of denial?»⁶⁹. Kremer betwijfelt Ozick's originele aanpak ook, maar besluit - net zoals Gottfried en Langer - dat de scene van de traumatische gebeurtenis «succeeds in focusing on the atrocity rather than calling attention to itself»⁷⁰. Ozick verkiest ethica altijd boven esthetica en zeker in de context van Holocaust representaties: «I [...] am morally and emotionally opposed to the mythopoeticization of those events in any form or genre»⁷¹. De metaforen dienen om de gruwel te benadrukken, niet om de literaire hoogstandjes van Ozick's aanpak te vieren. De slotscène van *De Sjaal* gaat als volgt:

«Eensklaps zeilde Magda door de lucht. De hele Magda doorkruiste een hemelruim. Ze leek een vlinder die een zilveren wingerd beroerd. En op hetzelfde moment dat Magda's ronde gevederde hoofdje en haar potloodbeentjes en ballonbuikje en zigzagarmpjes tegen de omheining spatten, zetten de stalen stemmen het op een uitzinnig grommen» (S, 19)

De metafoor van Magda als «een vlinder die een zilveren wingerd beroerd» (S, 19) weerspiegelt de zomerse vlinders in de natuur buiten het kamp. Opnieuw wordt de vergankelijkheid van het joodse leven in de kampen benadrukt doorheen de tedere kwetsbaarheid van Magda. Zo werkt de metafoor als een moreel inzicht en niet als een onnoodzakelijke esthetisering. In een ander kortverhaal van Ozick, *The Butterfly and the Traffic Light*, legt Fishbein de vergankelijkheid van deze metafoor uit: «Looking at butterflies gives pleasure. Yes, it is a kind of joy, little dear, but full of poison. It belongs to the knowledge of rapid death. The butterfly lures us not only because he is beautiful, but because he is transitory»⁷². Wanneer Magda als 'vlinder' tegen de elektrische omheining wordt gesmeten, wordt deze transitorische eigenschap benadrukt. Hierdoor wordt ook de doeltreffendheid van de metafoor aangetoond omdat de omheining in de voorafgaande beschrijving precies aangekondigd werd als de grens tussen twee contrasterende realiteiten: in de ene staat het leven centraal, in de andere de dood. Wanneer Magda in *Rosa* dan herop-

leeft als een fantoom van Rosa's verbeelding, belichaamt ze de combinatie van beide.

Voor de traumatische gebeurtenis van Magda's moord dienen de metaforen die de Holocaust slachtoffers en daders beschrijven een gelijkaardige ethische gewaarwording. Rosa en Magda worden metonymisch beschreven door lichaamsdelen: «gezichtje», «hoofd», «tepel», «kaken», «buikje», etc. (S, 11-13). De Duitse soldaat die Magda vermoordt wordt metonymisch gereduceerd tot «een helm [...] Onder de helm slingerden een zwart lichaam als een domino en een paar laarzen» (S, 18). Menselijke lichaamsdelen van moeder en dochter contrasteren sterk met het levensloze object van de Duitse anonieme soldaat. Ozick concentreert zich volop op dit literaire onderscheid omdat:

«The Holocaust happened *to* its victims. It did not happen *in* them. The victims were not the participants. The event swept over them, but they were separate from it. That is why they are «sanctified» - because they did not perform evil. [...] The people for whom the Holocaust «happened» were the people who made it happen. The perpetrators *are* the Holocaust; the victims stand apart»⁷³.

Ozick draait de actieve en passieve rollen van slachtoffer en dader om, niet in hun handelen, maar in hun karakterisering. Zo worden de anonieme en onschuldige slachtoffers en overlevenden individuen met een tastbare identiteit, terwijl de Duitse nazi verdwijnt in de ziellose machinerie van de Holocaust die hij zelf geworden is. Een ethisch oordeel

⁷² Cynthia OZICK, 'The Butterfly and the Traffic Light', in: *The Pagan Rabbi and Other Stories*, Syracuse - New York, First Syracuse University Press, 1995, p. 217.

⁷³ Cynthia OZICK, 'Roundtable Discussion', in: Berel Lang, *Writing and the Holocaust*, New York, Holmes and Meier, 1988, p. 284.

⁷⁴ Elaine M. KAUVAR, *op. cit.*, p. 40.

⁷⁵ Joseph LOWIN, *op. cit.*, p. 108.

⁷⁶ Elaine M. KAUVAR, *op. cit.*, p. 185.

overstijgt bijgevolg opnieuw de esthetische vakkundigheid van Ozick's schrijven.

De ethiek en esthetisering van het trauma wordt intact gehouden en geproblematiseerd in het tweede kortverhaal. Rosa blijft Magda «vlinder» (S, 91) noemen en wil haar herinnering sublimeren ; ze wil Magda's schoonheid gedenken. De inherente idolatrie hiervan overstijgt de waarheidsgetrouwheid van de traumatische gebeurtenis - bijvoorbeeld door de heropleving van Magda - maar de ethische en esthetische barrières blijven intact. Doordat de metaforen en verschillende beelden in beide kortverhalen voorkomen, wordt de wederzijdse interactie tussen *De Sjaal* en *Rosa* versterkt. Ozick's «penchant for doubling»⁷⁴ is ook het stijlelement waar de meeste critici zich op concentreren. Lowin zegt dat «these images are intended to produce, by indirection, the effect of physical and mental torture»⁷⁵. Kauvar denkt dat het «distinguish[es] truth from illusion, to reflect emotional conflict, to measure psychic change»⁷⁶. In mijn interpretatie creëren Ozick's doublerende metaforen een veld van constant verschuivende meningen die Rosa's waarneming van de realiteit eindeloos herdefiniëren in het kader van haar allesomvattende traumatische geschiedenis. De relatie tussen de traumatische gebeurtenis en de traumatische herinnering is eindeloos, waardoor het de ongrijpbaarheid van trauma in en tussen beide momenten illustreert.

De geëlektriseerde omheining is een centraal beeld in *De Sjaal* die dit doubleren treffend weergeeft. De elektriciteit van de omheining is de directe oorzaak van Magda's dood. In Florida blijft Rosa Magda in deze context beschrijven : «[h]et was alsof uit de vezels van Magda's haar, die dunne lichtende draden het doodsgevaar zoemde» (S, 86). Elektriciteit veroorzaakte Magda's dood maar is tevens de energie van haar heropleving : Magda verschijnt met «een tintelende

klap van herstel, als een elektrische schok» (S, 82). De demarcatie tussen leven en dood van de omheining wordt belichaamd door Magda als een levende geest die Rosa blijft achtervolgen. De onverschilligheid van de buitenwereld wordt bovendien benadrukt door een soortgelijke grens als omheining in het Warschau getto. Er reed een tram dwars door het getto met «de allergeeueste burgers» (S, 89). Hoewel deze Polen dagelijks getuigen waren van de destructie van de joden, leidden ze hun leven gewoon verder, zoals de natuur de seizoenen bleef volgen in het fragment hierboven. Wanneer Rosa haar klanten in New York probeert te vertellen over de tram, «begreep nooit iemand dat die op rails liep ! [...] Nu, ze konden die rails niet openbreken, ze konden de elektrische bedrading erboven niet weghalen, nietwaar ?» (S, 88-9). De feitelijke realiteit van de elektrische draden als de scheiding tussen vrijheid en gevangenschap, tussen leven en dood, wordt onverschillig en onbegrepen genegeerd door zowel de getuigen tijdens de oorlog als de dove getuigen na de oorlog. De onverschilligheid doorheen de elektrische grens wordt echter tegengegaan door de creatie van alternatieve getuigen in diezelfde limbo. Rosa «hoorde echte klanken in het draad» (S, 18) van het kamp. Die stemmen vertegenwoordigen de joodse slachtoffers die niet ontkwamen aan de destructie van de Holocaust. «De weeklagende stemmen vibreerden zo overtuigend, zo heftig bewogen [...] De stemmen zeiden haar de sjaal op te houden, hoog op ; de stemmen zeiden haar ermee te zwaaien» (S, 18). Het zijn de doden die Magda's dood proberen te voorkomen en die het tevens getuigen. Wanneer ze vermoord wordt, «zetten de stemmen het op een uitzinnig grommen» (S, 19), waardoor ze het traumatische moment versterken en delen met Rosa. Wanneer Rosa in het tweede kortverhaal brieven schrijft naar Magda, «schreef ze binnenin een vlammeende, vliegende

stroom, een schrikwekkende snavel van licht waaruit een soort spijkerschrift op de bodem van haar brein vloeide» (S, 91). De getuigenis die Rosa kan vertellen aan haar dochter, ontstaat vanuit dezelfde metafoor die Magda doodde en die getuige was van haar dood. Wanneer Rosa's telefoon in Miami terug aangesloten wordt, illustreert die elektrische draad opnieuw Rosa's poging om te getuigen en om met de buitenwereld te communiceren. Ze belt haar nicht Stella op, maar dit wordt onderbroken door een heropleving van Magda. Wanneer de hotelreceptioniste Persky's bezoek dan aanmeldt, «nam [Rosa] de sjaal van de telefoon. Magda was er niet. Schuw nam ze voor Persky de vlucht. Magda was weg» (S, 92). Verschillende getuigen worden gecreëerd en verdwijnen doorheen deze metaforische grens van leven en dood. Elektriciteit in *De Sjaal* representeert zowel de kracht om te redden als om te vernielen. De verschuivende betekenis van deze metafoor (dood - onverschilligheid - heropleving - getuigenis) illustreert de traumatische chaos van Rosa's psyche.

De connotaties van het beeld van licht en zon werden reeds gedifferentieerd als vredig buiten het kamp versus levensgevaarlijk in de appèlplaats. Deze dichotomie van dezelfde beeldspraak wordt behouden in het tweede kortverhaal. Rosa wordt naar het zonnige paradijs Florida gestuurd om te relaxen, om te normaliseren in de maatschappij. Terwijl Stella haar bestookt met haar pseudo-wetenschappelijk psychologisch advies, vraagt ze: «[w]at is het voor weer?» (S, 84). Rosa blijft zonlicht echter als een bedreiging ervaren: «[d]e straten waren een oven, de zon was een beul. Dag aan dag brandde hij zonder man-

keren, dus bleef ze op haar kamer» (S, 23-4). De zon is een continu gevaar, terwijl de duisternis van haar hotelkamer net zoals in de barakken veilig is. Ze herschept haar 'schuilplaats' en zo wordt Florida de plaats waar de traumatische herinnering de concentratiekampen dupliceert voor Rosa. De vergankelijkheid van het lichaam wordt daarenboven ook geïntensifieerd. Florida wordt gebrandmerkt door bejaarden en hun ouderdom kan de fysieke verzwakking niet verbergen. Rosa merkt met afschuw hoe ze omgeven wordt door mensen met «vlekkerige huid [...], woeste sleutelbeenderen, de rimpelige fundamenten van ingevallen borsten» (S, 36). In tegenstelling tot Rosa, blijven de bejaarden hun eigen schoonheid bewonderen in spiegels «doordat ze niet meer wisten wat vergankelijkheid was [...] Ze geloofden in het naadloze voortbestaan van het lichaam» (S, 41). Achter de conventionele paradijselijke beeldvorming over Florida, gaat een aftakelende realiteit schuil, waar Rosa zich op concentreert. Deze beelden corresponderen en contrasteren met de lichamelijke metonymieën van *De Sjaal*: Rosa's «opdrogende tepel» (S, 12), Stella's «knieën waren gezwollen op stokjes, haar ellebogen kipebotjes» (S, 11) en Magda's «spillebeentjes [die] haar dikke buikje niet rechttop konden houden» (S, 13). Hoewel lichamelijke zwakte een duplicerende metafoor is die *De Sjaal* en *Rosa* esthetisch samensmelt, contrasteert het op ethische wijze beide verhalen door een discrepantie van opgedrongen lijden versus een natuurlijke vergankelijkheid. Rosa merkt dit verschil zelf op en relateert de ogenschijnlijke parallellen. Excretie en incontinentie in de kampen wordt beschreven als

⁷⁷ S. Lillian KREMER, *Women's Holocaust Writing*, op. cit., p. 157.

⁷⁸ Barbara SCRAFFORD, op. cit., p. 11.

⁷⁹ In de Nederlandse vertaling, ontbreken deze subtiele taalindicatoren van fragmentatie. De citaten hier verwijzen bijgevolg naar de originele versie van *The Shovel* (Vintage Books, New York, 1989)

«uitwerpselen, dikke drollevlechten, en de trage stinkende roodbruine waterval» (S, 17), terwijl Rosa in Florida bedenkt : «[a]ls ze ook maar eventjes bewoog, zou er een luchtje opwaaien : urine, zout, oude-vrouwenmoehheid. Ze hield op met hijgen en huiverde. Wat maal ik erom ? Ik ben aan alles gewend» (S, 36-7).

Het doubleren van metaforen kan dus gelezen worden als een 'metaforisering' van de metaforen zelf, waardoor hun esthetische opmaak en representatieve doeltreffendheid zelfbewust aangeduid en versterkt wordt. Ze creëren een onaflatende verschuiving van betekenis, zodat elke interpretatie tijdelijk blijft. De lezer kan amper een beeld (be)grijpen voor het afdwaalt in een tegenovergestelde betekenis. Dit zorgt voor een intieme relatie en interactie tussen *De Sjaal* en *Rosa*, maar vernietigt het tegelijkertijd. De juxtapositie van de traumatische gebeurtenis en de traumatische herinnering is dus onophoudelijk en verstorend. De inbreuk van de Holocaust op Rosa's psyche wordt weergegeven door deze complexe stijl. Trauma is en blijft ongrijpbaar.

De doublerende metaforen dienen bovendien als overgangsbeelden tussen het esthetiseren van de traumatische gebeurtenis die Rosa wanhopig koestert en de fragmentatie van de traumatische herinnering, hoewel beide benaderingen van trauma in alle twee de kortverhalen voorkomen. De fragmentatie van de beelden wordt versterkt door een amalgaam aan structurele en stilistische vernuftigheden. De associatieve gedachtegangen van Rosa krijgen letterlijk een onsamenvangende vorm. De afwezigheid van een chronologie is essentieel bij zo'n traumatische *stream of consciousness*. Rosa's gedachten dwalen van haar wasgoed over het vooroorlogse Warschau naar lichamelijke vergankelijkheid om te eindigen bij verloren onderbroeken. Ozick volgt Rosa's zwer-

vende gedachten en legt geen gefixeerde structuur op. Tussen deze onvervolgde indrukken, voegt Ozick bovendien overal korte zinnestukjes in, zoals «Beschamend. Weg onderbroek» (S, 47) ; «Geen lucht» en «Modderwolken» (S, 65). Deze tussengevoegde zinfragmenten volgen Rosa's denken, maar zijn vaak meer dan louter indrukken omdat ze beladen zijn met betekenisvolle en vaak onderdrukte connotaties. Wanneer Rosa zich bijvoorbeeld realiseert dat ze een onderbroek mist, duidt de woordzin «Beschamend» (S, 47) haar meest verborgen trauma aan, namelijk haar verkrachting door een Ariër. Kremer zegt dus terecht dat de opzettelijke «syntactical misstructuring and fragmentation evoke the Holocaust-wrought ruptures»⁷⁷. De lezer wordt meestal achtergelaten in Rosa's zwerfende gedachten. Het verhaal wordt dus «a skeleton of itself»⁷⁸. Ozick reduceert conversaties bovendien tot een minimum gebruik van retoriek. Rosa's foutief gestructureerde en staccato Engels vertoont bovendien lacunes die de fragmentatie nog meer doet uiteenvallen. Formuleringen zoals «My machine's finished. I have to put in the dryer» (S, 18)⁷⁹ zijn typerend. Actieve werkwoorden ontbreken bovendien in haar Engels, de taal waar ze bewust niet in wil participeren :

«With barbed wire you protect. It's Tree, yes ? I can see I'm right ! It's Tree ! You got Tree staying here, right ? Admit you got Tree ! Finkelstein, you S.S., admit it !» (S, 52)

De stilistische complexiteit van *De Sjaal* is een overtuigende representatie van het trauma van de Holocaust. Door een confronterende indirectie, de onchronologische vertelling, sterk doorgedreven fragmentatie, esthetiserende en doublerende metaforen benadert Ozick het getraumatiseerde wereldbeeld van Rosa op een respectvolle manier. De vorm en stijl van *De Sjaal* volgt de psychologische complexiteit van Rosa's

Holocaust trauma in al zijn verwarring en onbegrip. Het weerspiegelt de psyche van een onsympathieke maar intrigerende protagonist, Rosa.

Slotwoord

De Sjaal is een uitzonderlijke benadering van het trauma van de Holocaust in literatuur. De psychologische eigenheid van trauma wordt niet clichématig gecategoriseerd en/of gesentimentaliseerd, maar blijft authentiek gewaarborgd door de ongrijpbaarheid van de literaire stijlfiguren die Ozick hanteert. Door voortdurend een eenduidige betekenis van de novelle tegen te gaan en de twee kortverhalen als instanties van trauma onlosmakelijk met elkaar te verbinden, wordt de interpretatie van de lezer precies een representatie van de herdenking van de Holocaust. De getuigenis van het trauma van de Holocaust en haar representatie worden zo continu geschreven en herschreven, zoals de traumatische herinnering nooit voltooid maar altijd aanwezig blijft.

Synthèse :

Le Châle est une nouvelle remarquable qui s'inscrit dans le «canon» juif-américain trait-

tant de l'Holocauste. Aussi bien sur le plan du contenu que sur le plan stylistique, l'auteur a su conserver la notion de trauma liée à l'Holocauste dans son émouvante indécernabilité. Cet article développe les différents concepts de la théorie du traumatisme qui, en se manifestant au sein d'une complexité psychologique, s'inscrivent dans *Le Châle*.

Le personnage clé, Rosa, s'isole elle-même, de fait, dans le présent, en raison de la prégnance écrasante de son passé. Cette dissociation d'avec la réalité, à partir aussi bien du 'pendant' que du 'maintenant', fut de plus intensifiée par son besoin compulsif d'une «résurrection» imaginée de sa fille assassinée. La réapparition de ce souvenir traumatisant la tourmente d'autant plus qu'il se conjugue avec ses souvenirs refoulés d'une identité perdue. Le style du *Châle* intensifie l'image de la fragmentation de la personnalité de Rosa par la manifeste indétermination qu'éclairent, au sein d'une inextricable pelote, les métaphores oscillant entre expérience traumatisante et expression de la mémoire. L'esthétique et le style qui caractérisent cette écriture ne dépassent pourtant jamais l'éthique de la représentation littéraire de l'Holocauste dont les interprétations univoques sont évitées.

SYLVIA UNGLIK

De l'ombre à la lumière : La vie retrouvée

La question de la résilience dans une population d'enfants cachés durant la Seconde Guerre mondiale*

INTRODUCTION

«Il n'y avait rien de plus désirable que l'avenir, après tant d'agonie» (Semprun, 1994, p. 96).

La démarche qui a été la mienne dans le choix de ce travail correspond à la rencontre de deux préoccupations. La première répond à la question de savoir pourquoi j'ai choisi de parler de la résilience. La seconde obéit à un impératif moral en même temps qu'à un souci de fidélité.

Pourquoi avoir choisi de parler de la résilience ?

Principalement parce qu'il s'agit d'un concept nouveau en psychologie, qui intègre et transcende les anciennes frontières interdisciplinaires. La résilience se trouve en effet à la croisée de la psychanalyse, de la socio-psychologie, des théories du comportement, de la psychologie systémique et de l'éthologie. Elle utilise chacun de ces champs conceptuels sans s'y réduire en apportant de surcroît une conception positive de l'individu, réintroduisant l'espoir dans les disciplines psychologiques, et ne réduisant plus la personne qui souffre à son statut de victime. Et l'espoir réapparaît en effet dès lors que l'avenir n'est plus définitivement hypo-

* Ce mémoire, déposé à concourir dans le cadre du Prix de la Fondation Auschwitz 2001-2002, a été tout particulièrement apprécié par les membres du jury qui ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

théqué par les blessures ou les déterminismes.

Pourquoi la problématique des enfants cachés ?

Le fait que je sois juive d'une part, et de l'autre que mon grand-père paternel ait été déporté, puis rescapé, et qu'il ait été un modèle de résilience, ont certainement pu exercer un rôle dans le choix du sujet de ce mémoire.

Mais je pense que ce n'est pas un hasard si ce sont les membres de la troisième génération qui s'expriment aujourd'hui. La génération de nos parents était probablement trop proche pour avoir le recul nécessaire au questionnement du passé puisqu'elle était plus directement confrontée au drame. Je pense que nous, enfants de la troisième génération, avons pu prendre la distance nécessaire à la métabolisation et à la symbolisation.

Juive comme Anne Frank, vis-à-vis de qui j'éprouve une solidarité qui transcende le temps et les existences singulières, peut-être n'aurais-je pas eu la même folle aspiration à survivre, la même empathie vibrante pour les êtres, la même indissoluble adhérence au monde et aux choses, la même inaltérable espérance, en un mot, la même attitude de résilience.

En outre, la problématique des enfants cachés s'inscrit dans une longue histoire, qui commence avec la Bible. Il existe en effet une similitude de destin entre les enfants cachés de la Shoah et Moïse lui-même, sauvé des eaux. Il s'agit dans les deux cas de la même situation paradoxale d'un enfant qu'on abandonne pour le sauver. C'est ainsi que nous pouvons dire de Moïse qu'il fut le premier des enfants cachés.

Enfin, j'aimerais profiter de l'occasion pour rendre hommage aux nombreux Justes qui ont mis leur vie en péril, sans l'intervention

desquels la résilience de ces enfants cachés n'aurait peut-être jamais pu se déployer.

Que sont devenus les enfants cachés pendant la Shoah ? Quel a été leur avenir ? Quelles ont été leurs possibilités de rebondir ? Telles sont les questions auxquelles mon travail se préoccupera de répondre.

PARTIE THÉORIQUE

Avant d'envisager les réponses possibles face au traumatisme, je tenterai ici de définir, d'analyser et de développer le concept de résilience à l'aune de la littérature générale et scientifique. Je tenterai également de montrer le caractère original et novateur de ce concept en psychologie.

I. Les origines de la résilience

Notre histoire n'est pas un destin, qui serait inéluctable : certaines personnes s'en sortent malgré des événements de vie traumatique. Chaque épreuve différente comporte des solutions différentes, c'est ce qui garantit la souplesse et la plasticité émotionnelles de tout individu. Ces épreuves s'imprègnent dans notre mémoire au cours des interactions précoces.

Un des premiers auteurs à réagir aux théories des dernières années prétendant que tout est répétition dans la vie est Boris Cyrulnik. Il s'oppose aux théories de transmissions intergénérationnelles pour lesquelles un enfant maltraité deviendra maltraitant et qui établissent la représentation d'un destin psychologique. La notion de résilience dénonce les nombreuses théories selon lesquelles le destin d'un individu est scellé dès les premières années de sa vie.

D'après Antoine Guedeney, la définition qui s'applique le mieux à l'enfant et à sa famille est celle qui définit la résilience par «le

¹ Angelo Gianfrancesco est historien et administrateur de l'association Enfants-Espoirs, à Toulon.

maintien d'un processus normal de développement malgré des conditions difficiles» (in Cyrulnik, 1998, p. 14). Cette définition comprend donc un aspect positif et dynamique et il ne s'agit pas simplement d'une résistance passive, statique. Comme le précise Angelo Gianfrancesco¹ (in Poilpot, 1999, p. 28), «le résilient dit oui à la vie, là où la vie lui a dit non».

I.1. Définitions : ressemblances et dissemblances de concepts apparentés

La résilience est un mot français qui vient du latin *resilientia* et qui était initialement utilisé en physique (Guedeney in Cyrulnik, 1998, p. 9). Dans cette discipline, elle désigne la résistance d'un matériau donné au choc et à la pression. Ce mot est employé par les sous-marinières lorsqu'une structure absorbe l'énergie cinétique du milieu sans se rompre.

En psychologie, la résilience comporte une dimension supplémentaire : non seulement elle définit des individus qui bénéficient d'une résistance face à l'adversité, mais en plus, une dynamique existentielle est présente, qui donne place à une véritable volonté de s'en sortir, de se construire une vie meilleure. Ce concept nous aide à mieux comprendre ce qui permet à certains enfants de suivre un cheminement constructif malgré un vécu difficile.

Selon Boris Cyrulnik, la résilience est la capacité de l'individu à faire face et à rebondir en dépit des événements dramatiques vécus (1998, p. 8). Le principe de la résilience est le suivant : rester ou devenir soi-même malgré les coups du sort et poursuivre notre cheminement humain. Pourquoi certains individus placés dans les mêmes circonstances que d'autres s'en sortent et saisissent leur chance, alors que d'autres n'ont pas cette force et tombent ?

Cette capacité à surmonter existe depuis toujours et est universelle. Mais elle est restée inaperçue pendant un certain temps, en partie parce que ces enfants qui se développent apparemment sans problèmes durables n'attirent pas l'attention des spécialistes. Nous retrouvons des enfants résilients dans les situations extrêmes comme la guerre. Anne Frank nous fournit à ce propos l'exemple modèle de résilience. Mais ce concept s'applique à diverses populations telles qu'enfants maltraités, enfants victimes d'abus sexuels, enfants de parents alcooliques, survivants de la Shoah, enfants cachés, survivants de guerres... Ces enfants possèdent des ressources extraordinaires qui leur permettent de surmonter des situations souvent très graves et de poursuivre leur vie encore plus solides et plus forts qu'avant l'épreuve. Comme l'a écrit Michel Manciaux, «ce sont les traumatismes de l'existence, les coups du sort qui les révèlent à eux-mêmes et aux autres» (in Vanistendael - Lecomte, 2000, p. 11). Ces individus ont tous un point commun, la croyance que la vie vaut malgré tout la peine d'être vécue. De plus, leur tempérament induit habituellement une réponse positive de leur entourage.

Dans notre culture, on s'intéresse systématiquement au malheur plutôt qu'aux processus de réparation ou de restauration. La dépression anaclitique décrite par Spitz comporte quatre phases comportementales mais la quatrième phase, celle de la disparition du trouble, est très rarement mentionnée. Ces troubles survenant chez l'enfant privé de sa mère se caractérisent par le tableau clinique suivant. Durant le premier mois, l'enfant pleure et s'accroche à l'observateur, ce qui constitue la phase de protestation. Lors du deuxième mois, l'enfant refuse tout contact. Il dort mal et s'alimente peu. C'est la phase de désespoir. Après le troisième mois, les pleurs cessent et font place à la rigidité du

visage, caractérisant le stade de l'indifférence. Mais lorsque la mère ou un substitut acceptable pour le bébé revient entre la fin du troisième mois et la fin du cinquième mois, l'enfant récupère avec une rapidité surprenante et le trouble disparaît définitivement (Laplanche et Pontalis, 1994, p. 23).

La résilience est un concept relativement récent qui s'applique aux personnes qui, malgré des conditions de vie difficiles, malgré les coups du sort, s'en sortent, parviennent à rebondir et à mener une vie normale. Ces personnes parviennent à surmonter les obstacles, à les aborder de façon constructive, envers et contre tout, à partir d'une mobilisation de leurs ressources, et à être bien insérées socialement, là où d'autres échouent et connaissent d'importantes difficultés psychologiques, telles que dépression ou délinquance.

Il est commun de raisonner de manière linéaire, c'est-à-dire de cause à effet. Si une jambe casse, c'est en raison d'un choc. Mais la résilience n'obéit pas à une logique linéaire, elle est pensée de manière systémique et dynamique puisqu'elle accorde de l'importance aux interactions qui interviennent constamment dans la vie de tout individu. Le psychisme est en développement permanent et se construit sans cesse. Les personnes rencontrées durant ce cheminement sont donc susceptibles de l'altérer ou de le renforcer.

Si la génétique et la biologie déterminent les limites extrêmes du possible, une part de liberté reste encore à l'individu grâce à l'intervention de ses ressources personnelles. La résilience dépend des trois facteurs suivants : l'héritage génétique, l'histoire de vie et l'entourage du sujet. Elle résulte donc d'une interaction entre le sujet lui-même et le milieu dans lequel il évolue, entre ce qui est donné génétiquement et ce qui provient de l'entourage, entre l'inné et l'acquis, entre

les potentialités biologiques et les influences psycho-affectives et environnementales.

En psychanalyse, la notion de *résistance* désigne le refus d'ouvrir les yeux par crainte de perdre l'estime de soi en devenant authentique. Cette notion se rapproche du concept de *refoulement* qui est l'opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations liées à une pulsion (Laplanche et Pontalis, 1994, p. 392). La différence importante concernant la *résilience* est que cette dernière ne ferme pas les yeux mais garde en mémoire le souvenir de son traumatisme. C'est d'ailleurs cette blessure, inscrite dans son histoire, qui garantit son identité narrative.

La psychanalyste Yolanda Gampel (1992) utilise le terme de *treasured object*, emprunté à Winnicott. Il s'agit d'objets inanimés ayant une valeur dans le processus de développement de l'enfant au niveau de la perception d'une mère vivante, source fiable de confort en son absence. Yolanda Gampel part donc du concept d'espace transitionnel, ou espace d'illusion. Ces *treasured objects* permettent la création d'un espace entre la réalité terrible à laquelle les enfants sont confrontés et leur monde interne, espace qui les aide à continuer à vivre. La création de cet espace interne leur permet donc de pouvoir tenir le coup. Ces enfants créent un espace interne où ils peuvent rêver et s'illusionner. Quand tout est noir, c'est comme si une lumière apparaissait aidant ces enfants à se battre et à vivre (Gampel, 2001).

Ces *treasured objects* peuvent être une mélodie d'enfance, un objet concret ou une fragrance. Yolanda Gampel (1992) prend le cas des enfants cachés durant la Seconde Guerre mondiale. Si ces enfants ont pu survivre à des déviations si extrêmes de la réalité, ils le doivent probablement aux conditions de leur enfance. Ces enfants

avaient en effet grandi au sein de familles chaleureuses et généreuses et ils gardaient en mémoire une enfance heureuse et épanouie. Il semble que ceux qui ont pu se rendre compte de la nouvelle réalité dans laquelle ils furent jetés, ont grandi subitement en un seul instant et ont alors survécu, grâce au souvenir qu'ils gardaient de leur enfance. Ils sont passés à travers un processus de maturation émotionnelle qui prend, dans des conditions normales, le temps de toute une vie à se réaliser. L'état de dépendance qu'ils connaissaient dans leur enfance se trouvait encapsulé. Ces enfants entraient soudainement dans le monde de l'indépendance mais grâce aux *treasured objects* et à la mémoire de leurs souvenirs d'enfance, ils passaient à un état de dépendance momentanée.

Il semble donc que l'enfance d'avant la guerre devenait une fantaisie idéalisée et personnalisée par les *treasured objects* qui ont contribué à maintenir l'espoir. Selon Yolanda Gampel, ceux qui possédaient des *treasured objects* auxquels s'accrocher ont pu continuer à construire leur identité propre. Aujourd'hui, après tant d'années, leur vie a pu être réaffirmée et ces enfants, devenus adultes, ont pu triompher de l'adversité. La majorité d'entre eux sont capables d'exprimer l'angoisse et la douleur qu'ils ressentent à propos de leur enfance perdue.

I.2. Historique de la résilience

A. LES APPORTS D'EMILY WERNER

En 1955, Emily Werner, psychologue à l'université Davis en Californie, publie une étude scientifique longitudinale qui fera connaître la résilience par la suite (Werner & Smith, 1992). Cette étude se fait à Hawaï, sur l'île de Kauaï. Werner et son équipe observent 698 nouveau-nés et suivent leur développement pendant une trentaine d'années. Ils constatent que pour 201 de ces enfants, il existe un risque élevé que des troubles ulté-

rieurs se développent car ces derniers connaissent d'importantes sources de stress telles que naissance difficile, pauvreté chronique, environnement familial chaotique (fréquentes disputes, divorce, alcoolisme, maladie mentale...). Or, curieusement, plus d'un tiers des enfants à haut risque s'en sortent bien et parviennent à l'âge adulte sans connaître de difficultés particulières. Ils entretiennent des relations stables avec leur entourage, s'engagent dans un travail et connaissent une situation maritale satisfaisante. Ils sont donc capables de tirer profit de chaque situation pour s'améliorer.

En découvrant cela, Werner et son équipe modifient le but initial de leur recherche qui était d'étudier les deux tiers du groupe constitués par les enfants ayant connu de sérieux problèmes. Ils se penchent alors sur les caractéristiques des enfants qui s'en étaient bien sortis. Les résultats de cette étude sont les suivants. Certains enfants ont rencontré des problèmes à la naissance mais ils compensent leur difficulté préalable par l'éducation. Les enfants avec un bon développement étaient issus de familles peu nombreuses, dans lesquelles les naissances étaient espacées et ils bénéficiaient de l'attention d'une personne bienveillante qui les acceptait inconditionnellement. Ces enfants parvenus à l'âge adulte ont pu véritablement donner un sens à leur vie et contrôler leur destin. Ils entretiennent de bonnes relations avec leur conjoint et connaissent souvent une importante foi religieuse. De plus, les enfants qui rencontrèrent des difficultés à l'adolescence se sont épanouis à l'âge adulte grâce au mariage, au soutien de proches, en devenant parent et en participant à un groupe religieux. Cette étude a donc mis en évidence le concept de résilience pour lequel certains individus s'en sortent et parviennent à rebondir malgré les coups de l'adversité.

Les traits de caractère de ces enfants pouvaient être regroupés en cinq catégories. Ils ont un tempérament qui induit des réponses positives de la part des membres de leur famille ou d'étrangers. Ils sont décrits par les adultes comme affectueux, actifs, faciles et équilibrés. En ce qui concerne l'alimentation ou le sommeil, ils n'ont pas de problème spécifique. Si leurs parents sont déficients ou absents, ils sont capables de trouver autour d'eux des adultes qui les comprennent et les soutiennent, qu'il s'agisse de membres de la famille ou d'étrangers. Dans leur vie adulte, leur intégration professionnelle, familiale et sociale se poursuit et est le plus souvent réussie.

Le trait qui semble le plus important parmi les caractéristiques mentionnées ci-dessus est la relation liant l'enfant à un adulte qui lui fait confiance et en qui il a confiance. Il peut s'agir d'un ou de ses deux parent(s), d'un grand-parent, d'un oncle, d'une tante, d'un enseignant, ou pour un enfant handicapé d'un médecin ou d'une infirmière. Cette relation apporte à l'enfant un sentiment de self-estime qui sera renforcé par les épreuves surmontées et par la certitude de pouvoir s'appuyer sur un adulte disponible.

B. LES APPORTS D'ANNA FREUD

Un exemple plus ancien qui mérite également toute notre attention nous vient d'Anna Freud, qui observa en premier lieu le phénomène de résilience. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle recueillit, avec Dorothy Burlingham, à la nursery d'Hampstead, des enfants devenus orphelins suite au bombardement de Londres. Ces enfants étaient très affectés : certains manifestaient des comportements d'auto-balançements, d'autres présentaient d'importants retards psychomoteurs et d'autres encore étaient mutiques, alors qu'ils étaient âgés de trois à sept ans. Vingt-cinq ans plus tard, Anna Freud a revu ces enfants qui, devenus

adultes, ne laissaient rien supposer de leurs comportements passés (Cyrulnik in Pourtois et Desmet, 2000).

D'autre part, elle avait également remarqué l'étonnante sérénité des nourrissons dans les abris. Ils étaient toujours au chaud dans les bras de leur mère, comme avant les bombardements. Ces nourrissons qui se sentaient en totale sécurité avaient une mère à l'esprit serein (Vanistendael-Lecomte, 2000, p. 18). Plus tard, ils n'en gardaient pas un souvenir traumatisant. Au contraire, ils se rappelaient avoir été sécurisés dans les bras de leur mère, leur procurant chaleur et réassurance.

II. Les aspects transdisciplinaires de la résilience

II.1. La résilience dans la littérature et l'Histoire

A. GÉNÉRALITÉS

Les personnes résilientes ont toujours existé bien avant l'invention du concept. Nous pouvons donc dire que la résilience est consubstantielle à la nature et à l'histoire des hommes. Dans la réalité, comme dans les récits mythiques et jusqu'aux œuvres de fiction actuelles, l'enfant a régulièrement été dépeint comme résilient. Jean-Sébastien Bach était orphelin très tôt et a dû se débrouiller tout seul. Ludwig van Beethoven avait un père très dur et était sourd-muet. Quant à la littérature, elle fourmille de personnages résilients, réels ou imaginaires : Anne Frank, Cosette des *Misérables*, le Petit Poucet, Cendrillon, Rémi de *Sans Famille*, Oliver Twist ou Poil de Carotte. Il s'agit dans tous ces cas de personnages qui tiennent bon malgré les coups du sort. De nombreuses œuvres de fiction sont autant de témoignages et d'illustrations du processus que nous nommons résilience. En outre, les personnages de héros sont généralement

résilients, et c'est précisément ce qui les définit comme héros.

B. LE DRAME ET LA TRAGÉDIE

Je pourrais illustrer mon propos par ce qui sépare, malgré ce qui les réunit, deux auteurs classiques qui ont donné sa gloire et sa grandeur au XVII^e siècle français : Racine et Corneille.

Racine réactualise les mythes traditionnels de la tragédie grecque. Le destin y est immuable et les héros de Racine doivent être résignés, comme Oreste affirmant : «*Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne*» (Andromaque, vers 98).

Au contraire, Corneille croit que l'homme est le maître de sa vie, au moins de sa vie intérieure. L'héroïsme cornélien est l'affirmation de la volonté, donnée comme souverainement libre (G. Lanson et P. Tuffrau, 1953, p.195). Choisir son destin au lieu de le subir : c'est donc à juste titre qu'on parle de la tragédie chez Racine et du drame chez Corneille. Je pense par conséquent pouvoir trouver des modèles résilients dans les héros du drame cornélien plutôt que dans ceux de la tragédie racinienne.

Pourtant, le modèle du héros résilient ne nous vient ni de Corneille, ni de Racine. Il nous vient de la mythologie et des héros bibliques.

II.2. La résilience dans la mythologie et la Bible

LA MYTHOLOGIE ET LA BIBLE ABONDENT EN FIGURES RÉSILIENTES EMBLÉMATIQUES.

Parmi les mythes, citons celui de l'Odyssée racontant le retour d'Ulysse à Ithaque, où l'attend sa femme Pénélope. Son voyage de Troie à Ithaque sera semé d'embûches et de pièges successifs. Pourtant, sa détermination est sans faille et il finira par retrouver sa patrie et son épouse.

Toujours parmi les mythes, citons aussi celui de Sisyphe, condamné à rouler un rocher jusqu'au sommet d'une colline, dont il retombera inéluctablement. Pourtant, sa détermination face à l'absurde équivaut à celle d'Ulysse face aux dangers. Pour Albert Camus, il s'agit là du modèle du héros moderne, condamné à donner sens à sa vie malgré l'absurdité supposée de son existence.

Plus encore que la mythologie, la Bible est par de multiples aspects un hymne à la résilience. Pensons au personnage de David et à celui de Joseph, qui soutenus par leur foi, ne se laissent pas abattre de façon définitive.

David, fils de berger, humble et modeste, sans richesse ni noblesse, rejeté par le roi Saül, finira par devenir roi lui-même et aura même un plus grand règne que n'en eut son prédécesseur. Parti de rien, il obtiendra tout, et son ascension est à l'image des plus belles «*success stories*» hollywoodiennes, auxquelles elle n'a rien à envier.

Quant à Joseph, abandonné en terre d'Égypte, trahi par ses frères et vendu en esclavage, il se retrouvera superintendant et premier conseiller du pharaon, et par conséquent l'un des plus importants et des plus prestigieux personnages de l'État.

III. Contributions récentes

III.1. Les étapes de l'existence

A. POUR UN CONTINUUM DE RÉSILIENCE

Selon Boris Cyrulnik, la résilience doit être conçue comme un continuum entre enfants différents et comme un continuum fluctuant chez le même enfant, avec des modalités d'expression différentes et des réponses non standardisées suivant les étapes du développement, les périodes de la vie et les aléas de l'existence. Mais il faut faire attention et rester vigilant. Ce serait en effet une erreur de considérer la résilience comme acquise

définitivement et une fois pour toutes. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de suivre ces enfants de manière prolongée. Tout individu peut être débordé par des événements de vie très stressants. Il est donc important de voir, pour autant que ce continuum de résilience perdure tout au long de la vie, «dans la trajectoire des enfants devenant adultes et vieillissant une certaine continuité au-delà des ruptures de l'existence et, à partir de ces inévitables ruptures, des capacités durables de rebondissement» (Cyrulnik, 1998, p. 113).

Si la résilience ne se manifeste qu'en cas de difficultés, elle était déjà présente à l'état latent. Être résilient, c'est beaucoup plus subtil qu'être fort. Toute vulnérabilité n'est pas a priori mauvaise car à partir de situations difficiles, l'individu peut construire et entreprendre. L'être humain a presque besoin d'une certaine vulnérabilité pour pouvoir être humain.

L'étude du processus de résilience implique donc d'admettre le développement permanent et la construction incessante du psychisme de l'individu. En effet, il n'est pas construit définitivement dans les premières années mais il est en constante évolution suivant les étapes de la vie.

D'autre part, ce qui semble aider l'individu est la capacité à comprendre l'événement traumatique et à en faire un récit pour redonner du sens à son existence. Grâce au récit de soi, le sujet partage son histoire, ce qui constitue un véritable processus de réparation et de guérison. L'historisation semble donc nécessaire à la reconstruction de l'identité, puisqu'elle fait disparaître le clivage et permet de retrouver un sentiment de soi cohérent.

Enfin, la résilience peut notamment être créée par l'interaction entre le sujet et son environnement et nécessite donc une certaine capacité à entrer en relation avec l'autre.

B. LA MÉTAPHORE DU TRICOT

Métaphoriquement, Boris Cyrulnik compare la résilience à un tricot constitué de nombreuses mailles de diverses origines, qui nouerait une laine développementale avec une laine affective et une laine sociale. Si un seul milieu, qu'il soit écologique, affectif, verbal, se défait, le tout risque de s'effondrer. Mais lorsqu'un seul point d'appui est offert, la construction peut alors reprendre son cours (Cyrulnik, 1999, p. 16, p. 43). A chaque étape de son développement, l'enfant doit rencontrer la maille de tricot qui lui convient.

Dans cette optique, il est intéressant de comprendre comment la personnalité résiliente se faufile à travers les coups du sort pour parvenir à se tricoter avec des bases solides. La résilience s'apparente à un maillage constitué de la manière dont chacun se tricote par les rencontres des milieux affectifs et sociaux. Au moment du traumatisme, il n'y a que la blessure qui est visible. Lorsque l'adulte, enfin réparé, parvient à parler du fracas de son enfance, il est alors question de résilience. C'est pour cette raison qu'il faut interpréter les événements passés à la lumière de la situation présente afin de donner du sens à ce qui est déjà accompli.

III.2. Les tuteurs de développement

Cyrulnik (1999) compare la manière dont l'homme est structuré à celle de l'oignon qui comporte une superposition de couches. La première est génétique, la deuxième, biophysique, la troisième, affective et ensuite, viennent les couches plus artificielles. Conceptualiser l'être humain de la sorte permet de tenir compte des différentes influences qui le déterminent tout en le considérant dans sa globalité. De même que l'oignon n'est pas réductible à chacune des couches qui le composent, l'homme n'est pas réductible à chacun de ses déterminants.

En ce qui concerne les déterminants affectifs, la figure maternelle bénéficie de trop d'importance. Or, les frères et sœurs, les cousins, les amis, les voisins, méritent également leur importance. La présence d'un adulte substitut dans l'entourage de l'enfant peut l'aider à construire sa résilience. Boris Cyrulnik souligne l'existence de tuteurs de développement ou tuteurs de résilience susceptibles de stopper ou de stimuler le développement de l'enfant et capables de faire émerger des potentialités enfouies (Cyrulnik in Poilpot, 1999).

Pour le bébé, ces tuteurs seront sensoriels. Quand il grandit, les tuteurs de développement sont alors représentés par la crèche ; plus tard, ce sont la famille et l'école qui jouent ce rôle. A ce stade, l'enfant ne dépend plus uniquement des déterminants parentaux puisqu'il devient capable d'élargir le champ d'informations dont il a besoin pour son évolution.

En ce qui concerne les tuteurs extra-familiaux, l'épreuve la plus difficile consiste à voir ce qu'il y a de positif dans un comportement qui a l'air d'emblée négatif. Il faut être attentif à ce qui va mal dans une famille mais également à ce qui fonctionne bien pour aider à reconstruire.

Comme le suggère son étymologie, la souffrance fait « rentrer dans soi-même ». L'individu n'est donc pas résilient parce qu'il a souffert mais parce que la société lui propose des valeurs dont la principale est celle de croire en soi et de se respecter. Le désir de vivre que l'on pose sur celui qui souffre est déterminant pour son évolution.

Cyrulnik (2001) précise l'importance pour l'enfant d'un environnement composé de plusieurs attachements pour favoriser son processus de résilience. De cette manière, lorsqu'un des parents est défaillant, l'enfant peut se reposer sur l'autre parent, sur un autre membre de sa famille ou sur une personne extérieure au groupe familial. Ces

attachements multiples pourront assurer un rôle sécurisant à l'enfant, si ce dernier a bénéficié d'un attachement sécurisé durant ses jeunes années.

IV. Les mécanismes de défense

Les mécanismes de défense utilisés par les personnes résilientes ont une fonction de protection importante pour leur moi. Ils sont variés et permettent de traiter l'intensité des affects de déplaisir en les évacuant par différents modes. Selon Claude de Tychey (2001), ces mécanismes permettent uniquement de fonder la résilience à court terme lors d'un traumatisme, tandis que grâce à la mentalisation, la résilience sera véritablement et plus durablement structurée à long terme.

Quand une situation extrême survient, le sujet va devoir trouver des mécanismes d'urgence dont la forme est parfois archaïque et rudimentaire. Mais ces réactions constituent une sorte de sursaut afin d'assurer la survie psychique face au drame. Elles permettent d'aménager la possibilité d'affronter une réalité trop traumatisante (Fischer, 1994). Elles sont utilisées pour rendre supportables une situation particulièrement difficile à assumer ou pour maîtriser une tension interne.

En résumé, ces mécanismes de défense rendent possibles la mise à distance émotionnelle, au prix de leurs utilisations (Cyrulnik, 2001). Ils sont parfois coûteux mais il s'agit de stratégies d'adaptation qui seront productives à long terme.

J'ai été surprise par le fait que certains mécanismes, que je pensais pathologiques jusqu'alors, ont une véritable vertu adaptative pour l'individu. Je pense ici particulièrement au *déni* ou au *clivage*. Ces mécanismes constituent de véritables facteurs de protection, générateurs de résilience, à visée

adaptative et productive, à condition qu'ils interviennent de manière non durable au moment du trauma. Ils diminuent d'intensité avec le temps et sont donc des mécanismes d'adaptation à court terme. Ils constituent souvent le dernier recours pour tenir bon face à une situation pénible. Ils ne sont pas pathologiques puisqu'ils permettent l'intégration progressive de l'événement traumatisant.

D'autres mécanismes, tels la *créativité*, l'*humour* ou la *rêverie* m'ont également interpellée tant ils permettent de faire face et d'affronter les souffrances et les difficultés. L'utilisation de ces mécanismes ne sera pathologique que dans l'excès, lorsqu'elle n'est plus constructive ou libératrice, mais détourne radicalement de la réalité.

Le mécanisme de la *fuite en avant* est également un procédé défensif qui apparaît dans des cas de résilience. Il consiste à s'occuper constamment pour éviter que les angoisses n'apparaissent. Il peut aboutir à des réussites professionnelles particulièrement accomplies et qui prennent leur origine dans une souffrance initiale. C'est cette dynamique même qui permet la résilience, comme dans le cas d'une bicyclette qui ne garde son équilibre que tant qu'elle reste en mouvement.

Enfin, le mécanisme de la *sublimation* correspond à la transformation de pulsions socialement inacceptables en activités socialement valorisées, comme les activités professionnelles, intellectuelles et artistiques. Par la sublimation, le sujet parvient donc à se resocialiser puisqu'il tente d'adapter son douloureux passé pour le rendre plus acceptable pour les autres (Cyrulnik, 2001, p. 252). Ces derniers ne le verront alors plus sous l'œil de ses drames précédemment vécus.

PARTIE PRATIQUE

I. Méthodologie

I.1. Hypothèses

Emettons l'hypothèse que les personnes résilientes sont celles qui sont parvenues à faire un récit de vie et à mettre en mots de manière cohérente leur vécu.

Par ailleurs, posons l'hypothèse que les personnes résilientes ont pu garder intact leurs contenus culturels par l'utilisation de différents moyens. De ce fait, le sentiment d'appartenance à leur communauté d'origine a pu les aider dans la reconstruction de leur vie pendant et après la catastrophe.

D'autre part, émettons encore l'hypothèse que les personnes résilientes sont celles qui ont pu donner sens aux événements traumatiques grâce à une personne de substitution leur procurant écoute et affection, que ce soit durant la guerre ou au cours des années qui suivirent. Ce substitut parental se situait le plus souvent soit dans son milieu familial, tel un oncle ou une grand-mère, soit dans le milieu scolaire de l'enfant, comme un enseignant. En outre, il pouvait s'agir d'une personne ne faisant pas partie des deux catégories précédentes, comme un membre de la famille qui cachait l'enfant.

Durant la guerre, les membres des communautés juives connurent des destins différents. Certains s'en sortaient en restant cachés. D'autres survivaient à la déportation dans les camps de la mort. D'autres encore étaient déportés et exterminés.

Certains enfants cachés ont vu l'un ou l'autre de leurs parents revenir des camps d'extermination nazis. Dans ce cas, la situation était parfois extrêmement difficile à vivre car le parent rescapé était non seulement

² Les juifs ashkénazes sont originaires d'Europe Orientale.

veuf ou veuve, mais était, en plus, devenu orphelin suite à la mort cruelle de toute sa famille.

Posons donc l'hypothèse que les enfants qui ont connu le plus de difficultés à la suite de la guerre sont ceux qui ont vu *mm* de leurs parents revenir de sa déportation, avec tout ce que cela contient de dramatique, contrairement aux enfants qui se retrouvaient orphelins et étaient donc contraints par la force des choses à se débrouiller seuls pour s'en sortir.

I.2. Population

J'ai interrogé dix personnes appartenant à une population d'enfants juifs qui étaient cachés durant la Seconde Guerre mondiale. Précisons que les sujets que j'ai rencontrés font partie d'une population tout-venant et qu'il ne s'agit donc pas d'une population clinique.

Les enfants cachés étaient séparés de leurs parents. Le but de ce critère était d'étudier le rôle et l'influence d'un substitut parental sur un enfant séparé de son milieu habituel. Les personnes interrogées étaient toutes cachées dans des familles ou chez un couple. Par conséquent, je n'ai pas rencontré de personnes ayant été cachées dans des institutions ou dans des homes pour enfants afin de garder une population homogène.

L'âge des personnes interrogées variait entre 64 ans et 77 ans. Elles étaient donc nées entre 1923 et 1936. Elles furent toutes cachées à partir de 1942 : à l'époque, leur âge variait de 6 ans à 19 ans. L'ensemble de mon échantillon était d'origine ashkénaze². Ma population appartenait à un milieu socioculturel relativement élevé.

I.3. Méthode d'analyse

J'ai utilisé un questionnaire semi-directif à raison de deux entretiens par personne, qui se passaient à intervalle régulier d'environ un

mois. Au préalable, je dressais le génogramme de chaque sujet.

Afin de mieux diriger ma recherche, je me suis basée sur des travaux traitant de l'intérêt d'utiliser un génogramme (Ancelin Schützenberger, 2000). Je souhaitais dresser le génogramme de chaque sujet rencontré afin de connaître sa famille d'origine, ses antécédents, les événements marquants de sa vie, tant professionnelle, que familiale, et le contexte affectif. Le génogramme permet à la personne de se raconter, de parler de sa vie et de comprendre la façon dont elle perçoit les différents membres de sa famille, ainsi que les liens qui les unissent.

L'utilisation du génogramme m'a donc semblé particulièrement adaptée en vue de l'étude de la résilience. En effet, il me permettra de situer le sujet dans une perspective trans-générationnelle et de comprendre les facteurs favorisant le processus de résilience, qu'ils proviennent de l'enfance du sujet ou de ses expériences adultes, puisque la résilience ne s'obtient -et ne se maintient- que par un travail quotidien, continu et récurrent.

Je n'ai pas utilisé de tests projectifs car le but de ma recherche était de déceler les capacités résilientes ainsi que les moyens mis en œuvre pour surmonter l'épreuve. Il ne s'agissait donc pas de déterminer la structure de personnalité des sujets ni d'établir un diagnostic, mais plutôt de dégager les éventuelles capacités résilientes à travers une perspective chronologique. Grâce à l'analyse des différents discours recueillis, je souhaitais investiguer la possibilité d'une narration de soi. De surcroît, je me suis efforcée d'obtenir une vue d'ensemble du vécu de chaque enfant caché afin d'identifier et de comprendre les processus psychiques, et plus particulièrement les ressources, mis en œuvre lors du traumatisme, ainsi que ceux émergeant par la suite.

II. Discussion

Ce mémoire s'est donc fixé pour but de déceler les capacités résilientes mises en œuvre par la population visée pour surmonter la catastrophe. La population que j'ai choisie pour effectuer ma recherche concerne les enfants qui furent cachés pendant la Shoah afin d'échapper aux exterminations nazies. Pour ce faire, j'ai interrogé dix sujets qui étaient cachés dans des familles durant la Seconde Guerre mondiale.

Précisons que je ne me suis pas permis de juger si tel ou tel sujet était définitivement résilié ou pas. Mon propos était plutôt celui de savoir quels étaient les éléments dans la vie de chaque sujet qui leur avait permis d'affronter la situation traumatique et quels étaient, dans ce but, les aménagements nécessaires à chaque étape de leur vie. Je souhaitais donc être éclairée quant aux capacités résilientes de mes sujets. Mon approche se voulait dynamique afin d'éviter toute possibilité de rester figés dans notre développement. La résilience s'inscrit en effet dans la durée, comme je le précisais dans ma partie théorique. Car «à chaque âge nous sommes des êtres totaux qui habitent des mondes différents» (Cyrułnik, 2001, p. 26).

La situation était traumatique par de nombreux aspects, tels que la séparation d'avec les parents, le changement du nom et de l'identité, la nécessité de dissimuler son appartenance à la communauté juive, la difficulté de l'intégration dans des familles, la crainte de la dénonciation et de la déportation qui s'ensuivrait, l'inquiétude quant au sort de ses parents et l'anxiété plus ou moins présente, jamais absente, et tout cela dans un contexte de guerre totale.

Suite aux rencontres et à l'analyse des entretiens récoltés auprès de mes dix sujets, plusieurs éléments attirent mon attention. Que ce soient par leurs attitudes, leurs manières

de me recevoir, leurs façons de s'exprimer ou leur narration de vie, mes sujets se distinguent tous les uns des autres.

Dans la suite de cet exposé, je discuterai les résultats de cette recherche et tenterai de répondre aux hypothèses de base posées précédemment.

La première hypothèse, qui émet que les personnes résilientes seraient capables de faire un récit de vie et de mettre en mots de manière cohérente leur vécu, me semble confirmée. En effet, les personnes interrogées ont pu me narrer leur histoire et les sentiments qui se rattachaient aux différents événements rencontrés.

Cependant, certaines personnes ne souhaitent pas toujours raconter les drames vécus au cours de leur vie et sont pourtant tout à fait résilientes. «Face à l'horreur, on éprouve une double nécessité : la raconter ou la taire. (...) Dès qu'on force une victime à livrer un secret, elle le subit encore plus. (...) Le secret révélé peut aussi bien provoquer un soulagement qu'une torture» (Cyrułnik, 1999, p. 185).

Il serait donc excessif de généraliser de manière absolue les constatations apportées lors de ce travail et de leur donner le statut de vérités incontestables. Même s'il s'agit d'une situation minoritaire, certaines personnes ne parviennent pas à élaborer une narration de leur histoire en raison du trop-plein émotionnel que cela engendrerait et sont pourtant résilientes. Comme le souligne Elie Wiesel : « Il m'est interdit de me taire, il m'est impossible de parler» (Wiesel, 1994, p. 98).

Cependant, je suppose que pour les sujets rencontrés, le fait de mettre en mots leur vécu de manière cohérente les a probablement soulagés et leur a permis de symboliser le drame qu'ils avaient vécu tout en les réinscrivant dans leur histoire identitaire.

Nous avons vu que la parole était cathartique, libératoire et nécessaire à la cicatrisation. Supprimant le clivage, la parole raccommode les deux parties du moi divisé. Les personnes résilientes sont en effet le plus souvent celles qui parviennent à exprimer ce qu'elles ont vécu, et comment elles l'ont vécu.

« *Ne pas parler, c'est perpétuer l'angoisse, qui fait porter aux enfants les stigmates indélébiles d'une souffrance tue. Le silence autour du mal fait perpétuer la douleur* » (Abécassis, 1998, p. 49).

Pourtant, même si elle est libératoire, la parole n'est pas toujours cicatrisante. « C'est un élément nécessaire mais non suffisant. La cicatrisation, c'est-à-dire la possibilité d'intégrer l'histoire pour qu'elle serve au futur, comprend l'intervention d'autres facteurs, comme la reconnaissance sociale ou l'élaboration de rituels, qui permettent d'intégrer les morts, surtout les disparus pour lesquels il n'existe pas de tombe » (Neuburger, 2001).

Si la parole est nécessaire, il est légitime de se demander ce qui explique le silence des enfants cachés après la Seconde Guerre mondiale, qui peut être mis en rapport avec celui des rescapés des camps de la mort. C'est pourquoi j'expose ci-dessous les similitudes et les divergences de ces deux populations.

En ce qui concerne les rescapés des camps, je pourrais dégager au moins trois raisons expliquant pourquoi les rescapés n'ont pas plus parlé de leur captivité, et pourquoi ils n'en ont pas parlé plus tôt. Tout d'abord, ils ne *savaient* pas en parler, car cette expérience de la mort et du Mal ne pouvait être dite, racontée, exprimée sans trahison, tant l'horreur de la réalité allait au-delà des mots et du langage, tant la réalité était *indicible*. Ensuite, ils n'*osaient* pas en parler, car ils craignaient de ne pas être crus, et de souffrir davantage encore de devoir affronter le

doute et l'incrédulité dans le regard des autres, tant la réalité était a priori *incroyable* et *inimaginable*. Comme s'il avait fallu attendre que les consciences puissent s'ouvrir aux récits des survivants. Enfin, ils ne *pouvaient* pas en parler, car leur force vitale et leur énergie les poussaient à reconstruire une nouvelle existence et à se tourner vers l'avenir. C'est ce qu'exprimait déjà la devise des anciens d'Auschwitz : « Tomorrow forever ». Ils privilégiaient l'oubli et l'amnésie qui leur permettraient de recommencer cette vie nouvelle, tant la réalité, comme le souvenir même de cette réalité, était *invivable*.

En ce qui concerne les enfants cachés, je pense pouvoir émettre les propositions suivantes :

Tout d'abord, si les deux premiers points (caractère indicible de l'expérience vécue et caractère incroyable de cette expérience) s'appliquent moins à la situation des enfants cachés qu'aux rescapés des camps, le troisième point les concerne tout autant. Le fait de se diriger vers l'avenir plutôt que de se retourner sur son passé caractérise d'ailleurs une attitude résiliente.

Par ailleurs, s'ajoute plus spécifiquement pour les enfants cachés le sentiment de *culpabilité* d'être revenus de la guerre en ayant moins souffert que les déportés eux-mêmes. Leur silence dans les années qui ont suivi la fin de la guerre s'explique aussi par la culpabilisation du survivant.

En seconde analyse, je me penche sur les contenants culturels de chacun de mes sujets puisque j'é mets l'hypothèse que les personnes résilientes ont pu garder intacts ces contenants culturels par l'utilisation de différents moyens. Je constate que généralement, l'appartenance à leur communauté d'origine était tout à fait bénéfique. En effet, en investissant leur appartenance à la religion juive, ils parvenaient à tenir bon durant la période de la guerre, ainsi que durant les

années qui suivirent. L'exemple de Sarah qui se remémorait une chanson juive que son père lui avait apprise peut être cité ici à titre illustratif.

La spiritualité, l'engagement religieux et l'appartenance communautaire, se retrouvent à la fois dans mon échantillon et dans les facteurs de résilience décrits dans la littérature par de nombreux auteurs.

Je pense que mes sujets sont restés attachés au judaïsme ou à la judéité, pour des raisons qui ne sont pas réductibles au souci de maintenir et de perpétuer leur communauté. En effet, la persistance de leur appartenance communautaire les redéfinissait dans leur singularité et leur différence et leur permettait véritablement d'*exister*.

Même durant la période pénible de la clandestinité, comme tout individu, ils ressentaient ce besoin d'être reconnus pour exister (Neuburger, 1997, p. 94). Or, ce besoin ne pouvait être satisfait en raison des événements. De ce fait, certains enfants parvenaient à se réassurer quant à leur véritable identité en se remémorant les rituels pratiqués jusqu'alors ou les chansons en yiddish de leur enfance. Nous pouvons donc déduire qu'outre les multiples sources de souffrance qui les accablaient, leur douleur provenait de la non-reconnaissance de leur identité.

Des années plus tard, je constate que ces enfants devenus adultes font toujours partie pour la grande majorité de leur communauté d'origine. Ils revendiquent même cette appartenance avec une certaine fierté, comme un témoignage supplémentaire de leur individualisation. De plus, si je me penche sur les couples que mes sujets ont formés, je constate qu'ils ont tous choisi un partenaire de la même origine qu'eux, qu'il soit sépharade ou ashkénaze, excepté une personne. Pour cette dernière, l'appartenance au peuple juif ne pouvait plus être revendiquée tant elle était synonyme de souffrances. De ce fait, elle a

préférez prendre ses distances par rapport à sa communauté d'origine afin de tenter de réparer ses blessures. Elle y est parvenue en investissant son appartenance à d'autres cultures, même si ce fut au prix de multiples efforts sur elle-même.

De plus, ces neuf sujets ont tous fait preuve d'un attachement très marqué au judaïsme et à Israël. Le mariage entre individus de la même culture démontrait leur important besoin d'appartenance, ainsi que leur attachement identitaire. Dans leurs propos, je ressentais le profond investissement de leur appartenance à la culture juive et aux valeurs qui s'y rattachent. Ils s'identifiaient d'ailleurs intensément à leur peuple, ce qui signe leur volonté de perpétuer la mémoire des Juifs disparus lors de la Shoah.

Ma troisième hypothèse émet l'idée que les personnes résilientes sont celles qui ont pu trouver écoute et affection chez une personne de substitution, ce qui leur aurait permis de donner sens aux événements dramatiques. Ce substitut parental se situait dans la famille de l'enfant, dans son milieu professionnel ou au sein de la famille qui le cachait.

Les dix sujets interrogés, qu'ils aient été cachés dans une famille ou chez un couple ont en effet entretenu des relations d'excellente qualité avec les personnes qui les hébergeaient, ce qui les a aidés à traverser la catastrophe. Dans certaines familles, l'entente qui régnait était particulièrement bonne, ce qui fait que l'enfant caché pouvait nouer des contacts tout à fait privilégiés avec ses membres.

Il arrivait que l'enfant puisse parler de sa souffrance et de ses inquiétudes concernant ses parents avec un des deux membres du couple. Dans un tel cas, la relation qui se constituait était tout à fait positive pour l'enfant et son développement s'en trouvait stimulé. En effet, nous avons vu dans la partie théorique que les parents ne sont pas

l'unique modèle d'identification pour l'enfant. Dans certains cas, un substitut parental peut également jouer ce rôle (De Tychev, 2001).

Un tel soutien était relativement rare à l'époque, mais lorsqu'il existait, ces adultes agissaient véritablement comme des personnes de substitution pour l'enfant, toujours prêtes à l'écouter et à le comprendre. En prodiguant écoute et affection, ils parvenaient à accompagner l'enfant dans son malheur. L'enfant pouvait alors donner sens aux événements traumatiques et du statut de logeurs, ces adultes passaient à celui de tuteurs de résilience. Nous avons exposé dans la partie théorique l'importance de ces tuteurs de résilience dont parle Boris Cyrulnik dans la littérature (Cyrulnik, 1999).

Pour les enfants qui furent cachés au sein de familles et pas uniquement chez un couple, la situation était différente. Dans ce cas, l'enfant caché se retrouvait face à d'autres enfants d'un âge similaire au sien. La question de l'intégration se posait donc de manière plus prononcée et plus aiguë à ce niveau. Par rapport aux personnes dont j'ai étudié le cas, je constate qu'habituellement, l'enfant parvenait à s'intégrer et à se faire sa place. Les relations avec les autres enfants de la famille se nouaient sans problème particulier et l'enfant était rapidement considéré comme le frère ou la sœur des autres enfants. Cette capacité à entrer en relation et à tisser du lien semble avoir toute son importance dans l'étude de la résilience. Car la qualité du lien tissé détermine la qualité de la résilience (Cyrulnik, 1999). Après avoir vécu la séparation d'avec leurs parents, le fait que ces enfants cachés parvenaient à nouer de bonnes relations avec les autres enfants signe donc certains éléments de résilience dans leur personnalité.

Il me paraît important de préciser dès à présent que la relation établie avec ses propres parents avant la guerre et avant la séparation

est un élément fondamental. Lorsque cette relation était privilégiée avec un des deux parents ou avec les deux, l'enfant était plus apte à endurer certaines épreuves. Le parent qui assurait une fonction contenant et sécurisante pour son enfant le préparait déjà à affronter les dures étapes de son existence, parce que les premiers stades de sa personnalité avaient été construits de manière solide et rassurante grâce à son milieu familial (Cyrulnik, 1999).

Dans la littérature, Bion expose l'importance pour l'enfant de la capacité à rêver de sa mère qui lui permettra d'élaborer les éléments d'angoisses qui l'assaillent (1962). De la sorte, si le monde réel est désolé, désespéré ou menaçant, c'est par la rêverie et le développement de son monde imaginaire que l'enfant peut résister à la souffrance et trouver un refuge intérieur (Cyrulnik, 2001).

Comme nous l'avons vu précédemment, au sortir de la guerre, certains enfants se retrouvaient seuls. Ils étaient devenus orphelins et étaient donc contraints de s'en sortir seuls en raison des événements dramatiques survenus.

Par contre, d'autres enfants qui étaient restés cachés pendant toute la guerre voyaient parfois un de leurs deux parents revenir de la déportation. La situation était alors problématique car non seulement le parent survivant se retrouvait veuf ou veuve, mais en plus, il était lui-même devenu orphelin, ayant perdu toute sa famille. Un deuil se surimposait à un autre, amplifiant encore la souffrance subie.

D'après les données que j'ai pu récolter, il semblerait que les enfants dont un des deux parents était resté en vie, comparativement à ceux qui se retrouvaient seuls, ont éprouvé des difficultés plus importantes dans les années d'après-guerre. Je rejoins ici Siegi Hirsch qui avait exposé des résultats similaires (2000).

Après la guerre, le parent rescapé était très préoccupé par les aléas de sa situation tant sociale ou familiale, que professionnelle ou psychologique. L'enfant passait parfois au second plan en raison de la difficulté de la situation. Dans de telles circonstances, il arrivait que l'enfant soit placé dans un home, ce qui pouvait constituer dans de tels cas une solution plus adéquate. Il se retrouvait alors parmi des pairs et parvenait, généralement, à renouer des contacts et à se réinvestir dans sa vie.

En ce qui concerne les enfants qui étaient devenus orphelins au sortir de la guerre, il semblerait qu'ils aient été contraints de se débrouiller tout seuls et de trouver des potentialités enfouies profondément en eux pour pouvoir les faire émerger. La majorité des enfants qui se retrouvaient dans ce type de situation parvenaient après un certain temps à développer les ressources nécessaires à la reconstitution progressive de leur vie. L'accélération de leur maturation et la responsabilisation précoce engendrées par le traumatisme leur permettaient d'affronter ces nouvelles adversités de leur existence.

Je constate d'après mon analyse que durant les années qui suivirent la guerre la majorité des sujets ont souhaité se marier et fonder une famille. Ils estimaient avoir suffisamment souffert et voulaient à nouveau profiter de la vie et des années de jeunesse qui leur restaient après celles dont ils avaient été injustement privées. Il me semble que cette volonté de construire une famille signe la capacité des sujets à s'investir dans la vie en choisissant de se tourner vers l'avenir.

Mon étude montre que pour la plupart des sujets rencontrés, le mariage et la création d'un foyer avaient lieu assez rapidement après la guerre. La résilience marquée de ces personnes s'exprimait donc d'emblée dès la fin du traumatisme.

En outre, ils s'engageaient généralement dans une vie professionnelle trépidante pour

pouvoir faire vivre décemment leur famille. On retrouve ici deux mécanismes de défense illustrés dans le processus de résilience qui sont ceux de la fuite en avant et de la sublimation, orientant la force de vivre vers des activités socialement valorisées (Cyrułnik, 1999, 2001). Parmi mes sujets, nombreux sont ceux qui rentraient tard de leur travail, pour assurer à leurs proches un niveau de vie convenable, au prix d'une amputation de leur temps libre. A nouveau, cette capacité à s'impliquer autant dans leur travail signe les nombreuses potentialités dont disposaient ces sujets.

Ils relevaient ce nouveau défi en utilisant les mêmes capacités qui leur avaient permis de traverser le traumatisme de la guerre : la perspicacité, la créativité, le sens de l'initiative, la recherche de solutions inédites à des problèmes nouveaux.

Ils devenaient enfin les véritables acteurs de leur vie. En s'engageant ainsi, ils démontraient leur capacité à construire du lien car la pratique d'une profession leur permettait d'appartenir à un groupe qui les reliait au monde des humains. Leur résilience s'exprimait donc par le retour à des activités normales après le traumatisme. C'est précisément ce rebond vers une vie normale qui signait leurs capacités résilientes.

Si la résilience est ce qui s'oppose à la répétition, le fait d'inscrire son existence dans des activités de vie normales correspond en effet à une attitude résiliente pour celui que le malheur vient de frapper.

Par conséquent, je constate que mes sujets abordaient leur vie nouvelle de jeunes adultes en surinvestissant le bonheur d'une réussite familiale comme d'une vie professionnelle : « *L'épreuve, quand on l'a surmontée, change le goût du monde* » (Cyrułnik, 1999).

J'ai en effet remarqué que l'entente au sein du couple était un élément qui revenait fréquemment chez mes sujets. En effet, à de

nombreuses reprises, ils me signalaient qu'une certaine harmonie s'était créée au fil des ans avec leur partenaire et que cette union avait contribué de manière importante à la réussite de leur vie. Je suppose que l'entente au sein du couple décrite par mes sujets est un facteur essentiel dans la mise en place de la résilience.

Enfin, il semble fondamental de mentionner qu'à de nombreuses reprises, mes sujets ne manquaient pas de me faire remarquer qu'ils étaient de nature optimiste et qu'ils avaient une fréquente tendance à positiver les événements survenant dans leur vie. En outre, ils bénéficiaient d'un sens développé de l'humour, dont Cyrulnik dit à juste titre qu'il transforme le malheur en dérision (Cyrulnik, 1999).

Au sortir de la guerre, la majorité d'entre eux souhaitaient profiter de la vie comme les jeunes le font habituellement. Ils voulaient chanter, danser, crier... La sociabilité, l'altruisme et l'aptitude aux relations les caractérisaient véritablement. Ils étaient pleins de projets d'avenir qu'ils souhaitaient satisfaire. Ils voulaient posséder un avenir puisqu'ils avaient été dépossédés de leur passé.

Ces enfants devenus adultes ont pour la plupart réussi à se réaliser dans une vie accomplie. Ce travail aura été utile s'il a pu montrer que l'approche psychologique des enfants se trouvant dans des situations dramatiques doit échapper à une logique linéaire, déterministe et fatalitaire. Il serait donc erroné d'étiqueter les êtres humains de manière définitive et irréversible sans inscrire leur histoire dans la durée. Une approche trop synchronique ne permettrait pas de concevoir leur évolution ultérieure.

Cependant, il aurait été intéressant d'investiguer certains points qui n'ont pas pu l'être au cours de cette recherche. Je pense particulièrement à la transmission de la résilience aux enfants d'enfants cachés. La question de la résilience aurait pu être étudiée pour ces deuxième et troisième générations mais les

données dont je disposais concernant cette population étaient bien trop limitées pour en faire un domaine d'analyse. Il me semble que les enfants de la deuxième génération ont déjà entrepris des démarches fondamentales pour éviter la transmission du traumatisme. En effet, ils ont formé des groupes de discussion qui leur permettent de se retrouver pour évacuer certains affects anxio-gènes et éliminer les effets indésirables du traumatisme (Frydman, 1999), exprimés dans le paragraphe suivant.

En effet, à propos des souffrances non vécues, mais tues et partagées, à propos du silence donc, il me paraît intéressant d'établir un parallélisme entre l'aphorisme d'Eliette Abécassis (1998), «les fils portent dans le cœur le numéro qui est gravé sur le bras de leurs pères» qui concerne la problématique des enfants de la seconde génération, dite génération du silence, et la citation de Vladimir Jankélévitch (in Neuberger, 2001), «Je porte en moi les souffrances qui m'ont été épargnées» qui s'applique aussi bien aux enfants de la seconde génération qu'aux enfants cachés, puisque les uns comme les autres sont fortement déterminés par la Shoah, bien que n'ayant pas été eux-mêmes victimes de la déportation et de la captivité.

Au cours de ma recherche, j'ai également réalisé qu'il aurait été intéressant de se pencher sur le sexe du parent-survivant. Cependant, dans le cadre de mon travail, cette étude n'a pas été possible étant donné que sur mes dix sujets, un seul avait vu son père revenir de sa déportation, tandis que sa mère était décédée. N'ayant pas rencontré de sujets dont la mère était le parent-survivant, je n'ai pas été en mesure de faire une étude comparative basée sur le sexe du parent-survivant au retour de sa déportation.

D'autre part, ayant choisi de me focaliser exclusivement sur une population d'enfants cachés dans des familles, j'aurais aimé étudier le vécu d'enfants cachés dans des homes ou

des institutions. Il me semble que pour ces derniers, la notion d'intégration pourrait être analysée plus spécifiquement. En effet, dans ces homes, des liens interpersonnels se créaient entre enfants de sorte qu'une importante solidarité les aidait dans une certaine mesure. Un soutien émotionnel leur était apporté qui permettait de réduire l'anxiété. Il semblerait que quelles que soient les frustrations rencontrées, elles seraient mieux tolérées par un groupe d'enfants, se trouvant face à la même situation, que par un enfant seul (Frydman, 1999). Dans un tel groupe, le stress pouvait être partagé et dès lors atténué à partir du moment où l'enfant se sentait soutenu par les autres enfants du home. Il serait donc intéressant qu'une recherche sur le vécu des enfants cachés en institution soit réalisée afin d'étayer la question de la résilience dans cette population.

Par ailleurs, je pense qu'une étude concernant les enfants cachés avec leurs frères et sœurs pourrait également être réalisée afin d'étudier le rôle joué par les différents membres de la fratrie dans une situation de clandestinité. Dans ce cadre, il serait intéressant de se pencher sur l'aide et le soutien apportés l'un à l'autre. Une recherche à ce niveau permettrait également de nous éclairer sur le rôle joué par la fratrie dans le processus de résilience intéressant d'autres situations que celle de la guerre.

Nonobstant ces remarques, l'enjeu de ce travail était d'apporter un éclairage nouveau sur la problématique de la résilience chez les enfants cachés. J'aurai atteint mon but si les conclusions de cette étude permettent d'élargir le champ de réflexion psychologique et d'approche psychothérapeutique.

Au terme de ce travail, j'espère avoir illustré le fait que le traumatisme peut être vécu comme un défi et permettre alors le rebond vers une vie nouvelle, heureuse et épanouie.

Et je terminerai par ces quelques mots de Martin Gray (1973) qui écrit : «*Qu'il ne*

faut jamais désespérer de soi-même et du monde. Que les forces qui sont en nous, les forces qui peuvent nous soulever sont immenses. Que notre volonté a une puissance insoupçonnée. Que nous pouvons si nous voulons, toujours reconstruire. Que la vie commence aujourd'hui et chaque jour, et qu'elle est l'espoir. Il faut me croire, dit-il, car j'ai vécu cela».

CONCLUSION

Aspects transdisciplinaires de la résilience

1- De la Cybernétique à la Psychanalyse : les Origines de la Résilience

Nous avons vu que le concept de résilience, relativement atypique en psychologie, emprunte des notions à la cybernétique et à la physique des solides. A la physique des solides, elle trouve une origine et une définition, l'aptitude de résister à un choc, qu'elle applique à l'être humain. A la cybernétique, elle emprunte les concepts de rétroaction et d'interrelation avec son environnement, dont la forte influence avait été à la source de la psychologie systémique. Nous avons vu aussi qu'elle peut entrer en conflit apparent avec la psychanalyse.

2- Résilience et Epistémologie : ses Rapports avec la Psychanalyse

Quand la psychanalyse se concentre sur les premières années de l'individu, la résilience le considère comme un être inachevé et en transformation constante. Ces deux démarches sont-elles contradictoires ? Je ne le pense pas. Au contraire, je pense que chacune d'elles apporte un élément à la compréhension de l'être humain.

Même si la psychologie emprunte aux sciences naturelles sa méthode, elle reste une science humaine. Ses conclusions sont toujours probabilitaires et jamais binaires. Car le sujet de son étude est l'être humain dans sa complexité et c'est précisément ce qui rend sa démarche imprévisible et non prédictive.

La psychologie explique souvent le passé, mais ne prévoit pas encore l'avenir. Elle permet de comprendre les êtres, sans toujours pouvoir prévoir leurs comportements, car des interprétations opposées peuvent parfois expliquer une même situation, et inversement, des vécus similaires peuvent amener des conséquences opposées. Les relations de causalité sont complexes. Les mêmes causes peuvent entraîner des effets différents et les mêmes situations mener à des vécus totalement dissemblables.

Il peut y avoir des contradictions en psychologie, parce que l'Homme est par nature contradictoire. Il y a place pour des théories différentes, qui ne s'excluent ni ne se rejettent. Il peut y avoir aussi des incohérences. Elles sont toujours préférables aux impostures.

La psychologie est donc une science probabilitaire, ni binaire, ni causale. Dès lors, résilience et psychanalyse sont-elles deux démarches opposées ? Plus que contradictoires, elles me semblent complémentaires, pouvant bénéficier d'un enrichissement mutuel et fécondant.

Quand la psychanalyse procède d'une attitude rétrospective, tentant d'expliquer la psychologie du sujet par l'étude de son passé, la résilience emprunte plutôt une démarche prospective, où le sujet tente d'agir sur le présent et l'avenir, pour rendre l'espace de sa vie plus habitable. Pourtant une question essentielle demeure : dépasser la souffrance, est-ce d'une certaine façon lui donner sens ?

Assurément non, on ne peut pas donner sens à la souffrance, ni donner sens au mal, car ce serait d'une certaine façon les fonder et les justifier (Abécassis, 1998, pp.17-43).

Mais redonner un sens à sa vie *après* et *malgré* la souffrance, tel serait le domaine d'action de la résilience.

«Il ne s'agit pas d'érotiser la souffrance ; la douleur est là, pénible et incessante, mais au lieu de déclencher un gémissement, elle provoque un défi» (Cyrulnik, 1999).

3- Résilience et Philosophie : les Conséquences de la Résilience

3.1. PORTÉE GÉNÉRALE DE LA RÉSILIENCE

Le concept de résilience apporte donc à l'existence une coloration positive et optimiste. Concept transdisciplinaire, dès lors que son objet s'identifie au sens de la vie, il chevauche les domaines complémentaires de la psychologie et de la philosophie.

La résilience réactualise l'opposition des optimistes et des pessimistes et donne un nouveau contenu théorique à la problématique traditionnelle que la sagesse populaire résume dans la métaphore de la bouteille «à moitié vide et à moitié pleine». Le résilient, on l'aura compris, est l'optimiste, celui qui veut toujours voir la bouteille à moitié pleine.

La résilience conceptualise l'antagonisme du chêne et du roseau dans la fable de la Fontaine. Le résilient, dans cette métaphore, est le roseau qui plie sans se rompre, mais se maintient et se redresse une fois l'orage passé.

La résilience est en effet la disposition d'esprit de celui qui plie sans se rompre, qui surnage sans couler, qui tombe sous les coups mais se relève toujours, qui met un pied devant l'autre et continue d'avancer, qui ne se laisse pas abattre par les circons-

tances de sa vie, fussent-elles dramatiques, qui veut tout même s'il n'attend rien, et dont la figure typique est celle du survivant, qui ne cède pas devant l'adversité, et dont les souffrances n'ont pas altéré l'insatiable soif de vie. Toujours en déséquilibre instable, il continue sans cesse d'avancer, et c'est ce mouvement même qui l'empêche de tomber.

A son sens littéral - résilier, c'est *annuler* les effets du Mal - la langue anglaise, qui a intégré le vocable dans le langage quotidien, ajoute celui de *rebondir*, autrement dit précisément ne pas se laisser abattre par l'adversité.

La résilience rappelle par ailleurs l'attitude américaine du «you can do it», optimisme d'une nation pionnière, qui croit au mariage de l'efficacité et de la volonté, qui croit qu'il suffit d'espérer pour entreprendre, et d'entreprendre pour réussir. L'Amérique : modèle de nation résiliente ? Cette question m'amènerait dans un autre contexte, qui n'est pas celui de mon travail. Mais le seul fait de la poser montre à quel point le sujet de la résilience est vaste.

« *Sagesse de la myopie et sagesse de la presbytie. Il existe deux états du possible : un possible écrasant et un possible fécondant. Possible sarcophage ou possible chrysalide. Contraction qui nous resserre en nous-mêmes ou expansion qui nous dilate aux dimensions de l'univers. Dans un cas la vie succombe sous le poids de l'illimité, dans l'autre elle libère toutes ses latences comme le soleil actualise et réveille toutes les couleurs* » (Bruckner, 2000, p. 134).

3.2. CONSÉQUENCES PHILOSOPHIQUES DE LA RÉSILIENCE

La résilience réveille les concepts d'espérance, de rédemption et de volontarisme. L'avenir appartient en effet à chacun d'entre nous. Il sera ce que nous en ferons, car, par définition, il est toujours à construire.

La vie est un livre ouvert et nous avons en main la plume qui permet d'en écrire le dénouement. Car le Destin n'est pas écrit d'avance : il n'est donc pas immuable. La vie n'est d'ailleurs pas un Destin, mais une Aventure.

Même si elle est souvent tragique, elle se joue plutôt comme un drame dont l'issue dépend du héros que comme une tragédie dont la fin est déterminée et connue d'avance.

Pourtant, le modèle du héros résilient ne nous vient ni de Corneille, ni de Racine, ni de la mythologie. Il nous vient des héros bibliques, soutenus par leur foi, et que le sort n'atteint pas de manière définitive.

En effet, plutôt que Sisyphé, dont Camus fera le modèle emblématique du héros absurde dans un monde désenchanté, qui résiste et défie le néant, mais dont la détermination ne change pas le devenir, le résilient typique est Joseph, trahi par ses frères et réduit en esclavage, mais reconstruisant sa vie, positif et magnanime, modifiant le cours de son existence et refusant l'injustice comme la fatalité.

Par conséquent, nous sommes des héros bibliques, donc responsables de nos choix, plutôt que des héros grecs, donc prédéterminés. Le scientisme (tout est déterminé) et la Grèce (le Destin est écrit) ont tort ensemble : même si la vie obéit en partie à une logique déterministe, il y a place pour une attitude volontariste, ni fatalitaire, ni fataliste.

Nous pouvons en déduire que si tout n'est pas déterminé d'avance, le libre arbitre existe au moins en partie.

En pleine Seconde Guerre Mondiale, Albert Camus écrit *Le Mythe de Sisyphé* en 1942, soit un an avant le soulèvement du ghetto de Varsovie : « *L'Absurde n'a de sens que dans la mesure où on n'y consent pas* »

et plus loin « *La lutte vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme* ».

Tout dépend donc en définitive de nos choix.

Au-delà de son statut de victime, l'Homme est aussi le héros de sa propre histoire.

D'objet de sa vie, il en redevient le sujet.

De jouet de son destin, il en redevient le maître.

BIBLIOGRAPHIE

ABECASSIS E., (1998), *Petite métaphysique du meurtre*, Paris, Presses Universitaires de France.

ANCELIN SCHUTZENBERGER A., (1999), *Aïe, mes aïeux !*, Paris, Desclée de Brouwer.

BION W. R., (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, Presses Universitaires de France.

BRUCKNER P., (2000), *L'euphorie perpétuelle*, Paris, Grasset.

CAMUS A., (1942), *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard.

CYRULNIK B. (dir.), (1998), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Revigny-sur-Ornain, Hommes et perspectives.

CYRULNIK B., (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

CYRULNIK B., (1999), «La résilience : un espoir inattendu», in : POILPOT M.-P. (dir.), *Souffrir mais se construire*, Ramonville Saint-Agne, Eres.

CYRULNIK B., (2001), «L'échappée belle», in : *Le Nouvel Observateur*, 15 février 2001.

CYRULNIK B., (2001), *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob.

DE TYCHEY C., (2001), «Surmonter l'adversité : Les fondements dynamiques de la résilience», in : *Cahiers de psychologie clinique*, numéro 16.

FRYDMAN M., (1999), *Le traumatisme de l'enfant caché*, Gerpennes, Editions Quorum.

GAMPEL Y., (1992), «I Was a Shoah Child», in : *British Journal of Psychotherapy*, volume 8, numéro 4, pp. 396-400.

GAMPEL Y., *De la survivance au désir de vivre*, Congrès mondial sur les enfants victimes, Bruxelles (novembre 1999).

GAMPEL Y., Communication personnelle (avril 2001).

GIANFRANCESCO A., (1999), «La résilience : du mythe à la réalité. Essai d'interprétation historique», in POILPOT M.-P. (dir.), *Souffrir mais se construire*, Ramonville Saint-Agne, Eres.

GRAY M. (1973), *Le livre de la vie*, Paris, Laffont.

GUEDENEY A., (1998), «Les déterminants précoces de la résilience», in : CYRULNIK B. (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Revigny-sur-Ornain, Hommes et perspectives.

HIRSCH S., Communication personnelle (mars 2001).

LANSON G. & TUFFRAU P., (1953), *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette.

LAPLANCHE J. et PONTALIS J.-B., (1994), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.

MANCIAUX M., (1999), «Conclusions», in : POILPOT M.-P. (dir.), *Souffrir mais se reconstruire*, Ramonville Saint-Agne, Eres.

MANCIAUX M., *La résilience : «...au-delà des chocs...»*, Colloque organisé par l'association Initiatives, Libramont (28 novembre 2000).

NEUBURGER R., (1997), *Le mythe familial*, Paris, ESF éditeur.

NEUBURGER R., *Conséquences trans-générationnelles des traumatismes familiaux*,

Conférence organisée au Centre Communautaire Laïc Juif (CCLJ), Bruxelles (26 mars 2001).

POILPOT M.-P. (dir.), (1999), *Souffrir mais se construire*, Ramonville Saint-Agne, Eres.

POURTOIS J.-P., DESMET H., (2000), *Relation familiale et résilience*, Paris, L'Harmattan.

SEMPRUN J., (1994), *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

VANISTENDAEL S., LECOMTE J., (2000), *Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience*, Paris, Bayard Editions.

WERNER E.E. et SMITH R.S., (1992), *Overcoming the odds. High risk children from birth to adulthood*, Ithaca et Londres, Cornell University Press.

WIESEL E., (1994), *Tous les fleuves vont à la mer*, Paris, Editions du Seuil.

Samenvatting :

Resilientie is een relatief nieuw begrip dat verwijst naar personen die ondanks hun moeilijke levensomstandigheden en de tegenslagen van het leven, er in slagen om een nieuwe start te nemen en een normaal leven te leiden, daar waar anderen te kampen hebben met ingrijpende psychologische problemen zoals depressies of delinquentie. De vraagstelling doorheen dit artikel is te weten waarom en hoe bepaalde personen, geconfronteerd tegenover dezelfde omstandigheden, er beter dan andere in slagen zich uit de slag te trekken. Het concept van de resilientie wordt in het bijzonder toegepast op de kinderen die tijdens de Shoah ondergedoken gezeten hebben om te ontsnappen aan de deportatie. Het opzet van deze studie is een inzicht te krijgen in de aanpassingsstrategieën die op langere termijn efficiënt gebleken zijn ten einde de catastrofe te overwinnen. De auteur brengt o.m. de stelling naar voor dat de resiliente personen precies diegene zijn die er in geslaagd zijn om hun verleden doorheen een coherent levensverhaal te vertellen.

VANINA BRIERE

Les Français déportés à Buchenwald : exemple du convoi du 12 mai 1944 *

Introduction

Pendant très longtemps, l'histoire des camps de concentration et des déportés de répression est restée en arrière plan. Pourtant, juste après la guerre, dans les années 1945 à 1947, les rescapés des camps écrivent beaucoup. Très vite cette production cesse car ceux qui n'ont pas connu les camps ne veulent pas les croire. Il y a donc une longue pause dans les témoignages et ce n'est que depuis quelques années que les déportés recommencent à parler. De même la recherche universitaire s'est désintéressée de l'histoire des déportés partis

de France pendant de nombreuses années et il a fallu attendre le milieu des années 1990 pour que des travaux soient lancés.

Buchenwald est le camp des Français par excellence puisque près de 26.000 y sont passés. Aucun travail universitaire d'ensemble n'avait été mené sur ce camp avant la maîtrise que j'ai soutenue en 2000¹. Il s'agit d'une étude à 10 % de tous les convois partis de France pour le Konzentrationslager Buchenwald (KLB). Les résultats obtenus sont un élément de comparaison pour observer les spécificités du convoi qui a quitté Compiègne le 12 mai 1944 avec

¹ NDLR : Vanina Brière a soutenu à l'Université de Caen, en suite de son mémoire de maîtrise (voir ci-après en note 1) un mémoire de DEA intitulé *Les déportés français du KL Buchenwald*. Celui-ci fut déposé dans le cadre du Prix de la Fondation Auschwitz 2002-2003. Ayant été tout particulièrement apprécié par les membres du jury, ces derniers ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

2.048 Français et qui a été étudié entièrement. Ce convoi est le neuvième à partir de France pour Buchenwald et il est le plus important numériquement. Ces travaux se différencient de ceux qui ont pu être menés jusqu'à présent puisque, même s'il est évoqué dans mon étude, le thème central n'est pas la vie dans le camp. L'accent est porté sur la sociologie des déportés, les motifs d'arrestation et de déportation et enfin sur la démographie.

I - Le camp de Buchenwald

Contrairement à Auschwitz, qui était un camp d'extermination et donc destiné avant tout aux victimes de la déportation raciale, Buchenwald était un camp de concentration. Il recevait, essentiellement, des victimes de la déportation de répression. Cependant des convois de déportés de répression² ont été envoyés vers des camps d'extermination, tout comme il y a eu des déportés raciaux dirigés sur des camps de concentration, notamment au moment de l'évacuation des camps de l'Est.

Il est important de redéfinir certains termes car des amalgames ont été faits et les mots déportation et Shoah sont devenus synonymes pour le grand public. La déportation raciale s'est appliquée à des familles entières. Hommes, femmes, enfants et vieillards étaient pourchassés et envoyés dans des camps d'extermination en raison de leur appartenance à un groupe ethnique. Au contraire, la déportation de répression a

concerné des hommes et des femmes qui ont voulu s'opposer aux Allemands, qui ont été pris dans des rafles, arrêtés comme otages ou pour leurs idées. En aucun cas, la déportation de répression n'a concerné de jeunes enfants comme cela a été le cas dans le cadre de la déportation raciale. Par contre, il est vrai que parmi les déportés de répression, on trouve de jeunes adolescents de 14 ou 15 ans. Buchenwald était un camp de mort lente où l'extermination se faisait par le travail et l'épuisement. Il n'a donc pas la même histoire et organisation que les usines de mort.

A) Historique du camp de Buchenwald

En 1936, Himmler³, chef de toutes les polices et de la SS, envisagea de créer un grand camp de concentration au centre de l'Allemagne, en prévision d'une guerre qui nécessiterait l'internement et la destruction des ennemis intérieurs du Reich et, éventuellement, de ceux qui s'opposeraient à ses conquêtes à l'extérieur. Il obtint un terrain situé à 8 kilomètres de Weimar et au milieu d'une forêt. Les premiers détenus arrivèrent le 16 juillet 1937 et commencèrent la construction du camp, selon la légende, autour du chêne de Goethe, connu dans toute la région. Entre juillet 1937 et septembre 1939, Buchenwald devint une véritable ville avec des rues, des édifices en dur, des usines.

Officiellement, les camps étaient définis comme des établissements éducatifs à caractère particulier. La rééducation visait à la

¹ Vanina BRIERE, *Les déportés rescapés de Buchenwald. Etude statistique réalisée sur un échantillon de 2264 personnes*, mémoire de maîtrise sous la direction de Monsieur Jean Quellien, Université de Caen, 2000.

² Nous pouvons citer en exemple le convoi des tatoués composés de déportés de répression qui quitta la France le 27 avril 1944 pour Auschwitz II-Birkenau et qui arriva à Buchenwald le 14 mai 1944.

³ Himmler (Heinrich), né en 1900 à Munich, chef de la Gestapo à partir de 1934 et de la police du Reich en 1936, fut nommé ministre de l'Intérieur en 1943. Il dirigea la répression contre les adversaires du régime nazi et organisa l'extermination des Juifs. Arrêté par les Alliés, il se donna la mort dans sa cellule.

⁴ En allemand, la porte se dit *Das Tür*, si bien que pour tous les déportés français de Buchenwald, il s'agit de la «tour» d'entrée.

⁵ Pierre DURAND, *Les Français à Buchenwald et à Dora*, Paris, Ed. Sociales, 1977, 318 p., p. 257.

réinsertion des détenus dans la communauté du peuple. Dans les camps de concentration, on pouvait distinguer quatre groupes d'hommes :

- les adversaires politiques (communistes, opposants au régime...)
- les membres des «races inférieures» (Juifs, Tsiganes, Slaves...)
- les êtres inférieurs au point de vue de la biologie (trisomiques, déficients mentaux...)
- les criminels et les asociaux (homo-sexuels, objecteurs de conscience...).

Comme tous les autres camps, Buchenwald comportait trois zones d'une superficie totale de 400 hectares :

- les cités SS
- la zone de la Kommandantur
- Le camp proprement dit à l'intérieur des barbelés.

Ce dernier comportait deux parties très distinctes : le grand et le petit camp. Un réseau de barbelés infranchissables séparaient les deux et interdisait toute communication. Les portes étaient gardées par des détenus, bien nourris, tchèques ou polonais, tout dévoués au maître allemand.

Une large porte de fer-forgé surmontée de la devise *Jeden das Sein* qui signifie *A chacun son dû*⁴, marquait l'entrée du camp des prisonniers. En août 1944, l'affluence des détenus fut telle, que l'organisation d'un camp supplémentaire, dit camp des tentes, s'avérait nécessaire.

Le grand camp était composé de baraques en briques. Chaque baraque était formée par deux *Flügel*, ailes, pour le logement et par une partie centrale pour le service général. Chaque *Flügel* se composait d'une chambre où mangeaient les détenus et d'un dortoir à lits superposés où ils dormaient.

Le petit camp servait, d'une part, de camp d'accueil et de quarantaine, d'autre part d'abri aux invalides. Les installations y étaient plus médiocres.

Dès la fin de l'année 1937, le camp compte 2.561 détenus. De 1937 à 1945, 238.980 détenus ont été immatriculés à Buchenwald. Une grande partie de ces déportés ne séjourna que peu de temps à Buchenwald avant d'être affectés dans les Kommandos extérieurs⁵.

B) Les Français à Buchenwald

Sur les registres d'entrée du camp, les tous premiers Français enregistrés le sont dès 1940. Il s'agit de Français se trouvant en Allemagne, arrêtés et conduits à Buchenwald. Puis les premiers grands transports arrivent en 1943. Au total, 5.918 Français sont enregistrés en 1943, 17.429 en 1944 et 1.100 en janvier, février et mars 1945, mais là, il s'agit surtout de transferts de camp à camp. Seuls les déportés arrivant vivants au camp étaient immatriculés. Le graphique ci-dessous permet de voir l'évolution du nombre de Français durant le conflit dans le camp par rapport à l'effectif total des détenus.

Les Français arrivés à Buchenwald reçurent tous le triangle rouge des déportés politiques quelles que soient les raisons qui les avaient menés dans ce camp, leur croyance ou leur appartenance ethnique.

Plus de 2/3 des Français déportés au KLB (69%) sont arrivés dans les seize convois directs qui ont quitté la France pour Buchenwald entre le 26 juin 1943 et le 3 octobre 1944, date du dernier convoi parti de Belfort. Les convois les plus importants sont partis entre janvier et mai 1944, à l'époque où la répression allemande était la plus forte en France.

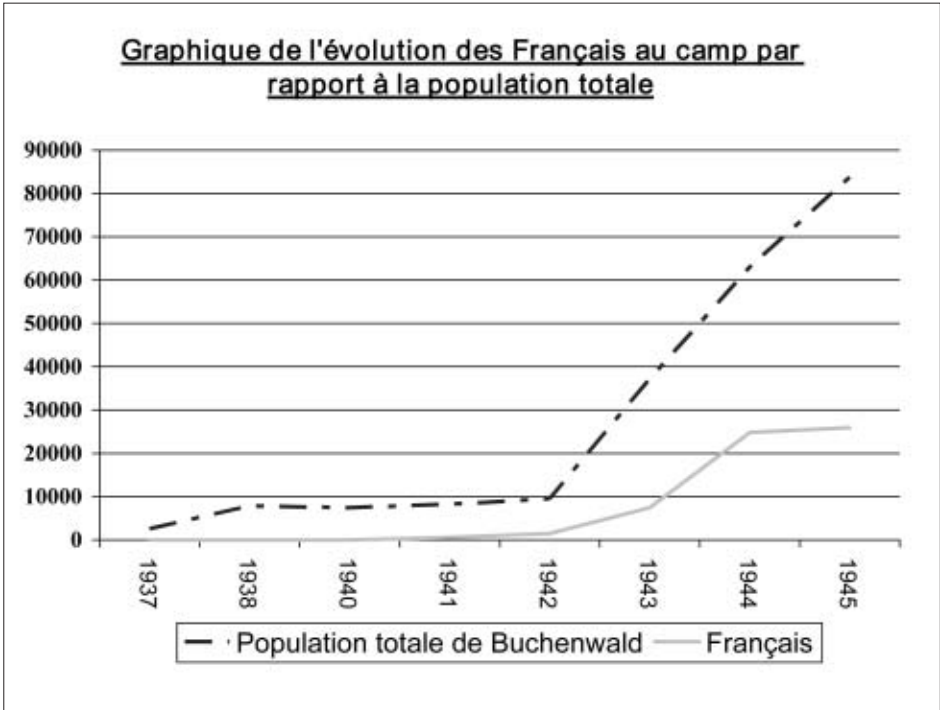


Tableau des dates d'arrivées des convois partis de France pour Buchenwald et effectifs des Français

Date d'arrivée à Buchenwald	Nombre de Français
27/06/43	832
04/09/43	820
18/09/43	873
30/10/43	832
16/12/43	825
19/01/44	1497
24/01/44	1854
29/01/44	1412
14/05/44	2048
03/07/44	359
06/08/44	844
20/08/44	1370
22/08/44	1166
10/09/44	170
06/10/44	59

Certains Français sont arrivés par les trois convois venant de Bruxelles⁶, d'autres dans des convois indirects⁷, c'est-à-dire qu'ils ont transité par un autre camp avant d'arriver au KLB, où, et c'est là l'une des découvertes importantes de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, ont été arrêtés sur le territoire du Reich et envoyés à Buchenwald⁸. D'autres encore sont arrivés à Buchenwald par des transports individuels ou de faibles effectifs.

II - La sociologie des déportés du convoi du 12 mai 1944

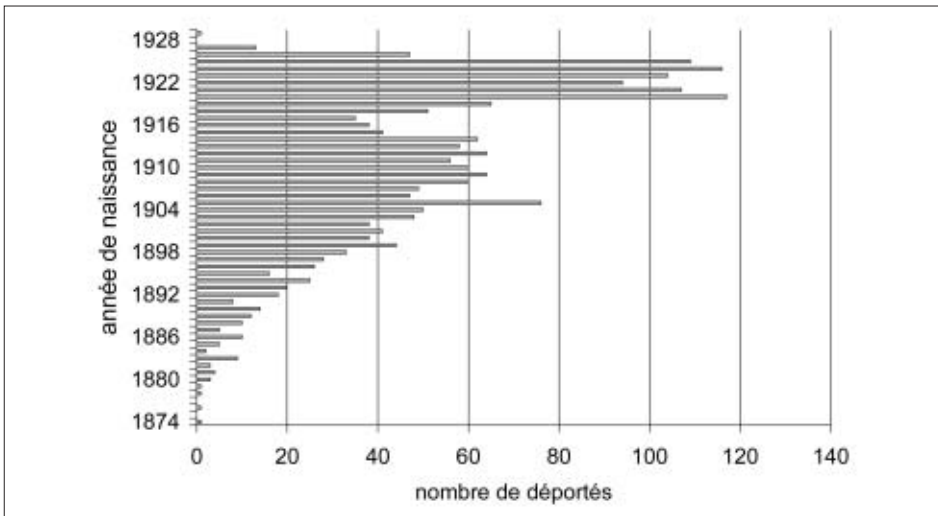
Pendant longtemps on s'est seulement préoccupé de la vie que les détenus avaient

menée dans les camps de concentration et grâce aux témoignages, on la connaît relativement bien. En revanche, on ne sait que très peu de choses sur les déportés eux-mêmes. On ignore leurs âges, leurs milieux socio-professionnels, leurs origines géographiques, les motifs qui les ont conduits dans les camps mais aussi leur devenir une fois au camp. C'est donc sur ces aspects, qui font défaut à la recherche actuelle, que nous avons décidé de mener des travaux.

A) Les âges

La lecture du graphique ci-dessous montre que les dates de naissance des déportés du convoi parti de Compiègne le 12 mai 1944 s'échelonnent de 1874 à 1929.

Graphique des années de naissance des déportés du convoi du 12 mai 1944



⁶ Le premier de ces convois est arrivé au KLB le 9 mai 1944 avec 907 déportés, le second, le 22 mai 1944 avec 891 détenus et enfin le dernier est arrivé le 19 juin 1944 avec 574 personnes.

⁷ Le 21 mai 1943, 50 détenus français arrivent à Buchenwald, mais ils étaient passés, auparavant, par le camp de Mauthausen. Le 14 mai 1944, le convoi des tatoués arrive au KLB. 1.700 hommes, pour la plupart des résistants, quittent Compiègne le 27 avril 1944. Ils arrivent à Auschwitz II-Birkenau le 30 avril. Ils sont tatoués du matricule 184.936 au matricule 186.590. Le 12 mai 1944, 1.578 tatoués sont transférés à Buchenwald où ils arrivent le 14 mai 1944.

⁸ Voir le *Livre-Mémorial des déportés arrêtés par mesure de répression. France 1940-1945*. Des travaux universitaires sur les Français arrêtés sur le territoire du Reich puis envoyés en camp de concentration ont été lancés par Arnaud Boulligny sous la direction de Jean Quellien.

Une tranche d'âge se détache dans cette population. Il s'agit des personnes nées entre 1920 et 1925. Elles sont 647 (31,6%). Les années 1920 à 1922 correspondent aux années de réquisition pour les STO⁹. De nombreux jeunes gens ont refusé de partir travailler en Allemagne. Certains ont gagné le maquis, d'autres se sont cachés dans les campagnes ou ont rejoint les Forces France Libre... Cette même tranche d'âge se détache dans l'étude à 10% puisque 33,5 % des déportés de Buchenwald sont nés entre 1920 et 1925. D'autre part, les déportés de cette tranche d'âge, que nous avons rencontrés, expliquent que le fait qu'ils étaient jeunes avait été pour beaucoup dans leur engage-

ment car ils n'avaient pas de famille à charge et ils étaient moins résignés que leurs aînés.

Comme lors de l'étude à 10 %, nous avons remarqué que les personnes nées avant 1900 sont fort peu nombreuses. Les hommes nés avant 1900 font partie des classes d'âge creuses des victimes de la première guerre mondiale alors que ceux nés entre 1920 et 1925 sont les enfants du petit «baby-boom» de l'après première guerre mondiale.

Les personnes à s'être investies très fortement dans la défense de leur pays avaient essentiellement entre 18 et 40 ans, c'est le cas de 1.570 Français sur les 2.048 du convoi, soit plus de 76%.

⁹ STO : Service du Travail Obligatoire. Il fut créé par Pierre Laval le 16 février 1943 afin de fournir à l'Allemagne de la main-d'œuvre pour ses entreprises. Il se substituait aux réquisitions mises en place en septembre 1942 et à la relève qui avait fait appel à des volontaires pour aller remplacer dans les usines allemandes les prisonniers de guerre. La relève n'avait eu qu'un succès limité d'où la mise en place du STO qui, lui, était obligatoire. Une grande partie des hommes nés entre le 1^{er} janvier 1920 et le 31 décembre 1922, soit trois classes d'âge du baby-boom d'après guerre, furent mobilisées pour partir en Allemagne. L'efficacité de cette mesure fut limitée : au total, peut-être 700.000 hommes furent mobilisés pour partir en Allemagne au titre du STO et de la relève. Certains jeunes rejoignirent le maquis pour y échapper. Le STO fut sans doute l'un des apports les plus importants de la collaboration à l'occupation allemande.

¹⁰ Les dossiers statuts sont conservés dans les services de la DMPA, bureau des archives du monde combattant, au ministère de la Défense à Caen. Il s'agit de dossiers remplis par les déportés ou leur famille dans le but d'obtenir un statut et une pension. Dans ces dossiers, on retrouve l'état civil, des informations sur l'arrestation, les actions dans la Résistance, l'internement en France et le parcours en Allemagne. Ces dossiers réunissent également différentes pièces d'archives concernant le demandeur.

¹¹ I.N.S.E.E., *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 10 mars 1946*, volume III : *Population active*, 1952, 543 p.

¹² Les professions indiquées sur les fiches de rapatriement ou dans les dossiers statuts ne semblant pas toujours distinguer les exploitants des salariés agricoles, nous avons préféré les regrouper.

¹³ Les marins et les pêcheurs forment une infime minorité à l'intérieur de cette catégorie, essentiellement composée en fait de paysans.

¹⁴ Non compris les patrons de l'artisanat, figurant dans une autre rubrique.

¹⁵ Dans cette catégorie figurent les instituteurs, conformément au classement adopté par le recensement de 1946.

¹⁶ Outre les médecins, notaires, avocats, architectes, journalistes, artistes... figurent dans cette catégorie les prêtres, conformément au classement du recensement de 1946.

¹⁷ Nous respectons ici le classement adopté par l'I.N.S.E.E. pour le recensement de 1946. À noter que les employés de commerce ont été retirés de cette catégorie pour être rangés dans celle de l'artisanat-commerce.

¹⁸ Il s'agit uniquement des ouvriers de l'industrie (métallurgie, textile, usines diverses...) à l'exclusion des ouvriers de l'artisanat (garçons bouchers, ouvriers maçons, coiffeurs, boulangers...) classés dans la catégorie «artisanat et commerce».

¹⁹ Figurent dans cette catégorie outre les hommes n'exerçant aucune activité, les étudiants.

B) Les structures socioprofessionnelles du convoi du 12 mai 1944

Il est difficile de travailler sur les professions et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, dans les dossiers statuts¹⁰, notre source principale, les déportés indiquent souvent la profession qu'ils exercent au moment où ils font la demande et non pas la profession qu'ils exerçaient au moment de leur arrestation et de leur déportation. Nous avons aussi relevé la profession indiquée sur la fiche de rapatriement, mais nous ne savons pas s'il s'agit de la profession qu'ils exerçaient avant leur détention à Buchenwald, ce qui semble le plus vraisemblable, ou s'il s'agit de la profession qu'ils ont exercée au camp. Le problème ne se pose pas pour les dossiers des personnes mortes en déportation dans lesquels, par définition, seule la profession avant la déportation est indiquée.

S'il est difficile de se fier, a priori, aux professions déclarées dans les dossiers statuts ou sur les fiches de rapatriement, il est aussi difficile de prendre en compte celles qui sont indiquées sur les sources allemandes. En effet, lors de leur arrivée au camp, beaucoup de déportés n'ont pas déclaré leur véritable profession pour éviter les représailles ou d'être affectés à un Kommando trop dur.

Sur les 2.048 Français qui composent le convoi du 12 mai 1944, nous avons retrouvé la profession pour 2.044.

Toutes les catégories socioprofessionnelles sont représentées et toutes ont été atteintes, cependant pas dans les mêmes proportions. Il est ici nécessaire de comparer la part de chaque catégorie parmi les déportés avec celle qu'elle occupe pour l'ensemble de la population française. Une série de problèmes méthodologiques se pose alors.

Tous les déportés n'exerçant pas une profession (étudiants, hommes sans profes-

sion...), il faut opérer la comparaison non pas avec la seule population active mais avec l'ensemble de la population française (actifs et non actifs) de 14 ans et plus. Ces données ont été fournies par le résultat du recensement de 1946¹¹. Il convient par ailleurs, afin d'éviter un éparpillement peu propice à l'analyse, de répartir les déportés entre quelques grandes catégories socioprofessionnelles, mais en prenant soin de les calquer exactement sur celles du recensement de 1946 afin de pouvoir procéder ensuite à des comparaisons pertinentes. Dans ce domaine, certaines professions indiquées s'avèrent sources de difficultés : sur de nombreuses fiches de rapatriement comme dans de nombreux dossiers statuts, on trouve souvent des indications imprécises telles que : «boulangier», «charpentier», «coiffeur», «boucher», «maçon»... sans que l'on sache si l'individu concerné est un patron ou un ouvrier. Dans ces conditions, il est apparu inévitable de regrouper toutes les personnes travaillant dans les secteurs de l'artisanat et du commerce, quel que soit leur statut (patrons ou ouvriers/employés), ceci à la fois pour les déportés et pour la population française considérée dans son ensemble.

Au total, nous avons donc défini huit grandes catégories socioprofessionnelles :

Paysans¹², marins, pêcheurs¹³

Patrons de l'industrie¹⁴

Cadres supérieurs¹⁵

Professions libérales¹⁶

Commerce et artisanat (patrons, ouvriers et employés regroupés)

Employés et cadres inférieurs¹⁷

Ouvriers¹⁸

Sans profession¹⁹.

Tableau des catégories socioprofessionnelles des déportés du convoi du 12 mai 1944 comparées à l'ensemble de la population masculine française de 14 ans et plus

Catégories socioprofessionnelles	Population française masculine de 14 ans et plus	Déportés du convoi du 12 mai 1944	Echantillon à 10 %
Paysans+marins/pêcheurs	29,3%	12%	5,1%
Patrons de l'industrie	0,4 %	1,2%	1,7%
Cadres supérieurs	3,8%	3,2%	10,1%
Professions libérales	1,1%	5,1%	2,5%
Commerce/artisanat	19,8%	20,3%	27,7%
Employés+cadres inf.	11,9%	13,3%	26,1%
Ouvriers	18,2%	40%	23,1%
Sans profession	15,5%	4,7%	3,9%

La première chose à noter est la sous-représentation de la catégorie «sans profession» (4,7% des déportés du convoi du 12 mai 1944 contre 15,5% de la population française masculine de 14 ans et plus) et de celle des «paysans, marins/pêcheurs» (12% des déportés contre 29,3% au sein de la population masculine française de 14 ans et plus). Notons que la sous-représentation de la catégorie «paysans, marins/pêcheurs» est beaucoup plus nette dans notre étude à 10% : seulement 5,1 % des déportés entrent dans cette catégorie. Cette sous-représentation s'explique par le

fait que la majorité des déportés français du convoi du 12 mai 1944, comme la majorité des déportés de Buchenwald, sont des résistants. La Résistance est avant tout un phénomène urbain²⁰ qui s'est d'abord développé dans les milieux intellectuels ou chez des personnes qui avaient accès à la culture. C'est pour cette raison que les catégories «professions libérales» (5,1% des déportés du convoi du 12 mai 1944 contre 1,1% de la population active masculine de 14 ans et plus) et «patrons de l'industrie» (1,2% des déportés contre 0,4% de la population française masculine de 14 ans et plus)

²⁰ Cf. colloque international de l'IHTP tenu à Cachan les 16-18 novembre 1995.

²¹ Sur les 100 personnes arrêtées uniquement pour leurs idées communistes, nous ignorons la date d'arrestation pour 35 d'entre-elles. En revanche, nous savons que 25 étaient emprisonnées depuis 1940, 21 depuis 1941, 14 depuis 1942, 3 depuis 1943 et que seulement 2 n'avaient fait que quelques mois de prison puisqu'elles ont été arrêtées en 1944.

²² Les hôteliers représentent à eux seul près de 3 % des déportés du convoi du 12 mai 1944.

²³ Sur les 400.000 cheminots que comptait la SNCF au début de la guerre, il est impossible de dire avec exactitude combien ont activement participé, sous une forme ou sous une autre, à l'action de la Résistance. Cette action collective, qui n'a été généralisée dans aucun autre service national, les cheminots l'ont menée en restant à leurs postes. Des cheminots particulièrement patriotes et bien placés pour aider les Alliés ont fait assaut d'activités diverses dans le cadre d'une profession qui, peut-être plus que la plupart des autres, permettait des interventions rapides et militairement efficaces. Les services que pouvaient rendre les cheminots étaient multiples et importants. Ils ont commencé par donner des renseignements puis ont procédé à des passages et ils ont effectué des sabotages. Sans difficultés, ils pouvaient se livrer à la guerre des étiquettes, au camouflage du matériel... Les Allemands redoutaient ces activités clandestines. Ce sont les cheminots qui, dans les dépôts, faisaient s'effondrer une locomotive dans une fosse, bloquant la plaque tournante et toutes les machines garées sous la retonde. Ce sont les cheminots qui chaque fois que le maquis arrêtait un train de marchandises pour en faire descendre les hommes et lancer le convoi en direction d'une charge d'explosifs, se chargeaient de remettre la locomotive en route.

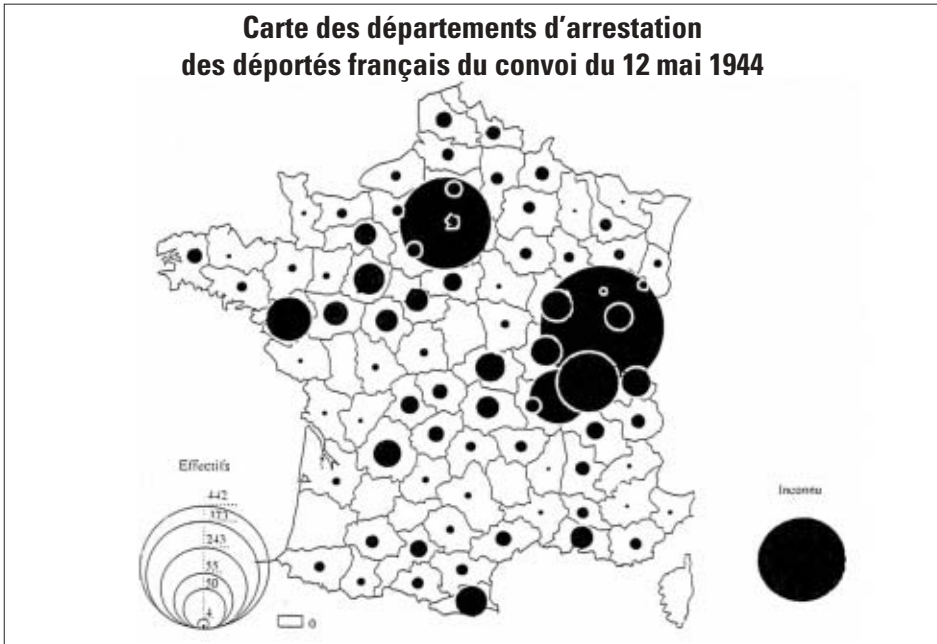
sont largement représentées et même supérieures à l'ensemble de la population française intégrant cette rubrique.

Nous pouvons également souligner la sur-représentation de la catégorie «ouvriers» : 40% des déportés du convoi du 12 mai 1944 contre 18,2% de la population masculine active de 14 ans et plus. Nous avons déjà noté cette sur-représentation lors de nos recherches pour la maîtrise, cependant la proportion n'était pas aussi grande (23,1 % des déportés entraient dans la catégorie «ouvriers»). Ce phénomène s'explique par le fait que de nombreux communistes ont été déportés à Buchenwald et c'est dans cette catégorie socioprofessionnelle que nous retrouvons le plus de militants de cette tendance politique. A noter que ces militants ont été internés dans de nombreuses prisons avant d'être envoyés à Compiègne²¹. Le convoi du 12 mai 1944 regroupe des déportés avec un long internement derrière eux. De plus ce convoi est constitué de nombreux rafles donc essentiellement d'ouvriers puisque les rafles se pratiquaient en milieu urbain.

20,3% des déportés du convoi du 12 mai 1944 entrent dans la catégorie «commerce et artisanat» alors que celle-ci représente 19,8% de la population masculine active de 14 ans et plus. De nombreux réseaux et mouvements prenaient contact avec des hôteliers, des commerçants, des cafetiers... Il était facile pour les personnes exerçant ces professions de servir d'intermédiaire. Leur rôle au sein de la Résistance ne se limitait pas là. Les hôteliers²² recueillaient les résistants traqués, cachaient des personnes... Fréquemment les réunions se tenaient dans un café, un hôtel... Une nuance est à apporter. Notre étude à 10 % révélait que 27,7% des déportés appartenaient à la catégorie «commerce/artisanat».

Malgré la large palette des professions, certaines corporations se démarquent plus, notamment celle des cheminots. Sur les 2.048 déportés du convoi du 12 mai 1944, près de 5% étaient des cheminots²³, soit proportionnellement deux fois plus qu'au sein de la société française.

C) Origines géographiques



Le département du Jura est le premier à se distinguer : 21,7% des déportés du convoi y ont été arrêtés. Les grandes rafles qui ont eu lieu dans le Jura, notamment à Saint-Claude, sont à l'origine de ce nombre. La même explication s'applique à l'Ain puisque 6,3% des déportés y ont été arrêtés. Ces rafles font de ce convoi un convoi particulier puisque dans notre étude à 10 %, le Jura représente 2,6 % des départements d'arrestation et l'Ain 1,2% des départements d'arrestation.

14,2% des déportés ont été arrêtés dans le département de la Seine contre 15 % dans notre étude à 10%. Il faut rappeler que la Résistance était avant tout un phénomène urbain et qu'elle avait ses racines dans les villes. La Seine étant le département le plus urbanisé de l'époque, il n'est pas étonnant de trouver autant de déportés arrêtés dans la Seine. Paris et sa banlieue était un point de rencontre important pour de nombreux résistants. L'étendue faisait qu'on pouvait s'y cacher aisément, s'y rencontrer plus facilement et se fondre dans l'anonymat avec moins de difficultés qu'en province.

Ces explications s'appliquent également au département du Rhône. 4,6% des déportés contre 2,9 % dans notre étude à 10 %, y ont été arrêtés. Très tôt Lyon a été l'un des foyers nationaux de la Résistance française.

L'Auvergne se distingue car de nombreux maquis se sont constitués dans cette région et la Résistance y a été très active.

Un autre secteur se démarque, il s'agit des départements situés entre la Loire et Paris. La Résistance a été très présente dans cette région. Des réseaux entiers ont été démantelés. En février 1944, dans la Sarthe, les Allemands arrêtaient les 15 membres du réseau Action. A Fercé, dans la Loire-

Inférieure, les 9 membres du réseau Oscar Buckmaster sont pris, à Nantes en avril 1944, 24 membres du Front National sont arrêtés après qu'un des membres du groupe ait parlé sous la torture. A Tours, dans l'Indre-et-Loire, 28 personnes du Front National ont été arrêtées en février 1944 après qu'un membre de la Gestapo se soit infiltré dans leurs rangs. Ces départements se trouvent dans la zone d'influence de la Seine, ce qui explique leur implication dans la Résistance.

Le département des Pyrénées-Orientales se distingue lui aussi. Dès le début du conflit, il a une place importante car il est l'un des points de passage pour rejoindre les FFL via l'Espagne. Ceci est toujours le cas en 1944 mais en plus, le réseau ORA est démantelé à Thuir. Les Allemands procédèrent à 12 arrestations.

Quasiment tous les autres départements sont représentés, seuls les Landes (1,2 % dans notre étude à 10 %), le Lot-et-Garonne (0,5% dans notre étude à 10%), la Lozère, les Deux-Sèvres (0,3 % dans notre étude à 10%) et le Tarn-et-Garonne (0,4 % dans notre étude à 10%) sont absents. Ajoutons qu'à part les quelques exemples cités ci-dessus, tous les autres départements sont compris entre 0,1% et 0,9%.

D) Typologie des motifs d'arrestation

Nous avons choisi de diviser les motifs d'arrestation en cinq grandes catégories, présentées ci-dessous avec les résultats obtenus.

²⁴ Au milieu de mai 1941, le PC charge G. Marrane de constituer un Front national de lutte pour l'indépendance de la France fédérant toutes les oppositions à Vichy.

²⁵ Francs-Tireurs Partisans Français.

Nombre d'arrestations par grandes catégories

Catégories	Effectifs	Pourcentages
Droit commun	5	0,3
Raflés/otages/indésirables	619	30,2
Résistance civile	165	8
Résistance organisée	955	46,6
Sans motifs/inconnus	306	14,9
Total	2048	100

1) La résistance organisée

Nous y avons fait entrer ici toutes les personnes qui étaient membres d'un réseau ou d'un mouvement, ce qui représente 46,6% des déportés contre 65,6 % dans notre étude à 10%.

En juin 1940, la thèse du refus de la capitulation et donc de la résistance à l'ennemi, ne rencontre que peu d'amateurs. Rares sont ceux qui entendent l'appel du 18 juin, plus rares encore ceux qui y répondent. Cependant «faire quelque chose» reste l'obsession de ceux qui refusaient l'ordre allemand en France.

En zone occupée, divers groupes se forment dès 1940. Cependant, la coordination est inexistante entre ces groupuscules isolés. La population, séduite par le discours de Pétain, leur était hostile.

L'été 1941 apparaît comme le premier grand tournant de l'histoire de la Résistance. Les patriotes qui en 1940 ont refusé l'armistice et l'occupation assument la dimension de guerre civile que comporte leur combat.

Beaucoup de communistes ou proches des communistes se trouvent dans ce convoi, 25,9% faisaient partie du Front National²⁴ et 11% des FTPF²⁵. Ces deux organisations sont les plus représentées et dépassent très largement les autres. Le gouvernement Daladier, par le décret-loi du 26 septembre 1939, fait interdire le parti communiste mais pour comprendre l'attitude résistante de ces

communistes en 1940-1941, il faut remonter au pacte germano-soviétique du 23 août 1939. Depuis 1938, après deux années de forte croissance, le PC est en recul sur tous les tableaux et ce recul se transforme en effondrement après la signature du pacte. Les consciences militantes sont ébranlées, les effectifs fondent, un tiers des parlementaires renie le parti. Après la défaite, la reconstruction du parti est spectaculaire et la direction nationale se reforme rapidement. Dès septembre 1939, le PC fait l'expérience de la clandestinité. Après la publication du décret-loi, des centaines de cadres et d'élus du parti subissent l'internement. De septembre 1939 à juin 1940, le PC connaît les heures les plus noires de son existence. Le Front National est créé par le PC en mai 1941 et comme le PC avant-guerre, il est surtout influent en zone occupée. Son but est de réunir des patriotes de toutes origines. Ainsi des communistes y côtoient des radicaux, des démocrates-chrétiens, des conservateurs et même des anciens du PSF et des ecclésiastiques. En fait derrière cet œcuménisme politique, les communistes occupent tous les postes à responsabilités. Mêlant jacobinisme et activisme, le PC utilise le Front National pour pénétrer la Résistance. Certains résistants de la première heure se montrent hostiles au Front National. Cependant, le Front National, outre le fait qu'il suscite la mobilisation des ardeurs résistantes, aide le PC à réintégrer le jeu politique et prépare son

grand bond en avant de la Libération²⁶. Au début 1942, Staline réclame une intensification de la lutte armée et en avril 1942 les FTPF, sont créés et ils arment les premiers maquis.

3,4% des déportés de ce convoi appartiennent au mouvement Combat²⁷ et 0,2% au mouvement Libération Sud qui sont deux des principaux mouvements de la zone sud depuis les années 1941-1942. Libération se différencie de Combat par sa structure plus légère. On trouve la même division entre l'action paramilitaire (Aubrac) et l'action politique (Brunschwig), dont la mission essentielle est la diffusion de *Libération*, le périodique clandestin du mouvement, tiré à 35.000 exemplaires en 1942. Cependant, les groupes militaires de Libération ne peuvent rivaliser avec l'Armée secrète de Combat. En fait, Libération est un mouvement avant tout politique, exprimant un refus de Vichy beaucoup plus radical que Combat et s'affichant chaque jour plus révolutionnaire et plus marqué à gauche.

Les membres de l'Armée Secrète représentent 10%. Cette branche du MLN²⁸ est strictement cloisonnée et divisée en trentaines et en sizaines.

Certains des grands mouvements nationaux sont présents, c'est le cas du CDLL²⁹, de l'OCM³⁰ ou de l'ORA³¹.

2,7% appartiennent aux réseaux Buckmaster. Ces réseaux doivent leur nom au colonel Buckmaster qui dirigea la branche française du SOE (*Special Operation Executive*), créé par Churchill au cours de l'été 1940 et dépendant du *War Office*, ministère de la guerre britannique. Des membres d'autres réseaux ont été déportés dans ce convoi, tel Manipule, qui était le seul réseau important issu d'un mouvement, à savoir le CDLR³², Centurie Navarre, Alliance...

3,4% ont rejoint les maquis. Il n'était pas rare de trouver dans les maquis des jeunes réfractaires au STO qui avaient préféré prendre les armes et passer dans la clandestinité plutôt que d'aller travailler en Allemagne.

Beaucoup de déportés, membres d'un réseau ou d'un mouvement, servaient d'agent de liaison. Leur rôle était essentiel. Ils avaient pour tâches de transporter le courrier, de transmettre des messages verbaux, par exemple lorsqu'il s'agissait d'organiser un rendez-vous ou une réunion. Mais les agents de liaison ont aussi été mis à contribution pour assurer le transport ou le convoiement, en bagages enregistrés, des paquets de tracts ou de journaux clandestins.

La lutte contre l'occupant n'implique pas forcément l'appartenance à un réseau ou à un mouvement. De nombreux Français ont montré leur hostilité à l'occupant par leur comportement sans qu'ils s'engagent dans une organisation de résistance.

²⁶ Pour plus d'information sur ce sujet, il faut se reporter à la thèse de Daniel VIRIEUX, *Le Front National de lutte pour la Liberté de l'indépendance de la France*, thèse de doctorat d'histoire, Paris VIII, 1995.

²⁷ En novembre 1941, après la fusion des organisations de Frenay et de De Menthon, Combat devient l'un des plus puissants et structurés mouvements de résistance.

²⁸ Le MLN a été fondé en 1940 par Frenay. À la fin de 1941, le MLN comprend trois branches : l'Armée Secrète, le renseignement et la propagande. Fort à l'origine dans le sud-est, le mouvement se diffuse dans toute la zone sud et dispose d'une antenne en zone nord.

²⁹ Ceux de la Libération. Ce mouvement fait partie des cinq principaux mouvements qui finissent par s'imposer en zone nord avec Ceux de la Résistance, l'Organisation Civile et Militaire, Libération Nord et le Front National.

³⁰ Organisation Civile et Militaire.

³¹ Organisation de Résistance de l'Armée.

³² Ceux de la Résistance.

2) La résistance civile

Sont prises en compte ici, toutes les personnes qui par leur attitude ont exprimé leur hostilité aux Allemands : propos anti-allemands, écoute de la radio anglaise, collecte de fonds pour fleurir des tombes des aviateurs alliés... Mais cette catégorie englobe aussi les personnes qui ont commis des actes de résistance sans pour cela appartenir à un réseau de la résistance organisée, à savoir sabotage de fils télégraphiques, inversion de panneaux indicateurs, cache d'armes, passage de la frontière franco-espagnole pour rejoindre les Forces Françaises Libres stationnées en Afrique du Nord, détournement du courrier... et celles qui ont apporté leur aide à la Résistance sans pour cela s'être engagées proprement dit dans leur action, c'est le cas des personnes qui ont ravitaillé le maquis, recueilli des aviateurs, caché des résistants traqués, fourni de faux papiers ou de fausses cartes de ravitaillement... Mais un acte de résistance civile n'est pas forcément individuel. La participation à des manifestations ou à des grèves entre aussi dans cette catégorie.

Au total, 8 % du convoi se retrouve ici contre 19,7 % dans l'étude à 10 %.

3) Les raflés, les otages et les indésirables

a) Les raflés

26% des personnes de ce convoi sont des raflés contre 5,3 % dans l'étude à 10 %.

L'Ain : les rafles de Nantua et d'Oyonnax

Le 6 décembre 1943, une expédition punitive est organisée par les maquis des environs contre les époux Payan, collaborateurs notoires, qui sont promenés nus dans les rues de Nantua et d'Oyonnax avec sur le corps des marques de croix de Lorraine et de croix gammée.

Huit jours plus tard, le 14 décembre 1943, les troupes d'occupation exercent de tragiques représailles sur la population de ces deux villes. 500 militaires allemands environ appartenant vraisemblablement à des formations de police et de S.S. débarquent vers 8 heures à Nantua où ils ont été amenés par train spécial. Après avoir cerné la ville, ils rassemblent dans la gare tous les hommes valides trouvés dans les rues et les immeubles. 150 d'entre eux dont certains avaient moins de 25 ans et certains plus de 40, sont conservés comme otages et embarqués par voie ferrée en direction de Bourg, pour être ensuite dirigés, le lendemain matin, sur Compiègne. Déportés à Buchenwald, 91 meurent en déportation.

Par ailleurs, le commandant Vercher, capitaine de gendarmerie à Nantua et Monsieur Allante, premier adjoint au maire de cette ville, sont arrêtés et conduits dans des voitures de police allemandes au fort de Montluc à Lyon. Le commandant Vercher est libéré environ quatre mois plus tard alors que Monsieur Allante est déporté en Allemagne où il meurt.

A Nantua, le 10 février 1944, vers 12h30, trois policiers allemands en civil et deux officiers S.D. se présentent à la brigade de gendarmerie. Ils se font remettre toutes les armes et munitions et donnent l'ordre à tous les gendarmes présents de les suivre à l'hôtel de Lyon en vue de leur faire subir un interrogatoire sur l'existence et les liaisons des maquis environnants. Ils gardent prisonniers l'adjudant-chef Maréchal, l'adjudant Donet, le maréchal des logis chef Barbe et les gendarmes Vernet, Chevalon et Oviste. Ces militaires sont embarqués par voie ferrée le 12 février avec 24 autres personnes arrêtées dans la commune.

A Oyonnax, une colonne allemande accompagnée de miliciens débarque le 11 février et appréhende à leurs domiciles et dans les rues 200 hommes âgés environ de 18 à 62

ans. Elle les conduit à l'hôtel des Postes de la Ville. Les officiers allemands se rendent au commissariat de Police où ils vérifient l'identité de chaque otage. 29 personnes sont maintenues en détention. Cinq recouvrent la liberté le lendemain à Nantua alors que les autres montent dans des camions qui les conduisent à Compiègne.

En représailles contre la présence de maquis dans la région, les troupes allemandes débarquent de nouveau à Oyonnax le 9 avril. Elles raflent environ 800 à 1.000 personnes, dont quelques femmes. Après un contrôle d'identité, 63 otages prennent un car pour Bellegarde. Après un nouvel interrogatoire, ils sont dirigés en train sur Lyon. Le même jour cinq personnes sont arrêtées à Nantua³³.

Le Jura : les grandes représailles d'avril 44

Devant l'incapacité des forces de répression françaises à mater le maquis dans la région, les Allemands envoient environ 1.500 hommes, selon le sous-préfet³⁴, à Saint-Claude.

Le 7 avril 1944, le commandement allemand annonce le début d'une opération de la division 157 dans la région montagneuse du lac de Genève. Cette opération se concrétise par l'arrivée d'une division portée qui quadrille la région comprise entre la Bienne et la chaîne du Jura. À Saint-Claude, la loi mar-

tiale est proclamée le 7 avril au matin : la circulation est interdite dans la région comprise entre le département de l'Ain et la route de Saint-Laurent au col de la Faucille, la population est consignée, toutes les communications sont suspendues et le couvre-feu fixé de 20 heures à 6 heures. Les Allemands rencontrent leur première résistance à La Versane où ils engagent le combat contre les maquisards du camp Martin qui perdent quatre hommes tandis que les pertes allemandes, assez considérables, ne sont pas chiffrées. Les premiers détachements allemands arrivent à Saint-Claude dès 4 heures du matin. Les principaux hôtels sont perquisitionnés. 20 personnes sont immédiatement arrêtées dont M. Mermet, l'ancien maire destitué et M. Delacour, le nouveau maire nommé par Vichy. Tous deux sont déportés. Les locaux de «La Fraternelle», une coopérative, sont occupés sur le champ et ses succursales fermées car les Allemands savent qu'elle ravitaille le maquis.

Le dimanche 9 avril, à Saint-Claude, la population est informée que sous peine de mort tous les habitants de 18 à 45 ans doivent se rassembler à 10 heures sur la place du Pré. 2.000 personnes y sont gardées jusqu'à 14 heures. 307, la plupart âgées de 18 à 25 ans, sont embarquées pour Bourg d'où elles sont dirigées sur Compiègne puis déportées à Buchenwald. À ces mesures s'ajoutent

³³ Les représailles se poursuivent, le 14 juillet 1944, les troupes allemandes, plus nombreuses que les maquisards, contraignent ces derniers à abandonner les villes d'Oyonnax et Nantua qu'ils occupaient depuis le débarquement allié (6 juin 1944). Le 19 juillet, les Allemands rassemblent la population d'Oyonnax sur la place des Ecoles. 120 hommes sont conduits en camion à Bourg où 67 arrestations sont maintenues, les autres étant libérés après plusieurs jours de détention. À Nantua, les Allemands arrêtent 10 personnes ce jour-là.

³⁴ Selon un rapport du sous-préfet trouvé dans un dossier statut.

³⁵ La LVE, la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme, est une organisation militaire regroupant des Français volontaires pour combattre sur le front de l'Est aux côtés de l'Allemagne nazie. Elle est créée le 7 juillet 1941, un mois après l'invasion de l'URSS par l'Allemagne hitlérienne, sur l'initiative de Jacques Doriot, chef du Parti populaire français, et de Marcel Déat, chef du Rassemblement national populaire. Les volontaires sont peu nombreux, principalement des représentants de la petite bourgeoisie et des repris de justice, ainsi que quelques notables. Les 4.000 volontaires portent l'uniforme de l'armée allemande, frappé d'un écusson tricolore. Au début de 1945, les légionnaires sont intégrés dans la division SS Charlemagne. Beaucoup trouvent la mort dans les derniers combats en Allemagne, d'autres en France sont exécutés pendant l'épuration.

³⁶ C'est le cas, par exemple, pour le convoi ayant quitté Toulouse pour Buchenwald le 31 juillet 1944.

pillages, incendies et nouvelles arrestations, déportations et exécutions.

b) Les otages

1,3% des personnes sont des otages contre 1,5% dans l'étude à 10 %. Ils ont souvent été pris après des attentats qui visaient les Allemands. Ces derniers arrêtaient alors des personnes au hasard pour dissuader les auteurs de ces actes de récidiver.

Dans une commune, le maire est arrêté comme otage après qu'un soldat allemand ait été blessé dans une embuscade tendue par le maquis de la région durant le mois d'août 1943.

Maxime D. a été arrêté sur son lieu de travail dans le IX^{ème} arrondissement de Paris parce qu'une manifestation s'était produite lors d'un défilé de la LVF³⁵ en janvier 1944.

Dans certains cas, les Allemands connaissent les auteurs et prennent les otages directement dans la famille de ces derniers. C'est le cas de Jean A. qui a été arrêté et déporté à la place de son cousin qui avait tiré sur un milicien à Bordeaux en janvier 1944, ou de Lucien T. arrêté en janvier 1944 et déporté à la place de son frère, un résistant du Jura recherché par la Gestapo.

c) Les indésirables

Nous avons considéré comme indésirables toutes les personnes qui «dérangeaient» les Allemands ou le gouvernement de Vichy et qui ont été arrêtées et déportées pour cette raison soit 5,8 % de ce convoi contre 7,2 % dans notre étude à 10 %. Parmi eux, on trouve des Juifs mais en très petit nombre : 3 personnes sont arrêtées pour leur appartenance raciale. Il peut s'agir de personnes arrêtées au cours d'une rafle qui ne visait pas la communauté juive mais ces personnes reconnues comme israélites, ont été emmenées avec les autres dans un lieu de rassemblement destiné aux personnes qui étaient arrêtées en dehors des persécutions raciales.

Les Français arrêtés pour leurs origines raciales déportés à Buchenwald sont arrivés à Buchenwald après un transfert ou au cours de leur évacuation notamment au début de l'année 1945 après l'évacuation d'Auschwitz et de Gross Rosen. Cependant nous savons que des Juifs arrêtés pour leur «qualité» de Juif ont été envoyés à Buchenwald dans des convois directs partis de France³⁶, mais ils restent peu nombreux.

100 personnes du convoi ont été arrêtées uniquement parce qu'elles étaient communistes. Ceci renforce le nombre de déportés communistes envoyés à Buchenwald par ce convoi puisque ces 100 personnes s'ajoutent aux 247 membres du Front National et aux 105 membres des FTPF ce qui nous laisse penser que 452 personnes soit 22% du convoi sont communistes ou proches des communistes. Après le décret de Daladier interdisant le parti communiste, de nombreux militants ont été incarcérés puis libérés. Beaucoup, après leur période d'internement infligé par les tribunaux militaires, se sont vus informer que le préfet ordonnait leur internement administratif et après quelques mois passés au camp d'internement de Saint-Sulpice, ils étaient envoyés à Compiègne d'où ils partaient pour les camps de concentration. Ce fut le sort réservé à la majorité des communistes arrêtés à partir de 1939.

4) Les droit commun

Ils représentent 0,3% des déportés du convoi contre 2,7 % dans notre étude à 10 %. Pour ces déportés un rapport du préfet de police se trouve dans le dossier statut et il permet d'affirmer qu'il s'agit de droit commun. Ces personnes ont été arrêtées pour vol, proxénétisme, viol, attaque à main armées, faux et usage de faux...

Il reste difficile de connaître le nombre exact de déportés de droit commun car la majorité d'entre eux n'a jamais constitué de dossiers

en vu de l'obtention du titre de déporté puisque l'État français ne leur a reconnu aucun titre. Il reste certain qu'à Buchenwald, comme dans les autres camps de concentration, il y avait des criminels de toutes sortes. Les Allemands vidèrent en effet de nombreuses prisons comme le Fort Barrault, prison situé en Isère et dont les occupants sont envoyés à Buchenwald par le convoi qui part de Grenoble en juillet 1944.

5) Les sans motif et les inconnus

Six personnes ignorent la cause de leur arrestation et de leur déportation. Dans les dossiers statuts, il y a une enquête de l'administration qui précise que ces personnes figurent bien sur les listes d'arrestation mais qu'il ne semble pas y avoir de motif apparent à leur arrestation.

Au terme des recherches, il reste 298 personnes pour lesquelles nous n'avons pas retrouvé le motif d'arrestation et de déportation, juste leur nom sur une fiche du fichier national³⁷.

Nous pouvons émettre plusieurs hypothèses. Il peut s'agir de droit commun. Sachant qu'ils n'auraient le droit à aucune pension ni à aucun titre, ils n'ont pas fait de demande. Il peut également s'agir de personnes qui ont décidé de gommer cette période de leur vie, de nombreux déportés ont refusé de parler à leur retour. Nous disposons de certaines informations pour ces personnes, à savoir leurs nom, prénoms, date et lieux de naissance ainsi que leur profession.

III - La vie au camp³⁸

Après avoir voyagé dans des conditions inhumaines, supporté la faim, la soif, l'entassement, le manque de sommeil, la chaleur et le froid, les déportés sont débarqués dans un endroit inconnu. Peu avaient idée de ce qu'ils allaient vivre et la plupart n'éprouvaient qu'une vague angoisse. Dès leur arrivée, les SS les attendaient et les déportés descendaient des wagons sous les coups et les cris.

Tous les témoignages de déportés récoltés sont unanimes sur ces points. M. Jaille, déporté du convoi du 12 mai 1944 raconte³⁹ :

«Je ne sais pas combien nous étions par wagon mais nous étions serrés. Pour s'asseoir, il fallait écarter les jambes pour qu'un camarade puisse s'asseoir (...).

À tour de rôle, on allait respirer à la lucarne. Certains commençaient à gémir à cause de la soif, de la faim, de la chaleur, parce qu'ils ne pouvaient pas bouger. Et toujours la soif. Nous avions beau crier «de l'eau», «à boire», nous ne recevions pas une goutte. Je me souviens d'avoir vu un compagnon boire son urine. Moi-même, j'ai uriné sur mon mouchoir et après l'avoir rafraîchi le long de la porte du wagon, je me le suis passé sur le visage. Certains se suçaient l'avant-bras jusqu'au sang. Pour moi, le souvenir le plus terrible est ce transport jusqu'à Buchenwald».

Les déportés du convoi du 12 mai 1944 arrivent au camp en train alors qu'auparavant,

³⁷ Il s'agit de la seconde source que nous avons privilégiée. Ce fichier a été constitué dès la libération de Paris et recense toutes les personnes civiles qui ont été victimes des Allemands (déportés, fusillés, internés, victimes des bombardements, travailleurs...).

³⁸ Pour cette partie, nous nous sommes aidés de divers témoignages de déportés, écrits et oraux, ainsi que des ouvrages d'Eugen KOGON, *l'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*, Paris, La Jeune Parque, 1947, 355 p. et de Charles RICHET (e.a.), *Trois bagnes*, Paris, Ferenczi et Fils, 1945, 211 p.

³⁹ Témoignage recueilli le 10 mars 2002.

⁴⁰ Témoignage recueilli le 20 octobre 2001.

⁴¹ Témoignage recueilli le 20 octobre 2001.

⁴² Idem.

débarqués à Weimar, ils devaient faire les 8 kilomètres qui les séparaient du camp au pas de course, sous les cris des SS et en portant les morts du transport.

La descente des wagons est un soulagement, mais ce sentiment n'a pas le temps de s'installer car les cris des SS leur donnent un avant-goût de la suite. Jacques Kieffer⁴⁰, déporté du convoi du 12 mai 1944 raconte :

«Et là, c'est ahurissant ! Ça gueule de partout, les gardes, les chiens... mais c'est aussi un soulagement de pouvoir respirer de l'air frais ».

Après être descendus des wagons, les déportés sont conduits aux sous-officiers de la section politique qui dressaient, pour chaque détenu, une fiche sur laquelle, outre les dates de l'état civil et le signalement, on indiquait le nom du service qui l'envoyait au camp, la situation militaire, les peines subies précédemment ainsi que la catégorie de prisonniers dans laquelle on le versait. Puis au pas de course, on les envoyait au bain. Ils se déshabillaient puis étaient rasés. Suivait une prétendue désinfection. L'homme, brutalement tondue, devait sauter dans une cuve remplie d'une solution désinfectante qui se souillait peu à peu et qui brûlait horriblement les éraflures de la peau. La douche terminait ce passage au bain puis on les envoyait au magasin d'habillement. Sans tenir compte de la taille, de la corpulence, on jetait au détenu un caleçon, une chemise, un pantalon, un veston, une casquette rayée, éventuellement une paire de chaussettes et une paire de souliers.

La station suivante était «la chambre des valeurs». C'est là qu'étaient triés, inscrits et enfermés dans un sac, pour la durée de l'internement les quelques objets de valeur que le détenu possédait encore.

Georges Decarli, déporté du convoi du 12 mai 1944, relate son arrivée à Buchenwald⁴¹ :

«L'organisation clandestine du camp a réussi l'installation d'un baquet d'eau sur le quai. Les premiers boivent dans un chapeau de feutre. Une fois au camp, nous passons dans une première salle où nous sommes délestés de tout. Nus, nous passons dans la seconde où l'on nous rase des pieds à la tête. Dans la troisième salle, on nous jette un baluchon de vêtements récupérés sur les arrivages précédents. Mon nouveau nom est 51.287 et je dois le prononcer en langue de Goethe».

Les détenus sont ensuite emmenés au petit camp où ils restaient en quarantaine avant d'être affectés à un block et un Kommando.

Lorsque le convoi parti de Compiègne le 12 mai 1944 arrive à Buchenwald deux jours plus tard, le petit camp est plein. Les déportés inaugurent un nouvel enclos de barbelés qu'on appelle par la suite le «camp des tentes».

Georges Decarli raconte⁴² :

« Les blocs du petit camp étaient archi-combles, un nouvel enclos de barbelés nous protège du vent. Nous échangeons nos vêtements au plus près de nos mensurations. Nous nous endormons aux pieds des arbres qui le lendemain seront abattus, remplacés par des tentes ».

À l'aube, le camp était réveillé à coups de sifflets : entre quatre et cinq heures l'été ; entre six et sept heures l'hiver. En trente minutes, il fallait s'être lavé, habillé, avoir pris son petit-déjeuner et avoir fait son lit. Le petit-déjeuner des détenus consistait en un morceau de pain, pris sur la ration que chaque détenu recevait pour la journée entière et en un demi-litre de soupe claire ou un demi-litre de «café» sans sucre ni lait. Les portions étaient distribuées dans les différents blocks à des heures variables. On allait ensuite à l'appel du matin. Sur la place d'appel, chaque block avait son emplacement réservé. L'appel du matin, au cours duquel on

dénombrerait tous les occupants du camp, durait généralement une heure, jusqu'à ce qu'il fit assez clair pour commencer le travail. Beaucoup de détenus s'effondraient au cours de cet appel, on laissait leur cadavre sur le sol et on les comptait présents. Ces appels étaient particulièrement sévères en hiver pour ceux du petit camp, peu vêtus car si beaucoup de détenus du grand camp avaient réussi à obtenir des pardessus, ceux du petit camp en étaient privés.

La journée dans le camp était placée sous le signe du travail forcé, il donnait son empreinte à la vie des prisonniers. Chaque déporté a vécu l'horreur à Buchenwald. Ils ont tous assisté à des scènes barbares, des pendaisons, des punitions... En théorie, les déportés des blocs de quarantaine ne travaillaient pas, mais en fait il y avait de nombreuses corvées. En janvier 1944, le lever était à cinq heures puis dès février à quatre heures trente. Ceux qui étaient désignés pour les corvées de café partaient une heure plus tôt. Dans les blocs d'invalides, il n'y avait pas de travail non plus ou alors du travail minime. Dans les autres blocs, tout le monde travaillait mais avec des inégalités flagrantes. Ceux qui étaient affectés aux bureaux ou qui travaillaient dans les ateliers de réparation de chaussures ou de vêtements, les ingénieurs, les médecins, les infirmiers, les cuisiniers... accomplissaient des tâches relativement simples alors que d'autres étaient tenus à des tâches très dures comme à la carrière ou au déchargement des wagons. Les travaux s'accomplissaient sur une durée de dix à douze heures avec un minimum d'arrêts.

Le professeur Charles Richet estime que la ration moyenne était de 1.750 calories brutes, quantité bien insuffisante pour des hommes soumis à des travaux très durs.

L'amaigrissement était très rapide et pouvait prendre plusieurs formes : l'amaigrissement simple ou les œdèmes. Les sujets présentaient alors ce qu'on appelle le complexe de la faim. Après avoir perdu, dix, vingt ou trente kilos, ces hommes n'avaient pas les mêmes réactions que les sujets normaux.

IV - La démographie

L'une des nouveautés de nos travaux est l'étude de la démographie. L'une des différences majeures entre les camps de concentration et les camps d'extermination vient du taux de survie, 3 % pour les déportés partis de France vers les camps d'extermination et 60%⁴³ pour les déportés des camps de concentration.

1) La Mortalité

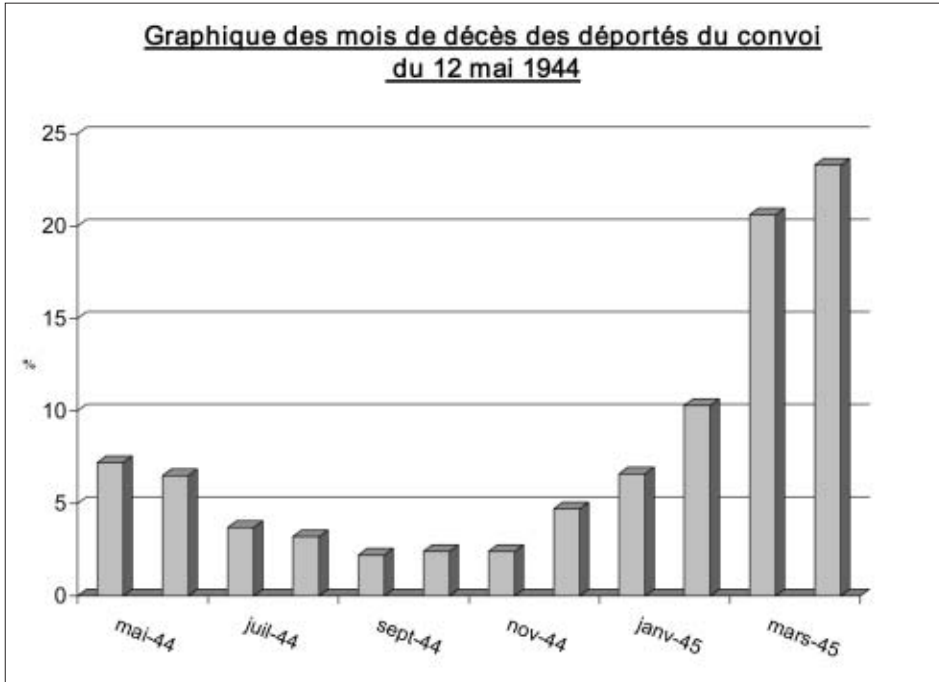
53 % des déportés de ce convoi ont survécu. 758 sont décédés, 44 ont disparu et 19 sont décédés avant leur rapatriement. La situation reste inconnue dans 17% des cas. Ce convoi est arrivé à Buchenwald le 14 mai 1944, soit 11 mois avant la libération du camp central. L'évolution de la mortalité est présentée dans le graphique ci-dessus.

Dès le mois de mai 1944, on enregistre des décès. Cela est dû aux conditions de transport, mais aussi au fait que certains déportés, pas préparés à ce qui les attendait n'ont pas supporté leurs conditions de détention. Les chiffres pour les mois de janvier et de février 1945 sont à souligner. Avec les conditions qui étaient les leurs de nombreux déportés n'ont pas survécu à l'hiver. Déjà fragilisé, mal alimenté, leur organisme était encore plus sensible aux maladies.

Les mois les plus meurtriers sont mars et avril 1945. Après neuf mois de déportation,

⁴³ Fondation pour la Mémoire de la Déportation, *Livre-Mémorial des déportés arrêtés par mesure de répression-France, 1940-1945*, 2004.

⁴⁴ Témoignage recueilli par Vanina Brière le 20 octobre 2001.



les hommes sont affaiblis. Les rations qu'ils reçoivent sont bien insuffisantes pour le travail qu'ils accomplissent, surtout dans ces conditions. Les nazis avaient calculé que pour qu'un déporté soit rentable, il devait vivre neuf mois d'où un mois de mars 1945 très meurtrier. De plus, nous sommes à la sortie de l'hiver et les conditions climatiques de la Thuringe n'ont fait qu'aggraver les conditions de détention et sanitaires. De plus, dès la fin mars, les Allemands savent qu'ils ont perdu la guerre. Les mesures pour ne pas laisser de témoins vivants arrivent très rapidement. Les évacuations sont l'une d'elles. 6,3 % des déportés de ce convoi ont été emmenés par les nazis sur les routes à travers l'Allemagne. 7,5 % n'ont pas survécu, 34,2 % sont parvenus à s'évader au cours de ces marches forcées et 58,3 % ont fini par être libérés par l'avancée des troupes alliées.

Victor Oden fait partie de ces déportés qui ont été emmenés sur les routes à travers l'Allemagne⁴⁴ :

«J'avais été envoyé au tunnel de Langenstein pour le percement d'une usine souterraine. Le 9 avril 1945, les SS nous ont fait évacuer le camp. Nous étions environ 4.000 détenus. Nous avons fait une marche de près de 400 kilomètres. J'ai réussi à m'évader de la colonne au cours d'un bombardement de nuit vers le 26 avril. Seulement 280 d'entre nous ont survécu ».

D'autres mesures, en plus des évacuations, ont été prises. Nous pouvons citer en exemple la tragédie de la grange de Gardelegen. Les nazis réunirent un groupe de déportés partis à pied de Kommandos de Buchenwald, Dora et Neuengamme dans une grange à Gardelegen et y mirent le feu. Entre le 21 et le 25 avril 1945, les troupes américaines inhumèrent 1.016 corps. Les

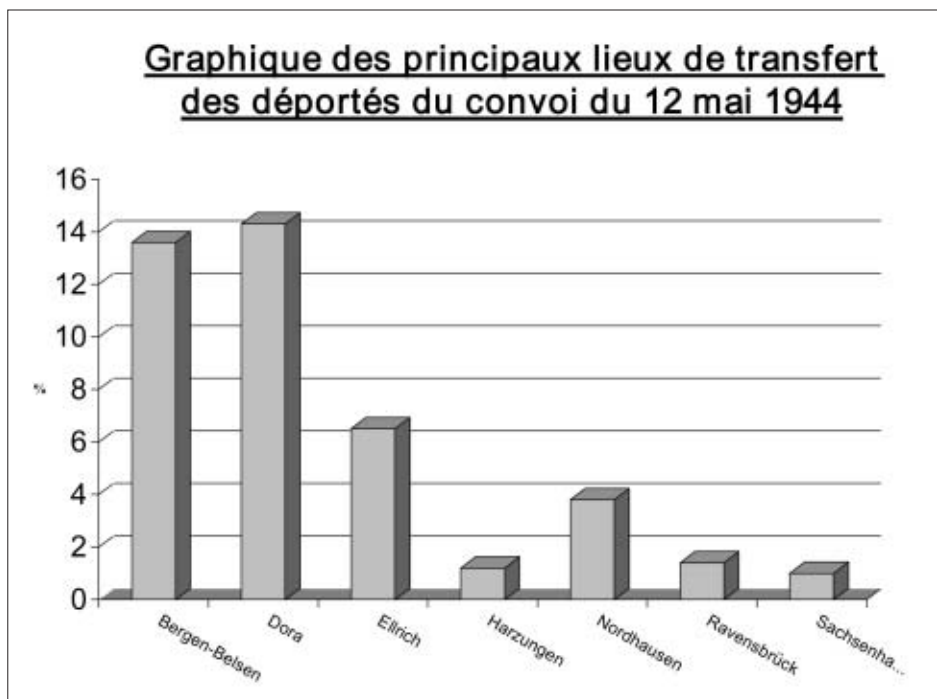
évacuations des camps sont l'un des faits qui expliquent les pics de mortalité constatés pour les mois de mars et d'avril 1945.

a) La mortalité suivant les différents lieux de transfert

Les déportés restent, en général, trois semaines en quarantaine au petit camp avant d'être transférés dans des Kommandos exté-

rieurs ou affectés à des tâches dans le camp central.

36,3 % des déportés de ce convoi sont restés durant toute la période de leur détention au camp (cf. graphique qui suit). Les déportés eux-mêmes ont souvent avancé l'hypothèse que le camp central s'est révélé être moins meurtrier que les Kommandos. Cette hypothèse semble se vérifier.



Le premier lieu de transfert pour les déportés du convoi du 12 mai 1944 est Dora où 14,3 % ont été transférés et 72% y décèdent.

Le Kommando le plus meurtrier semble être Ellrich puisque 88,8% des déportés qui y ont été envoyés, ont péri.

13,6 % des déportés ont été dirigés sur le camp de Bergen-Belsen. 15,1% y périrent. La plupart des déportés de Buchenwald arrivèrent à Bergen-Belsen durant les dix derniers jours avant la libération du camp qui

a lieu le 15 avril 1945, ils ont été transférés de Buchenwald ou de ses Kommandos lors des évacuations. Ils n'ont passé, pour la plupart, que quelques jours dans ce camp.

Le Kommando de Nordhausen a causé la mort de 68,3 % des déportés du convoi du 12 mai 1944 qui y ont été conduits.

52,4 % des déportés qui furent conduits à Sachsenhausen y décèdent.

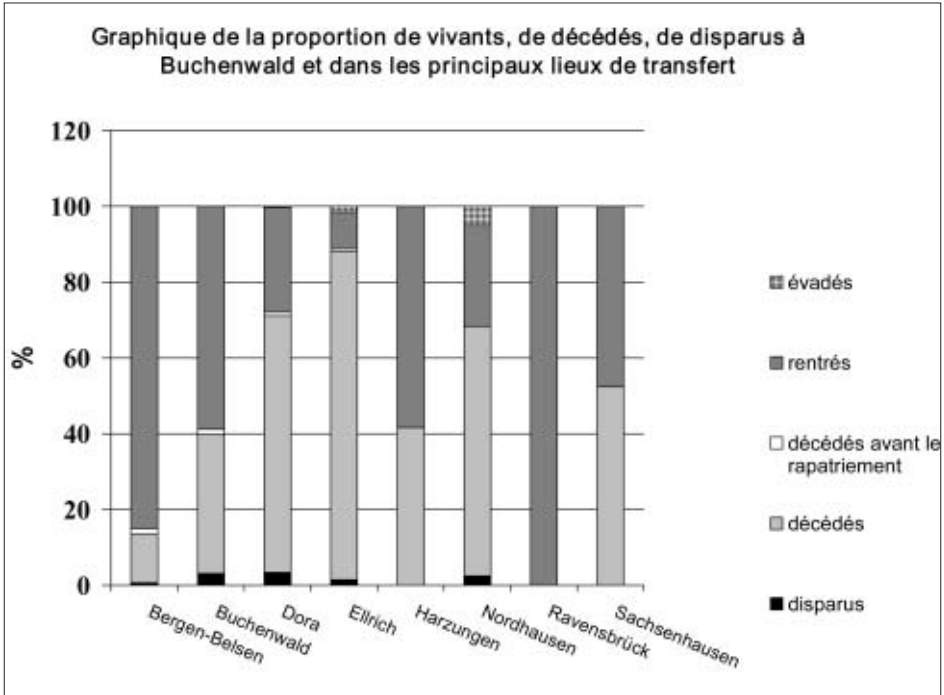
Tous les lieux de transferts des déportés du convoi du 12 mai 1944 n'ont pas été cités car

certaines Kommandos ou camps ne reçurent qu'un ou deux déportés de ce convoi.

Au total, 40 % des 2.048 personnes qui composaient le convoi perdirent la vie soit au camp central de Buchenwald, soit dans ses Kommandos, soit dans d'autres camps cen-

traux vers lesquels ils avaient été transférés, soit durant les évacuations ou dans les massacres de la dernière heure.

Le transfert vers tels ou tels lieux a eu une influence sur la survie des déportés. Qu'en est-il pour la catégorie socioprofessionnelle ?



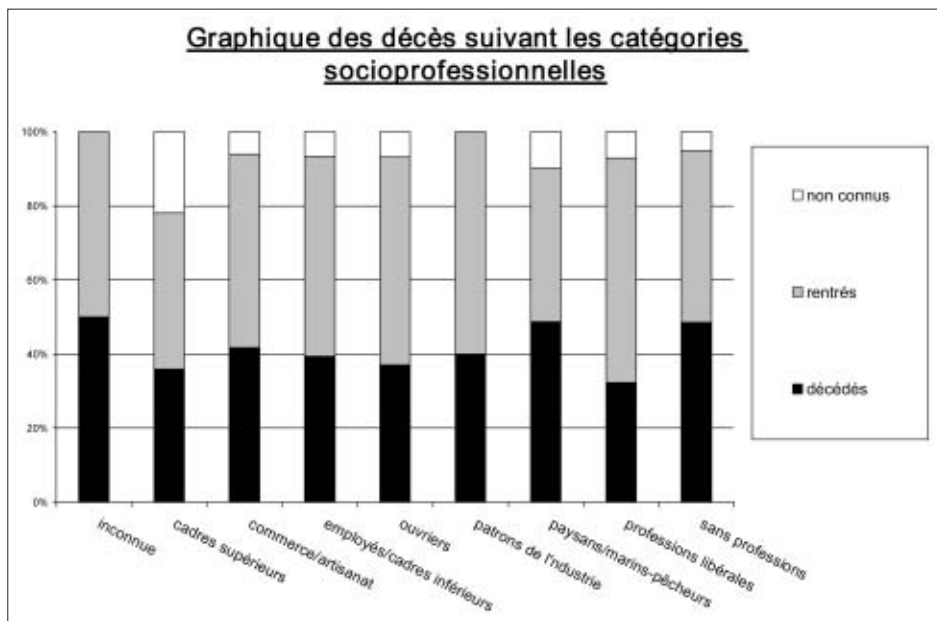
b) La mortalité par catégories socioprofessionnelles

La vie dans le camp a été la même pour tous, mais est-ce que la vie qu'ils ont menée avant d'être déportés a joué un rôle dans leurs chances de survie ? Il apparaît très clairement que non (cf. graphique ci-dessous). En revanche, nous ne tirons pas les mêmes conclusions en ce qui concerne la mortalité suivant la date d'arrestation.

c) La mortalité suivant la date d'arrestation

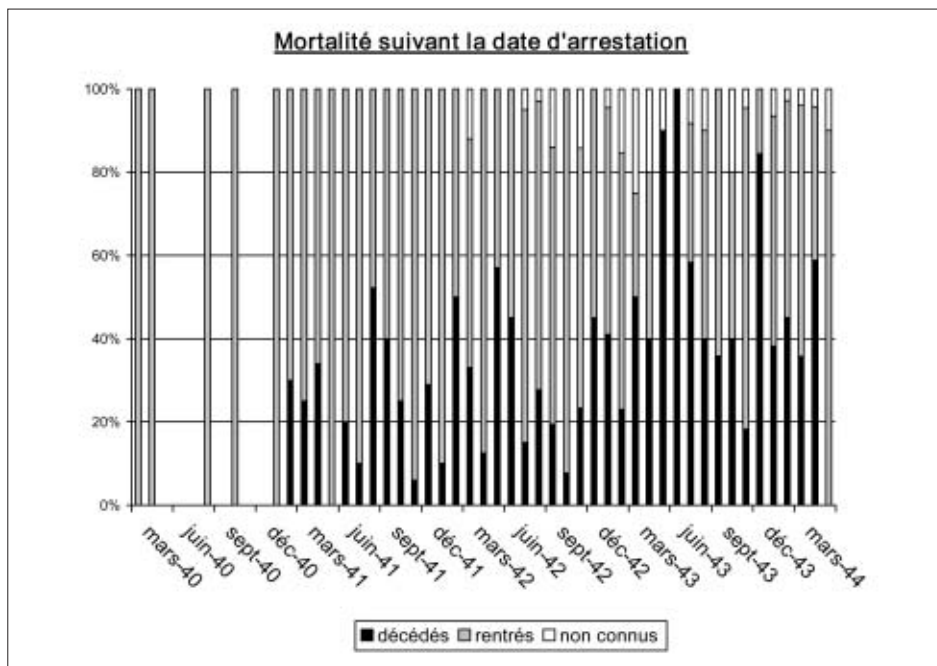
Les personnes arrêtées relativement tôt ont mieux survécu que celles qui n'ont

été arrêtées que quelques mois avant leur déportation (cf. graphique ci-dessous). Ceci est expliqué par les déportés eux-mêmes. Les mois qu'ils ont passés en prison ont été très éprouvants. Beaucoup étaient mis au secret et vivaient avec la peur, chaque matin, qu'on vienne les chercher pour les fusiller. De nombreux déportés ont eu l'impression de devenir fous durant ces mois d'isolement et ont essayé de mettre fin à leurs jours. Pour ces personnes, l'arrivée à Compiègne puis en camp de concentration a été vécue comme un «soulagement». De plus, au cours de leur internement, ils se sont organisés,



ont tissé des liens, ce qui leur a servi une fois dans le camp. Ils ont, ainsi, pu éviter les Kommandos les plus durs, être protégés, ne pas être soumis à des travaux trop éprouvants...

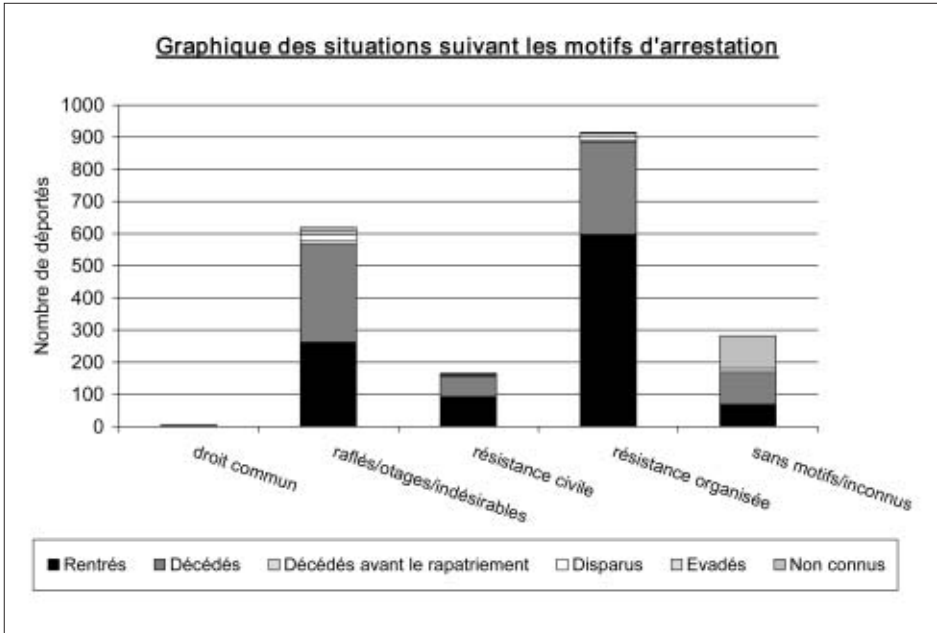
Les déportés arrêtés en avril 1944, le mois des grandes rafles de l'Ain et du Jura sont très nombreux à mourir. Ce qui amène des interrogations sur le rôle du motif dans la mortalité.



d) La mortalité suivant les motifs

Suivant leur catégorie d'arrestation, les déportés ont plus ou moins bien résistés aux conditions de vie du camp.

Charles Richet, dans son ouvrage *Trois bagnes*⁴⁵ avance l'hypothèse que les résistants ont mieux survécu aux conditions des camps car ils avaient appris par leurs engagements à se battre et étaient donc plus ou moins



préparés aux épreuves des camps. Le graphique le montre très bien. Dans la catégorie résistance organisée, il y a plus de rentrés que de décédés. Par contre les raflés, les otages ou les manifestants arrachés à leurs conditions de vie et envoyés dans les camps sans y avoir été préparés au cours d'une lutte quelconque, ont subi un traumatisme auquel ils n'ont pu faire face. Pour Charles Richet, ils n'ont pas eu la volonté de se battre pour survivre comme ont pu l'avoir les déportés résistants. Victor Oden confirme cette idée :

«Il faut être motivé car vous savez c'est terrible quand vous arrivez dans un endroit comme cela où l'on tue à tout bout de champ (...) où l'on apprend que plus de la

moitié de la population mâle du village de Saint-Claude dans le Jura a disparu en l'espace de 2 mois ».

60% des déportés de Saint-Claude n'ont pas survécu à l'enfer de Buchenwald et de ses Kommandos annexes alors que pour les personnes qui entrent dans la catégorie résistance organisée, cette donnée est de 29,3%.

L'hypothèse de Charles Richet se vérifie, cependant, il faut garder à l'esprit que le convoi du 12 mai 1944 est un convoi particulier. Aucun autre convoi parti de France pour Buchenwald n'est composé d'autant de raflés.

Après avoir vécu l'horreur durant presque un an, les 1.087 déportés survivants du

⁴⁵ Charles RICHET, op. cit.

convoi du 12 mai 1944 n'ont qu'une envie, après avoir été libérés, rentrer en France pour retrouver leur famille, mais ce retour n'a pas été aussi simple qu'on peut le penser.

2) L'après

1.087 (soit 53%) déportés français du convoi du 12 mai 1944 ont survécu. Ils font partie de ces 46,8 % de Français rescapés de Buchenwald⁴⁶. Certes ces personnes ont été libérées mais maintenant, il faut organiser leur retour en France.

Dans *La libération des camps et le retour des déportés*⁴⁷, Edouard Lynch écrit :

« (...) . Outre la nécessité d'évacuer les malades, il fallait tenir compte de la volonté farouche des prisonniers et des déportés de regagner la France au plus vite. Beaucoup ont choisi de quitter les camps dès la libération pour s'engager sur les routes.

Toutes ces initiatives prirent quelque peu de court les autorités françaises chargées du rapatriement, qui faute d'information, avaient préparé, de manière théorique, le retour et la réinsertion des rapatriés. Dès lors, les retours se passèrent souvent dans une grande improvisation. (...).

Quand commencent les premières grandes vagues de rapatriement, principalement celles par avions qui n'avaient pas été prévues initialement, les autorités doivent agir dans l'urgence. (...) ».

L'hôtel Lutétia, l'ancien siège de la Gestapo à Paris, est l'un des lieux réquisitionnés comme centre d'accueil et d'hébergement provisoire. Les déportés, cependant,

n'avaient qu'une hâte, reprendre contact avec leur famille.

Edouard Lynch précise :

« Pour les déportés, une longue période de réadaptation commençait. Une nouvelle fois, s'ils reconnaissent qu'un certain nombre de mesures avaient été prises, tous sont unanimes à affirmer qu'elles n'étaient guère en rapport avec leur situation, tant matérielle que psychologique. Ne rencontrant chez leurs proches qu'un silence gêné, les survivants ne trouvaient un véritable réconfort qu'auprès de leurs anciens compagnons. C'est entre eux, dans des conditions parfois précaires, que les déportés ont véritablement entrepris leur retour à la vie. (...).

Le retour en France a laissé aux déportés un souvenir plutôt amer, tant le fossé était profond entre la population et les survivants d'une expérience hors du commun⁴⁸.

Pour beaucoup de déportés, le retour à la vie normale a été une épreuve très difficile. Il a été presque inconcevable d'admettre qu'une vie ait pu se poursuivre quasi normalement pendant qu'eux vivaient l'horreur. Ils ont dû se réinsérer dans une société qui a continué à évoluer. Ils retrouvent leur famille, mais ne peuvent leur faire partager l'horreur qu'ils ont vécue. C'est à partir de ce moment que de nombreux déportés ont commencé à se taire, enfouissant leurs souvenirs au fond de leur mémoire.

Pierre Durand, déporté à Buchenwald dans le convoi du 12 mai 1944, raconte, dans *Ite Missa est*⁴⁹, son retour en France et ses retrouvailles avec les siens :

⁴⁶ Association Française Buchenwald, Dora-Kommandos, 1945-1995, *Cinquantenaire de la Libération*, Sannois, 1995.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 111.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 122.

⁴⁹ Pierre DURAND, *Ite Missa est*, Pantin, Le temps des Cerises éd., 1999, p. 140.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 147.

«Si j'en crois les archives allemandes, c'est le 22 avril que nous avons quitté le camp pour être encasernés à Eisenach. (...) Quelques jours après, on nous embarquait dans des wagons de marchandises, du même type que ceux dans lesquels nous avons été déportés. Mais il y avait de la paille propre, les portes étaient grandes ouvertes, nous étions à l'aise et la nourriture abondait. Il y eut des morts du fait de cette abondance à laquelle nos organismes n'étaient plus habitués. (...).

Je ne sais plus exactement quand nous arrivâmes à Forbach ou à St-Avold, accueillis avec chaleur et logés dans je ne sais quels dortoirs. Nous passâmes les uns après les autres devant des agents de la Sécurité militaire qui nous demandaient de décliner notre identité, d'expliquer les raisons et les circonstances de notre arrestation, de préciser éventuellement notre rôle dans la résistance. Je donnais pour adresse celle de ma mère, à Lure, dont j'étais sans nouvelles. D'où nous étions, cette ville n'était pas très éloignée et je dis que je souhaitais m'y rendre sans tarder. On m'expliqua que c'était impossible et que je devais rester avec mes compagnons. On nous conduirait à Paris, à l'Hôtel Lutétia, où toutes les formalités nécessaires à notre retour officiel seraient remplies.

Cela me semblait idiot. Je décidais donc de n'en rien faire et de gagner Lure sans m'imposer un détour qui prendrait plusieurs jours. (...).

Je descendis à la gare de Lure. Il devait être dix ou onze heures du matin. Des femmes se précipitèrent sur moi, m'offrant du café, du vin, des gâteaux, du saucisson, que sais-je encore. Personne ne me connaissait, mais je devais avoir assez mauvaise mine.

Je refusais tout et demandais si on savait si madame Durand, du garage Citroën, était

en vie. Je regardais mes interlocutrices, m'a-t-on dit plus tard, de telle façon qu'elles eurent peur. Il en résulta que leur réponse, pour positive qu'elle fut, me parut hésitante. (...).

Je laissais là tout ce beau monde un peu médusé et gagnais le cimetière d'un pas accéléré. J'y vis ma mère. Elle me vit. Je ne suis pas romancier. Tout le monde comprendra, sans autre description, que ce fut une scène déchirante où seul la présence de nombreux témoins modéra l'émotion de la mère et du fils ».

Le retour et la réinsertion dans la société a été une épreuve supplémentaire pour ces rescapés des camps. Aucune structure n'avait été prévue pour les aider psychologiquement et leur famille n'était pas prête à les écouter. Il a donc fallu qu'ils apprennent à vivre avec ces souvenirs avec comme seul soutien leurs anciens camarades car qui mieux que quel-qu'un qui avait vécu l'horreur des camps pouvait comprendre un rescapé.

Pierre Durand écrit :

«Après mon retour, je n'avais plus qu'un but. Continuer. J'avais hâte de retrouver des camarades inconnus qui auraient parcouru le même chemin que moi. Je m'étais vite aperçu que les citoyens ordinaires ne me comprenaient guère. Je ne trouvais d'ailleurs pas les mots qu'il aurait fallu. L'indicible ne se dit pas, par définition, je l'ai déjà dit. (...) »⁵⁰.

Jacques Bergez, déporté du convoi du 12 mai 1944, relate les problèmes qu'il a rencontrés lorsqu'il a voulu reprendre une vie normale.

«Je crois que la réinsertion a encore été plus dure pour nous les jeunes⁵¹. Nous n'avons rien, pas de femmes, pas d'enfants. Ceux qui avaient une vie de famille avant de partir reprennent leur place au sein de celle-ci mais nous, nous sommes quelque peu désespérés. Il faut bien que

je fasse quelque chose alors je me réinscris au lycée pour passer la deuxième partie de mon bac, mais je me sens décalé au milieu de ces gamins, en plus j'ai régime particulier et je passe mon bac en février 1946 lors d'une session spéciale. Je m'inscris dans une école de commerce et je suis avec difficulté ma scolarité car j'ai beaucoup de problèmes médicaux. J'ai la tuberculose et une fois de plus, je suis exclu de la société. Dans ma famille, les regards sont différents, mais c'est difficile car j'ai une médicalisation très lourde. Un ancien déporté tuberculeux ça fait peur. Quelle femme accepterait de se marier avec un tuberculeux ? Enfin, un jour, on en rencontre une qui est moins difficile et qui accepte de se marier et peu à peu, comme ça, tout doucement je m'installe dans la vie, difficilement mais j'y parviens quand même. J'arrive à me faire une place dans la société, mais il faut bien dire que nous, les jeunes, étudiants, sans vie active, nous sommes totalement largués à notre retour et je crois que c'est pour ça qu'on a très peu parlé de notre expérience de la déportation car en plus nous avons eu l'impression d'être utilisés alors nous avons préféré nous taire »⁵².

Le retour en France, comme le retour dans les familles s'est fait avec beaucoup de difficultés pour la plupart des déportés. Ils avaient connu l'horreur et ils se sont heurtés au mutisme de leurs proches et à l'incompréhension de la société.

Conclusion

Les résultats qui viennent d'être présentés sont extraits du DEA que j'ai soutenu en 2002, première étape de la thèse que je poursuis actuellement. Ils mettent en avant des

aspects nouveaux peu développés jusqu'ici, tels que l'étude de la sociologie, des motifs d'arrestation, de déportation et de la démographie. Ils permettent de voir les spécificités du convoi du 12 mai 1944, la plus importante à retenir étant le nombre de raflés présents dans ce convoi.

Bientôt, j'aurai fini de constituer une base de données de tous les Français déportés à Buchenwald et je pourrais alors me livrer à des conclusions non plus sur un seul convoi mais sur l'ensemble de la population française de Buchenwald.

Synthese

Tot nog toe hebben de studies over de deportatie zich hoofdzakelijk gericht op het leven van de gedetineerden in de kampen zonder zich echt te bekommeren om de afkomst van deze gedetineerden. Ik heb er voor gekozen om mijn studie vooral toe te spitsen op de sociologie van deze personen. In die optiek heb ik de volgende criteria in acht genomen : leeftijd, beroep, woonplaats of plaats van arrestatie, datum en motief voor hun aanhouding, hun gevangenisparcours in Frankrijk en vervolgens in Duitsland, hun levensverwachting en hun herinnering.

De eerste besluiten die men uit deze studie kan halen zijn dat de gedeporteerden jonge mensen zijn die afkomstig zijn uit zeer uiteenlopende sociaal professionele milieus. De data en plaatsen van arrestatie kunnen variëren naar gelang de door de bezetter ingestelde repressie. Wat het konvooi van 12 mei 1944 betreft zijn de departementen waar de arrestaties het meest zijn voorgekomen deze van het Oosten van Frankrijk zoals de Jura. De Duitsers zijn er overgegaan tot massale arrestaties, onder

⁵¹ Jacques Bergez est né en 1926.

⁵² Témoignage recueilli par Vanina Brière le 20 novembre 2001.

meer te St. Claude, om de strijd aan te gaan met het alom tegenwoordige verzet in deze streek. Door de verschillende gegevens te kruisen komt men tot de vaststelling dat de motieven van de arrestatie of de duur van de internering in Frankrijk een grote weerslag gehad hebben op de levensverwachting en dat deze laatste ook verband houdt

met het motief van de arrestatie of met de plaats van deportatie.

De sociologische benadering van de deportatie stelt ons in staat een zicht te krijgen op de problematiek en een nieuwe visie te ontwikkelen door bepaalde aspecten aan het licht te brengen die tot nog toe onbekend waren.

JACQUES ARON*

Documents inédits

Trois lettres du peintre juif allemand Ludwig Meidner au rabbin Pinchas Kahlenberg

Je tiens à remercier particulièrement Madame Kahlenberg-Weill d'avoir autorisé la publication de la traduction de trois lettres du plus haut intérêt que Ludwig Meidner avait adressées de Londres à son mari en 1951 et 1952. Le rabbin et chantre Kahlenberg était également peintre à ses heures, ce qui nous vaut les nombreuses réflexions de Meidner sur la peinture contemporaine, sur ses rapports personnels et ceux du judaïsme aux arts plastiques.

Un grand peintre diffamé par les nazis

On peut aujourd'hui avancer sans crainte de se tromper que Ludwig Meidner est l'une

des figures majeures de la peinture européenne du 20^e siècle et certainement l'un des peintres juifs les plus représentatifs de cette époque. Né en Silésie en 1884, il meurt en Allemagne en 1966, à l'heure même de sa reconnaissance définitive grâce à trois grandes expositions à Recklinghausen, Berlin et Darmstadt, ainsi que par la publication de la première étude exhaustive de son œuvre.¹ Entre ces deux dates, se situe l'activité d'une personnalité discrète mais cependant engagée dans les courants artistiques, politiques et religieux de son temps, et malmenée par les soubresauts d'une histoire tragique. Dès avant la Première Guerre, Meidner est une figure caractéristique de l'expressionnisme

* Jacques Aron est architecte, urbaniste et critique d'art. Il est l'auteur, entre autres, d'une *Anthologie du Bauhaus* parue chez Didier Devillez en 1995 et de nombreux essais.

¹ Thomas GROCHOWIAK, *Ludwig Meidner*, Recklinghausen, Verlag Aurel Bongers, 1966.

allemand ; il collabore à la revue *Die Aktion*, qu'il illustre de ses portraits et représentations urbaines à la plume nerveuse. Il fonde en 1912 avec Jacob Steinhardt (voir les lettres) et Richard Janthur un groupe qui prend pour nom *Die Pathetiker* (Les Pathétiques). Alors que la guerre n'a pas encore montré toute sa cruauté, il anticipe dans ses *paysages apocalyptiques* les désastres à venir. Engagé en 1916, il en prendra la mesure. L'après-guerre et l'antisémitisme grandissant font revenir à des thèmes bibliques celui qui disait de lui-même : «Je fus un athée bien éloigné de la foi de mes ancêtres.»

Les premières années du nazisme seront celles du repli et de l'isolement croissants. Son identité juive, son antimilitarisme, ses autoportraits aux yeux exorbités, ses traits et sa fouge exacerbés, sa couleur violente en feront une cible toute désignée de la mise au pas des arts plastiques. Tout à l'opposé de l'exaltation de la beauté et de la pureté de la race germanique, des vertus viriles de ses héros, de la fécondité de ses femmes, de l'attachement à la terre de ses paysans idéalisés. L'épouvantail judéo-bolchevique ! Cette politique répressive trouva son point culminant en juillet 1937, quand s'ouvrirent à Munich deux expositions contrastées à souhait : l'une consacrée au nouvel art allemand reconnu et soutenu par le régime, l'autre lui servant de repoussoir et vouée à l'art dit *dégénéré*. L'épuration des musées entraîna l'élimination des cimaises de 5.000 peintures et sculptures, et de 1.200 œuvres graphiques. Parmi elles, plus de 80 pièces de Meidner, dont certaines seront exhibées dans les expositions d'art dégénéré qui circuleront de ville en ville jusqu'en 1939, dont d'autres feront partie de l'exposition spéciale consacrée au juif éternel

(*Ewiger Jude*). Meidner ne se résolut cependant à quitter Cologne qu'après la Nuit de Cristal, et après avoir appris que plusieurs Juifs de cette ville avaient reçu des autorités l'urne contenant les restes de proches disparus dans des camps. Grâce au parrainage de l'artiste britannique Augustus John, il parvint en Angleterre en août 1939. En 1940, l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne lui valut d'être interné, notamment sur l'île de Man. Ce n'est qu'en novembre 1941 que Meidner fut rendu à la vie civile.

En septembre 1953, à l'âge de 69 ans, Ludwig Meidner se résolut, malgré les séquelles de la guerre et les réticences de sa femme, à regagner l'Allemagne. Il avait écrit peu auparavant à un ami allemand qui appréciait son œuvre : «*Je ne sais pas si l'Allemagne sera encore le lieu où des juifs, en grand nombre, pourront vivre et travailler. Mais moi, je ne peux vivre que là où l'on parle et écrit l'allemand ; voilà ce que j'aime encore toujours, il n'y a rien à y faire !²*»

Les lettres ci-dessous sont d'autant plus intéressantes qu'elles précèdent de peu le retour au pays. On y verra que la reconnaissance grandissante de la valeur de son œuvre, sa situation économique, son isolement culturel seront les facteurs déterminants de ce choix. On y trouvera aussi des indications précieuses sur la conception personnelle que Meidner se fait du judaïsme, et sur les juifs anglais. Enfin, comme nous le disions en préambule, l'admiration de Meidner pour de nombreux peintres, belges notamment, ses jugements à leur égard, seront pour beaucoup une découverte pleine de surprises.

² *Ibidem*

³ Traduction : J. Aron

⁴ En français dans le texte

⁵ En conclusion.

Trois lettres inédites de Ludwig Meidner³

677, Finchley Road
Child's Hill
London N.W.2

21 août 1951

Cher Monsieur Pinchas Kahlenberg,

Je vous remercie vivement pour votre lettre du 19 août, qui m'a fort intéressé. Vous y soulevez non seulement une ou deux questions importantes, mais au moins une demi-douzaine, et je m'estimerai presque heureux si je ne répondais aujourd'hui qu'à une ou deux d'entre elles.

Vient en premier le problème du rapport de l'art au hassidisme. Peut-on être à la fois artiste et juif pieux ? Réponse : c'est possible, mais c'est très difficile. L'art exige de celui qui s'y consacre, qu'il le fasse corps et âme. Et la Torah formule la même exigence. On ne peut servir deux maîtres à la fois ; voilà cependant ce que je m'efforce de faire depuis trente ans. Cette année, tantôt la Torah fut mon maître suprême, tantôt l'art, sans que je néglige pour autant mes devoirs religieux. Il est de notre devoir de sanctifier tous nos actes, c'est-à-dire de les hisser du niveau profane inférieur jusqu'à la sphère du divin. C'est ainsi que je m'efforce de servir le judaïsme par le choix de thèmes religieux, car, si je n'étais pas religieux, Dieu m'en garde, je ne serais qu'un peintre de portraits et de paysages. Les représentations tirées de la Bible, du Talmud et du Midrash, ainsi que l'évocation du rituel juif, sont des thèmes dignes d'un artiste doté d'une conscience juive. Ils contribuent à créer une atmosphère religieuse. Et servent aussi le divin. Un juif qui peint des femmes nues peut être un bon peintre, mais il n'est pas un artiste juif ; car il ne nous est pas permis, à nous juifs, de glorifier l'homme dans sa nudité. Ceci ne mène qu'au péché et à la

géhénne (*Gehinnom*). Entendez-moi bien : je ne suis ni puritain ni ascète, et je regarde avec plaisir un bon nu de Courbet ou Renoir. Mais nous juifs n'avons pas à produire de telles choses, mais à songer à notre vie éternelle. En fin de compte, nous juifs ne le faisons pas si bien. Pour autant que je m'en souviens, je n'ai jamais vu un «nu» vraiment bien peint par un artiste juif. Pascin peignait de beaux nus féminins. Mais Pascin n'était qu'un demi-juif, sa mère n'était pas juive.

22 août 1951

Le joug de la Puissance céleste est à la fois lourd et léger à porter. Il est difficile, très difficile même, de vivre en sainteté sous le regard du Très-Haut. Cela ne devient facile qu'à partir du moment où l'on parvient à s'en remettre entièrement à la volonté de D. Lourd et léger est aussi le joug de l'art. Dans les premières années, il est ardu de se façonner une forme artistique et personnelle. Et agréable, dans les années de maturité, de jouir de son savoir. Mais même alors, il demeure difficile de travailler intensément et honnêtement, sans céder à la routine. Dans tous les domaines, la routine est ce qu'il y a de pire ; dans la piété également. Il suffit de songer à celui qui prie de façon routinière et s'empresse de dénouer ses phylactères (*Teffilin*).

Difficile est aussi la situation économique de l'artiste, en particulier ici en *Angleterre*,⁴ où les juifs ont peu d'intérêt pour l'art et n'en donneraient pas un penny. *Summa summarum*⁵ : la prophétie nous a assigné, à nous hommes, la tâche de traverser ici-bas (*olam ha-zeh*) conflits et problèmes, et de tenter de les résoudre. Tel est notre devoir d'homme. Nous devons les traverser et être forts ; mais sans jurer ni maudire ni accuser D., ni nous rebeller contre le ciel. Tel est le comportement des méchants (*Rechaim*).

Cher ami, vous exercez un merveilleux sacerdoce. Vous glorifiez à voix haute le Nom de

D. et vous conduisez parfois - probablement même souvent - la communauté dans la proximité de D. Comment se fait-il cependant que tant de chantres (*chassanim*) ne soient pas pieux ?

La réponse aux autres questions sera pour la prochaine fois.

Chasak - chasak - chasak ! (Sois fort !)

Votre ami qui vous salue cordialement,

Ludwig Meidner

«Gut Shabess»

Ma femme vous salue également.

677, Finchley Road
Child's Hill
London N.W.2

15 décembre 1951

Cher Monsieur Kahlenberg,

Ce n'est qu'aujourd'hui que je trouve l'occasion de répondre à vos vœux de Nouvel An (*Roch ha-Chanah*) et de vous en souhaiter de pareils. Il semble que vous n'ayez pas reçu ma lettre du 22 août en réponse à la vôtre du 19. J'y avais répondu aussi bien que possible à l'une de vos questions sur l'art et la religion, puisque votre lettre en posait au moins une demi-douzaine. J'avais adressé cette lettre qui s'est probablement perdue au 65, Boulevard de Waterloo. J'aimerais bien ne pas écrire encore une fois «j'avais», comme s'il n'existait pas d'autre mot mais j'avais écrit «Brussels» en anglais au lieu de Bruxelles. C'est sans doute pour

cela que cette lettre n'est pas parvenue entre vos mains, ce qui serait dommage, vu ce que j'y développais sur le thème : Art et Religion. J'espère que vous êtes en bonne santé et pouvez apprécier l'atmosphère de fête qui règne en ce moment dans les rues de Bruxelles. Nos journaux y ont fait allusion en disant que c'est si beau, qu'il faudrait y aller pour admirer les superbes éclairages. Soyez heureux d'être là plutôt qu'ici. Le temps est effroyable, l'atmosphère également, l'inflation progresse, pas du tout de façon supportable et comme si elle n'était pas pressée, mais toujours plus vite ; elle se mettra bientôt à galoper.

Taschitzky se lamente que vous ne soyez pas ici, et moi de même. Vous ici, il y aurait trois chantres (*chassanim*) réunis, car je me considère aussi comme une espèce de chantre ; je chante toutes les nuits en travaillant et à voix haute les mélodies (*niggounim*) de la synagogue (*Schul*). Je m'imagine le faire très bien, ce qui vous ferait sans doute sourire si vous m'entendiez. Ce qui est certain, c'est que les gens qui chantent nos mélodies ne sont pas des nihilistes, même s'ils sont peintres. Alors qu'il va de soi que le peintre moderne est un nihiliste, qui avec un haussement d'épaule vous fait comprendre qu'il n'y a plus aujourd'hui de vraies valeurs et de vraies idées stables, ni dans les domaines moraux, intellectuels ou esthétiques. Tout cela est dépassé, fini, moribond et mensonger, pense-t-il. Quelle platitude et quel péché. Car ces derniers ne se sont pas interrogés sur les valeurs transmises, n'ont pas mis à l'épreuve leur pré-

⁶ Il s'agit d'un article de Meidner, illustré d'une lithographie représentant un Juif religieux soufflant dans un shofar. Le journal ni la date ne sont mentionnés.

⁷ En français dans le texte.

⁸ Sic. En français dans le texte.

⁹ J'ai intitulé l'un de mes livres *Le judaïsme n'est pas le sionisme* (Bruxelles, Didier Devillez, 2003). Ce titre est emprunté à une lettre de Hans Kohn à Martin Buber en 1929. Kohn quitte à ce moment le mouvement sioniste en Palestine et se rend aux États-Unis. Il remet ici en question une phrase célèbre de Herzl au Premier Congrès sioniste (1897) : *Le sionisme est d'abord le retour des juifs au judaïsme avant même leur retour au pays des ancêtres.*

tendue usure. Il est très facile de rejeter toute valeur spirituelle ; cela ne demande aucun effort, ni pensée, ni combat. On se contente d'affirmer qu'il n'y a plus de valeurs positives auxquelles on puisse croire. Et ce sont ces voies destructrices qu'empruntent avant tout les artistes plasticiens, en particuliers les peintres ; ce sont les pires. Pourquoi s'obstinent-ils encore à peindre ? Mais je suis persuadé que vous n'êtes pas un nihiliste. Peut-on imaginer un chantre nihiliste ? Plaisante idée !

Ces dernières semaines, notre situation économique fut très mauvaise. Ma femme en était complètement brisée ; mais curieusement, je me sentais moi-même merveilleusement bien sur le plan psychique et spirituel. Sans raison apparente, j'étais dans un état de bien-être, je me sentais si libre et sans contrainte, et stimulé comme je ne l'avais plus été depuis des années.

Avant-hier, le célèbre rabbin libéral Dr Leo Baeck (dont j'ai peint le portrait) m'envoya de Cincinnati un chèque de 60 dollars, un cadeau que je n'avais aucunement sollicité. J'avais cependant imploré le ciel (en prière) de me venir en aide. Ma femme ne croit pas à ces choses, elle se démène, supplie, mendie et n'obtient rien. Je prie et cela sert. Elle dit alors que ce n'est qu'un hasard. «Comment peut-on être assez naïf pour croire qu'une simple prière suffit à faire rentrer l'argent !»

Elle est aussi une nihiliste. Je joins un extrait de presse qui contient un dessin anti-nihiliste.⁶

Portez-vous bien et écrivez encore à celui qui vous salue,

Ludwig Meidner

Mes dessins pendent-ils à votre mur ?
Peignez-vous beaucoup de paysages d'hiver ?

677, Finchley Road
Child's Hill
London N.W.2
Angleterre

20 Févr. 1952

*Cher ami*⁷ Pinchas Kahlenberg,

*Mazèl tov ! Mes félicitations chaleureux !*⁸
My best wishes for your marriage ! Madame Louise vous félicite également cordialement, ainsi que le couple Meidner qui aura demain 25 ans de mariage. Nous nous sommes réjouis que le mariage ait lieu en Israël ; je trouve cela digne et tout à fait indiqué. Ainsi, vous aussi, comme l'ami (*chaver*) Taschlitsky, vous épousez une juive allemande. Car je suppose que votre femme vient d'une famille de juifs alsaciens, lesquels appartiennent par leur origine, leur langue, leurs coutumes et leur rituel religieux, à la judéité allemande. Ils parlent encore l'allemand aujourd'hui, même si politiquement, ils se sentent plus proches de la France.

Où avez-vous donc rencontré votre épouse ? Maintenant que commence votre vie conjugale qui ne compte pas que des heures tendres mais aussi des actes et des obligations prosaïques, je vous donne le conseil de ne pas vous disperser dans trop d'entreprises qui usent les nerfs et dévorent du temps. Être chantre, peintre et époux, voilà qui est bien suffisant.

Votre spectacle de *Chanoukkeh* et ce que vous m'en avez raconté m'ont beaucoup intéressé ; voyez-vous, cher ami, vous ne pourriez vous risquer à en monter un semblable ici, à Londres. Le judaïsme anglais est particulièrement timoré et conventionnel, et ne permettrait absolument pas qu'une telle manifestation se déroule dans une synagogue. Pour les juifs d'ici, le judaïsme se ramène au sionisme⁹ ; la jeune génération ne sait depuis longtemps plus rien du judaïsme et est très assimilée, et cela, bien davan-

tage que la manière dont nous l'étions en Allemagne. Car il y avait alors un grand nombre de juifs qui, bien que n'étant pas religieux, étaient cependant bien au courant des choses et des faits juifs.

Dans une semaine s'ouvre une exposition de mes œuvres au Musée juif de Cincinnati (Ohio), qui est rattaché à l'Institut local (libéral) pour la religion. Les théologiens et laïcs libéraux de gauche ont pour l'art un bien plus grand intérêt que les juifs qui se déclarent orthodoxes et qui nourrissent à l'égard de la culture occidentale de la méfiance, si ce n'est de l'antipathie. Il n'est évidemment pas question de leur vendre quoi que ce soit en matière d'art ; et il ne faut pas m'en vouloir si, après 13 années de solitude complète à Londres, je me rapproche à nouveau de l'art allemand qui n'a pas oublié mon nom. Je viens de vendre là-bas (à Hambourg) cinq plaques gravées à éditer et je dois me rendre en été en Allemagne, pour pouvoir disposer de l'argent ; le transfert m'en ferait perdre plus de la moitié. L'automne dernier, j'avais exposé à Berlin avec l'Association des Artistes allemands (*Deutscher Künstlerbund*), et au printemps j'exposerai avec elle à Cologne. Ma femme qui manifeste une hostilité résolue et radicale aux Allemands, se refuse à prendre part à une telle exposition. Elle préfère encore demeurer ici solitaire et inconnue. Mais ici, il est impossible d'exposer, car les frais sont trop élevés, en particulier pour nous.

L'avant-dernière livraison du périodique *Studio* contenait un long article sur des artistes israéliens, dont vous avez sans doute à l'occasion pu faire connaissance. On n'y distingue malheureusement pas de «personnalités», que des épigones de l'École de Paris, et encore de bien faibles aux moyens picturaux très limités. Avez-vous parlé à Aschheim ou Steinhardt ?¹⁰ De vieux amis

à moi, et comme peintres, bien supérieurs à la moyenne de là-bas. L'article ne les mentionnait même pas. Les artistes juifs les plus doués vivent encore toujours en diaspora.

Que deviennent Permeke et Tytgat ? Les connaissez-vous ? Et puis, il y a à Bruxelles un peintre mort depuis plus de cent ans, qui est l'un de mes peintres favoris, quasiment un maître : Antoine Wiertz. Je ne connais hélas de lui que des reproductions, car lorsque j'étais à Bruxelles, le Musée Wiertz était fermé. Il n'était pas du tout cinglé quoiqu'en disent les gens. Il avait simplement le courage de peindre ses lubies personnelles et ses curieuses naïvetés, et cela semble lui avoir réussi. Hélas, je n'en connais pas les originaux. Je me suis toujours senti très proche de ces peintres flamands, tels Breughel des Paysans, Wiertz et Ensor. Ajoutez-y les Anglais Hogarth, Rowlandson et Gilbray. Et les Allemands Dürer, Baldung-Grien et le Menzel dessinateur (je ne fais pas grand cas du peintre Menzel).

Ici, à Londres, l'achat par la ville de Glasgow pour le prix exorbitant de 8.400 £, d'un tableau de Dali représentant le Christ, a fait sensation. On n'avait encore jamais dépensé autant pour une œuvre moderne. Il y eut des protestations indignées mais les autorités de Glasgow ne se sont pas laissées intimider. Avec son exposition, Dali a organisé ici une publicité et une propagande tapageuses pour sa personne. Un gaillard plein d'esprit avec tous les chiens à ses trousses. Il s'est créé une nouvelle moustache qui a été reproduite dans tous les journaux et périodiques avec l'annonce qu'il s'agissait de la moustache à la mode la plus récente de notre maître. Sa femme Gala était aussi présente partout. Wiertz aussi faisait sans doute sensation de la même manière, même peut-être davantage. Il faut que vous lisiez l'histoire de sa vie. Dali est très doué, mais Wiertz l'était

¹⁰ Jacob Steinhardt émigra à Jérusalem en 1933 et fut de 1953 à 1957 directeur de l'École des Arts décoratifs *Bezalel*.

encore plus, et je dois reconnaître que je les apprécie inconditionnellement tous les deux, car *ils savent y faire*.

Un surréaliste anglais monte aussi depuis deux ans et ses tableaux se vendent déjà à très haut prix : Francis Bacon. Il peint des scènes effrayantes (très proches en cela de notre Wiertz) et d'un effet saisissant. Le coquin a cependant en lui quelque chose de criminel et de démoniaque (dans un sens maléfique). Il a d'ailleurs l'allure d'un criminel. En outre, avec cette manière démoniaque, il n'est pas très difficile de produire de l'effet.

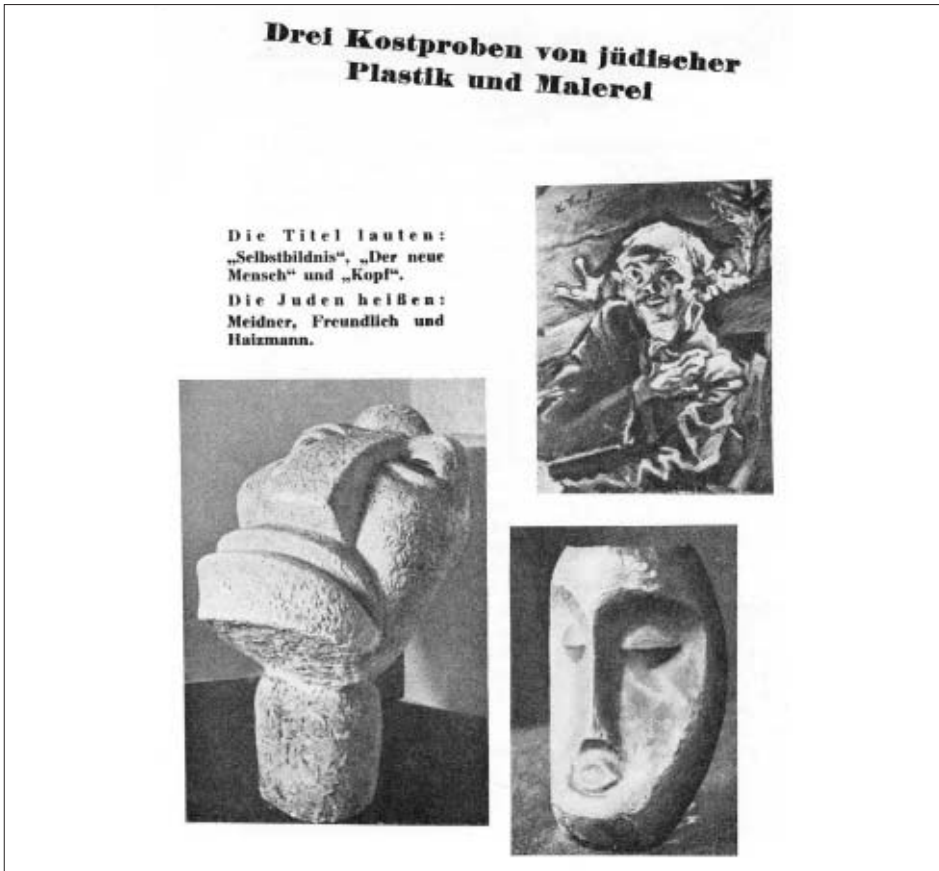
Cet hiver fut terrible pour nous ; nous n'étions pas bien et je restais toujours, transi de froid, dans ma chambre non chauffée.

Ma femme vous félicite également et vous souhaite tout le bonheur possible, et moi-même, je vous salue tous deux et cordialement comme toujours.

Votre dévoué,

Ludwig Meidner

Je me souviens également volontiers des tableaux d'Evenepoel.



Une page du catalogue officiel de l'exposition d'Art dégénéré à Munich en 1937.

Les œuvres reproduites d'intitulent : *Trois échantillons de sculpture et de peinture juives*. La sculpture de gauche choisie également pour la couverture du catalogue est de Otto Freundlich, assassiné ensuite dans un camp. En haut, à droite, un autoportrait de Ludwig Meidner, auquel manque évidemment toute la puissance de la couleur (reproduit dans : Franz ROH, «Entartete» Kunst, Kunstbarbarei im Dritten Reich, Hannover, Fackelträger-Verlag, 1962).

FABIAN VAN SAMANG*

Van Neurenberg tot Bagdad.

Het belang van internationale tribunalen voor de berechting van misdaden tegen de menselijkheid

Sommige lezers zullen zich misschien afvragen wat een artikel over de Irakese dictator Saddam Hoessein in een bulletin doet, dat zich uit algemeen historische én pedagogische bekommernis doorgaans met de vernietiging van de Europese joden bezig houdt. Wat heeft het gevangen genomen staatshoofd uit het Midden-Oosten mogelijkwerwijs te maken met het Duitsland van meer dan een halve eeuw geleden, met Auschwitz, de gaskamers en de executiepelotons? En ware het niet beter de twee sferen - het grauwe verleden en de politieke actualiteit - duidelijk gescheiden te houden?

Helaas is de link maar al te duidelijk. Zoals enkele vooraanstaande nazi-kopstukken

zich na de oorlog moesten verantwoorden voor misdaden tegen de vrede, oorlogsmisdaden en misdaden tegen de menselijkheid, zo zal Saddam Hoessein zich binnenkort voor gelijkaardige feiten moeten verdedigen - voor een tribunaal én voor de wereld. De juridische principes die de rechtbank in Irak zal volgen werden in hoofdzaak tijdens en na de Tweede Wereldoorlog gecodificeerd en voor het eerst tijdens het proces van Neurenberg (1945-1946) in de praktijk gebracht. «De misdaden die we willen veroordelen én bestraffen zijn zo berekend, zo kwaadaardig en zo verwoestend dat de beschaafde wereld ze niet kan negeren - want ze kan niet overleven als ze zich her-

* De auteur is historicus en gediplomeerde in de Internationale Betrekkingen. Momenteel werkt hij aan een doctoraatsthesis over het gettoïseringsproces in het Poolse Gouvernement-Generaal (1939-1944).

halen,» zei de Amerikaanse aanklager Andrew Jackson tijdens zijn alomtgeprezen openingsrede in Neurenberg¹. Maar de misdaden hebben zich herhaald: agressieoorlog, uitroeiing van bevolkingsgroepen, schending van de oorlogscodes - dit zijn de criminele feiten die Hoessein zestig jaar na Neurenberg ten laste zullen worden gelegd.

Al te vaak hoort men de vraag wat de zin van dergelijke processen is. Sommigen pleiten ervoor de dictator meteen maar aan de Iraakse bevolking uit te leveren, of ze dringen aan op een kant-en-klare standrechtelijke executie. Nog tijdens de redactie van dit artikel liet het VRT-journaal zo'n 4.000 Koerdische betogers zien, die een proces in Halabja eisten (de plaats waar Saddams regime in 1988 5.000 Koerden met zenuwgas ombracht) en om de doodstraf voor de gevangen genomen dictator vroegen². In deze beknopte (en dus onvolledige) bijdrage willen we de motieven en idealen achter juridische procedures verduidelijken. Daarbij wordt een antwoord gezocht op drie verschillende vragen: (1) Is de berechting van staatshoofden - die vanuit hun functie in principe onschendbaar zijn - mogelijk? (2) Zijn dergelijke processen, gezien de risico's die eraan verbonden zijn, ook wenselijk? En (3): indien een proces wordt gevoerd

tegen Saddam Hoessein, op welke wijze zou dit dan optimaal kunnen gebeuren?

I. Weinigen realiseren zich dat het internationale recht slechts sinds kort vervolging van een staatshoofd toestaat. Van oudsher was de leider van een land - een koning, een president, zelfs een dictator - immuun: hij kon niet gestraft worden voor misdaden die hij als staatshoofd had begaan. De brutaliteit van de Duitse troepen tijdens de Eerste Wereldoorlog leidde echter tot een ommekeer: in 1919 besloten de geallieerden de Duitse keizer Willem II ter verantwoording te roepen wegens grove schending van de internationale moraal en niet-naleving van internationale verdragen. Willem had weliswaar de wijk genomen naar Nederland zodat hij niet berecht kon worden, maar het principe dat immuniteit van staatshoofden niet ongelimiteerd was, was geformuleerd. Na de Tweede Wereldoorlog werd Karl Dönitz, de man die Hitler na diens zelfmoord was opgevolgd, gearresteerd en in Neurenberg berecht. Hij kreeg 10 jaar, voornamelijk voor de ongeoorloofde manier waarop hij als admiraal de zeeoorlog had gevoerd - daarmee was de berechting van een staatshoofd een historisch feit³. In 1998 werd ook voormalig dictator Augusto Pinochet in Groot-Brittannië gearresteerd én aangeklaagd, terwijl hij in Londen van een

¹ Citaat in: Telford TAYLOR, *The anatomy of the Nuremberg trials: a personal memoir*, Boston, Little Brown & Co., 1992, 703 p. (citaat p. 167)

² VRT-Journaal, maandag 5 juli 2004.

³ Voor een verslag van het proces van Neurenberg, zie: Joe J. HEYDECKER & J. LEEB, *Opmars naar de galg. Het proces van Neurenberg*, Amsterdam, Sijthoff, 1984, 529 p.; Bradley F. SMITH, *Het proces van de eeuw: de motieven van de rechters van Neurenberg - analyse van een rechtspraak*, Baarn, In den Toren, 1978, 312 p.

⁴ Voor de strijd tussen Göring en de Amerikaanse, Britse en Russische aanklagers, zie: Werner MASER, *Hermann Göring. Een politieke carrière*, Soesterberg, Aspekt, 2003, 455 p. (vooral pp. 334-356).

⁵ Telford TAYLOR, *Op. cit.*, p. 266.

⁶ Voor de mogelijkheid tot politieke beslissingen, zie: Sheldon GLUECK, *The Nuremberg trial and aggressive war*, New York, AA Knopf, 1946, 121 p. (vooral hoofdstuk 1); zie ook: Arieh J. KOCHAVI, *Prelude to Nuremberg. Allied war crimes policy and the question of punishment*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998, 312 p. (vooral pp. 63-91).

⁷ Tribunal Militaire International, *Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal Militaire International, Nuremberg 14 novembre 1945 - 1er octobre 1946*, Nuremberg, 1947-1949, vol. 1-23.

operatie herstelde - hij ontsprong de dans na langdurig politiek gelobby en enkele juridische spitsvondigheden. Zijn Joegoslavische evenknie, Slobodan Milosevic, en sinds kort ook Saddam Hoessein - hadden echter minder geluk.

Een proces tegen politieke leiders houdt ongetwijfeld risico's in. Het kan de indruk wekken dat het enkel om 'het recht van de overwinnaar' gaat, dat het een politieke afrekening is waarbij de vonnissen al van tevoren vaststaan. Maar zou er écht een partij te vinden zijn die misdaden tegen de menselijkheid en oorlogsmisdaden vrijpleit? Dit lijkt weinig waarschijnlijk. Anderen vrezen dat de beklaagden zich met onwaarheden zullen proberen te verschonen; ze kunnen een rechtvaardiging van hun regime opbouwen, en een poging ondernemen om de aanklager te beschuldigen. In 1946, bijvoorbeeld, maakte Hermann Göring misbruik van zijn verdedigingsrecht om Hitler van alle schuld vrij te pleiten; het vereiste een grote dossierkennis én de juridische deskundigheid van de Britse aanklager, Sir David Maxwell-Fyfe, om met feiten, data en argumenten zijn ongelijk te bewijzen⁴. Maar de omvang van het bewijsmateriaal - dat in zaken als deze bijzonder overtuigend moet zijn - én aangepaste juridische procedures kunnen dit risico zeker tot een minimum herleiden. In Neurenberg bijvoorbeeld werd het 'tu quoque' argument ('de aanklager heeft zich schuldig gemaakt aan wat hij mij verwijt') niet als rechtsgeldig aanvaard⁵. De angst voor recuperatie heeft sommigen tenslotte voor een 'politieke' beslissing doen pleiten. Dit betekent dat een besluit over het lot van de beklaagde niet door rechters, maar door politieke leiders wordt genomen, zoals dit in de eerste helft van de 19^e eeuw ook al met Napoleon was gebeurd⁶. Hoewel de Sovjetunie na de Tweede Wereldoorlog op zo'n politieke beslissing aandrong, opteerde men in Neurenberg op

morele gronden voor een andere methode. Misdaden die de internationale gemeenschap aanbelangen, moesten ook internationaal worden opgelost.

II. Internationale processen voor de zwaarste misdaden zijn dus niet zonder risico en zijn strikt genomen ook niet verplicht. Waarom dan de gok wagen? Waarom nog een langdurig, pijnlijk en geldverslindend proces voeren? Is het sop de kool wel waard? Het belang van zo'n proces, dat in elke politieke beslissing ontbreekt, situeert zich naar mijn mening op drie verschillende niveaus.

Vooreerst heeft een dergelijk proces ontegensprekelijk een historische betekenis. Het eerste proces van Neurenberg duurde een jaar en dat tegen Milosevic heeft er al drie in beslag genomen. In die tijd werden tienduizenden relevante documenten opgespoord en gescreend. Ze werden becommentarieerd en geïnterpreteerd door alle betrokken partijen. Hun echtheid en inhoud werden ter discussie gesteld. Getuigen ten laste en ter verdediging werden met elkaar geconfronteerd. Voor Neurenberg leverde dit een waardevolle bronnenverzameling op, die in uitgegeven vorm 23 omvangrijke delen besloeg⁷. Voor Milosevic kunnen het er nog meer worden. Wat Saddam Hoessein betreft is het van het grootste belang dat de Irakese bevolking (nu én in de toekomst) zich een zo correct mogelijk beeld van het Hoessein-regime kan vormen. Niemand heeft baat bij de diabolisering of verdachtmaking van de beklaagde. De geschiedschrijving moet vastleggen wat zich écht heeft afgespeeld. Een juridische procedure is daarvoor één van de meest aangewezen methodes.

Daarnaast kan uit een proces een maatschappelijke voldoening voortvloeien, die bij politieke beslissingen ontbreekt. De slachtoffers zullen een duurzame genoegdoening krijgen, in de wetenschap dat hun lijden nu

ook door een officiële instantie, objectief, als dusdanig wordt erkend. De betrokkenen kunnen daarna een bladzijde in hun geschiedenis omdraaien. Zolang het proces loopt blijft een smet op de Irakese samenleving kleven - pas na het eindoordeel zal de dictator helemaal verslagen zijn en zal werk gemaakt kunnen worden van een nieuwe samenleving, met nieuwe structuren en gebaseerd op nieuwe principes.

Tenslotte heeft een proces ook een moreel belang. In een interview voor de Nederlandse televisie drukte voormalig openbaar aanklager Benjamin Ferencz zijn ongenoegen uit over het gebrek aan inspanningen om oorlogsmisdadigers te vervolgen. Hijzelf had jarenlang geijverd voor de oprichting van een permanent, internationaal strafhof. Na de moorden die onder het regime van Hoessein waren gepleegd, riep Ferencz verontwaardigd uit, «stak de wereldgemeenschap geen poot uit om de misdadigers ter verantwoording te roepen. Het was een groen licht, een open deur voor moordenaars, waaraan eigenlijk werd gezegd: 'Toe maar, ga uw gang, er zal u niets gebeuren'»⁸. Ook Simon Wiesenthal, die zijn hele leven wijdde aan het opsporen en laten berechten van nazi-misdadigers, vond dat zijn levenswerk vooral een morele betekenis had. «Met mijn werk heb ik een waarschuwing aan de moordenaars van morgen gegeven,» liet hij telkens opnieuw weten, «dat ze *nooit* zullen rusten [cursivering toegevoegd]»⁹. Ook het proces tegen Saddam Hoessein heeft deze functie. Het zal aantonen dat men niet ongestraft moordt en plundert, dat er ook voor staatshoofden minimumregels bestaan die gerespecteerd dienen te worden. Doen ze dit niet, dan riskeren ze voor de rest van hun

leven nagewezen, opgejaagd en vervolgd te worden.

III. Voor de berechting van Saddam Hoessein heeft de huidige Irakese regering geopteerd voor een proces door nationale rechters. Meer nog dan het feit dat het Internationale Strafhof in Den Haag niet retroactief werkt - en zich dus niet kan uitspreken over misdaden die voor juni 2002 werden gepleegd - heeft waarschijnlijk de politieke, financiële en juridische macht van de Verenigde Staten deze keuze beïnvloed. Of de Amerikaanse invasie in Irak en de arrestatie van het staatshoofd geoorloofd was zal nog lange tijd door specialisten in het volkenrecht bediscussieerd worden. Maar het hof dat in Irak over Hoessein zal oordelen is door de overheid ingesteld en bezit dus een zekere legitimiteit. Zelfs als Saddam Hoessein onrechtmatig werd gearresteerd, hoeft het Hof daar in zijn uitspraak geen rekening mee te houden (*'male captus, bene detentus'*).

Maar is de beoordeling van een internationaal misdrijf door een nationaal tribunaal in de 21^e eeuw nog wel opportuun? De wereld is na de Tweede Wereldoorlog steeds meer en meer internationaal geworden. Er zijn nieuwe vormen van criminaliteit ontstaan, die grensoverschrijdend zijn - en dus ook over de grenzen heen bestreden en vervolgd moeten worden. Een proces in het betrokken land is niet alleen moreel moeilijk te verantwoorden; die betrokkenheid kan de eerlijke procesgang ook danig verstoren. In 1987 stond in Israël John Demjanjuk terecht, een man die ervan werd beschuldigd tijdens de Tweede Wereldoorlog de gaskamers in het vernietigingskamp Treblinka bediend te hebben. Hoewel hij aanvankelijk door een nationale rechtbank schuldig werd

⁸ Interview met Benjamin Ferencz, in: *Brandpunt*, KRO, 1997.

⁹ Interview met Simon Wiesenthal, in: *Freedom is not a gift from heaven. The century of Simon Wiesenthal*, TV1, 1994.

¹⁰ Gita SERENY, *The German trauma. Experiences and reflections 1938-2001*, London, Allen Lane, 2001, 382 p. (vooral pp. 309-357).

bevonden, oordeelde een rechter in beroep dat er onvoldoende bewijzen van schuld waren. In haar recent verschenen memoires beschreef de Hongaarse historica Gita Sereny hoe ze in 1990 met een kroongetuige uit de zaak Demjanjuk sprak, die haar overtuigde van Demjanjucks onschuld - hij was niet in Treblinka geweest, maar in het vernietigingskamp Sobibor. Uit angst voor zijn leven had hij daarover echter gezwegen, wat zijn geloofwaardigheid aanzienlijk ondermijnde¹⁰. Over schuld en onschuld valt als buitenstaander moeilijk te oordelen. Maar het is niet onaannemelijk dat Israëliische rechters al te lang niet hebben willen inzien wat voor velen al geruime tijd evident was geworden. Omdat ze de joodse getuigen niet in diskrediet wilden brengen. Omdat het gevoel een schuldige vrij te pleiten voor velen wellicht ondraaglijk was. Omdat ze er, met andere woorden, té dicht bij betrokken waren. Een procedure voor een internationaal tribunaal had heel deze tragedie - voor alle partijen - wellicht kunnen vermijden.

Precies daarom valt de keuze van de Irakese regering te betreuren. Het Internationaal Strafhof, dat in de toekomst over deze misdaden zal moeten oordelen, kan zich nog niet uitspreken over de zaak Hoessein. Maar de optie voor een nationaal tribunaal werkt

een verdenking van partijdigheid in de hand en biedt té weinig garanties voor de verdediging. Nochtans was een compromis, een win-win situatie, in deze zaak niet onmogelijk : een samenwerking van het Irakese nationale tribunaal met een strafhof of met rechters die door de Verenigde Naties worden gesteund. Het tribunaal dat nu wordt ingericht hoeft niet per definitie van partijdigheid verdacht te worden. Maar het is een gemiste kans. Wie heeft uiteindelijk voordeel met een proces dat geen internationaal draagvlak, geen ruime maatschappelijke erkenning heeft ? Niet de historici. Niet de Irakese slachtoffers. En zeker niet de internationale gemeenschap.

Synthèse

Avec l'arrestation de Saddam Houssein en Iraq, la problématique du jugement des criminels de guerre et des crimes contre l'humanité est de nouveau au centre du débat public. Un procès contre un dirigeant d'Etat pose certainement des risques : le danger d'un règlement de compte restera toujours. Pourtant, depuis Nuremberg, l'utilité d'un tribunal international a bel et bien été prouvée. C'est pourquoi il est dommage qu'on veuille juger Saddam Houssein devant un tribunal national sur le sol irakien.

Hommage à /aan Frans Buyens

(1924-2004)



© Paul De Cock

(Frans Buyens en Yannis Thanassekos tijdens de première
van *Het blanke meisje moest buigen voor Keizer Hirohito*, maart 2003)

(Frans Buyens et Yannis Thanassekos lors de la première
de *La petite peau-blanche devait courber la tête devant l'empereur Hirohito*, mars 2003)

RIK HEMMERIJCKX*

Frans Buyens is niet meer...

Binnen de wereld van de kunsten heeft Frans Buyens steeds een unieke plaats ingenomen. Begrippen als geëngageerd, compromisloos, maar ook gevoeligheid en bevlogenheid komen steeds weer naar boven wanneer men zijn werk wil karakteriseren. Hij is alleszins een figuur die niet zo maar te vatten is in één hokje en die zeer sterk vasthield aan zijn artistieke vrijheid. Henri Storck drukte het als volgt uit: «*Frans Buyens is een cineast die het zich heeft kunnen veroorloven om vanaf het begin zichzelf te zijn en het te blijven*».

Naar aanleiding van zijn 80^e verjaardag werden er in de loop van het jaar 2004 nog allerlei activiteiten opgezet. De uitgave van een speciaal nummer van het tijdschrift

Kruispunt en een huldeviering in Temse werden gevolgd door een retrospectieve van zijn films in het Filmmuseum. Recent kon ook Gerrit Messiaen zijn documentaire *Tot mijn laatste adem* over Buyens' leven en werk aan het publiek voorstellen. Met het overlijden van Frans Buyens, eind mei 2004, kwamen deze manifestaties meteen in een ander daglicht te staan.

Dat Buyens zich vandaag mag verheugen in een dergelijke belangstelling lag aanvankelijk niet voor de hand, zeker niet wanneer we zijn oorsprong kennen. In het bescheiden arbeidersmilieu van Temse, waar hij opgroeide, was de stap naar de wereld van de film of de literatuur zeker geen evidentie. Zijn nieuwsgierigheid, zijn leeshonger, een zekere

* Doctor in de geschiedenis, wetenschappelijk medewerker Auschwitz Stichting

interesse voor de schone kunsten, gecombineerd met een groot sociaal gevoel en een politiek bewustzijn (Buyens is actief geweest in het arbeidersverzet en is het marxistisch gedachtegoed altijd een groot hart blijven toedragen) hebben er op hun manier toe bijgedragen dat hij de diverse terreinen van de politieke, literaire en later cinematografische wereld zou verkennen. Buyens was dus in grote mate een autodidact, maar zijn niet aflatende activiteiten en producties waren er niet minder op. Hij publiceerde verschillende boekbesprekingen en essays over schrijvers en kunstenaars, schreef een utopische science fiction-roman en sprookjes voor volwassenen, liet zich kennen als organisator van literaire of cinematografische avonden, was de drijvende kracht achter een theatergezelschap en nam de redactie waar van verschillende politiek-culturele of satirische tijdschriften. Ten slotte maakte hij zich ook de knepen van het filmvak eigen en legde zich toe op het maken van talloze documentaires en fictiefilms. Buyens was gedurende verschillende jaren verbonden aan de Vlaamse BRT-televisie als reporter, maar de meeste van zijn films waren eigen producties.

Door zijn zeer sterke persoonlijke betrokkenheid vertonen zijn filmische werken een diepgang die eerder uitzonderlijk mag genoemd worden. Hij was steeds op zoek naar een dieper liggende waarheid, durfde een standpunt innemen en raakte in zijn films ook thema's aan die zeker niet evident mogen genoemd worden : sociale strijd (*Vechten voor onze rechten*, 1962), de muur van Berlijn (*Deutschland Terminus Ost*, 1965), milieuvervuiling (*Waar de vogeltjes hoesten*, 1974), werkloosheid (*Tijd om gelukkig te zijn*, 1982), herinnering aan het verzet en de kampen (*Weten waarom*, 1997), euthanasie (*Minder dood dan de andere*, 1993), respect voor gehandicapten (*Tangotango*, 1995), de problematiek van de dagelijkse

verantwoordelijkheid (*Ieder van ons*, 1971)... om er slechts enkele te noemen. Wat de documentaires betreft, mogen ook zijn portretten van kunstenaars, schrijvers en intellectuelen niet onvermeld blijven : Frans Masereel, Rik Poot, Vercors, Ward Ruyslinck, Ernest Mandel, August Vermeulen... Op zijn manier wilde hij de maatschappelijke polsslag voelen en bepaalde thema's ter sprake brengen of uit de taboesfeer halen.

Het woord en de discussie nemen in zijn films een prominente plaats in. Zoals geen ander neemt hij de tijd om zijn protagonisten aan het woord te laten of hen op hun eigen wijze te laten getuigen. Elk goedkoop effectbejag werd achterwege gelaten. Zijn aparte, moeilijk te plaatsen stijl en zijn gedurfde, soms controversiële onderwerpen maakten evenwel dat verschillende van zijn films buiten het commerciële circuit gevallen zijn en nooit vertoond werden op televisie. Zijn werk heeft nochtans bemoeidigende kritieken gekregen en verschillende van zijn films zijn bekroond geweest op Europese filmfestivals (1^e prijs op het Festival Europeo del Cinema Handicap te Turijn voor *Tangotango* ; Prijs voor de beste acteur en actrice op het Filmfestival van Gent voor *Minder dood dan de andere*). Buyens is dus bij het grote publiek niet zo gekend, maar zijn invloed op het vroege werk van een aantal jonge Belgische cineasten mag zeker niet onderschat worden. De gebroeders Dardenne, die met hun *Rosetta* toch filmgeschiedenis geschreven hebben, zijn zeker niet de minste onder hen.

Vanuit zijn persoonlijke betrokkenheid, maar ook door toedoen van Lydia Chagoll, zijn levensgezellin en muze met wie hij verschillende filmprojecten realiseerde, heeft Frans Buyens altijd een bijzondere band met onze vereniging onderhouden. Toen de Vriendenkring van Auschwitz-Birkenau in 1978 voor het eerst een reis naar

Auschwitz organiseerde, was hij er eveneens bij om dit unieke moment op pelicule vast te leggen. *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* is er de blijvende impressie van. Als hommage aan Frans Buyens, maar ook omdat de herinnering aan de kampen en het antifascistisch verzet één van de sleutels vormt tot zijn werk, willen we in dit dossier een aantal bijdragen omtrent dit thema bijeenbrengen. Wouter Hessels, Joris Raeymaekers en onze directeur Yannis Thanassekos waren graag bereid er hun medewerking aan te verlenen. Onze welgemeende dank aan hen allen.

Wij willen er onze lezers nog op attent maken dat zo'n 25 films uit het oeuvre van Frans Buyens en Lydia Chagoll, waaronder *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* en *In naam van de Führer*, binnenkort op DVD beschikbaar zullen zijn. Zij kunnen besteld worden bij Filmfreaks in Nederland. Info : www.filmfreaks.nl ; contact : buyens@filmfreaks.nl. Voor meer gegevens over het werk van Buyens en Chagoll zie : <http://www.buyenschagoll.be>.

RIK HEMMERIJCKX*

Frans Buyens n'est plus...

Frans Buyens a toujours occupé une place à part dans le monde des Arts. Engagement, refus de toute compromission, mais aussi sensibilité et entraînement sont les descriptifs qui viennent à l'esprit quand on veut caractériser son travail. A tous égards, il s'agit de quelqu'un de difficile à cerner, qui tenait beaucoup à son indépendance artistique. Comme Henri Storck le disait : «*Frans Buyens est un cinéaste qui a pu se permettre d'être lui-même dès le départ et de le rester*». A l'occasion de son 80^e anniversaire plusieurs manifestations ont été organisées tout au long de l'année 2004. L'édition d'un numéro spécial de la revue *Kruispunt* et une soirée d'hommage à Temse ont été suivis

d'une rétrospective de ses films au Musée du Cinéma à Bruxelles. Récemment, Gerrit Messiaen a pu présenter son documentaire, *Tot mijn laatste adem*, sur la vie et l'œuvre de Frans Buyens. Avec son décès, fin mai 2004, toutes ces manifestations ont pris une autre coloration.

Que Buyens ait pu se réjouir d'une telle reconnaissance publique n'est certainement pas allé de soi quand on connaît ses racines. Pour le milieu ouvrier défavorisé de Temse, au bord de l'Escaut, où il a grandi, le passage vers le monde de la littérature ou du cinéma n'était certes pas évident. Sa curiosité, son envie de lire, un certain intérêt pour les beaux-arts, combiné avec un grand senti-

* Docteur en histoire, collaborateur scientifique de la Fondation Auschwitz

ment social et une conscience politique développée (il a été actif dans la résistance ouvrière et n'a jamais renié son inspiration marxiste), ont à leur manière contribué à sa découverte du monde politique, littéraire et cinématographique. Bien que Buyens ait été en grande partie autodidacte, ses multiples activités et productions ne sont pas négligeables. Il publia différents comptes rendus et essais sur le travail d'écrivains et d'artistes ; il a aussi écrit un roman de science-fiction à caractère utopique et quelques contes pour adultes ; il se distingua également comme organisateur de soirées littéraires et cinématographiques, fut le leader d'une troupe de théâtre, assura la rédaction de diverses revues politico-culturelles ou satiriques. Enfin, il acquit la technique de l'art cinématographique et se consacra à la création de nombreux films documentaires et de fictions. Buyens a travaillé quelques années pour la télévision flamande comme reporter, mais il continuait à produire lui-même la plupart de ses films.

Par son implication personnelle très forte, la plupart de ses films délivrent un message, ce qui est remarquable. Il était constamment à la recherche d'une vérité plus profonde, il osa prendre des prises de position marquées et aborda aussi des thèmes peu conventionnels comme les luttes sociales (*Se battre pour nos droits*, 1962), le mur de Berlin (*Allemagne Terminus - Est*, 1965), le chômage (*Du temps pour être heureux*, 1982), la mémoire de la résistance et des camps (*Savoir pourquoi*, 1996), la pollution (*Là où toussent les petits oiseaux*, 1974), l'euthanasie (*Moins mortes que les autres*, 1993), le respect des handicapés (*Tangotango*, 1995) et la problématique de la responsabilité quotidienne (*Chacun de nous*, 1971) pour n'en nommer que quelques-uns. En ce qui concerne les documentaires, mentionnons aussi ses portraits d'écrivains, d'artistes et d'intellectuels : Frans Masereel, Rik Poot, Vercors, Ward

Ruyslinck, Ernest Mandel, August Vermeulen... A sa manière, Buyens a voulu prendre le pouls de la société, entamer le débat sur certains thèmes ou les sortir du domaine tabou.

Dans chacun de ses films la parole et la discussion prennent une place prépondérante. Lui seul savait prendre le temps de laisser s'exprimer ses protagonistes ou de les laisser témoigner à leur façon. Tout effet gratuit était exclu. Son style particulier, difficilement classable, et ses sujets osés, parfois controversés, ont fait que beaucoup de ses films ont été exclus du circuit commercial ou n'ont jamais été montrés à la télévision. Son travail a pourtant obtenu des critiques encourageantes et plusieurs de ses films ont même été couronnés (Premier prix au Festival Europeo del Cinema Handicap à Turin pour *Tangotango* ; Prix du meilleur acteur et de la meilleure actrice au Festival du Cinéma à Gand pour *Moins morte que les autres*). Bien que peu connu du grand public, l'influence de Buyens a été considérable, notamment parmi les premières œuvres d'une série de jeunes cinéastes belges. Les frères Dardenne, couronnés pour leur film *Rosetta*, se trouvent en bonne place parmi eux.

Par son intérêt personnel mais aussi grâce à Lydia Chagoll, sa compagne et muse, avec qui il réalisa plusieurs de ses films, Frans Buyens a toujours entretenu un lien privilégié avec notre association. Quand l'Amicale d'Auschwitz-Birkenau entama en 1978 son premier voyage à Auschwitz, il était présent pour fixer ce moment unique sur pellicule. *Un jour les témoins disparaîtront...* en est le reflet permanent. Comme hommage à Frans Buyens, mais aussi parce que la mémoire des camps et de la résistance antifasciste sont l'une des clés de son œuvre, nous avons voulu rassembler une série de contributions dans un dossier autour de ce thème. Wouter Hessels, Joris Raeymaekers et notre

directeur Yannis Thanassekos ont bien voulu y participer. Qu'ils en soient remerciés.

Nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs sur le fait qu'au moins 25 films de l'oeuvre de Frans Buyens et de Lydia Chagoll, parmi eux *Un jour les témoins disparaîtront* et *Au nom du Führer*, seront

bientôt disponibles sur DVD. Ils peuvent être commandés chez Filmfreaks en Hollande. Info : www.filmfreaks.nl ; contact : buyens@filmfreaks.nl. Pour plus d'informations sur l'oeuvre de Buyens et Chagoll voir : <http://www.buyenschagoll.be>.

WOUTER HESSELS*

Open Dialoog en Eens zullen de Getuigen er niet meer zijn¹

«Premier regard sur le camp : c'est une autre planète(...)»

Jean Cayrol

(tekst *Nuit et Brouillard* van Alain Resnais)

Begin 2001 bezocht ik in het Parijse Hôtel de Sully de tentoonstelling 'Mémoire des camps'. Tientallen foto's van de nazi-concentratie- en uitroeiingskampen, gerealiiseerd tussen 1933 en 1999, waren er geëxposeerd. Terwijl ik de stille getuige was van de zeer gevarieerde kampfoto's, bracht ook een schoolklas van vooral luidruchtige tieners een bezoek aan diezelfde historisch geladen tentoonstelling. Op een bepaald ogenblik stormde een tiental jongeren met veel rumoer de trap af naar de galmende

kelderverdieping waar ik aan het kijken was naar zeer recente foto's die de kamprealiteit verbeelden. Nadat ik me had gestoord aan het kinderlijke gedraaf hoorde ik plots niets meer. Ik draaide me weg van de foto's om te zien wat er gebeurde achter een scheidingsmuur. Het eerst zo lawaaierige tiental stond nu met open mond te staren naar een oudere vrouw die aan het wenen was terwijl ze keek naar een actuele fotomontage waarin een gestileerde en gekleurde prikkeldraad afgebeeld stond. Tot tranen toe bewogen

* Wouter Hessels doceert filmgeschiedenis aan het departement RITS van de Erasmushogeschool Brussel. Animator van de cineclub Film Forest Brussels. Ook actief als woordkunstenaar (*Verticaal Ritme ; Ander Alfabet/Autre Alphabet*).

¹ Dit artikel werd eerder gepubliceerd in het speciale Buyens-nummer van *Kruispunt, Vergrijsd niet verkleurd. Frans Buyens 80* (maart 2004, nr. 196). Onze dank aan John Heuzel, redactiesecretaris van *Kruispunt*, die deze heruitgave mede mogelijk maakte. Contact : kruispunt@pandora.be

leek de vrouw een persoonlijke oorlogservaring te herbeleven en dat bij het zien van een zeer esthetiserende kampfoto, gemaakt anno 1995. De jongeren werden er stil van en ik met hen. Samen waren we getuige van een bewogen herinnering. De emotionele ontlasting, de persoonlijke gevoelsuitdrukking van de vrouw noopten tot stilte en medeleven. En toch zijn wij, generaties van na de nazistische horreur en terreur, niet in staat om echt te ervaren wat een kampervaring werkelijk betekent. We kunnen er ons misschien een voorstelling van maken. Of beter nog : we kunnen ons bewust worden van de oorzaken, de feiten en gevolgen van de verschrikkingen in de naziconcentratiekampen.

Speelfilm versus documentaire

Toen in 1993 bleek dat zeer veel Vlaamse achttienjarigen niet meer wisten waar ‘Holocaust’ en ‘Endlösung’ voor stonden, werden ze prompt en klassikaal naar Steven Spielbergs *Schindler’s List* gestuurd. Een zeer verdienstelijke, maar fictionele film moest de leemte in menig jeugdig geheugen opvullen. De toenmalige Vlaamse regering had graag wat subsidie veil voor scholen die hun leerlingen de holocaust wilden bijbrengen via Spielbergs kaskraker. Sinds *Schindler’s List* hebben vooral fictionele verbeeldingen van de concentratiekamprealiteit het grote publiek aangesproken. *La Vita è bella* (1997) van Roberto Benigni en *The Pianist* (2002) van Roman Polanski zijn de meest uitgesproken voorbeelden van persoonlijke, uiterst emotionele, doch ook erg fragmentaire benaderingen van de nazistische kampwerkelijkheid. Die drie zeer succesvolle, overal gelauwerde langspeelfilms hebben me enorm geboeid en me ook hevig beroerd. De sympathie voor Oskar Schindler, de identificatie met vader Guido

en/of zoon Giosué, de betrokkenheid bij de musicus Szpilman... staan in de drie respectieve films buiten kijf. Twee van de drie films zijn weliswaar «*based on a true story*», maar het zijn en blijven langspeelfilms die ingaan op één uitzonderlijk verhaal of buitengewone persoon. En in die zin volstaan deze meeslepende films lang niet om lacunes in het historisch onderricht en gaten in het menselijk geheugen te dichten. Uiteraard kunnen ze wel aanleiding zijn tot reflectie en discussie of ook een aanvulling blijken op gedegen historisch inzicht.

Naast de populaire en ook populariserende langspeelfilms over concentratiekampen zijn er ook films gerealiseerd die gezien hun manifest informerende kracht een betere dienst bewijzen aan de vorming en de bewustwording omtrent de problematiek van de concentratiekampen. Twee sterke films uit een boeiende documentairetraditie over de naziconcentratiekampen zijn van de hand van de militante cineast Frans Buyens. Zijn zonder subsidie gerealiseerde documenten *Open Dialoog* (1970-1971) en *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* (1978-1979) horen ongetwijfeld thuis in de geschiedenislessen waar men het nazisme (1933-1945) en de Tweede Wereldoorlog onder de loep neemt.

Open Dialoog

Buyens realiseerde *Open Dialoog* toen ik het levenslicht zag. Aangezien de film opgevat is als een dialoog tussen generaties die de naziterreur hebben meegemaakt en die erna geboren zijn, voel ik me jaren na geboortedatum sterk aangesproken om ook in dialoog te treden met de film. Buyens’ *Dialoog Ouwert* opent met een jongen die kijkt naar en door de deuren van de kampellen. Ik kijk mee met de jongen. We zijn in Breendonk. Op 23 mei 1970 lopen en kijken mensen, jong en minder jong, vrouw en man,... rond in het Fort Breendonk, in 1947 ingericht

als nationaal gedenkteken. Naast het beeld van rondlopende, kijkende en in stilte discussiërende mensen valt in het Frans en in het Nederlands commentaar op het kamp-leven te horen. Dat wordt duidelijk een gefilmde dialoog tussen verschillende mensen, generaties, gemeenschappen en hun uiteenlopende meningen. Naar aanleiding van de 25e verjaardag van de bevrijding van de concentratiekampen confronteert Frans Buyens voornamelijk Belgische scholieren en studenten met mensen die het Breendonkse kamp-leven aan den lijve hebben meegemaakt. Een ex-gevangene krijgt het eerste woord. Naarmate de man zijn verhaalt tempo vindt, zoomt de camera ook nadrukkelijker in op de verteller. De getuigenis krijgt een duidelijker gezicht. De beginbeelden van de zeer verscheidene bezoekers van Breendonk worden ook gethematiseerd in de kijk van de ex-gevangene die zich uitsprekt over de zoveel soorten mensen die in Breendonk gevangen zaten : mensen die zeer moedig waren, mensen met minder moed, mensen die bevreesd waren, mensen zonder angst,....

Na deze eerste getuigenis worden de leerlingen en jongvolwassenen geconfronteerd met het kamp van Breendonk, de nazi-concentratiekampen, het verzet en de met het naziregime vergeleken politieke situaties in Vietnam, Griekenland en Tsjechoslowakije. In een eerste deel dat ongeveer een half uur duurt, komen afwisselend ex-gevangenen, studenten, leerlingen, leraren en ministers aan bod. Ieder doet zijn of haar verhaal. Er is nog geen sprake van een echte en open dialoog onder de verschillende bezoekers en aanwezigen. Een aantal meningen zijn hartverwarmend. Jonge mensen die zich opwinden over de in 1970 autoritaire, militaristische... politieke regimes. Een ex-politieke gevangene die oproept tot blijvende contestatie tegen elke vorm van verdrukking en uitbuiting. Andere, in klank en beeld

geïsoleerde opinies, zijn eerder ontluisterend. Een jongeman die het verzet afdoet alsof het tot niets geleid heeft en stelt dat verzetslui op oorlogsprofitaat en winstbejag uit waren. Door dichtbij komend en dus extra opinieversterkend camerawerk wekken zulke uitlatingen ergernis, boosheid en weer verzet op. De al te prominente aanwezigheid van de ministers stoort veeleer, maar is ingegeven doordat de film een opdracht was van het toenmalige Ministerie van Nationale Opvoeding. Goed dat Frans Buyens van *Open Dialoog* uiteindelijk zijn eigen, persoonlijke opdracht gemaakt heeft. Tijdens het eerste deel waarin elke mens apart, voor zijn of haar mening uit- en opkomt, bouwt Frans Buyens mooie momenten van reflectie in. Na een aantal uitspraken en verhalen volgen stille beelden. Beelden die voor zichzelf spreken. Jonge mensen bekijken de executiepalen en raken ze aan. Kinderen en jongeren leggen er ook bloemen neer. Tijdens die commentaarloze beelden krijgt de kijker de kans om de beelden te verwerken en te reflecteren over hetgeen gezegd is over het kamp-leven.

Het eerste opiniërende deel gaat vrij bruusk over in het tweede discussiërend-dialogerende deel van de documentaire met een oostfrontstrijder die fel en defensief begrip vraagt voor zijn 'foute' keuze tijdens de Tweede Wereldoorlog. Een korte zwart(e)-wit(te) discussie ontspint zich die resulteert in een onderlinge consensus 'dat wat gebeurd is tijdens de Tweede Wereldoorlog nooit meer mag gebeuren'. Die gepolariseerde polemiek opent het tweede deel dat helemaal in het teken staat van de onderlinge discussie en de open, maar onaffe dialoog tussen generaties mensen over concentratiekampen van gisteren, vandaag en morgen. De grote vraag- en antwoordrondes, de scherpe debatten spelen zich allemaal af in en rond de tenten die speciaal voor die reünie- en ontmoetingsdag in Breendonk

opgezet waren. De door individuen in het eerste deel geformuleerde bedenkingen wordt in het tweede in de groep gegoid. Uitspraken uit het eerste deel, bijvoorbeeld dat de leerlingen en studenten eigenlijk niet voorbereid waren op het bezoek aan Breendonk, dat het lessenpakket meer sociologische en politieke opvoeding moet bevatten - *Open Dialoog/Dialogue Ouvert* past daar overigens perfect in - krijgen een noodzakelijk staartje in het tweede dialogerende deel. Leerlingen en studenten klagen erover dat ze nauwelijks vorming en training krijgen in het analyseren en vergelijken van nieuws en duiding van maatschappelijke en politieke problemen. Talloze vergelijkingen tussen de nazistische concentratiekamprealiteit en de kamprealiteit in het Griekenland en België van 1970 worden opnieuw en nu in open debat aangekaart. De oproep om een eigen persorgaan voor en van jongeren te creëren, los van financiële en partijbelangen, blijft hangen.... In alle openheid en luidop wordt nagedacht over politiek (on)bewustzijn, de interesse of desinteresse voor het openbare leven, het al dan niet gebruiken van geweld tegen onderdrukking, censuur en afwezigheid van debat en dialoog in schoolboeken en het schoolsysteem.

In het eerste deel brengt Buyens' camera elke losstaande opinie duidelijk en kant en klaar in beeld. De camera gaat letterlijk en figuurlijk in op hetgeen een ervaringsdeskundige en/of getuige zegt. Poëtisch en meditatief is Buyens bij het tonen van de louter stille 'Breendonk'-beelden. Tijdens de openlijke en vaak ook wat ongeregelde

discussies is de camera vanzelfsprekend beweeglijker en durft het beeld ook af en toe flou te zijn. Open is de dialoog alleszins. Diverse historische en actuele aspecten van het kampleven, het verzet... worden te berde gebracht. Niets is taboe en het debat wordt nauwelijks gestuurd door een regisseur. De vrijheid van spreken wordt ten volle gerespecteerd. De camera is in deze open dialoog wel genoodzaakt om soms mee van de hak op de tak te springen. Na een vragenronde over de ook weer uiteenlopende idealen van de aanwezige jonge mensen (vriendschap, begrip onder mensen, menselijke gelijkwaardigheid, geestelijke bevrijding, respect voor het leven...) dient zich een noodwendig derde deel te vervullen. Dat sluitstuk gaat over daadwerkelijke actie, het handelen na reflectie : contestatie, verzet, verzet tegen onrecht en onderdrukking... een menselijk en maatschappelijk engagement dat zich evenwel buiten en na de film dient te voltrekken. In die zin heeft Buyens' *Open Dialoog-Dialogue Ouvert* een dialectische opbouw : in het eerste deel komen de individuele theses naar voren, in het tweede (de antithese) worden de stellingen in dialoogvorm uit- en tegengesproken. De synthese waar elke dialoogdeelnemer zich in kon vinden, was dat de open dialoog van één memorabele dag in Breendonk niet het einde is - de sensibilisering is er, de jongeren hebben geleerd van de ouderen en omgekeerd -, maar slechts een begin voor verdere open dialogen en acties ten bate van de vrijheid en gelijkwaardigheid van elke mens.

² In 1977 realiseerde Lydia Chagoll de bekroonde film *In naam van de Führer* over het lot van de kinderen in nazi-Duitsland. Deze film is een belangrijke aanzet voor Buyens' *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn*. Het scenario met de commentaar van Buyens' film zijn van de hand van Lydia Chagoll. In 1996 maakte ze samen met Frans Buyens nog de negen uur durende documentairereeks *Weten Waarom - Savoir Pourquoi*, een sobere filmserie over de naziterreur met getuigenissen van Belgische verzetslui.

³ Het bezoek was georganiseerd door de Vriendenkring van gewezen politieke gevangenen van Auschwitz-Birkenau, kampen en gevangnissen van Silezië.

Eens zullen de getuigen er niet meer zijn

In de aanloop naar het Jaar van het Kind, 1979, realiseert Frans Buyens, hierbij geïnspireerd door zijn levensgezellin, de choreografe-cineaste Lydia Chagoll², een film over een geleid bezoek aan Auschwitz³. *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* wil eens te meer de herinnering aan een weerzinwekkend verleden dat nog steeds actueel is, levendig houden voor kinderen van toen, nu en later.

De documentaire opent zeer poëtisch : een vogel vliegt door het symbolische prikkeldraad heen de vrije lucht in. Het open bezoek aan Auschwitz in april 1978 wordt aangekondigd. Een afstandelijke, sobere vrouwen- en mannenstem vertellen in voice-over dat het bezoek anno 1978 zowel een aandenken, een eerbetoon als een bedevaart is. Mannen en vrouwen van alle nationaliteiten bezoeken Auschwitz omdat ze willen weten wat daar is geschied. Het bezoek van 1978 wordt vervolgens gerelateerd aan de opeenvolgende 'bezoeken' (tussen 1940 en 1944) die speciale nazi- en SS-commissies daar aan de kampen brachten. Waar de specifieke kampbezoeken door nazileiders als Heinrich Himmler of Adolf Eichmann zoal voor stonden, wordt gedurende de film met chronologische en inhoudelijke precisie ingevuld. Net zoals Buyens in *Open Dialoog* verscheidene mensen met uiteenlopende visies aan het woord en in het beeld laat, komen in zijn *Un jour les témoins disparaîtront* diverse getuigen en toehoorders aan bod. Tien mensen : drie vrouwen en zeven mannen, die omwille van hun ras, of gewapende, ongewapende verzetsdaden in concentratiekampen hebben vastgezeten, getuigen over hun strijd op leven en dood, en dat in aanwezigheid van 'kinderen' die na de Tweede Wereldoorlog geboren zijn.

De tien overlevenden die bij hun deportatie tussen de 14 en 40 jaar oud waren, proberen in het bijzijn van verschillende, verscheidene jonge mensen op hun persoonlijke kampverhaal te komen.

Buyens' camera laat enerzijds in stilte of met voice-overcommentaar de bezochte Auschwitzplek zien waar het spook van honderdduizenden doden nog rondwaart. De camera registreert en observeert het kamp in zijn meest symbolische uitingen : de stereotiepe betonnen kampblokken, het prikkeldraad, de uitkijkposten, de treinrails... De wijze waarop Frans Buyens wat rest van het kamp en de rondlopende bezoekers beschrijft, is vrij objectief gerealiseerd met een camera die in long shots letterlijk afstand neemt. De voice-overcommentaren waarin tussen de hoogstpersoonlijke getuigenissen door een chronologisch, statistisch beeld wordt gegeven van de kamp 'bezoeken' en kamppraktijken door de nazi's, maken deel uit van een nuchtere, bijna wetenschappelijke kijk op het kampwezen. In nauwelijks geïntoneerde voice-overcommentaren rapporteren - afwisselend - een mannen- en een vrouwenstem wie, wanneer en hoeveel mensen werden gedeporteerd, hoe de kampen, de vernederings- en vernietigingstrategie moesten worden opgebouwd en uitgebreid, welke straffen, sancties in de kampen werden uitgevaardigd, welke en hoeveel medische experimenten (sterilisaties, castraties,...) diverse nazidokters uitvoerden, hoe de doden moesten verdwijnen, en hoe op het eind van de oorlog alle kampsporen moesten worden uitgewist.

Deze beschrijvende aanpak in woord en beeld doet ontgensprekelijk denken aan Alain Resnais' *Nuit et Brouillard* (1955). In die amper dertig minuten durende documentaire maakt Resnais (°1922) een bijzonder scherpe analyse van de nazigruwel. Een travellende camera en ook hier een gereser-

veerde commentaartekst van Jean Cayrol (uitgesproken door Michel Bouquet) brengen de opeenvolgende fasen van de nazistische ontmenselijkings- en uitroeijingssystematiek in herinnering. Vooral de beelden en woorden waarin de extreme waanzin, de paradoxen en de absurditeit van de naziterreur worden weergegeven, staan in mijn geheugen gegrift. Concentratiekampgevangenen die de huizen van hun eigen lijden, sterven en dood (werkblokken, gaskamers, crematoria,...) moeten bouwen, nazileiders die joden, zigeuners of politieke gevangenen klein en kapot maken, maar die aan de andere kant zorg dragen voor de Goetheboom, planten verzorgen, een dierentuin laten inrichten... nazi's en hun industriële vrienden (Krupp, I.G. Farben, Siemens...) die winst maken met de laatste bezittingen en de handenarbeid van de gevangenen... mensen wier lichaam en leden, wier huid en haren door de nazi's worden gerecupereerd om er meststof, zeep, stoffen en andere voorwerpen van te maken. Ontluisterend om dat te zien en te horen. Elke zweem van emotionaliteit en sentimentaliteit wordt in dit openbarend document zorgvuldig en bewust vermeden. En toch blijven de films van Resnais en Buyens op het netvlies gebrand en in het individuele of collectieve geheugen bewaard. De objectieve toonzetting, de beschrijvende camera en het gereserveerde voice-overdiscours in *Nuit et Brouillard* alsook in delen van *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* blijven hangen en werken lang en diep door in het menselijk bewustzijn. Zowel Buyens als Resnais zijn als authentieke verzetslui en maatschappelijk geëngageerde documentairemakers gedreven om met hun werk latere generaties en jonge mensen een historisch bewustzijn bij te brengen of het reeds aanwezige bewustzijn te versterken. Een andere inhoudelijke overeenkomst tussen Resnais' *Nuit et Brouillard* en Buyens' *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* is dat de concentratiekamprealiteit geen uitsluitend joodse kwestie of 'Shoah' is,

maar dat ze opengetrokken wordt naar een grote verscheidenheid van mensen, zowel aan de kant van de gevangenen als aan die van de kampbewakers. In beide films wordt ook een bijzondere en uitzonderlijke klemtoon gelegd op de aanwezigheid van menselijke solidariteit, het kleine, grote, individuele en collectieve verzet, al wat binnen de concentratiekampen beperkte mogelijkheden bood tot overleven en ontsnappen. De twee films leggen zich bewust niet neer bij de slachtofferpositie van de gevangenen. Verzet tegen onmenselijkheid, ontmenselijking... is bij Resnais en Buyens zo alomtegenwoordig. In hun beider persoonlijkheid en in hun respectieve films roepen ze kijkers van alle leeftijden, slag en komaf op om zich niet neer te leggen bij onrechtvaardige en onmenselijke situaties. Deze rode draad van protest en verzet is zeer bemoedigend en hoopgevend voor elke mens die dat ziet en zelf leeft in een moeilijke of onmogelijke situatie.

Frans Buyens wil in zijn film niet alleen een vrij objectieve kijk geven op de 'van kwaad naar erger' evoluerende chronologie van de concentratiekampverschrikking. De beelden en voice-overcommentaren die serene en nuchtere informatie geven over het aantal gedeporteerden, de verscheidenheid van de gevangenen, de diverse strafmaatregelen, de verschillende vormen van medische experimenten op gevangenen... volstaan voor Frans Buyens niet om de nazikampen te (doen) begrijpen. Naast de objectieve kant van de zaak hoort ook de subjectieve ervaring een prominente plaats te krijgen. Buyens laat verspreid over de film tien getuigen aan het woord. Hun respectieve verhalen worden hoofdzakelijk in doordringende, subjectieve close-ups benaderd. Af en toe worden reactieshots getoond van de jongere toehoorders die aandachtig luisteren of vragen stellen bij de hoogst persoonlijke getuigenissen. Geen enkele getuigenis wordt in zijn eenheid en totaliteit verteld. In thematisch

georiënteerde hoofdstukken of scènes spreken de getuigen zich in alle vrijheid en waarheidsgetrouw uit over 'reden voor deportatie', 'leeftijd bij internering', 'het onverklaarbare meedelen', 'meesters en heren', 'het onmogelijke mogelijke', 'proberen te begrijpen', 'in naam van het ras', 'de ergste ervaring', 'overleven', 'het einde zonder einde', 'afstand nemen, bewust worden' enz. Frans Buyens is als het ware een structurerende en duidende psychoanalyticus die de tien mensen op hun verhaal laat en doet komen. Hij luistert actief - en zet aan tot luisteren - naar het persoonlijk lijden en (over)leven die tien mensen, soms met gemak, vaak moeizaam, onder woorden proberen te brengen. De verhalen komen van de diepte naar de oppervlakte, nooit integraal, maar in stukjes en fragmenten, verteld en gedoseerd op basis van een specifieke vraag of probleemstelling. Uiteraard komen de vernedering, het sadisme, de folteringen, de martelingen en wat nog ruimschoots aan bod. Maar hoogst opvallend en diep ontroerend is de mate waarin en de wijze waarop de getuigen liefde, menselijke warmte, solidariteit, ontmoeting met andere en verscheidene mensen, de politieke lijn, het jeugdig geloof dat het nazimonster vernietigd zal worden, hoop op een betere wereld, een ijzersterke moraal, een nieuwe geboorte, het vertellen van verhalen om het vol te houden uitspreken en belichamen. Al deze positieve ingesteldheden en zienswijzen dragen zij aan als fundamentele overlevingsstrategieën. Alsof je tegenover zoveel kwaad en dood alleen maar goed en intens (samen)leven kunt stellen. En zoals een overlevende getuigde en betoogde: dat een concentratiekamp het laagste, het slechtste in een mens naar boven brengt, zoals het ook het meest heroïsche en verhevende in een mens kan reveleren. De concentratiekampen, zo wordt duidelijk gemaakt aan de luisterende en ook reagerende jongere generaties, was een zaak van leven of dood.

Neutraliteit, op afstand blijven, je op de vlakte houden of ontsnappen aan de heersende ideologie was uit den boze.

Dat Frans Buyens in het subjectief vertellen de grote emotionaliteit schuwt, valt te horen bij een vrouw die vertelt over het lot van kleine kinderen. De vrouw kan haar tranen niet bedwingen en Buyens' camera treedt met respect terug, in plaats van zich op te dringen aan het wenende gelaat van de getuige. Deze scène illustreert dat een documentaire krachtig en ontroerend kan zijn zonder menselijke emoties uit te buiten. Dat is ongetwijfeld een les voor jonge reportagemakers die er maar al te graag en gretig op uit zijn om in een mum van tijd zoveel mogelijk tranen te onttrekken aan hun getuige/slachtoffer. Die joodse vrouw, die Buyens met schroom portretteert, stelt overigens dat je op veertien jaar - haar leeftijd bij haar deportatie - toch al echt iemand bent. Deze stelling contrasteert opvallend schril met de opinie van de oostfrontstrijder uit *Open Dialoog* die beweerde dat je op zestien jaar eigenlijk niet beter weet en geen idee hebt wat er gaande is.

Indien groepen scholieren, veertien en/of zestienjarigen nog (altijd) niet weten wat de realiteit van een (nazi)concentratiekamprealiteit betekende, dan moeten ze niet alleen bekroonde 'holocaust'speelfilms à la *Schindler's List* zien en bespreken, maar ook dringend Frans Buyens' te weinig vertoonde *Open Dialoog* en *Eens zullen de getuigen er niet meer zijn* ontdekken. De kampproblematiek is immers zo complex, historisch gelaagd en geladen dat een loutere speelfilm als geschiedkundige informatiebron totaal onvoldoende is. Verscheiden en verschillend bronnen- en getuigenismateriaal - zoals aanwezig in Buyens' films - kan de kijk op of de voorstelling van concentratiekampen alleen maar rijker, sterker, genuanceerder en kritischer maken.

JORIS RAEYMAEKERS*

Weten Waarom

Doordacht epos over politiek bewustzijn¹

België / 1996 / totale duur : 9 uur in negen delen van ongeveer 60 min. / scenario, teksten en realisatie : Frans Buyens en Lydia Chagoll / camera documenten : André Goeffers / camera getuigen : Guido Van Rooy / muziek : Elias Gistelinck / montage : Greta Thijs, Lydia Chagoll, Frans Buyens / productie : Voor een Glimlach van een Kind vzw, Films Lyda en Image Création met de steun van Fonds Film in Vlaanderen, Vlaams Ministerie van Onderwijs, Nationale Loterij en Ministère de la Communauté Française / gedraaid op 16 mm, kleur en

zwart-wit / productieperiode : oktober 1994-januari 1997 / 3 gr.s.o. ; h.o. / f&tv+v 473 / release : Filmfestival van Brussel, januari 1997

Er wordt niet elk jaar in ons land een film van negen uur uitgebracht. En laat ik van meet af aan stellen : persoonlijk vind ik dit een sterke auteursfilm van het sterkoppel van de Belgische film. Voor u beslist of u de film in één keer wil zien of in afzonderlijke delen, hebt u recht op een gedetailleerde inhoudsopgave.

* Gewezen verantwoordelijke voor de filmopvoeding in het Paridaens-Instituut te Leuven ; vrijwillig medewerker van het Brusselse Filmmuseum.

¹ Dit artikel werd voorheen gepubliceerd in het tijdschrift *MediaFilm*, december 1997, nr. 221. Wij danken de redactie van *Cinemagie*, en dan vooral Freddy Sartor, die graag bereid gevonden werd ons deze bijdrage toe te sturen. Contact : tel. 02/546 08 11, email : info@filmmagie.be

Over de titel *Weten Waarom* wil ik kwijt dat hij slaat op de politiek bewuste burger, die weet waarom hij op een bepaald moment in verzet komt tegen macht en machtsmisbruik. De titels van de negen onderdelen geven niet de korte inhoud weer maar zijn veeleer een aanleiding tot reflectie. In de film zelf wordt op die titels niet verder ingespeeld, ze hebben een eigen stem.

De portretten van een tiental getuigen, die stuk voor stuk *wisten waarom* en voor hun engagement hebben moeten boeten, beschouw ik als het meest verbijsterende deel van de film. «Telkens zijn hier waardevolle mensen (of moet ik zeggen ‘bewuste burgers’) aan het woord die beseffen dat hun getuigenis maar zin heeft, als je het systeem verklaart waaronder zij geleden hebben. Anders heb je gewoon een opsomming van willekeurig menselijk leed» aldus Lydia Chagoll.

Om die getuigenissen in een verantwoorde historische context te plaatsen worden ze dus voorafgegaan door vier documentaires die ook op hun manier origineel zijn.

Van bij het begin van *Deel 1, De triomf van de beulen* (60', over de periode 1918-1933), wordt de kijker meegesleurd in de geschiedenis op een rustig ritme dat tijd voor reflectie laat. De film vertrekt van de ineenstorting - na twaalf jaar - van het Derde Rijk, dat als een 1000-jarig rijk was aangekondigd. «Hoe is het zover kunnen komen?» is de basisvraag. In een flashback worden we meegenomen naar 1914. De expansiedrang van Duitsland leidde tot de eerste wereldoorlog maar ook in het debâcle dat daarop volgde waren pacifisme en internationalisme slecht gezien. Duitsland werd tot een zware oorlogsschade verplicht. Het meest getroffen waren de industrie en het leger, dat zich niet neerlegde bij de toestand en mensen zoals Adolf Hitler engageerde om de pacifisten te infiltreren en ze te verklikken. Meer en meer werd de politieke klasse als verantwoorde-

lijke voor de vernedering van Duitsland aangewezen en er ontstond een antipolitiek klimaat waarin de figuur van Hitler, die letterlijk en figuurlijk gekwetst uit WO I kwam en vooral op revanche uit was, kon gedijen. In de gevangenis na een operetteachtige putsch schreef hij zijn programma neer en kwam hij tot de beslissing dat zijn opzet om Duitsland weer groot te maken en marxisten en joden te bestrijden voortaan niet via geweld maar langs de weg van de legaliteit moest gebeuren; het zou iets langer duren om de macht te veroveren maar daarna konden ze niet meer worden afgezet. Voor grootgrondbezitters, industriëlen en bankiers kon alleen een sterk gezag een gunstig economisch klimaat scheppen. Geleidelijk aan kon Hitler zichzelf als de redder van Duitsland naar voor schuiven. Stemmen van een breed conservatief publiek brachten Hitler in 1933 aan de macht.

In *Deel 2, Het feest van de onderwerping* (60', over de periode 1933-1935), wordt uiteengezet hoe het nazi-regime één voor één elke vorm van alternatief denken of oppositie monddood maakte, en dat zonder de wetten van de staat te moeten veranderen. Openbare kritiek op de regering werd verboden, de eigen troepen SA en SS tot officiële hulppolitie uitgeroepen en andere politieke partijen opgeheven. Industrie, adel, leger, kerk en politieke elite waren aanwezig bij de officiële inwijdingsplechtigheid voor Hitler. Joden en sociaal-democraten werden uit openbare functies weggezuiverd. De Duitse industrie en het bankwezen bleven investeren en waren Hitler dankbaar voor het door hem gebrachte gunstig economische klimaat, terwijl de arbeidersbeweging jammerlijk verdeeld bleef. Na de dood van president Hindenburg in 1934 werd Hitler ook staatshoofd; zijn Führer-ideologie - het tegendeel van democratie - was tot haar voltooiing gekomen. De nazipartij bepaalde nu ook het gezinsleven en de jeugdbe-

weging. Sinds de rassenwetten van 1935 werden joden b.v. niet langer als Duitsers beschouwd.

In *Deel 3, Het feest van het bedrog* (55', over de periode 1935-1939), wordt beschreven hoe stap voor stap de basis werd gelegd voor een tweede wereldoorlog. Verplichte arbeidsdienst en militaire dienst moesten de jonge mannen de juiste mentaliteit bijbrengen. Een plan werd opgesteld om van het Duitse leger het sterkste van de wereld te maken. Tekort aan bepaalde levensmiddelen werd uitgelegd als een tekort aan grondgebied. Het regime ging zich ook met de vrije tijd bemoeien, via de organisatie *Kraft durch Freude*. De Olympische Spelen van 1936 waren voor de buitenwereld een symbool van een welwillend, vredelievend Duitsland. Samen met Italië hielp het toen ook in Spanje Franco aan de macht. In 1937 'werd er gewerkt' maar zonder er officieel bij te zeggen dat een oorlog in voorbereiding was. Nieuwe feestdagen en het opvoeren van Hitler als 'cultobject' hielpen mee om de nazi-doctrine bij de massa te consolideren. Ook de kunst moest daarbij helpen. Nazi-kunst was het resultaat van Hitlers persoonlijke smaak. Wat daarbuiten viel kreeg het etiket 'ontaarde kunst' opgeplakt en werd eerst bekritiseerd en later verboden. In 1938 benoemde Hitler zichzelf tot hoofd van het Duitse leger: de Wehrmacht. Oostenrijk werd bij Duitsland ingelijfd, van Tsjecho-Slowakije eerst het Duitstalige Sudetengebied en in 1939 het hele land geannexeerd. De andere landen hielden zich afzijdig. Er zaten 300.000 Duitse politieke gevangenen in concentratiekampen. De officiële aanloop naar het uitroeien van de zigeuners was genomen. Polen werd aangevallen op 1 september 1939 met de zegen van zowel katholieke als evangelische kerkleiders. De bewapening van Duitsland was op dat ogenblik driemaal die van het Westen waard.

Deel 4, Alleen de mens kan onmenselijk zijn (72', periode 1940-1945), behandelt de nietsontziende veroveringsoorlog en de ineenstorting van het Duitse Rijk. De superioriteit van het Duitse volk werd aangegrepen om de West-Europese landen binnen te vallen en te bezetten. Japan had o.m. China veroverd, Italië koloniseerde Abessinië. Duitsland zocht uitbreiding in het Oosten. Werden verzetsstrijders uit het Westen nog naar Duitse kampen overgebracht, verzet in Oost-Europa werd ter plaatse met de dood bestraft. Zo gingen 'hogere volkeren' om met 'lagere'... Nuttelose eters zoals geesteszieken en invaliden werden ook in Duitsland van 1939 af geëlimineerd. Heropvoeding maakte plaats voor dwangarbeid, fabrieken kwamen in de buurt van de concentratiekampen. Ook vrouwen werden als goedkope arbeidskrachten uitgestuurd onder het motto «vernietiging door arbeid». De nederlaag bij Stalingrad in 1943 was een keerpunt maar in plaats van een (logische) vredespolitiek kwam de totale oorlog. Jongeren en vrouwen werden in het leger ingelijfd, de nederlaag werd niet onder ogen gezien. Pas na de zelfmoord van Hitler kon de onvoorwaardelijke capitulatie volgen. De geallieerden ontdekten met afgrijzen de uitroeiingskampen die er alleen maar waren gekomen door de steun van juristen, politici, partij- en staatsambtenaren, industriëlen en hogere officieren. Hitler was geen demon of een pathologisch geval maar een politiek leider die weerklank vond. Zijn carrière begon met een duidelijk 25-punten programma dat bekend was bij ieder die hem steunde. Dit vierde deel eindigt met - voor het eerst - bewegende beelden van een massabegravenis van kampslachtoffers.

Na dat overzicht van de inhoud van de eerste vier delen, die evenveel documentaire films zijn, volgt nu een korte filmische eva-

luatie van dit eerste luik... Het valt onmiddellijk op dat de filmers hebben gekozen voor het werken met stilstaande beelden, die evenwel met filmische middelen als zoom en travelling worden afgetast en tot spreken gebracht. Maar wat stellen die beelden voor? Het gaat soms om foto's, meestal om kunstwerken die veel minder bekend zijn dan de traditionele actualiteitsbeelden over de periode en de kijker dus tot meer denkwerk aanzetten. De auteurs van die beelden hebben de feiten beleefd en geïnterpreteerd. Daarbij komt dan de gesproken commentaar, die helemaal niet bestaat uit uitleg bij de beelden maar die op een eigenzinnige manier een synthese probeert te maken van gebeurtenissen en evoluties in de mentaliteit. Zonder retoriek of prekerigheid, maar louter via een zakelijke opsomming van feiten, gelezen door stemmen van bekende nieuwslezers. De prangende muziek van Elias Gistelink wordt als een derde element gebruikt, ze zingt haar eigen lied en wordt niet - zoals we gewend zijn in tv-series - louter associërend gebruikt. Tenslotte zijn er tal van momenten van stilte, zelfs zonder beeld, die als een soort van leestekens de kijker de kans willen geven zijn eigen gedachten te vormen.

Toegegeven, Buyens en Chagoll maken het de kijker niet makkelijk. Bij gebruik in het onderwijs b.v. vind ik niet dat hun film zomaar een les kan vervangen. Men kan er les over geven, men kan er les mee geven, maar hun kunstwerk vervangt de les niet. Het verwijt dat de jeugd alleen geïnteresseerd is in flitsende, bewegende beelden en dus blind en doof zal blijven voor dit sobere epos onderschat echter zowel de jeugd als de kracht van het beeld. Ging het om een reportage over Marktrock '97, dan zou ik dat flitsende ook graag in de vormgeving hebben gezien. Nu het gaat over een historische reflectie is een veeleer rustige aanpak aangewezen, temeer omdat men op geen enkel

moment van een déjà vu kan spreken. Deze film brengt wel degelijk iets nieuws.

Hij verschilt fundamenteel van de vele goed bedoelde historische documentaires met bewegend archiefmateriaal die toch vaak bij dezelfde beelden uitkomen. Daar is ook het volgende van belang: de meeste Hitler-archiefbeelden zijn vanuit een bewonderend standpunt gefilmd, met uitgekiende cameraposities; denk maar aan de beroemde partijdag-reportages waarvan achteraf werd ingezien dat ze geen verslaggeving waren van een gebeurtenis maar dat die gebeurtenis zelf was geregisseerd in functie van het filmische verslag. Na het zien van *Weten Waarom* begreep ik pas goed wat er in mij als kind was omgegaan toen ik als twaalfjarige in de beginperiode van de Vlaamse Televisie op zondagavond wekelang een Amerikaanse serie volgde waarin de hele oorlog met archiefmateriaal uit de doeken werd gedaan. Elk gezin dat toen over tv beschikte volgde die reeks gewetensvol. Voor mijn ouders kwam er informatie die ze niet of maar half wisten, feiten die ze kenden maar nooit hadden gezien en het was voor hen een kans om een synthese te maken van een stuk van hun leven. Zelf keek ik met verwarde gevoelens; met mijn verstand besepte ik goed dat het naziregime fout zat maar voor mijn gevoel als twaalfjarige ging van die beelden zulk een fascinatie uit dat ik eigenlijk een beetje betreurde dat ik niet in die 'heroïsche' periode had geleefd. Die contradictie begreep ik pas veel later, toen ik wat meer over de specifieke kracht van beeldtaal te weten kwam. De Amerikaanse commentator van destijds slaagde er nu eenmaal niet in het uitgekiende manipulatievermogen van die beelden te neutraliseren, althans niet in de ogen van een opgroeiende knaap. Dat *Weten Waarom* het gebruik van die beelden vermijdt is dus zeker geen zwakke plek in het opzet maar een bewuste keuze. Frans Buyens zei hierover in een gesprek:

«Een tekening van iemand die geslagen wordt laat ruimte om na te denken. Dezelfde scène in bewegende beelden gezet maakt meer emoties los maar je houdt geen gedachten over het onderwerp zelf over».

Slechts eenmaal worden documentaire bewegende beelden gebruikt, op een moment waar een foute interpretatie niet meer mogelijk is, nl. aan het einde van deel vier waar een schrijnende en schokkende begrafenis van slachtoffers wordt getoond.

Enkele hoogtepunten in het eerste luik waren voor mij in deel 1 : de schilderijen van Otto Dix en George Grosz, ook al verboden onder het Weimar-regime ! In deel 2 : de reeks gezinsfoto's - terwijl de geluidsband vrouwonvriendelijke 'richtlijnen voor een gezond gezinsleven' laat horen - en foto's van de ideale jeugd ; het werk van Karl Schwesig, vrijgelaten uit gevangenschap en in ons land terechtgekomen, met tekeningen van arrestaties en ondervragingen. In deel 3 : de Spaanse Burgeroorlog, verteld aan de hand van kindertekeningen en de spotprenten van Frits Van den Berghe die toch écht wel een ziener was. In deel 4 : een reeks propagandaprenten terwijl we horen hoe een Duitse moeder uit die tijd de oorlog aan haar kind uitlegt.

Zoals gezegd zijn de documentaires bedoeld als achtergrondinformatie voor het tweede luik.

In *Deel 5, De nacht kan de ochtend niet verhinderen* (63', Walter Debrock - intussen overleden - en Leo Michielsen), zijn twee heren uit het verzet aan het woord die rustig en meeslepend kunnen vertellen. Michielsen kwam uit socialistische hoek, Debrock las thuis Franstalige rechtse kranten. Beiden vinden dat ze uit de kranten genoeg informatie konden halen om in te zien dat het nazisme een onmenselijke beweging was. Alle aspecten van vrijheid gingen eraan. Hiertegen in verzet komen vonden ze normaal. Stilaan werd dat georganiseerd,

gebundeld in het Onafhankelijkheidsfront waar ze alle twee mee verbonden waren. Wat concentratiekampen waren, wisten ze door het opvangen van Duitse migranten. Wie aan weerstand deed wist wat hem te wachten stond. Allebei werden ze na verraad opgepakt. Michielsen vertelt gezapig, Debrock iets spitsner ; beiden even indrukwekkend sereen. De verhalen worden af en toe onderbroken door prenten die de schakel vormen met het documentaire luik. Onvergetelijke momenten ; Michielsen die moest worden opgehangen en kon onderduiken binnen het kamp onder de identiteit van een gestorven Fransman ; Debrock die ontdekte dat hij een *Nacht und Nebel*-gevangene was (gevangenen die in geen geval levend mochten terugkeren) ; het kampeven dat er op gericht was systematisch iemands persoonlijkheid te vernietigen door o.m. arbeid, ziekte, mensen in groep urenlang naakt laten staan. De gevangene moest duidelijk gemaakt worden dat hij een *Untermensch* was. Moordenaars stonden er hoger aangeschreven en werden beter behandeld dan de politieke gevangenen. De pseudo-wetenschappelijke proeven op gevangenen. Solidariteit was moeilijk in de situatie van 'ieder voor zich'. In één kamp verzamelde men elke dag een stukje brood per man voor de zieken. Maar ook de overlevingstechnieken : samen menu's opstellen, filosofische gesprekken voeren. 's Morgens de gedachte : «Ik ben er nog, ze hebben me nog niet !». De verplichte slavenarbeid was niet erg productief want er werd op grote schaal gesaboteerd. Men wapende zich tegen de absurditeit van alles door te redeneren : «Als 't niet absurd is, is 't niet normaal». Beiden vinden dat ze weinig veranderd zijn sindsdien ; het kan niet nutteloos geweest zijn, het was de moeite waard. Wel een houding van revolutie en protest tegen de heersende hypocrisie en de gruwelen die in de wereld blijven gebeuren.

Deel 6, Het daglicht in de duisternis (57', Annette en Walter Eekman), brengt het portret van het gezin Eekman dank zij het verhaal van broer en zus. Merkwaardig hoe ze elk op hun eigen manier de weg gegaan zijn van bescheiden verzet tot de wereld van de kampen waar hun vader is gestorven. Ze groeiden op in een gezin waarin hun ouders hun de rijkdom trachtten door te geven. Toen de eerste toespraken van Hitler via de radio binnenkwamen trof vooral de haat die eruit sprak. De vervolging van de joden viel meer op dan de antidemocratische maatregelen. Van in 1933 kwamen de eerste Duitse migranten in hun huis zodat ze goed waren geïnformeerd. Tijdens de Spaanse Burgeroorlog namen ze Spaanse kinderen op. Hun ouders leerden hun dat je in alle geval zelf iets moest doen ; inzet kan ook in het klein. Wat je fout vond moest je niet accepteren. Broer en zus gingen van bij het begin van de bezetting elk bij een andere verzetsgroep. Zij hield zich bezig met families helpen, voedselbonnen zoeken, kinderen verzorgen, vlugschriften verspreiden. Hij was lid van de Socialistische Jonge Wacht en werkte mee door o.m. 's nachts affiches op te hangen en opschriften op muren te schrijven. Het gezin werd verkleit, vader werd naar Mauthausen gedeporteerd en stierf na enkele maanden. Ook broer en zus werden naar kampen overgebracht. Daar moest je leren dat je niets meer was ; alles werd je afgenomen, je eergevoel, je schaamtegevoel, het beschikken over je tijd, altijd in massa, nooit eens alleen, niets meer dan een nummer. Steun vonden ze bij het kijken naar de wolken, die veraf waren. En die zon, die gaat ook op in België. 's Avonds zongen ze, ze vierden verjaardagen. Er waren veel vormen van solidariteit. Als je de moed liet zakken, was het binnen de kortste tijd afgelopen. Iemand kloeg in het kamp tegen Walter dat hij er zonder reden zat : «Ik heb niets gedaan !». Walters antwoord : «Dan had je maar wàt moeten doen, dan zat je

niet voor niets !». In het kamp van Ravensbrück, waar Annette zat, kwam op een dag ook haar moeder toe, die samen met een andere broer was gearresteerd. Samen zijn ze bevrijd door het Zweedse Rode Kruis. Die mensen vroegen : «Waarom lachen jullie niet ?». «Wij kunnen niet meer lachen». Beiden zeggen niet verbitterd te zijn en veel edelmoedigheid gezien te hebben, geleerd te hebben dat een mens respect moet hebben voor een ander. Annette : «Ik heb zoveel haat en geweld gezien. Mijn hele inzet mijn leven lang is proberen mensen zover te brengen dat ze zonder haat en minachting het leven begrijpen». In de film zit ook een fragment uit een boek waarin de ouders Eekman gehuldigd worden. Dit zesde deel is vooral sterk omdat het een beeld schetst van een Brussels gezin dat «wist waarom» en omdat beide getuigen zonder pathos of rancune taalvaardig hun ontvucherend levensverhaal vertellen.

Contrasterend hiermee is *Deel 7, De ogen keken verder dan de schaduw* (36', Paula Schumiliver, deels Nederlands, deels Frans ondertiteld), waarin slechts één mevrouw aan het woord komt die uit een eenvoudig Antwerps joods gezin stamt en maar een uitgangspunt had : je probeert toch iets te doen ! Haar relaas begint onmiddellijk met de angstgevoelens van de joden bij het aan de macht komen van een fascistisch regime in Duitsland. Ze was verkoopster en toen de oorlog uitbrak had ze geen werk meer. Haar vader was al gestorven, haar moeder moeilijk te been. De winkels werden door de Duitsers leeg gekocht, de mensen begonnen honger te krijgen. Het moest anders. Ze verzamelde mensen uit haar wijk en samen trokken ze met zwarte paraplu's naar het stadhuis om te protesteren tegen het tekort aan voedsel. Ze manifesteerden alle dagen, zijzelf nam het woord om het voedselgebrek aan te klagen. De bezetters kregen er na een tijdje genoeg van en de burge-

meester kreeg opdracht er een einde aan te maken. Deze liet navragen wie zij was. Ze wilde niet opgepakt worden omdat men er dan achter zou komen dat die betogingen georganiseerd waren en ook dat zij een joodse was. Op 15 augustus 1942 werden vele joden opgepakt, onder wie haar moeder. Zijzelf leefde ondergedoken. «Mijn kreuple moeder was natuurlijk een grote bedreiging voor het *Reich* en werd naar Auschwitz gevoerd». Zijzelf liet de jodenster achterwege en trad toe tot het verzet. In het verzet bezorgde ze aan vervolgdgen geld, voedselbonnen, onderdak. Ze werd verraden, gearresteerd, geslagen en gefolterd. Daarna naar Duitsland getransporteerd. Ze werd veroordeeld tot 6 jaar gevangenis, maar niet als joodse. Nutteloos werken, geschopt en geslagen worden, appèl bij min 20°... De samenhorigheid heeft hen erdoor gehaald. «Als je je verlaten voelt in de gevangenis, dan is het gedaan». Nu is ze nog altijd opstandig als ze onrechtvaardigheid ziet en gelooft ze nog altijd dat er betere tijden zullen komen. «Meer dan ooit moeten we de strijd verder zetten. Een heel groot deel van Europa heeft al 50 jaar vrede en ik ben tevreden dat ik daar een heel klein beetje heb kunnen toe bijdragen». In dit levensverhaal valt vooral de ongekunsteldheid, de natuurlijkheid op waarmee de getuige vertelt met zeer veel concrete details. Ook de tekeningen van kampgevangenen maken indruk. Een merkwaardig getuigenis.

Deel 8, De uitgedoofde vlammen bleven vuur (75', André Charon, René Raindorf en Jan Van Calsteren), is het langste deel en laat ons het verhaal beluisteren van drie heren, één Nederlandstalige, twee Franstaligen. Een aantal elementen hebben we uit vorige gedeelten leren kennen, maar de warmte en de persoonlijkheid van de drie getuigen maken dat gedeelte in het geheel onmisbaar. Enkele citaten: «We probeerden te overleven, ook met humor».

«Toen de Führer geen hand wilde geven aan Jesse Owens (een zwarte Amerikaan, meervoudig Olympisch kampioen), wisten we hoe laat het was». «Antifascisme zat bij ons in de familie». «In het Westen had men alleen oog voor het anticommunisme». «Je kon weten wat er aan de hand was maar de bevolking werd niet geïnformeerd». «De boekverbrandingen vond ik het ergste, een aanslag op de cultuur». «Als joden niet zijn toegelaten, zijn wij ook niet toegelaten». «Ik wilde niet dat er in mijn land een regime kwam dat me belette te zeggen en te doen wat ik wou». «Een gespierde ondervraging liep in mijn geval uit op een schedelbreuk en het verlies van het rechteroog». «Ik zou nooit een makker kwalijk nemen dat hij doorslaat». «Het herhaaldelijk veranderen van kamp was ook een systeem. In elk kamp moest je je opnieuw aanpassen en een groep vinden waarin je kon overleven. Door je telkens te verhuizen ontnam men je die basis». «In het kamp was alles erop gericht een dier van je te maken». «We stonden urenlang op appèl. Ik hield mij recht door inwendig de muziek op te roepen van Mendelsohns *Midzomernachtsdroom*. Dat de componist een jood was, bezorgde me een enorme binnenpret». «Je bent omringd door geraamten, het was hallucinant». «Ik dacht veel aan de toekomst, als therapie». «Het is een les geweest in tolerantie, wijsheid, volharding». «Mijn idealen voor een betere wereld zijn dezelfde gebleven maar ik ben nu minder naïef». «Alleen wie niet meer vecht, is een oud-strijder». Een indringend deel met veel historisch perspectief.

Op het ogenblik dat men alles meent gezien te hebben, treft het laatste hoofdstuk, *Deel 9, Bloemknoppen in het hart beschut* (65', Annette Eekman en Adrienne Gommers, beiden in het Frans), door zijn grote waardigheid. Beide vrouwen waren geïnformeerd van voor de oorlog, maar pas bij de bezetting werd alles tastbaar. Ze gingen in het verzet en

werden allebei op hun twintigste aangehouden waarna de trieste tocht langs de kampen begon. In Essen luisterde een bewaakster naar de BBC om de gevangenen te kunnen informeren. Treinreizigers wendden zich af om de gedeporteerden niet te zien. «Fantastische mensen vind je overal, het tegendeel ook trouwens». «Wij, twee atheïsten, zongen in het kamp met Kerstmis *Minuit chrétien* (een Frans kerstlied) om een zuster-medegevangene op te monteren». «De toekomst was de dood. Er was al 4 jaar voorbij. Ik wou alleen nog waardig sterven». «Ik zou ongelukkig zijn als ik niets geprobeerd had. Het was niet veel maar het heeft mijn leven zin gegeven». «Er is altijd verzet geweest en de geschiedenis is er een van verzet tegen onrecht». «Elke daad heeft een weerslag en het nazisme is overwonnen door heel veel kleine daden». «Als we het geweld van het nazisme verwerpen, moeten we ook dat van economisch sterke volkeren verwerpen. Sommige aspecten ervan zijn een verlenging van het nazisme, zonder die naam te dragen». Dat laatste deel is tegelijk eindpunt en hoogtepunt van de reeks.

Een paar woordjes als globale beoordeling van het tweede luik met de getuigenissen die in de loop van 1995 werden geregistreerd. Ze zijn zowel inhoudelijk als vormelijk uiterst sereen. De getuigen praten in de camera; we horen nooit vragen stellen, de achtergrondkleur wijzigt zachtjes van rood/geel over paars naar blauw in de loop van het gesprek, terwijl de afstand van de camera verkleint. Niets komt de aandacht van de kijker afleiden. Af en toe wordt een verhaal even onderbroken voor beelden, b.v. tekeningen van kampgevangenen. Die onderbrekingen maken trouwens stilistisch van de negen delen één geheel. Vergeten we niet dat het resultaat het gevolg is van een minutieuze montage, ook al heb je als kijker de indruk dat die mensen gewoon even hun verhaal doen.

Ik zou het niet minder dan eerlijk vinden mochten mensen de kans krijgen de film in zijn geheel te zien (men organiseert wel marathons met reclamefilms) omdat je dan pas de samenhang en het ritme ziet. Vijftig jaar geschiedenis is niet in een oogwenk voorbij. Maar ook in zijn losse onderdelen blijft *Weten Waarom* een werk dat respect afdwingt.

Voor praktisch gebruik bij vormingsactiviteiten of lessen van geschiedenis of maatschappelijke vorming zijn er eindeloze mogelijkheden. De gespreksleider of de leraar moet dan wel de film door en door kennen zodat hij er een verantwoorde selectie uit kan maken. Bijvoorbeeld een deel uit de documentaires combineren met een stuk getuigenis. Over een thema zoals de vooroorlogse situatie, de oorlog, het uitschakelen van elk verzet, de manipulatie van mensen, de nazi's en de kunst, enz... In geen geval zou ik de lengte van de film als een handicap willen zien. *Weten Waarom* is een mijn van informatie en met name de getuigenissen zijn uniek. Verscheidene onder hen traden nooit eerder naar buiten. De afstand van 50 jaar waarmee zij de gebeurtenissen bekijken geeft aan hun woorden een grote diepgang.

Ik hoorde wel eens iemand zeggen dat de huidige tv-taal kortere tussenkomsten vereist. Verwacht van deze film niet dat een spreker midden in zijn tweede zin al in de rede wordt gevallen. Het is inderdaad geen 'talkshow'. Maar ben ik mis als ik meen dat naar mensen in het dagelijkse leven, zelfs in een café, langer wordt geluisterd dan in onze blitse talkshows? Misschien moeten we weer leren luisteren, net zoals we misschien opnieuw naar zinvolle beelden moeten leren kijken? Zonder belerend toontje willen alle getuigen er ons ook op attent maken dat we vandaag een belangrijke tijd beleven en het belang van op een bewuste manier de evoluties te blijven volgen. Meer

dan eens roepen hun woorden associaties op met de huidige toestand : politiek opportunisme, ultranationalisme, antipolitiek, de gemakkelijke manipulatie van mensen die iets beu zijn, regeren met volmachten, uitholling van het parlement, dictatuur van economische belangen... Waar hebben we dat nog gehoord ?

Weten Waarom, een auteursfilm ?

Tenslotte wou ik nog aangeven dat ik deze film de meest autobiografische van Buyens en Chagoll vind.

Frans Buyens (°1924) maakte als kind mee dat Duitse migranten bij hem thuis kwamen eten ; Karl Schwesig, over wie sprake in deel 2, was een kennis van een vriend van de cineast. Deze verstopte Schwesigs tekeningen tijdens de oorlogsjaren. Hij herinnert zich uit zijn kinderjaren dat de mensen op straat discussieerden over de tekeningen van Frits Van den Berghe in de krant *Vooruit*. En op de repetities van de harmonie hoorde hij elke vrijdagavond politieke discussies ; een goede basis om tijdens de oorlog in het verzet te gaan. Het klimaat van zijn jeugd heeft hem voor het leven getekend. Hij wilde de ideologische evolutie begrijpen die ertoe geleid heeft dat Hitler dictator is kunnen worden. Frans Buyens : «Toen ik een kind was, was alles duidelijk. Na de oorlog werd pas alles onklaar : Hitler werd opgepompt tot de enige in Duitsland die fout was geweest. Men vergat dat Hitler slechts het gelaat was. Hij heeft zich altijd omringd met de beste mensen die hij kon vinden : de beste scheikundigen, architecten, wapenkundigen... De grootindustriëlen hielpen hem daarbij. Zijn eigen ideeën waren pover ; we moeten de joden en de marxisten kapot maken, wij moeten de macht hebben. Zonder die anderen had hij niets kunnen doen. Wanneer ik lees dat Hitler een

krankzinnige was, dan steiger ik. Zijn theorieën wel, volledig akkoord».

Na de oorlog werd Buyens actief op tal van terreinen met pedagogische en politiek-vormende inslag. Hij schreef ook voor diverse tijdschriften. In de jaren vijftig publiceerde hij essays over binnen- en buitenlandse auteurs (Elsschot o.a.) en verhalend proza. In '60 kwamen pas de eerste films. Die over de staking tegen de eenheidswet, *Vechten voor onze rechten*, was de doorbraak. Andere documentaires volgden, met steun van de Vlaamse Televisie of het Ministerie van Nationale Opvoeding. Kenmerkend waren zijn *Portretten*, waarbij mensen aan Buyens hun levensverhaal vertelden terwijl hijzelf buiten beeld bleef zodat alle aandacht naar hen kon gaan, en zijn kunstdocumentaires (*Masereel* o.a.) met minimale of geen commentaar. Buyens spreekt graag van 'cinematografische essays', ook in het geval van *Weten Waarom*. De 25e verjaardag van de bevrijding leidde tot de merkwaardige documentaire *Open dialoog*, opgenomen in Breendonk. Er volgden ook speelfilms met *Het dwaallicht* ('73), *Tijd om gelukkig te zijn* ('82) en *Minder dood dan de anderen* ('91) als uitschieters. Hij deed research voor *Au nom du Führer (In de naam van de Führer - '77)* van Lydia Chagoll dat met foto's en tekeningen het verhaal vertelt van de kinderen onder het naziregime en de contradictie tussen het ophemelen van de Duitse jeugd en het vernederen en uitroeien van niet-Arische kinderen.

Buyens weigert te geloven dat er maar één soort films mag bestaan. Er zijn toch ook verschillende soorten boeken ? Het best is hij in films die niet in een kadertje passen. *Sarah dit..., Leila dit...* ('83), waarvan nooit een Nederlandse versie kon worden gemaakt, is het aangrijpende verhaal van twee vrouwen, die allebei een stuk van hun jeugd in kampen hebben doorgebracht. Het uitgangspunt lag bij gesprekken tussen Lydia

Chagoll en Maria Kruszel. Buyens, die bij de ontmoeting aanwezig was, vroeg of hij de gesprekken op band mocht opnemen. Van die 25 uur tape maakte hij een dialoog, die in de film door twee Franse actrices wordt gespeeld. Dit originele 'docudrama' is voor mij zijn interessantste film; het verenigt de authenticiteit van de getuigenissen met het beste uit Buyens' artistieke expressiekracht. *Tango Tango* uit '93 was al evenzeer een niet-te-klasseren productie. De kritiek wist weinig aan te vangen met dit zowel artistieke als humanistisch hoogstaande werk. En nu zorgt *Weten Waarom* weer voor de nodige onrust...

Lydia Chagoll (°1931) kwam tijdens de Tweede Wereldoorlog terecht in de kampen van de Japanse bezetters in Nederlands Indië (cfr. haar boek *Buigen in Jappenkampen*, Leuven, Infodok, 1989). Ze is danspedagoge en was actief in opera, theater en televisie. Behalve kortfilms maakte ze in 1977 *In de naam van de Führer*. In '82 volgde *Voor een glimlach van een kind*, een film over kindermishandeling. Sinds *Waar de vogeltjes hoesten* (1974) werkte ze mee aan de meeste films van Buyens, hetzij voor de choreografie, hetzij voor de muziek. *Weten Waarom* beschouwen ze als een gezamenlijke productie. Voor het stellen van de vragen aan de getuigen was zij, als lotgenote, de geschikte gesprekspartner en ook bij de montage, dat engelengeduld vereiste, was zij onmisbaar.

Na deze uitleg zal u begrijpen waarom ik *Weten Waarom* een auteursfilm noem. Hij bevat de synthese van hun beider visie op film als kracht voor maatschappelijke vernieuwing. De kampervaringen van Lydia Chagoll zowel als de verzetsactiviteiten van Frans Buyens, hun permanent zoeken naar verklaringen voor wat is gebeurd, hun liefde voor de kunst en artistieke expressie, hun exclusieve aandacht voor de mens, hun

eigenzinnige manier van filmen, je vindt het allemaal in *Weten Waarom*.

«Was *Weten Waarom* soms een reactie op de massale belangstelling voor *Schindler's List*?» is een voor de hand liggende vraag. Niet rechtstreeks zo luidt het, maar wel meenden ze dat er betere voorbeelden van verzet konden worden gevonden; er zijn vele Duitsers die zich 100% hebben ingezet, zonder enig opportunisme. Mensen die echt heldhaftig geweest zijn, ook al zeggen zijzelf dat ze gewoon gedaan hebben wat ze moesten doen. «Maar het was vooral de stroom plattitudes die in '94 naar aanleiding van 50 jaar Bevrijding via de tv-stations over West-Europa werd uitgestrooid. Alle tv-zenders toonden dezelfde simplificaties. Alles wat over het nazisme werd verteld was ongeveer te herleiden tot Hitler die gek was en tot Auschwitz en arme joden die stonden te jammeren en maar niet begrepen wat er met hen was gebeurd. Lydia Chagoll heeft vele familieleden verloren in de kampen. In '37 zaten al 300.000 Duitse opposanten in concentratiekampen. Het uitgangspunt was niet een reactie tegen de film van Spielberg maar wel onze verontwaardiging over de stuntelijke herdenking van de bevrijding, de verenging, de onwetendheid en de sensatiegerichtheid die ermee gepaard gingen. Daarom zochten we deze getuigen op». Lydia Chagoll: «Die mensen praten niet vanuit 'ik' maar wel vanuit 'wij'. Wie politiek bewust is en het systeem doorziet kan zijn emoties beheersen. Ze hebben allemaal weerstand geboden en in kampen gezeten maar ze hebben het elk op hun manier beleefd. Jong of oud, man of vrouw, alleen of getrouwd, gelovig of niet gelovig».

Weten Waarom, het Guernica van Buyens-Chagoll, een Belgisch filmkoppel uit de duizend, is een persoonlijk, niet modieus en niet tijdsgebonden monument dat hopelijk velen kan helpen bij de vorming van hun visie op verleden en heden.

YANNIS THANASSEKOS*

Se représenter l'expérience concentrationnaire.

A propos de l'œuvre cinématographique de Frans Buyens¹

Je me dois tout d'abord de signaler que je ne dispose d'aucune compétence particulière dans le domaine - complexe et délicat - de la critique cinématographique. Toutefois, mon vif intérêt pour le travail de Frans Buyens s'explique aisément puisqu'il a consacré une partie importante de son œuvre à un sujet qui se trouve être au centre de mes préoccupations à la fois professionnelles et personnelles. Mais il n'y a pas que cela, il y a aussi l'admiration et l'amitié que je nourris pour l'homme, l'homme de lettre et de culture, pour l'infatigable militant aussi de la cause des opprimés et des démunis. Comment donc ne pas saisir au bond l'ai-

mable invitation à participer au numéro spécial que la revue *Kruispunt* a fort judicieusement décidé de lui consacrer pour célébrer son 80^{ème} anniversaire ?

Un constat évident tout d'abord. Toute l'œuvre cinématographique de Frans Buyens constitue et représente une réflexion sur le social, le politique et l'historique. Et à ce titre, elle nous invite à une réflexion à la croisée de ces trois dimensions de notre expérience du monde. Il y a là, me semble-t-il, une continuité dans l'œuvre qui mérite d'être signalée et soulignée. Ce qui est intéressant de souligner également, c'est que à l'intérieur même de cette remarquable conti-

* Directeur de la Fondation Auschwitz.

¹ Cet article a été publié dans le numéro spécial sur Frans Buyens de la revue littéraire *Kruispunt : Vergrijsd niet verkleurd. Frans Buyens 80* (mars 2004, n° 196). Nos remerciements à John Heuzel, secrétaire de rédaction de *Kruispunt*, qui a autorisé la republication de cet article. Contact : kruispunt@pandora.be

nuité Frans Buyens parvient à chaque fois, de production en production, de sujet en sujet à mobiliser des formes, des langages, des styles et des genres fort différents, au point qu'il serait vraiment difficile de pouvoir le «classer» en tant que cinéaste dans un registre particulier. Dans cette production cinématographique multiple et variée, il y a une catégorie de films qui m'a intéressé tout particulièrement. Il s'agit d'une série de films qui porte sur l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis ainsi que sur les camps japonais durant la Seconde Guerre mondiale. C'est bien là une problématique dont l'importance fondamentale et cruciale pour le XX^{ème} siècle, n'a pas échappé bien entendu à notre cinéaste. Comme les films qu'il a consacrés sur cette thématique sont nombreux, je ne saurais les aborder dans leur totalité ici. Je me limiterai à quelques brèves réflexions sur trois d'entre eux selon leur ordre chronologique. Et tout d'abord, le film intitulé *Un jour les témoins disparaîtront*, réalisé en 1978, ensuite *Sarah dit...*, *Leïla dit...*, réalisé en 1982 et enfin, son tout dernier film *La petite peau-blanche*, réalisé en 2003.

Un jour les témoins disparaîtront ²

L'historique du film *Un jour les témoins disparaîtront* mérite d'être évoqué brièvement. Sa réalisation fut une véritable aventure. Elle montre les capacités de Frans Buyens d'agir et de créer dans l'extrême urgence sans pour autant sacrifier à la rigueur et à la réflexion créatrice que requiert le traitement d'un tel sujet. En 1978, l'Amicale

des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie, décida d'organiser un voyage à Auschwitz avec la participation d'une centaine d'élèves de l'enseignement secondaire. Le Palais prêta son avion et comme le nombre des élèves candidats était fort élevé, et les places bien entendu limitées, on s'est résolu à tirer au sort ceux qui auraient le privilège d'y participer. Je crois que du point de vue pédagogique, il faut prendre l'exacte mesure de cette remarquable et précoce initiative de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau. Elle a été la toute première du genre et à ce titre, initiatrice de la grande vague de voyages aux sites des anciens camps de concentration et d'extermination nazis que nous connaissons aujourd'hui. Quelques jours à peine avant le départ pour Auschwitz, Frans Buyens et Lydia Chagoll prennent contact avec la direction de l'Amicale, Paul Halter et Maurice Goldstein, et leur proposent de les accompagner sur place pour filmer, pas à pas, au jour le jour, l'ensemble de cette visite. Pour le cinéaste, il ne fallait pas rater une telle occasion. Il fallait coûte que coûte, immortaliser sur la surface lisse de la pellicule tout le relief de cette toute première expérience en la matière. C'était un défi extraordinaire, une vraie gageure. Il a fallu, en quelques jours, trouver les équipements nécessaires, caméra, pellicules, etc., ainsi qu'une équipe compétente (camareman, preneur de son, etc.). Il a fallu aussi assurer les transits du matériel cinématographique aux douanes polonaises. A l'époque, ce n'était pas chose facile. Heureusement, avertis par l'Amicale, des Résistants polonais ont fait le nécessaire pour contourner les difficultés des procédures douanières. L'équipe arriva sur place et se mit directe-

² Fiche technique : *Un jour les témoins disparaîtront* (visite à Auschwitz en avril 1978), Frans Buyens, 1979, 78'. Assistante à la réalisation : Lydia Chagoll. Montage : Rosane Van Haesebrouck. Caméra : Claude Michiels, Fernand Tack. Assistant : Jacques Poskin. Son direct : Henri Morelle. Son studio et mixage : Gérard Rousseau. Texte de Lydia Chagoll dit par Janine Godinas et John Dobrynine. Montage négatif : Joseph Dassy. Bac-titres : M.A.R.C. Filmstudio Laboratories Meuter-Titra. Studio son : Studio l'Equipe. Production : Lyda Films.

ment au travail dans un contexte tout aussi émouvant que stressant. Je n'ai pas eu la chance d'être présent lors du tournage, mais à bien regarder le film, à bien le visionner - et sans me référer pour l'instant au travail du montage même -, il me semble que notre cinéaste a pris le parti de ne point travailler à partir d'un point de vue pré-élaboré, mais de se laisser en quelque sorte entraîner, guider par l'expérience elle-même, épouser ses plis et ses replis, fusionner avec elle. Quatre sont les «acteurs» ou plutôt les «protagonistes» du film : les lieux (le site d'Auschwitz-Birkenau), les survivants (les témoins), les élèves et la caméra. Celle-ci, travaillant à l'épaule, au plus serré ici, à distance ailleurs, devient ainsi le témoin qui articule trois témoignages : le témoignage des lieux, le témoignage des témoins, le témoignage enfin, des participants.

L'art cinématographique, l'art du langage cinématographique consiste ici à assurer en permanence cette circularité testimoniale. La grande qualité du montage consista à son tour à épouser cette même logique, à lui obéir, à lui rester fidèle, et à la rendre exemplaire. Cette coprésence permanente et croisée des lieux, des survivants, des jeunes, des témoignages, des discussions et des regards, donne au film, grâce au montage précisément, l'allure d'un voyage à l'intérieur du voyage. Double voyage donc, mais aussi double confrontation avec le passé ainsi spatialisé et temporalisé : confrontation tout d'abord des survivants avec leur propre passé concentrationnaire, d'où les récits à vif sur le vécu de cette expérience ; confrontation ensuite de ces jeunes avec ce même passé mais devenu de l'histoire, un passé pour eux lointain, stupéfiant et qui tentent de se l'imaginer et de le comprendre. Certes, les témoignages et les lieux sont là pour attester de ce passé, pour attester ce qui s'est passé. Mais les mots souvent manquent et les réac-

tions, voire les attitudes, cherchent à s'ajuster, parfois désespérément, à l'inimaginable.

Cinématographiquement parlant, ce n'était sûrement pas facile de capter et de «ramener» pour ainsi dire à la pellicule ce double voyage, cette double confrontation. Pas de mise en scène, ni de mise en situation, mais un effort constant et vigilant de la part de l'équipe cinématographique pour s'introduire, s'insérer et demeurer à l'intérieur même d'un processus vivant fait d'interactions multiples entre lieux de mémoire, paroles de survivants et écoute attentive de la nouvelle génération. Réussir un tel exploit pré-suppose, me semble-t-il, non seulement une parfaite maîtrise du dispositif filmique sur le plan technique, mais aussi, premièrement, un grand talent dans les choix de prises de vues, judicieuses, pertinentes et respectueuses des lieux et des personnes ; deuxièmement, une intelligence de l'organisation de l'espace à chaud ; et enfin, une direction rigoureuse du travail et des mouvements de caméra. Le grand art consiste ici à garantir la cohérence, la cohésion et l'harmonie entre spontanéité et construction, entre ce qui jaillit spontanément des échanges vivants entre les «acteurs» en présence et ce qui se construit dans le langage cinématographique lui-même. La question pourrait se poser : dans quelle catégorie - genre ou registre - consacrée par la production cinématographique pourrait-on «classer» le film *Un jour les témoins disparaîtront* ? S'agit-il d'un documentaire ? D'un reportage ? D'un cinéma dit «vérité» ? Difficile à dire. Il comporte incontestablement des aspects proches à la fois du documentaire et du reportage dont il emprunte d'ailleurs nombre de leur technique. Mais, à bien le regarder, il se veut lui-même un récit sur le récit, un témoignage sur le témoignage. En tout état de cause, ce qui est certain, c'est que ce film a acquis, à travers le temps, le statut d'un véritable «document». Plus précisément, il a

acquis le statut d'un triple document. En son origine, il fut le document-reportage d'une expérience inédite, de ce premier voyage à Auschwitz-Birkenau en 1978. Ensuite, durant son long parcours, il a fait ses preuves comme document de transmission de cette expérience, comme document pédagogique. Aujourd'hui, en 2004, il est devenu un véritable document «d'époque». Je veux dire un document historique. Il nous donne à voir comment les années '70 se représentaient - tout acteur confondu - un voyage au bout de la nuit d'Auschwitz. Bref, le film *Un jour les témoins disparaîtront* est devenu pour nous un extraordinaire support pour l'étude des représentations notamment filmiques. Mais ce n'est pas pour autant qu'il a perdu, bien sûr, ses qualités comme document d'une expérience et comme document pédagogique.

*Sarah dit... Leila dit...*³

Passons maintenant au deuxième film de Frans Buyens qui nous concerne ici, *Sarah dit... Leila dit...*, réalisé en 1982. Si la thématique reste la même, à savoir l'expérience concentrationnaire comme événement central du XX^{ème} siècle, aussi bien le procédé, les mises en forme et la texture générale de l'œuvre, changent du tout au tout. Il s'agit d'une véritable rupture par rapport au film *Un jour les témoins disparaîtront* réalisé seulement quatre ans auparavant, une rupture qui illustre bien les changements intervenus sur le plan des représentations précisément.

Le sujet tout d'abord. Il s'agit de la rencontre de deux voix, de deux récits, de deux vécus, de deux expériences. De deux voix, de deux récits, de deux expériences qui se parlent, qui se racontent, qui se confrontent et qui se comparent... dans l'intimité. Voix retenues, voix pudiques, presque silencieuses, mais aussi indignées, révoltées. Deux femmes d'âge mûr, toutes deux marquées à vie par leur expérience concentrationnaire dès lors qu'elles étaient encore des enfants. La première a été déportée à Auschwitz à l'âge de treize ans. La seconde a été internée dans les camps japonais en Indonésie à l'âge de onze ans.

La «préhistoire» du film mériterait d'être évoquée car elle éclaire le choix des options filmiques qui ont prévalu. Le cinéaste connaissait bien les deux survivantes. Quelques temps après le tournage du film *Un jour les témoins disparaîtront*, il assista à une longue conversation entre elles. «Conversation», c'est peu dire. Une véritable «hémorragie» de la parole, une «libération» de la parole, du récit de deux déportations, des deux vécus concentrationnaires. Durant cet échange, soutenu et marqué d'une grande intimité, les deux femmes et leurs voix avaient fini par oublier la présence du cinéaste qui s'était de lui-même effacé pour faire place à cet étrange dialogue. Impressionné tout autant par le contenu que par la tonalité de deux récits, il leur proposa de les enregistrer en audio à titre de conservation de leur témoignage, pour les archives. Au début, elles hésitèrent. Comment confier à une bande magnétique ce qui relevait d'une conversation à la fois improvisée et radica-

³ Fiche technique : *Sarah dit... Leila dit...*, Frans Buyens, 1983, 90'. Comédiennes : Myriam Boyer et Michèle Simonnet. Assistante de réalisation et montage : Lydia Chagoll. Images : Alain Derobe. Décor : Misjel Vermeiren. Assistant caméra : Pierre Gordower. Décor : Patrick De Cloedt et Jan Driessche. Voice-off : Michel Berckmans, Jan Hautekiet et François Theunen. Enregistrement : Francis Dewell. Son, dialogues : Luc Perini. Éléments sonores : Henri Morelle, Mixage : Gérard Rousseau, Costumes : Didi Alder, Coiffure : Francis Gallina. Chef électricien : Jean Galli. Electricien : Serge Everdepoel. Matériel : Luxilag. Direction de production : Marilyn Watlet. Production : Films Lyda

lement intime ? Elles ont toutefois fini par accepter. Plusieurs séances furent organisées et devant le micro, lui aussi vite oublié, les deux récits prirent leur envol, des heures et des heures durant. Frans Buyens écouta et réécouta les bandes et n'oubliant pas son métier, il se considéra riche d'une «documentation» qui pourrait faire à la fois l'objet et la matière d'un extraordinaire film. Il leur confia son idée et les invita à mettre à l'écran *elles-mêmes* et leurs témoignages. Il se heurta à leurs refus catégoriques. «Prêter» leurs paroles, leurs témoignages à une bande magnétique, pouvait encore se concevoir, mais *se prêter elles-mêmes* - et non seulement leurs paroles - à la pellicule, leur paraissait presque une transgression. Les corps, les visages, ont leur résistance... Pour le cinéaste c'était l'impasse, doublée d'une immense frustration. Il avait là la parole de deux survivantes qui nous donnaient à «voir» le récit de l'expérience concentrationnaire à hauteur d'enfants pour ainsi dire. Certes, ici comme ailleurs, la mémoire - toujours rétrospective - n'avait pas manqué d'accomplir son travail de restitution/recomposition. Mais, malgré et contre le temps, elles s'efforçaient avec un courage inouï, à ramener au présent, à faire revivre les perceptions et les ressentis d'une enfance mortellement blessée. Que fallait-il donc faire avec cet extraordinaire matériel, riche et dense ? Fallait-il l'abandonner à «l'obscurité» de son seul support sonore ? Le cinéaste opta pour une solution à la fois audacieuse et risquée. Faire «jouer» le rôle de deux survivantes par deux actrices ! Les deux récits-témoignages étaient là, disponibles, prêts à être ... «re-cités». Il leur fit la proposition, leur exposa son «scénario» et, à sa grande surprise, elles acceptèrent le projet ! Mais du coup, par l'introduction dans le dispositif filmique de deux personnages fictifs - eu égard aux deux récits -, la prise en charge cinématographique du pacte testimonial glissait inévitablement vers la fic-

tion. Sous ce rapport, nous sommes en présence d'une œuvre de fiction, mais d'une fiction qui porte sur des récits de vie, sur des vécus rigoureusement réels. Tout se passe comme si les personnages fictionnels, nommaient respectivement *Sarah* et *Leila*, récitaient le récit de leurs personnages réels. Ceci nous permet de comprendre le choix du cinéaste en ce qui concerne la mise en forme cinématographique de la construction narrative. S'agissant de la récitation d'un récit, deux solutions étaient envisageables. Soit aller vers une forme qu'on pourrait appeler «réalisme fictionnel» ou «fiction historique» - dans ce cas les acteurs «joueraient» les personnages réels dans un réel simulé, dans un pseudo-réel -, soit aller vers la forme d'une fictionnalisation sans concession aux moyens d'une mise en scène théâtralisée. Le cinéaste opta résolument pour la deuxième solution. Aussi, l'œuvre prend l'allure d'une véritable mise en scène théâtrale de cette double narration. Ce choix quant à la mise en forme cinématographique conditionna aussi bien l'organisation de l'espace, l'architectonique des prises de vues, l'organisation des plans, la direction des acteurs, l'éclairage, et, enfin, les décors. Pour la mise en œuvre de l'ensemble de ces éléments - qui sont autant de contraintes - le cinéaste opta pour un type de représentation résolument abstrait, résolument dépouillé et résolument hiératique. Nous sommes par conséquent en présence d'une œuvre qu'on pourrait qualifier d'atypique. Elle relève à la fois de l'évocation historique, du témoignage, de la fiction, et du théâtre, le tout sur fond d'une abstraction que vient renforcer la «nudité» des décors.

La valeur documentaire du film est d'autant plus grande que le long et détaillé récit de *Leila* vient fort utilement compenser la rareté des témoignages dont nous disposons sur les camps japonais - alors que les témoignages sur les camps nazis forment

désormais légion. Aussi, en dehors même de ses aspects émotionnels, l'œuvre offre au chercheur un extraordinaire matériel d'histoire orale permettant de procéder à des analyses comparatives aussi bien sur le plan factuel - entre les deux types de camps de concentration - que sur le plan narratif.

Pour clôturer ce bref compte-rendu, signalons le cœur serré qu'en 1985, trois ans après le tournage du film, le personnage réel de Sarah venait de quitter ce monde. Elle était l'une des plus jeunes survivantes d'Auschwitz-Birkenau, membre de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau - Camps et Prisons de Silésie, partie prenante en tant que témoin du voyage organisé par cette Amicale en 1978. Le film nous restitue aujourd'hui la présence de sa mémoire, la présence de sa parole et de son récit. Un grand merci Frans Buyens...

La petite peau-blanche ⁴

En ce qui concerne le dernier film de Frans Buyens, *La petite peau-blanche*, réalisé en 2003, je serai plus bref car il se situe dans une certaine continuité avec *Sarah dit... Leila dit...* Je dirai pour commencer qu'il est encore plus atypique que ce dernier du point de vue de sa forme. Frans Buyens ne cesse de nous étonner. Le genre et le style tout d'abord. *La petite peau-blanche* est un mélange étonnant et détonnant de plusieurs mises en forme. Au croisement et aux interactions de plusieurs approches : approche documentaire, approche mémorielle, approche historique, mais avec des clins d'œil qui renvoient également à des procé-

dés radiophoniques, télévisuels, voire théâtraux. Film à plusieurs voix et aux voies multiples ; chacune avec son rythme propre ; ici rapide, là plus lent, parfois même trop lent pour celui qui ne veut pas se donner le temps du récit, le temps des questions et des réponses. Le sujet ensuite : toujours les camps de concentration, un sujet central pour Buyens. Le titre même du film *Un jour les témoins disparaîtront* fait tragiquement signe à la disparition de Sarah en 1985. Sa disparition a laissé Leila seule. Celle-ci peut donc se découvrir, quitter sa doublure et se présenter elle-même en tant que telle : Lydia Chagoll, déportée à l'âge de onze ans dans les camps japonais. C'est son récit que nous donne à voir le film. Mais comment éviter le monologue ? Le monologue d'un récit qui par définition est un récit infini ? Le cinéaste opta pour une construction qui peut étonner : il introduit deux personnages - deux femmes - dont le rôle ou le statut est double : être à la fois le réceptacle du récit et l'instance questionnante. L'instance qui relance le récit. En fait, j'ai le sentiment que le cinéaste a choisi ce dispositif pour une raison plus profonde : il n'a pas voulu laisser seule, désespérément seule, l'ancienne victime, la personne réelle, ce « corps » qui porte le récit de sa propre déportation. La présence des deux personnages, milieu d'écoute et de questionnement permet ainsi à l'ancienne victime de rendre le monde « d'après les camps » à nouveau habitable. Il s'agit donc d'un témoignage, témoignage oculaire, vivant, émouvant, saisissant sur ce que fut la détention, une longue détention, d'une enfant dans les camps japonais. Mais c'est davantage encore qu'un témoignage. Il y a en effet une différence entre le témoi-

⁴ *La petite peau-blanche devait courber la tête devant l'empereur Hirohito*, Frans Buyens, 2003, 106'. Documentaire stylisé à trois voix. Auteur : Lydia Chagoll. Commentatrice : Anne Blanpain. Lectrice : Michèle Simonnet. Auteur : Lydia Chagoll. Caméra et lumières : Paul de Cock. Ingénieur du son : Willem Bosse. Musique : Peter Swinnen. Montage : Bert Jacobs. Mixage : Nico Nieuwdorp. Editing facilities : 2 Frame. Scripte : Julie Delecorq. Photos : Paul De Cock. Producteur délégué : Frans Buyens et Filip Callewaert. Assistantes de production : Sacha Kullberg et Julie Delecoq. Production : Pour un Sourire d'Enfants. Coproduction : Martine Barbé - Image Création.

gnage de Leila/Chagoll dans le précédent film et le témoignage de Lydia Chagoll dans *La petite peau-blanche*. Ici, le regard de Lydia est double. Le regard de l'enfant d'alors, mais aussi son regard d'adulte, regard rétrospectif, regard maîtrisé, chargé de connaissances, chargé de lectures. Aussi, dans *La petite peau-blanche*, le récit de l'expérience vécue s'inscrit dans un dispositif global : les camps de concentration japonais comme institution, l'idéologie du régime de l'empereur Hirohito et enfin la Guerre du Pacifique. Il s'agit d'une page de l'histoire peu connue, mal connue, alors que les camps nationaux-socialistes et la Seconde Guerre mondiale en Europe, ont déjà fait l'objet

de plusieurs études et films documentaires ou de fictions, largement diffusés. Sous ce rapport, le film de Frans Buyens constitue un apport considérable du point de vue de l'information historique. C'est presque un cours d'histoire, méthodique, rigoureux qui appelle à la réflexion, qui nous pousse à aller voir de plus près, à ouvrir des ouvrages, à apprendre. Pour toutes ces raisons - mise en forme atypique et démarche didactique -, c'est un film à contre-courant par rapport à l'air du temps qui marche à coups de clips, de flashes et de scoops et qui ravale le récit des expériences et même la connaissance au simple statut d'objets de consommation.

SARAH TIMPERMAN

Archiviste

Les archives de la Fondation Auschwitz

De archieven van de Stichting Auschwitz

Inventaire partiel du Fonds des papiers personnels des
victimes des crimes et génocides nazis (3^e partie)

*Gedeeltelijke inventaris van de persoonlijke papieren der
slachtoffers van de nazi-misdaden en -genocides (3^e deel)*

 BG/26/01 - CALAERTS Jan

Biografische elementen

Politieke deportatie, weerstander

Geheim Leger

Aanhoudings- /deportatiedatum :

29/12/1942 (aanhouding), 01/10/1943

(wegvoering) - 08/05/1945

Kampen/gevangenis : Antwerpen,
Essen, Esterwegen, Borgermoor, Gross
Strehlitz, Laband, Buchenwald.

Interview Stichting Auschwitz :

YA/FA/198

Plaats van het document : BG/26/01/01

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Brief

Datum van het document : 26/08/1943

Omschrijving : Antwoord van het

Koninklijk Paleis op een door de ouders
verstuurd brief betreffende het lot van
Jan Calaerts

Plaats van het document : BG/26/01/02

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Brief

Datum van het document : 27/08/1943

Omschrijving : brief met hoofding van het
Koninklijk Paleis «Service du Roi»

Plaats van het document : :BG/26/01/03

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Brief

Datum van het document : 02/10/1943

Omschrijving : Brief verstuurd aan de
ouders Calaerts door een persoon die een

briefje van hun zoon gevonden heeft langs de spoorlijn Brussel-Leuven.

Plaats van het document : BG/26/01/04

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Brief

Datum van het document : 20/08/1943

Omschrijving : Brief van een Antwerps advocaat aan de ouders Calaerts waarin hen medegedeeld wordt dat hun zoon veroordeeld werd door het Militair Hof van Antwerpen.

Plaats van het document : BG/26/01/05

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Brief

Datum van het document : 06/08/1943

Omschrijving : Brief van een Antwerps advocaat aan de ouders Calaerts betreffende het lot van hun ter dood veroordeelde zoon.

Plaats van het document : BG/26/01/06

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Steekkaart /
Identificatiefiche

Datum van het document : 23/04/1945

Omschrijving : Voorlopige identificatiekaart bij de bevrijding van het kamp van Buchenwald overgemaakt aan de burgerlijke gedetineerden door het Kampcomité.

Plaats van het document : BG/26/01/07

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Getuigschrift

Datum van het document : 20/08/1946

Omschrijving : Door het Ministerie van Justitie afgeleverd getuigschrift van inhechtenisneming in de gevangenis van Antwerpen.

Plaats van het document : BG/26/01/08

Archiefschenker : Calaerts

Aard van het document : Fotokopie

Documenttype : Andere

Datum van het document : zonder datum

Omschrijving : Fotocopie van een stukje stof met daarop het identificatienummer van de getuige in het kamp van Buchenwald.

BG/26/02 - ORLINSKI (Famille)

Éléments biographiques :

Déportation en tant que juifs

Dates d'arrestation/déportation :

26/09/1942 (XI^e convoi)

Camps/prisons : Malines, Auschwitz

Localisation du document : BG/26/02/01

Donateur du fonds : Portal-Goldberg

Forme du document : Photocopie

Type de document : Carte/Fiche d'identification

Date du document : 1982 le 13/03

Description : Fiche d'identification de Yad Vashem d'Henriette Orlinski, exterminée à Auschwitz à l'âge de 11 ans. Fiche remplie par son père en 1982.

Localisation du document : BG/26/02/02

Donateur du fonds : Portal-Goldberg

Forme du document : Photocopie

Type de document : Carte/Fiche d'identification

Date du document : 1982 le 13/03

Description : Fiche d'identification de Yad Vashem de Fanny Orlinski, exterminée à Auschwitz à l'âge de 4 ans. Fiche remplie par son père en 1982.

Localisation du document : BG/26/02/03

Donateur du fonds : Portal-Goldberg

Forme du document : Original

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Photographie de Henriette et Fanny Orlinski.

Localisation du document : BG/26/02/04

Donateur du fonds : Portal-Goldberg

Forme du document : Original

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.
Description : Photographie de la famille
 (les parents et leurs deux filles).

BG/26/03 SADOWSKI Dounia (Epouse Creuz)

Éléments biographiques :
 Internement en tant que juive
Dates d'arrestation/déportation :
 Décembre 1943 - Avril 1944
Camps/prisons : Caserne Dossin Malines
Interview Fondation Auschwitz :
 YA/FA/155

Localisation du document :BG/26/03/01
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Original
Type de document : Document officiel
Date du document : 1942 le 02/03
Description : Document du
 «Militärbefehlshaber» relatif aux mesures
 économiques prises à l'égard des juifs.
 Document ordonnant la liquidation,
 avant la fin du mois, du commerce du
 père du témoin situé à Bruxelles.

Localisation du document :BG/26/03/02
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Original
Type de document : Document officiel
Date du document : 1942 le 31/03
Description : Déclaration de cessation
 d'activité économique (manufacture de
 chapeaux) signée par le père du témoin en
 raison des mesures économiques prises à
 l'égard des juifs.

Localisation du document :BG/26/03/03
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Lettre
Date du document : s.d.
Description : Lettre à «Saint Nicolas» écri-
 te par la petite sœur du témoin. Lettre à
 entête de la manufacture familiale.

Localisation du document :BG/26/03/04
Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie
Type de document : Carte/Fiche d'identi-
 fication

Date du document : 1937 le 21/12
Description : «Certificat d'identité à l'usa-
 ge des réfugiés russes» délivré par le
 Ministère des Affaires Etrangères belges.
 Certificat du père du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/05
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Carte/Fiche d'identi-
 fication

Date du document : 1944 le 24/06
Description : Fiche de la Caserne Dossin
 reprenant le courrier envoyé par le père
 du témoin lors de sa détention (date, des-
 tinataire, adresse).

Localisation du document :BG/26/03/06
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Fiche de déportation
Date du document : 1944 le 13/06
Description : Fiche de déportation
 (Malines-Auschwitz) de la mère du
 témoin. Document trouvé à la
 «Werbestelle d'Hasselt».

Localisation du document :BG/26/03/07
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Fiche de renseigne-
 ments
Date du document : 1945 le ?/?
Description : Demande de renseignements
 sur la mère du témoin déportée à
 Auschwitz en juin 1944.

Localisation du document :BG/26/03/08
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Lettre
Date du document : 1945 le 24/05
Description : Lettre demandant le rapa-
 triement de la mère du témoin se trouvant
 dans un hôpital de Hambourg.

Localisation du document :BG/26/03/09
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Lettre
Date du document : 1945 le 26/06
Description : Lettre d'un médecin de l'«Institut für Schiffs und Tropenkrankheiten» de Hambourg concernant la mère du témoin. Fournit des informations sur une détenue ayant côtoyé la mère du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/10
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Carte/Fiche d'identification
Date du document : 1945 le 28/01
Description : Fiche d'identification du père du témoin au camp de Dachau. Matricule et date d'arrivée à Dachau en provenance d'Auschwitz.

Localisation du document :BG/26/03/11
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Liste de détenus
Date du document : 1945 le ?/?
Description : Liste de détenues émanant du Service «Aide aux israélites victimes de la guerre - Section Recherches et Rapatriement» du Ministère de la Reconstruction. Dans cette liste se trouve le numéro de matricule de la mère du témoin avec comme indication «morte après la libération».

Localisation du document :BG/26/03/12
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Liste de détenus
Date du document : 1945 le ?/?
Description : Liste de détenus émanant du Service «Aide aux israélites victimes de la guerre - Section Recherches et Rapatriement» du Ministère de la Reconstruction.

Localisation du document :BG/26/03/13
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Lettre
Date du document : 1947 le 14/11
Description : Lettre du Ministère de la Reconstruction, Service : «Direction : Recherches, Documentation et Décès» donnant en annexe trois rapports provenant d'Allemagne concernant les circonstances du décès du père du témoin. Les trois rapports font état de recherches infructueuses.

Localisation du document :BG/26/03/14
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document :
Type de document : Fiche de renseignements
Date du document : 1951 le 30/04
Description : Fiche de renseignements concernant le père du témoin. Date d'arrivée à Auschwitz, n° matricule, départ pour Dachau. Informations provenant de «Auschwitz Transportliste»

Localisation du document :BG/26/03/15
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Carte/Fiche d'identification
Date du document : s.d.
Description : Fiche d'identification de la mère du témoin provenant du «Ministère de la Santé publique - Administration des dommages aux personnes - Elements d'identification «

Localisation du document :BG/26/03/16
Donateur du fonds : Sadowski
Forme du document : Photocopie
Type de document : Fiche de renseignements
Date du document : 1951 le 16/10
Description : Fiche de renseignements reprenant diverses informations concernant la déportation du père du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/17

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Fiche de renseignements

Date du document : s.d.

Description : Témoignage d'un rescapé du même convoi que le père du témoin.

Certifie avoir connu le père du témoin à Auschwitz et l'avoir perdu de vue en octobre 1944.

Localisation du document :BG/26/03/18

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Fiche de renseignements

Date du document : s.d.

Description : Témoignage d'un rescapé du même convoi que le père du témoin.

Certifie avoir connu le père du témoin à Dachau en février 1945.

Localisation du document :BG/26/03/19

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Attestation d'incarcération

Date du document : 1951 le 30/07

Description : Certificat d'incarcération émanant de l'«Allied High Commission for Germany - International Tracing Service» du père du témoin

Localisation du document :BG/26/03/20

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document officiel

Date du document : 1951 le 26/02

Description : Document notarial destiné à valoir à titre d'acte de naissance et de mariage des parents du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/21

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Attestation

Date du document : 1951 le 29/04

Description : Attestation, relative au père

du témoin, délivrée pour le Ministère de la Reconstruction aux fins de l'obtention du statut de prisonnier politique.

Localisation du document :BG/26/03/22

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 1951 le 17/05

Description : Lettre du Ministère de la Reconstruction («Service Recherches, Documentation et Décès») relative à la déportation et au décès du père du témoin. Lettre envoyée au Commissaire Principal de l'Etat.

Localisation du document :BG/26/03/23

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 1952 le 18/03

Description : Lettre du Service International de Recherches - Arolsen annonçant le décès de la mère du témoin dans un hôpital à Hambourg.

Localisation du document :BG/26/03/24

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 1952 le 24/03

Description : Acte de décès de la mère du témoin. Hambourg.

Localisation du document :BG/26/03/25

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 1952 le 27/02

Description : Lettre du Ministère de la Reconstruction («Service Recherches, Documentation et Décès») au chef de la Mission belge à Arolsen demandant confirmation du décès de la mère du témoin.

Localisation du document : BG/26/03/26

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Carte/Fiche d'identification

Date du document : 1961 le 22/11

Description : Fiche d'identification, après autopsie, du squelette du corps du père du témoin retrouvé dans une fosse commune à Dachau.

Localisation du document :BG/26/03/27

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Fiche de renseignements

Date du document : 1964 le 26/02

Description : Formulaire du Ministère de la Reconstruction (« Service Recherches, Documentation et Décès») concernant le rapatriement du corps du père du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/28

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 1966 le 31/08

Description : «Ministère de la Santé Publique et de la Famille - Administration des Victimes de la Guerre- Dir. Recherches, Documentation et Décès.» Lettre attestant la déportation et le décès des parents du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/29

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : 1968 le 08/09

Description : Programme de l'inauguration du Monument International de Dachau.

Localisation du document :BG/26/03/30

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : 1937 le ?/?

Description : Photo de famille.

Localisation du document :BG/26/03/31

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Photo de groupe. Jeunesse au Bund. Le témoin est sur la rangée du milieu, cinquième à partir de la gauche.

Localisation du document :BG/26/03/32

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Les parents du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/33

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le père et l'oncle du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/34

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le père du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/35

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : La mère du témoin

Localisation du document :BG/26/03/36

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin sur scène (elle était comédienne).

Localisation du document :BG/26/03/37

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin sur scène (elle était comédienne).

Localisation du document :BG/26/03/38

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Petite sœur du témoin cachée dans une famille de paysans en Flandre près de Tirlemont.

Localisation du document :BG/26/03/39

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Petite sœur du témoin cachée dans une famille de paysans en Flandre près de Tirlemont.

Localisation du document :BG/26/03/40

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Photo de mariage du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/41

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Photo de mariage du témoin.

Localisation du document :BG/26/03/42

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin avec une amie qui l'a cachée pendant la guerre.

Localisation du document :BG/26/03/43

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin avec une amie qui l'a cachée pendant la guerre.

Localisation du document :BG/26/03/44

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin avec ses parents et ses sœurs.

Localisation du document :BG/26/03/45

Donateur du fonds : Sadowski

Forme du document : Photocopie

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le témoin avec ses parents et ses sœurs.

BG/26/04 RAJZNER Hélène (Epoque Koen)

Éléments biographiques :

Internement en tant que juive

Dates d'arrestation/déportation :

Novembre 1942

Camps/prisons : Caserne Dossin Malines

Interview Fondation Auschwitz :

YA/FA/172

Localisation du document :BG/26/04/01

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le père du témoin

Localisation du document :BG/26/04/02

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Frère du témoin photographié avec sa fiancée dans une rue bruxelloise.

Localisation du document :BG/26/04/03

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : 1932 le ??/?

Description : Photo de famille avant guerre. Première rangée : le témoin et son frère.

Localisation du document :BG/26/04/04

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : 1936 le 01/09

Description : Rue d'Anvers à Bruxelles. Le témoin (troisième personne en partant de la gauche) en compagnie d'amis qui, tous, ont été déportés.

Localisation du document :BG/26/04/05

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Photo de famille juste avant la guerre. Première à gauche : sœur du témoin avec ses deux filles; 2e à gauche : la mère du témoin.

Localisation du document :BG/26/04/06

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Le frère du témoin au bois de la Cambre à Bruxelles avant guerre.

Localisation du document :BG/26/04/07

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Autre

Date du document : s.d.

Description : Plaquette / Matricule de l'époux du témoin à la Caserne Dossin Malines.

Localisation du document :BG/26/04/08

Donateur du fonds : Rajzner

Forme du document : Reproduction photo

Type de document : Autre

Date du document : s.d.

Description : Plaquette / Matricule du témoin à la Caserne Dossin Malines

BG/26/05 - COHEN Mathilde (Epouse Levy)

Éléments biographiques :

Déportation en tant que juive

Dates d'arrestation/déportation :
23/07/1944

Camps/prisons : Aeronautica-Rhodes, Auschwitz, Dachau, Bergen-Belsen.

Interview Fondation Auschwitz :
YA/FA/085

Localisation du document :BG/26/05/01

Donateur du fonds : Cohen

Forme du document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Rhodes. Avant guerre. Photo de famille : arrière grand-mère, parents, frère et sœur du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/02

Donateur du fonds : Cohen

Forme du document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.
Description : Groupe de survivants à Rhodes avec une dame (rangée inférieure, 5e à gauche) qui les hébergea à Rome.

Localisation du document :BG/26/05/03
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Mère du témoin

Localisation du document :BG/26/05/04
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Grands-parents paternels du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/05
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Père du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/06
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Le témoin vers 9,10 ans.

Localisation du document :BG/26/05/07
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Grands-parents du témoin avec un de leur fils.

Localisation du document :BG/26/05/08
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie

Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Grand-mère paternelle.

Localisation du document :BG/26/05/09
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Grands-parents et arrière grand-mère du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/10
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Tante maternelle avec ses deux filles et la sœur du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/11
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Frère du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/12
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Parents du témoin avec ses deux sœurs et son frère.

Localisation du document :BG/26/05/13
Donateur du fonds : Cohen
Forme du document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Rhodes. Avant guerre. Groupe dans le vignoble que possédait le père du témoin. A dû abandonner son vignoble en 1938.

Localisation du document :BG/26/05/14

Donateur du fonds : Cohen

Forme du document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Rhodes. Avant guerre. Le père du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/15

Donateur du fonds : Cohen

Forme du document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Rhodes. Avant guerre. La mère du témoin.

Localisation du document :BG/26/05/16

Donateur du fonds : Cohen

Forme du document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d.

Description : Rhodes. Avant guerre. Le témoin bébé dans les bras de sa mère entouré du père et des frères et sœurs.

BG/26/06 - GRANDMAISON Laure
(Epouse Najman)

Éléments biographiques :

Aide apportée à des personnes juives

Localisation du document :BG/26/06/01

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : 1946 le 12/04

Description : document émis par la «Section Enfance de l'Aide aux Israélites victimes de la Guerre». Reçu d'une somme de 500 frs pour participation à la pension d'une pensionnaire.

Localisation du document :BG/26/06/02

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : 1943 le 26/01

Description : Demande d'envoi de colis à

la Caserne Dossin adressée à L. Grandmaison.

Localisation du document :BG/26/06/03

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : 1942 le 29/03

Description : Demande d'envoi de colis à la Caserne Dossin adressée à L. Grandmaison.

Localisation du document :BG/26/06/04

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : 1943 le 24/05

Description : Demande d'envoi de colis à la Caserne Dossin adressée à L. Grandmaison.

Localisation du document :BG/26/06/05

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Autre

Date du document : s.d.

Description : Registre de l'auberge tenue par L. Grandmaison. Liste sur laquelle figurent les noms de personnes juives qu'elle a hébergées pendant la guerre.

Localisation du document :BG/26/06/06

Donateur du fonds : Najman

Forme du document : Photocopie

Type de document : Attestation/Certificat

Date du document : 1958 le 21/03

Description : Déclaration faite par L. Grandmaison concernant l'identité d'une personne juive qu'elle a cachée dans son auberge durant la guerre.

BG/26/07 GRUBSZTEIN Szlama

Éléments biographiques :

Déportation en tant que juif

Dates d'arrestation/déportation :

04/04/1944 (XXIVe convoi)

Camps/prisons : Malines, Auschwitz

Interview Fondation Auschwitz :
YA/FA/200

Localisation du document : BG/26/07/01

Donateur du fonds : Grubsztein

Forme du document : Photocopie

Type de document : Coupure de presse

Date du document : s.d.

Description : Article paru dans Le Soir entre 1945 et 1950 concernant le «Château des Fougères» à Boitsfort où ont séjourné les parents du témoin jusqu'à leur arrestation.

BG/26/08 - BOURGUIGNON Abbé Dieudonné

Éléments biographiques :

Déportation politique - Résistance

RNJ - FI

Dates d'arrestation/déportation :

31/07/1943

Camps/prisons : Gross Strehlitz, Kaishem, Dachau

Localisation du document : BG/26/08/01

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 30/03

Description : Document du Tribunal du Peuple de Potsdam : » Invitation à comparaître devant le Volksgericht et acte d'accusation» de l'abbé Bourguignon détenu à Gross Strehlitz.

Localisation du document : BG/26/08/02

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 05/08

Description : Document adressé à l'abbé Bourguignon détenu à la prison de Kaisheim l'invitant à comparaître au Tribunal du Peuple de Donauworth pour son procès.

Localisation du document : BG/26/08/03

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 11/08

Description : Document adressé, par le Tribunal du Peuple, à l'abbé Bourguignon détenu à la prison de Kaisheim l'informant de l'identité de l'avocat commis d'office

Localisation du document : BG/26/08/04

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 2/08

Description : Document adressé, par le Tribunal du Peuple, à l'abbé Bourguignon détenu à la prison de Kaisheim lui annonçant la date du jugement.

Localisation du document : BG/26/08/05

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 30/03

Description : Lettre adressée, par le Tribunal du Peuple, à l'abbé Bourguignon détenu à la prison de Gross Strehlitz. Lettre accompagnant l'acte d'accusation.

Localisation du document : BG/26/08/06

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 28/02

Description : Acte d'accusation dressé par l'avocat Général du Tribunal du Peuple à l'encontre de l'abbé Bourguignon : Accusation «d'une aide régulière et commune à l'ennemi de guerre de l'Allemagne».

Localisation du document : BG/26/08/07

Donateur du fonds : Bridoux

Forme du document : Photocopie

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 1944 le 01/08

Description : Lettre adressée, par le Tribunal du Peuple, à l'abbé Bourguignon détenu à la prison de Kaisheim. Désignation de l'avocat commis d'office.

Localisation du document :BG/26/08/08
Donateur du fonds : Bridoux
Forme du document : Photocopie
Type de document : Témoignage
Date du document : 1945 le ?/05
Description : Récit commencé par l'abbé Bourguignon lors de sa détention à Dachau. Se trouve au Revier lorsqu'il commence à écrire le récit de son expérience concentrationnaire.

BG/26/09 - BRIDOUX Franz

Eléments biographiques :
Déportation politique - Résistance
FI-RNJ
Dates d'arrestation/déportation :
03/08/1943 (arrestation) / 13/11/1943 (déportation)
Camps/prisons : Saint Gilles, Essen, Esterwegen, Borgermor, Buchenwald, Ichtershausen.
Interview Fondation Auschwitz :
YA/FA/218

Localisation du document :BG/26/09/01
Donateur du fonds : Bridoux
Forme du document :Photocopie
Type de document : Plan
Date du document : 2002 le 26/02
Description : Plan d'une baraque du camp de concentration d Esterwegen, dessiné par Franz Bridoux.

Localisation du document :BG/26/09/02
Donateur du fonds : Bridoux
Forme du document : Photocopie
Type de document : Témoignage
Date du document : s.d.
Description : Historique du Rassemblement National de la Jeunesse

Localisation du document :BG/26/09/03
Donateur du fonds : Bridoux
Forme du document : Photocopie
Type de document : Témoignage
Date du document : s.d.
Description : «RNJ. 19 Nacht und Nebel.

Souvenirs...Témoignages», par Franz Bridoux.

Localisation du document :BG/26/09/04
Donateur du fonds : Bridoux
Forme du document : Photocopie
Type de document : Publication
Date du document : 2003
Description : «Nuit et Brouillard au camp de concentration d'Esterwegen avec la R. L. *Liberté Chérie*» par Franz Bridoux.

BG/26/10 GOLDBERG Luzer

Eléments biographiques :
Déportation en tant que juif
Dates d'arrestation/déportation :
21/11/1942 (Malines) / 31/07/1943 (XXIe convoi)
Camps/prisons : Malines, Auschwitz.

Localisation du document :BG/26/10/01
Donateur du fonds : Portal-Goldberg
Forme du document : Reproduction photo
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Photographie de Luzer Goldberg, avant guerre.

Localisation du document : BG/26/10/02
Donateur du fonds : Portal-Goldberg
Forme du document : Reproduction photo
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Photographie familiale, avant guerre.

Localisation du document : BG/26/10/03
Donateur du fonds : Portal-Goldberg
Forme du document : Reproduction photo
Type de document : Photographie
Date du document : s.d.
Description : Photographie familiale, avant guerre.

Erratum

Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz, n° 84, juillet - septembre 2004/
Driemaandelijks Tijdschrift van de Auschwitz Stichting, nr. 84, juli - sept. 2004 :

Lionel RICHARD, *L'antisémitisme nazi aurait-il pour origine le paganisme germanique ?*, p. 18 : col. 2 : «Bonhoeffer, assassiné en avril 1943 au camp de concentration de Flossenbug,....» : il s'agit *d'avril 1945* au lieu d'avril 1943 / april 1943 moet veranderd worden in *april 1945*.

Informations

Séminaires de formation

Notre Centre d'Etudes et de Documentation, reconnue Service Général d'Education Permanente, organise un cycle de formation destiné aux enseignants du cycle secondaire. Ce cycle comprendra quatre séminaires, sous la forme de week-ends résidentiels (vendredi et samedi), qui aborderont quatre thématiques différentes. Ils seront animés par des spécialistes des différentes disciplines impliquées dans les thématiques envisagées. Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement communiqués aux enseignants inscrits.

- Séminaire I-2005 : 25-26 février

2005 à Han-sur-Lesse

Le National Socialisme : entre modernité et barbarie

Animateurs :

M. Enzo TRAVERSO, Maître de conférence à l'Université de Picardie Jules Verne
 M. Philippe MESNARD, Professeur à l'Université de Marne-la-Vallée
 M. Yannis THANASSEKOS, Directeur de la Fondation Auschwitz, Coll. ULB

- Séminaire II-2005 : 27-28 mai 2005 à Esneux

Le traumatisme concentrationnaire. Les aspects psychologiques du témoignage

Animateur :

Mme Aure VEYSIERE, Doctorante en Psychologie sociale à l'Université de Paris VIII

- **Séminaire III-2005 : 14-15 octobre 2005 à La Louvière**

Repli identitaire. Retour du religieux

Animateurs :

Mme Sophie ERNST, Institut National d'Etudes Pédagogiques (Paris)

M. Alain BIHR, Docteur en Sociologie, Professeur à l'Université de Besançon

- **Séminaire IV-2005 : 24-25 novembre 2005 à Bruxelles**

La Résistance et l'Antifascisme. Problèmes historiographiques et mémoriels

Animateur :

M. Fabrice MAERTEN, Centre d'Etudes Guerres & Sociétés (CEGES-Bruxelles)

Renseignements et inscriptions :

Pour les enseignants en fonction en Communauté Française, l'inscription est gratuite et doit se faire via l'IFC. (Institut de la Formation en Cours de Carrière) soit par internet sur le site www.ifc.cfwb.be, soit par tél. au 081/83 03 10 soit par fax. au 081/83 03 11. Si vous souhaitez bénéficier de la pension complète, veuillez contacter le Secrétariat de Mémoire d'Auschwitz par fax. au 02/512 58 84. Toute autre personne désirant participer à la formation est priée de contacter le Secrétariat pour obtenir le formulaire d'inscription. Les frais de participation s'élèvent à 24,79 € par séminaire et comprennent le support pédagogique, le logement et la pension complète.

Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau

Le voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau a lieu du 26 au 31 mars 2005 durant les vacances scolaires de Pâques. Ce voyage est destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels afin que ces derniers transmettent notre message aux plus jeunes générations et que la mémoire des crimes et génocides nazis soit préservée.

Le déplacement se fait en avion et le logement est prévu, en pension complète et chambre commune (deux à six personnes) à l'Auberge M.D.S.M. à Oswiecim. Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination et des chercheurs scientifiques spécialisés dans ce domaine.

Les frais de participation s'élèvent à 500 € pour les enseignants, éducateurs et animateurs culturels et 620 € pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre - si des places restent disponibles ! Sont inclus dans ces prix : voyage en avion, tous les transferts en car, le logement en pension complète, visites des camps et diverses visites guidées.

Pour s'inscrire à ce voyage les personnes intéressées peuvent prendre contact avec le Secrétariat de Mémoire d'Auschwitz, asbl.

Site internet

Nous informons nos lecteurs du fait que les informations relatives à l'ensemble de nos activités sont à présent consultables sur le site internet de l'asbl Mémoire d'Auschwitz à l'adresse suivante : www.auschwitz.be

Inlichtingen

Vormingscyclus

Ons Studie- en Documentatiecentrum organiseert een vormingscyclus bestemd voor leerkrachten uit het secundair onderwijs. Deze cyclus omvat vier seminaries die ingaan op verschillende thema's. Zij worden geanimeerd door uiteenlopende specialisten op hun domein. Om een meer diepgaande discussie mogelijk te maken wordt er in de mate van het mogelijke voorzien in begeleidende teksten.

- **Zaterdag 29 januari 2005**

Dhr. Paul VAN AKEN, publicist :

Klassieke muziek en de kampen

Arnold Schönberg, Mikis Theodorakis, Krzysztof Penderecki, Olivier Messiaen, Franz Waxman, Hans Krása... verschil-

lende componisten uit de 20^e eeuw hebben zich laten inspireren door de concentratiekampen en de judeocide. In zijn uiteenzetting geeft Paul Van Aken ons een inleiding op de westerse muziekgeschiedenis vanuit een bijzondere invalshoek.

Dit seminarie gaat door van 14 tot 17u in het Maalbeekcentrum te Etterbeek (Hoornstr. 97, 1040 Brussel, 02/734.84.43)

- **Zaterdag 23 april 2005**

Dr. Roel VANDE WINKEL,
Universiteit Gent :

Antisemitische propagandafilms : Jud Süß

Hoe kan men de nazi-propagandafilms analyseren en de mechanismen van leugen en manipulatie blootleggen ? In dit semi-

narie wordt de film *Jud Süss* (1940) in zijn politieke en cultuurhistorische context geplaatst. Na een algemene inleiding volgt een integrale vertoning van de film, met aansluitend een inhoudelijke en vormelijke analyse van een aantal sleutelscènes.

Dit seminarie gaat door van 14u tot 18u in het Vredeshuis te Gent (St.-Margrietstr. 9, 9000 Gent, 09/233 42 95)

Inschrijvingen bij Auschwitz in Gedachtenis (Huidevetterstr. 65, 1000 Brussel, 02/512 79 98, of e-mail : gedachtenis@auschwitz.be). De inkom is gratis.

Studiereis naar Auschwitz-Birkenau

De jaarlijkse studiereis naar Auschwitz-Birkenau gaat dit jaar door tijdens de paasvakantie van **26 maart tot 31 maart 2005**. Deze studiereis is hoofdzakelijk voorbehouden aan leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren. Naast een bezoek aan de voormalige kampsites en aan het museum worden er ook films vertoond en is er ruime gelegenheid tot debat en tot een gesprek met de aanwezige overlevenden van de kampen.

De reis gebeurt met het vliegtuig en het verblijf in vol pension is voorzien in de Jeugdherberg M.D.S.M. te Oswieçim en met gemeenschappelijke kamers (twee tot zes personen). Voor leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren bedraagt de kostprijs 500,00 €, en voor de anderen - indien er plaatsen vrij zijn - 620,00 €. In deze prijs is inbegrepen : de vliegtuigreis, de verplaatsingen met de bus, het verblijf in vol pension, de toegang tot de kampen en de geleide bezoeken.

Het programma voorziet in een bezoek aan Krakau, Oswieçim, en de kampen van Auschwitz I, Birkenau en Monowitz.

Geïnteresseerden in deze unieke reis kunnen contact opnemen met het Secretariaat. Tel : 02/512 79 98 - Fax : 02/512 58 84 - e-mail : gedachtenis@auschwitz.be

Website

Wij willen onze lezers ervan op de hoogte brengen dat de mededelingen betreffende onze activiteiten, die tot nog toe gepubliceerd werden in de kolommen van dit tijdschrift, vanaf heden verplaatst werden en consulterbaar zijn op de website van de vzw Auschwitz in Gedachtenis : www.auschwitz.be

Notes de lecture

Lecturnota's

Titti MARRONE, *Meglio non sapere*, Bari, Editori Laterza, 2003, 157 p.

« Meglio non sapere », Titti Marone

« Mieux vaut ne pas savoir », Titti Marone

Présenté sous la forme d'un reportage narratif, le livre relate les souvenirs de deux sœurs rescapées des camps d'Auschwitz, racontant tour à tour leurs souvenirs et revenant parfois avec douleur sur des images ou des sentiments enfouis et ramenés à la mémoire sous le coup d'un effort volontaire de souvenir et de témoignage.

Le 8 décembre 1946, un journal anglais destiné aux alliés en poste à Trieste consacre un article « à la une » relatant le retour à Rome de deux fillettes rescapées du camp d'Auschwitz et retrouvées vivantes à

Londres, à l'issue de longues et fructueuses recherches menées par la Croix-Rouge internationale encouragées par l'extraordinaire ténacité de leur mère, Mira Bucci, elle aussi rescapée du même enfer.

Cette première partie du livre est consacrée au bonheur du retour au pays, décrivant le travail acharné de la Croix-Rouge internationale, la ténacité d'une mère qui sait ses enfants vivants et des enfants qui apprennent à ne plus avoir peur.

Dans cette partie, une certaine humanité se laisse apercevoir dans les petits gestes des uns et des autres envers des enfants innocents qui affichent leur candeur face à des adultes sans scrupules, menteurs et assassins.

Les fillettes décrivent le cheminement de leurs langues de vie (l'italien, le tchèque,

l'anglais, l'allemand), chacune associée à une page de leur existence et lourde de souvenirs. Puis elles racontent avec le cœur serré le départ de leur cousin Sergio vers les fours crématoires, souriant, berné par les discours des S.S. qui promettaient à ces enfants de partir retrouver leur mère.

Cette deuxième partie donne la parole à un homme, Günther Schwarberg, hanté par ce qu'il veut faire reconnaître et sanctionner : le travail destructeur du docteur Mengele et de son équipe sur les enfants martyrs des camps. Ensemble, ils prennent le temps de témoigner sur cette partie de l'histoire nazie qui aurait dû disparaître sans laisser de traces, puisque les protagonistes ont tout fait pour effacer leur barbarie. Mais c'était sans compter sur quelques erreurs dues à la précipitation, erreurs qui permirent de retrouver la trace de Sergio et de ses malheureux compagnons, victimes des expérimentations du médecin fou et raté qu'était Mengele et de lui rendre en quelque sorte une nouvelle vie.

Catherine PETITJEAN

**Mo HAYDER, *Tokio*,
Amsterdam, Luitingh-Sijthoff,
2004, 400 p.**

Hoe komt het toch dat de Duitsers intensief aan 'Vergangenheitsbewältigung' hebben gelaboreerd en de Japanners niet? Zozeer zelfs dat er vandaag stemmen opgaan van eminente Duitse schrijvers om er nu eindelijk mee te stoppen (Martin Walser). Is het omdat Duitsland tot een schuldcultuur behoort en Japan eerder tot een schaamtecultuur? Is het dus omdat het 'gezicht' uiterst kwetsbaar is in Oost-Azië? Is het omdat Japan een wreedheidsaesthetica kent (die we bij heel wat schrijvers aantreffen - denk aan Yukio Mishima) of omdat het vanuit zijn geschiedenis gewoon rechtser, martialer, militaristischer en chauvinistischer is dan Europa? Of omdat de dromen

van de tussenoorlogse militaire fascistenklied nog levend zijn? Of omdat Japan zich uniek vindt en die mythe graag koestert? Of omdat rechts het monoraciale land verheerlijkt en links niet veel betekent? Hoe dan ook, wie meent dat bepaalde (politieke) groepen in Europa racistisch of fascistisch zijn, heeft natuurlijk geen ongelijk, maar het racisme in Japan of in andere continenten is vaak nog onvoorstelbaarder (Arabieren ten opzichte van negers, Japanners ten opzichte van Koreanen, Chinezen ten opzichte van zowat iedereen die geen Chinees spreekt: ze kunnen het zich gewoon niet voorstellen dat iemand hun taal zou kunnen spreken, vele negerstammen ten opzichte van pygmeëen, Russen ten opzichte van de volkeren in de Kaukasus, enzovoort enzoverder). In Duitsland is het tegen de wet niet over de judeocide te spreken in het onderwijs; in Japan is het geen issue in de onderwijsboeken, en verontschuldigen komen er mondsjesmaat. In Duitsland zijn er oneindig veel debatten geweest over de rol van dat land in de Tweede Wereldoorlog, terwijl de rol van Japan in China, buiten de gebeurtenissen in Nanking, nauwelijks werd onderzocht. Eén op de twintig krijgsgevangenen van de Duitsers stierf terwijl dat bij de Japanners één op de drie was. Deze gedachten kwamen bij me op bij het lezen van Mo Hayder's literaire thriller *Tokio*, waarin de massamoord op honderdduizenden weerloze Chinese burgers in Nanking (1937) op een erg ingenieuze wijze centraal staat.

De Japanners verklaarden China formeel de oorlog in 1931. Op het hoogtepunt van hun macht bezetten ze tweederde van dat land, en dat tot 1945. Het Tokio Tribunaal schatte het aantal Chinese slachtoffers van deze genadeloze brandschatting tussen 10 en 30 miljoen. Nanking, de omineuze plaats die eigenlijk dé protagonist is in Mo Hayder's roman, was ooit de hoofdstad

waar Tjiang K'ai-sjek resideerde. In december 1937 was het de anus mundi waar mischien wel de ergste gruweldaden plaatsvonden uit de Japanse oorlog: een kleine holocaust, zo wordt er soms aan gerefererd, waarvoor geen echt sluitende verklaring te verzinnen valt. In zijn boek *De uitvinding van Japan* (2003) schrijft de antropoloog en politoloog Ian Buruma hierover o.m.: «Het was eerder een orgie van geweld dan een voorbereide uitroeiingscampagne. Dronken Japanse soldaten gedroegen zich als middeleeuwse veroveraars en zwierven met handkarren vol buit door de straten. Duizenden vrouwen, jong en oud, werden het slachtoffer van groepsverkrachtingen, alvorens te worden gedood of verminkt. Hele wijken gingen in vlammen op. Chinese mannen en jongens werden als vee aan elkaar gebonden met machinegeweren neerge-maaid en belandden in greppels of in de Jangste rivier; de oevers waren vergeven van de opgezwollen lijken. Geregeld werden burgers zomaar voor de lol gedood, gebruikt voor oefeningen met de bajonet en andere gruwelijke spelletjes. Dit ging zes weken lang door. Gegeneerde Japanse diplomaten stuurden verslagen van buitenlandse ooggetuigen naar Tokio in de hoop dat er iets zou worden ondernomen om er een eind aan te maken. Tevergeefs. Pal naast de ambassade was een meisjesschool. De diplomaten moeten het geschreeuw van de leerlingen die werden verkracht en gemarteld, hebben kunnen horen» (blz.109). Het Japanse leger, dat in eerdere oorlogen bekend had gestaan voor zijn ordelijk gedrag, vergreep zich hier met 50.000 man aan een geterroriseerde bevolking op een wijze die bijna letterlijk onvoorstelbaar is. In de ogen van de Japanners waren alle Chinezen immers vijanden, ze waren daarbij inferieur terwijl zijzelf goddelijk waren: minachting voor de Chinezen gaat terug tot de Meiji-prenten uit de Chinees-Japanse oorlog. De Japanse soldaten zelf waren, zo

schrijft Buruma in *De uitvinding van Japan*, ontmenselijkt als gevolg van de slechte behandeling door hun eigen hogere officieren. De troepen van Tjiang K'ai-sjek hadden Nanking hals over kop verlaten, samen met een paar duizend bevoorrechte burgers. Een half miljoen mensen bleef achter: bewoners van Nanking, heel wat vluchtelingen van het platteland en soldaten in burgerkleding - en de Japanners hadden tijdens hun massaslchting niet de subtiliteit om daar onderscheid tussen te maken. Gewoonlijk was het al genoeg, schrijft Buruma, om vereelde handen te hebben om te worden opgepakt en doodgeschoten, iets wat ons onmiddellijk terug doet denken aan Cambodja's *killng fields*, een oord waar het dragen van een bril al genoeg was om als intellectueel, en dus als klassenvijand, te worden aangezien. De brutale slchting in Nanking van 300.000 Chinezen werd uiteraard na de tweede wereldoorlog behandeld tijdens het Internationaal Militair Tribunaal voor het Verre Oosten (in de rechtbank had ook een van Stalins trawanten zitting), maar deemsterde toch weg uit het collectieve geheugen, zeker uit het Japanse, als het daarin al ooit een plaats gekregen had. Al een aantal jaar bestaat er echter een groep Amerikaans-Chinese activisten die om aandacht schreeuwen voor deze vergeten massamoord. Sinds 1971 tracht Honda Katsuichi, een Japans journalist, zijn landgenoten de waarheid te vertellen over de vele misdaden van het keizerlijke Japanse leger, maar hij moet een anoniem leven leiden uit angst voor aanvallen van de Japanse rechtervleugel, en wie een weinig bekend is met Japans politiek weet dat die zeer machtig en invloedrijk is. Zijn boek vol getuigenissen, *The Nanking massacre* uit 1999, is ondraaglijk om te lezen. Veel vroeger al, in 1946, maakte de linkse regisseur Fumio Kamei de documentaire *De Japanse tragedie*, een film over de Japanse oorlogspropaganda, maar die werd door de

Amerikaanse bezetter-censor verboden omdat de film zou kunnen leiden tot rellen en onrust ! Dat was niet echt verwonderlijk : de Amerikanen wilden immers maar al te graag gebruik maken van de resultaten van de uitermate wrede experimenten die de Japanners hadden gedaan op het gebied van ‘menselijke biologie’ en dus sloten ze een deal. In ruil voor de Japanse bevindingen werden de wandaden van het keizerlijke leger met de mantel van de historische amnesie bekleed. Getuige daarvan het harde feit dat de VS in 1979 voor de eerste keer een lijst opstelden met 60.000 Europese namen van oorlogsmisdadigers die Amerika niet binnen mochten, terwijl er pas in 1996 een lijst verscheen met de namen van 16 Japanse gruwels ! Maar ook de Chinezen waren na de oorlog niet erg geïnteresseerd in wat er precies gebeurd was omdat zowel Taiwan als de Volksrepubliek economische én politieke redenen hadden om Japan niet te zeer te schofferen.

Vrij nieuw en revelerend is het werk van de Amerikaans-Chinese activiste Iris Chang die haar boek *The rape of Nanking* (1996) als ondertitel *The forgotten holocaust of world war II* meegaf. In dit werk staan o.m. interviews met Chinese overlevenden van deze Aziatische ‘holocaust’. Ook treffen we er heel wat historische merkwaardigheden in aan : Duitse nazi’s in China bijvoorbeeld die Chinese burgers beschermden tegen de ‘furor japanensis’ ; er was zelfs in dat verband een Duitse nazi, John Rabe, die een gelijkaardige rol speelde als Oskar Schindler en zijn leven riskeerde bij het redden van duizenden Chinezen. Zelfs voor geharde nazi’s waren de Japanse wreedheden blijkbaar te brutaal (en merkwaardig : heel wat Duitse topfiguren wilden eerder met China in zee gaan, Hitler aarzelde zeer lang alvorens met Tokio tot concrete afspraken te komen, Japanse en Duitse leiders hadden tijdens de tweede wereldoorlog nauwelijks contact

met elkaar, er bestond trouwens ook geen Japans equivalent voor de nationaal-socialistische partij, of voor Hitler, en Hirohito ontsnapte uiteindelijk aan elke beschuldiging) ! Eveneens in 1996 gaf James Yin Shi Young zijn *The rape of Nanking* in het licht, een bundel vol met weerzinwekkende foto’s van o.m. onthoofdingen en van de gruwelijk verminkte lichamen van verkrachte vrouwen en kinderen.

Dat Japan absoluut niet in het reine is met zijn verleden en dat rechtse en duistere krachten dat met alle middelen trachten te verhinderen, bewijst het feit dat de Japanse uitgever van Iris Changs boek over Nanking uiteindelijk weigerde het werk uit te geven, waarschijnlijk onder druk van ultranationalistische groepen. Het is daarom verheugend dat een Engelse literaire thriller via een geraffineerde en spannende maar erg geloofwaardige plot de aandacht opeist voor een nagenoeg vergeten historische slachtpartij. Dat dit spannende boek van Mo Hayder vol onvergetelijke beeldspraak staat, op elke bladzijde schitterende en intrigerende zinnen oplevert en dat het vergeten feiten oprakelt, maakt het des te lezenswaardiger.

Wim VAN ROOY

Adolphe NYSENHOLC (dir.), *Le Livre des homes - Enfants de la Shoah AIVG 1945-1959*, Bruxelles, Devillez, 2004, 228p.

Le livre des homes est un ouvrage inédit et étonnant. Il fait suite aux retrouvailles, en 2002, des anciens pensionnaires des maisons d’enfants de l’AIVG¹. On y retrouve mémoire collective, anecdotes et photos d’époque.

Composé par Adolphe Nysenholc, ce véritable «album de famille» retrace au travers de témoignages, de documents et de photos

d'époque ce que furent ces «homes» et la vie dans ces homes entre 1945 et 1959.

Cet ouvrage singulier trouve sa richesse dans l'ensemble des récits et documents inédits qu'il contient. Il est à la fois un recueil de souvenirs et un témoignage. Un témoignage à tous ceux qui n'ont pas connu ces homes et qui découvriront que ces enfants cachés, orphelins et parfois sans aucune famille ont pu, en dépit des épreuves qu'ils ont traversées, se forger une vie meilleure.

Dans sa préface, Maxime Steinberg fait état de la difficulté de reconnaissance dont ont souffert ces enfants «orphelins de la Shoah», tant de la part de nos institutions que de la société en général. Ce n'est que vers la fin des années septante qu'un statut légal de réparation est institué, mais seulement pour l'orphelin dont «*les deux parents ont disparu en déportation*»². Les anciens pensionnaires des homes n'ont, de ce fait, pris la parole pour la première fois qu'il y a une dizaine d'années.

Le corps de l'ouvrage se partage entre les homes des enfants les plus jeunes et les homes des adolescents. Il retrace l'histoire de chacune de ces «maisons» (14 au total) au sein desquelles l'AIVG a accueilli près de 500 enfants entre 1945 et 1959. Dans ces homes la vie, écrit Adolphe Nysenholc «*constitue une expérience unique : il s'agit vraiment de «home» au sens de foyer, au sein duquel l'enfant juif peut naître à la vie sans devoir se cacher, portant son propre nom, mangeant à sa faim*»³.

Comme une grande famille

A travers les témoignages et une excellente sélection de quelque 220 photos, ce grand

album de famille, nous documente sur les nombreuses activités qui ponctuent la vie des homes : lecture, spectacles, musique, fêtes, sport, excursions, jeux, vacances à la mer. Ces images ainsi que les témoignages qui les accompagnent nous font sentir combien «le groupe» a joué un rôle fondamental dans la reconstruction et le retour à la vie de ces enfants et adolescents. En adoptant cette «nouvelle famille», ils ont pu rétablir le lien familial brisé par les événements de la guerre et ont retrouvé la vie communautaire qu'ils n'ont pour la plupart jamais eue.

Tout, sur ces photos, nous représente la vie et les moments de plaisir d'enfants et d'adolescents «ordinaires». Pourtant, ça et là au-delà des visages souriants et des attitudes mutines, l'on peut saisir l'expression fugitive de désarroi et de douleurs, ces «larmes sous le masque» dont parle Viviane Teitelbaum-Hirsch⁴ et que beaucoup d'enfants ont tentés de dissimuler avec force et raison.

Les témoignages émouvants abondent et nous détaillent les vicissitudes quotidiennes du retour à la vie, en particulier aux homes des Hirondelles et de Miravalle (Boitsfort). Dans sa contribution, Marcel Frydman analyse l'absence initiale d'organisation et de solidarité, les problèmes que pose la vie en groupe pour ces jeunes habitués à se méfier de tout et de tout le monde. En dépit de ces débuts difficiles, la villa Miravalle devient progressivement un «home modèle» dont les pensionnaires manifestent une vie de groupe intense et une très forte cohésion interne, ceci en particulier sous la direction de Siegi Hirsch après 1949.

¹ Aide aux Israélites Victimes de la Guerre

² STEINBERG Maxime, «Préface» in : *Le Livre des Homes - Enfants de la Shoah - AIVG 1945-1959*, Bruxelles, Ed. D. Devillez, 2004.

³ NYSENHOLC Adolphe (dir.), *Le livre des homes - Enfants de la Shoah- AIVG 1945-1959*, Bruxelles, Ed. D. Devillez, 2004.

⁴ TEITELBAUM-HIRSCH Viviane, *Enfants cachés, Les larmes sous le masque*, Bruxelles, Libro, 2002.

La solidarité entre les enfants de ces homes s'est maintenue bien après leur fermeture. Elle a permis la création de petites communautés au sein desquelles des rituels familiaux ont pu être réinstaurés. De nombreux mariages ont eu lieu entre les filles et les garçons enfants des homes. Certains de leurs propres enfants appellent désormais d'autres anciens pensionnaires leurs «oncles» et leurs «tantes» attestant bien de cette résilience dont traite Marcel Frydman, qui témoigne de cette aptitude à rebondir après le traumatisme et à recomposer une famille.

Sasha GOLDSZTEIN

Nouvelles acquisitions & comptes rendus

Nieuwe aanwinsten & boekbesprekingen

BRUNETEAU Bernard, *Le siècle des génocides, Violences, massacres et processus génocidaires de l'Arménie au Rwanda*, Paris, Editions Armand Colin, 2004, 253 p. (Collection «l'Histoire au présent») (n° 7926)

Le siècle qui vient de s'achever est-il le siècle des génocides ? L'auteur, professeur d'histoire contemporaine, spécialiste de la question du totalitarisme et auteur de nombreux ouvrages, se penche sur six grandes tragédies : du massacre des Arméniens au génocide extrême, le Judéocide. Il traite également de celui des Tutsi au Rwanda en passant par le nettoyage ethnique en Yougoslavie jusqu'à la naissance d'une juridiction internationale permanente. Bernard Bruneteau décrit la spécificité de chacune de ces politiques d'extermination. L'auteur examine aussi les

racines du comportement génocidaire contemporain. *Le siècle des génocides* est un ouvrage d'analyse, de réflexion et de mise en perspective de ces faits.

BRUSSON Paul (rescapé des camps nazis), GILLES Pierre (avec la collaboration de), *De mémoire vive*, Liège, Editions du Céfal, 2003, 202 p. (n° 7911)

Originaire de Sclessin dans la banlieue liégeoise, militant engagé, jeune résistant, Paul Brusson est arrêté au début de la guerre par les nazis et envoyé au camp de Mauthausen puis de Gusen comme déporté Nacht und Nebel. Il y restera pendant trois ans. Il sera transféré au camp de Natzweiler-Struthof et libéré à Dachau-Allach le 30 avril 1945. L'auteur nous livre dans cet ouvrage le récit de sa captivité, la

brutalité et l'horreur des camps de concentration. On y découvre un quotidien fait de souffrance et d'humiliations mais aussi de solidarités. Écrit de mémoire et de témoignage, mais également travail pédagogique, ce livre aide le lecteur à comprendre comment certains ont survécu à cet enfer. Paul Brusson veut également délivrer un message aux jeunes générations. Pour lui, il s'agit aussi d'un appel à la vigilance et à la défense de la Démocratie et de la Liberté.

CORTI Eugenio, *Les derniers soldats du roi*, Paris, Editions de Fallois, 2004, 342 p. (n° 7991)

Cet ouvrage constitue la suite de *La plupart ne reviendront pas*, journal dans lequel Eugenio Corti avait consigné ses souvenirs sur la retraite de Russie. Avec *Les derniers soldats du roi*, il nous fait revivre de l'intérieur la vie des soldats italiens regroupés dans des unités régulières qui, après la chute du régime fasciste, ont combattu aux côtés des Alliés. Alors jeune officier d'artillerie, l'auteur a pris part à ces combats et en publie ici une véritable chronique. Ce livre relate la progression de ces unités le long de la côte Adriatique, les batailles et la libération du Nord de l'Italie. *Les Derniers Soldats du roi* se présente comme un roman par sa force narrative, par sa description des paysages ou des personnages, mais nous fournit néanmoins des informations fort intéressantes sur cet aspect de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale souvent passé sous silence, y compris dans l'historiographie italienne, qui a toujours privilégié l'action des maquisards.

DE LAENDER Jan, *Hart van de duisternis, Psychologie van de menselijke wreedheid*, Leuven, Davidsfonds, 2004, 431 p. (n° 7970)

Professor Jan De Laender is recentelijk overleden, maar zijn werk blijft springlevend. In het opnieuw uitgegeven *Hart*

van de Duisternis gaat hij op zoek naar een antwoord op de vraag waarom de menselijke soort in staat is tot de meest onnoemelijke wreedheden. Hij probeert een antwoord te formuleren door het psychologisch profiel te doorgronden van de daders. Hij heeft zich bij zijn speurtocht vooral laten inspireren door het voorbeeld van de judeocide onder nazi-Duitsland, maar ook van dat van de Amerikaanse geleerden die aan de basis hebben gelegen van de atoombom. Zijn conclusies zijn niet bepaald optimistisch te noemen: het vermogen tot menselijke wreedheid is in de kiem aanwezig in vrijwel elk menselijk wezen. Deze potentiële extreme wreedheid kan evenwel niet losgezien worden van een aantal groepsmatige processen, van groepsdenken en -handelen, alsook van de hiërarchische structuren. Het is duidelijk dat mensen die in een militair georganiseerd totalitair denken vervallen veel gemakkelijker tot extreem wrede handelingen kunnen gebracht worden. *Hart van de Duisternis* is geschreven als een zoektocht doorheen de krochten van de menselijke psyche, als een dialoog tussen de schrijver en zijn lezers, maar het boek roept minstens evenveel vragen op dan het antwoorden kan geven.

DE LANDTSHEER Patricia, *Mimi*, Antwerpen, Uitgeverij C. De Vries-Brouwers, 2004, 118 p. (n° 7990)

Patricia De Landstheer heeft als jeugdschrijfster altijd al een bijzondere belangstelling aan de dag gelegd voor de lotgevallen van de joodse slachtoffers tijdens de Tweede Wereldoorlog. In dit boek vertelt zij het verhaal van Myriam Lipsicz, een Antwerps meisje wiens vader gedeporteerd wordt naar Auschwitz, maar zelf een onderkomen vond in een tehuis voor joodse kinderen. De auteur heeft zich voor dit verhaal volledig ingewerkt in

de leefwereld en psychologie van het joodse meisje. Doorheen het verhaal van Mimi komen we van alles te weten over de joodse levensgewoonten, over de sluipende wijze waarop de antisemitische maatregelen werden doorgevoerd, over de uiteindelijke deportatie van haar vader en tante, en over haar eigen verblijf in een klooster en later in een weeshuis. De melancholie van een meisje dat blijft verlangen naar haar verdwenen vader is zeer aangrijpend beschreven.

DIETZ Edith, *Den Nazis entronnen, Die Flucht eines jüdischen Mädchens in die Schweiz*, Frankfurt am Main, Brandes und Apsel Verlag, 2002, 131 p. (n° 7704)

L'émouvante autobiographie d'Edith Dietz, Juive originaire de Bad Ems, qui devint enseignante dans une école maternelle en 1940 après des études dans une école juive pour éducateurs, montre les changements dans la vie quotidienne des Juifs en Allemagne à partir de l'ascension au pouvoir des nazis. Ce récit, écrit en 1946 à Zurich, où Edith et sa sœur réussissent à s'enfuir en 1942, retrace les événements d'une manière strictement chronologique et personnelle, ce qui donne une impression de naïveté de la part de l'auteur, mais qui en fait a pour but de confronter le lecteur aux réalités de la période nazie en Allemagne. Cette autobiographie, dont des extraits sont utilisés dans des ouvrages pédagogiques allemands, est très facile d'accès pour les élèves en leur permettant de s'identifier au destin d'Edith Dietz. L'auteur, qui vit actuellement en Allemagne, a reçu le prix Ludwig Marum, institué en mémoire d'un politicien de la SPD tué au camp de concentration de Kislau.

DREYFUS François-Georges, *Histoire de Vichy*, Paris, Editions de Fallois, 2004, 892 p. (n° 7984)

Les Editions de Fallois nous propose une nouvelle édition revue et corrigée de cet ouvrage paru en 1990. Cette *Histoire de Vichy* est un imposant travail sur ces années sombres. L'auteur, professeur émérite d'histoire contemporaine à la Sorbonne, spécialiste des crises européennes et auteur notamment d'une *Histoire de la Résistance* parue chez le même éditeur rend compte de façon complète et nuancée de ces quatre années de régime. Il aborde divers thèmes qui vont de l'évolution de la situation des relations avec l'occupant en passant par l'arrivée de Laval au pouvoir jusqu'à la fin de l'Etat français, mais aussi des modifications de la société française durant cette période. François-Georges Dreyfus analyse également la période de l'avant-Vichy, celle de la crise et la fin de la III^e République.

European Roma Rights Center (dir.), *Stigmata, Segregated Schooling of Roma in Central and Eastern Europe*, Budapest, European Roma Rights Center, 2004, 121 p. (n° 7866)

Cette étude, publiée par le «European Roma Rights Center» à Budapest, analyse la politique de ségrégation menée envers les Tsiganes en Bulgarie, Tchéquie, Hongrie, Roumanie et Slovaquie au cours de leur éducation et la met en rapport avec le problème plus général de la discrimination des Tsiganes dans ces pays. Les auteurs de l'étude, qui se basent sur des recherches effectuées sur place sur la situation des jeunes Tsiganes, établissent que dans chacun des pays analysés, la majorité des Tsiganes est exclue du système éducatif et n'a donc pas la possibilité de bénéficier de l'éducation offerte aux autres citoyens. La situation sociale déjà inacceptable des Tsiganes dans ces pays est donc, selon les auteurs, encore aggravée par la ségrégation dans l'éducation. Malgré des conventions internationales, comme la

«Convention Against Discrimination in Education», qui stipule dans son article 1(c) que toute discrimination dans l'éducation, définie notamment comme la «création où le maintien d'un système éducatif séparé pour des personnes où des groupes de personnes» doit être interdit, tous les pays envisagés dans cet ouvrage présentent un système éducatif double à caractère ethnique, qui offre aux Tsiganes une formation de qualité inférieure. Ce livre montre que, même avec l'adhésion à l'Union européenne des nouveaux pays membres et l'adoption des acquis communautaires, le problème de la discrimination envers les Tsiganes persiste et suggère une action de la part des gouvernements concernés afin d'accorder aux Tsiganes les droits qui leur reviennent naturellement.

Französisches Büro des Informationsdienstes über Kriegsverbrechen (dir.), *Konzentrationslager Dokument F 321 für den Internationalen Militärgerichtshof Nürnberg*, Frankfurt, Zweitausendundeins, 1999, 279 p. (n° 7862)

Cette documentation originale sur les camps de concentration nazis en Allemagne a été réalisée et publiée immédiatement après la fin de la Seconde Guerre mondiale par le «Bureau français du Service d'Information sur les Crimes de Guerre» Elle avait pour but de souligner qu'il n'y avait pas que les camps de concentration mondialement connus comme Auschwitz, Buchenwald ou Dachau, mais tout un maillage serré de camps étendu sur l'Allemagne nazie. C'est sous sa forme intégrale que le volume avait été déposé au «Tribunal militaire international de Nuremberg» comme pièce à conviction. Par contre, cette nouvelle édition, publiée à partir de la version allemande, a été corrigée - car la première traduction était imparfaite tant au

niveau du style que de l'objectivité - et complétée, car quelques coupures avaient été effectuées lors de la première édition, en particulier les mauvais traitements les plus terribles ; les rédacteurs de la version actuelle supposent que cela a été fait afin d'éviter que les lecteurs allemands rangent cette documentation dans la catégorie de la propagande alliée sur les atrocités. Cet ouvrage donne donc des informations concrètes et objectives et il est à noter que les témoignages et les rapports qu'il contient sont parfois insoutenables.

FRIEDRICH Jörg, *L'Incendie, L'Allemagne sous les bombes, 1940-1945*, Paris, Editions de Fallois, 2004, 542 p. (n° 7927)

Les bombardements massifs de l'Allemagne par les Britanniques et les Américains durant la Seconde Guerre mondiale est un sujet qui a été très peu traité. Citons le livre de W.G Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle* (Actes Sud, 2004) qui soulignait la quasi-absence d'écrivains allemands ayant abordé le sujet. Dans cet ouvrage, l'approche est différente. L'historien berlinois Jörg Friedrich y décrit de manière parfois très technique l'action durant quatre ans des deux mille avions du Bomber Command et des forteresses volantes américaines contre de nombreuses villes et villages du III^e Reich. L'auteur y fait une description détaillée de l'évolution et des techniques de bombardement, mais décrit aussi le sort des populations civiles et des destructions, notamment des atteintes au patrimoine. Ce livre a suscité une polémique lors de sa parution en Allemagne. Effectivement, de la lecture de cet ouvrage on ressort avec un certain trouble. Outre le travail de l'historien, s'agit-il ici d'une dénonciation de la terreur des bombardements alliés, d'un procès fait à Churchill, etc. ? En effet, il ne faut pas perdre de vue que ces

bombardements faisaient suite aux pilonnages par les Allemands de villes comme Rotterdam, Varsovie et Londres.

HAFFNER Sebastian (entretien avec), KRUG Jutta (recueilli par), *Als Engländer maskiert, Ein Gespräch mit Jutta Krug über das Exil*, München, dtv - Deutscher Taschenbuch Verlag, 2002, 117 p. (n° 7844)

En 1989, Sebastian Haffner a accordé une interview à Jutta Krug, dans laquelle il essaie de dépeindre la vie quotidienne pendant le III^e Reich, d'expliquer les raisons de son émigration et, en outre, de rendre compte des expériences accumulées pendant son exil. Cet entretien a été publié seulement en 2002 et, pour cette raison, il est très intéressant de connaître sa vision du futur. En effet, il n'avait pas accepté la réunification de la R.F.A. et de la R.D.A. au moment de leur conversation. Ce livre n'est pas que le bilan personnel d'un auteur reconnu, mais il permet aussi au lecteur de découvrir sa méthode de travail et son engagement politique. C'est dire s'il mérite d'être lu par jeunes et vieux.

HAYDER Mo, *Tokio*, Wommelgem, Uitgeverij Luitingh, 2004, 400 p. (n° 7997)

Zie lectuurnota p. 174

HAYEK Friedrich A., *The Road to Serfdom*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994, 274 p. (n° 7877)

Dans un de ses ouvrages les plus connus, *La route de la servitude*, Prix Nobel d'économie, Friedrich A. Hayek, se penche sur les causes et les remèdes à la dictature et au totalitarisme au 20^e siècle. L'ouvrage, très pointu au moment de sa publication en 1944, reste encore aujourd'hui très utile pour mieux appréhender la notion de liberté de l'individu, valeur mise à mal dans la première moitié du 20^e siècle. Hayek, qui a dédié ce livre aux «socialistes de toutes les partis» expose ici sa conviction que toute forme de planification

centrale et de décision prise sans le contrôle des personnes concernées conduira à la «servitude», soit plus concrètement à la dictature et au totalitarisme. Pour l'auteur, le national-socialisme et le communisme représentent un ensemble idéologique qui cherche à diminuer les choix des individus au nom soit d'une race pure, soit de l'unité des ouvriers. Pour Hayek, le socialisme est la route qui conduit à Hitler et à Staline, thèse qu'il élabore dans le chapitre intitulé «Les racines socialistes du national-socialisme». Cette édition, précédée d'une introduction de Milton Friedman, économiste ultra-libéral pour qui l'individualisme économique ne peut se séparer de la démocratie et dont les théories ont influencé, dans les années 1980, la politique de Reagan aux Etats-Unis et de Thatcher au Royaume-Uni, offre une bonne introduction à la pensée d'Hayek et du libéralisme. Cette édition a été publiée à l'occasion du 50^e anniversaire de la publication de cet ouvrage.

HEIDELBERGER-LEONARD Irene, *Jean Améry, Revolte in der Resignation*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2004, 408 p. (n° 7597)

Jean Améry, écrivain d'origine autrichienne dont le véritable nom est Hans Mayer et rescapé d'Auschwitz, où il a survécu aux tortures subies, a apporté une contribution remarquable au témoignage sur les crimes et génocides nazis. Cette biographie d'Améry a été écrite par Irène Heidelberger-Leonard, professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Elle y présente un récit fouillé des différentes périodes de la vie d'Améry et de son œuvre et offre des interprétations et sommaires de ses différents romans, articles et essais. La biographie paraît dans le cadre de la publication de la totalité de l'œuvre d'Améry sous la direction de l'auteur et est donc utile pour accompagner la lecture des ouvrages d'Améry, comme *Par-delà le*

crime et le châtement, livre sur Auschwitz et *Porter la main sur soi*, essai sur la question du suicide.

Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte (publié par), *Neue Ergebnisse zum NS-Aufschwung*, Berlin, Akademie Verlag, 2003, 221 p. (n° 7875)

Cet *Annuaire d'histoire économique* rassemble les contributions de nombreux historiens spécialisés dans l'économie du III^e Reich qui y présentent les derniers résultats de la recherche scientifique dans ce domaine. Selon Christoph Buchheim de l'Université de Mannheim, le redémarrage de l'économie allemande date d'avant l'accès d'Hitler au pouvoir et il affirme que la croissance a continué après 1933, non pas grâce à, mais malgré la prise du pouvoir par Hitler. D'autres auteurs analysent l'échec de la tentative des dirigeants nazis de réguler les prix dans le secteur de la construction, ainsi que la politique monétaire du III^e Reich et ses répercussions sur le niveau de vie de la population, qui a diminué durant les années 1930. L'histoire de la création de la *Kontinentale Öl*, entreprise qui devait permettre à l'Allemagne de ne plus être dépendante du pétrole grâce à une production de carburant synthétique tiré du charbon est également retracée. Cet ouvrage comprend donc des articles intéressants et s'adresse à tous ceux qui veulent en savoir plus sur l'encadrement de l'économie par les nazis.

KRAMER Sven (dir.), *Die Shoah im Bild*, München, Richard Boorberg Verlag, 2003, 300 p. (n° 7451)

Ce recueil, publié sous la direction de Sven Kramer, rassemble des contributions très intéressantes de spécialistes des différents types d'images existant sur le Judéocide et constitue une présentation d'ensemble succincte et réfléchie. Les auteurs essaient d'y relier leurs observa-

tions personnelles aux débats traitant des aspects éthiques et de la légalité de la visualisation des images des crimes et génocides nazis. Cet ouvrage est particulièrement pertinent en raison de la diversité et de la profondeur des essais qui le composent et qui donnent une vision très claire du débat animé sur le discours concernant les images à notre époque. Le livre mérite d'être lu ne fût-ce que pour le traitement nuancé de cette question et deviendra sûrement un ouvrage de référence dans ce domaine.

KRAUSE-VILMAR Dietfrid, *Das Konzentrationslager Breitenau, Ein staatliches Schutzhaftlager 1933-1934*, Marburg, Schüren, 2000, 318 p. (n° 7604)

Dès l'ascension de Hitler au pouvoir et les restrictions portées aux droits fondamentaux par l'Etat, les administrations régionales ont commencé à créer les premiers camps de concentration nazis. Le système concentrationnaire national-socialiste a débuté avec ces tous premiers camps qui étaient plus de 50 en 1933. Celui de Breitenau fait l'objet de cette étude qui se penche sur les deux premières années de son existence et sur son fonctionnement. Le livre contient de plus une biographie de tous les détenus au camp de Breitenau en 1933 et 1934, qui avaient été internés pour la plupart en tant que prisonniers politiques.

LANG Hans-Joachim, *Die Namen der Nummern, Wie es gelang, die 86 Opfer eines NS-Verbrechens zu identifizieren*, Hamburg, Hoffmann-Campe, 2004, 303 p. (n° 7882)

En 1943, vingt-neuf femmes et cinquante-sept hommes juifs ont été envoyés à la chambre à gaz à Natzweiler (Alsace) par ordre de l'Organisation des sciences SS «Ahnenerbe». Ces gens, dont les squelettes devaient être exposés à l'institut de la «Reichsuniversität» de Strasbourg pour y servir à la recherche, ont payé cette aber-

ration de leur vie. Mais les responsables n'ont pas eu le temps de mener cette opération à son terme. Les dépouilles des victimes ont donc été inhumées anonymement dans une fosse commune après la guerre. C'est pour cette raison que l'auteur a décidé de trouver les noms qui correspondent à leurs numéros, car selon lui : «L'histoire s'explique au moyen de noms et de localités». Après avoir effectué des recherches pendant cinq ans dans les archives allemandes et étrangères, il a été capable d'identifier les noms des quatre-vingt-six victimes. Dans cet ouvrage, l'auteur donne un aperçu de leur vie et décrit comment il a découvert le nom de chacune des victimes. Par ailleurs, il raconte les événements concernant ces gens qui se sont passés entre la période d'activité du camp de Natzweiler et les enquêtes de l'«Organe de Recherche sur les Criminels de Guerre» qui ont suivi. Enfin, il fournit des informations sur le destin des responsables de ce crime. C'est un livre important qui combine histoire et devoir de mémoire et a reçu le «Prix de la Fondation Auschwitz» pour cette raison.

LEUTNER Mechthild (dir.), *Deutschland und China 1937-1949, Politik, Militär, Wirtschaft, Kultur*, Berlin, Akademie Verlag, 1998, 543 p. (n° 7607)

De ondertitel dekt de lading niet naar evenredigheid, van *Kultur* is ternauwernood sprake in deze bronnenverzameling, waarschijnlijk omdat Duitsland in die periode een geheel eigen opvatting van *Kultur* had en China was verwickeld in een strijd om het nationale bestaan met Japan. Ook *Militär* komt er bekaaid af. Reeds in 1938 werd de - bekwame en nuttige - militaire missie onder leiding van von Falkenhausen bij de Kwo Min Tang-regering ontmanteld en werden de leveringen van militair materiaal vertraagd. Des te uitvoeriger is het overzicht - gebo-

den door de opgenomen documenten - van de ontwikkeling van de Duits-Chinese diplomatieke betrekkingen in de periode 1937-1949, van de inzichten van het Duitse bedrijfsleven over het China uit die tijd en van de ervaringen van individuen : Chinezen in Duitsland, Duitsers in China. De Duitse diplomatieke vertegenwoordigers voerden aanvankelijk een duidelijk pro-Chinese koers, betitelden de Japanners zelfs openlijk als agressors en zochten een bemiddelende rol voor Duitsland in het Japans-Chinese conflict. Het ministerie van Buitenlandse zaken voelde aanvankelijk wel voor een bemiddelende rol, maar uiteindelijk bleek dat onmogelijk tengevolge van de politieke en ideologische keuze voor Japan en voor de As. De Kwo Min Tang-diplomatie was gematigd in de formulering, maar standvastig in het beleid van geen concessies aan Japan. In 1941 werden de diplomatieke betrekkingen door China verbroken. De Duitse contacten met de diverse Japanse marionettenregimes in China hadden weinig om het lijf. Voor het Duitse bedrijfsleven in China was deze gang van zaken desastreus. In het vrije China werden activiteiten steeds moeilijker en tenslotte onmogelijk : in de door Japan bezette gebieden duldden de Japanners geen concurrentie, ook niet vanuit de As-mogendheden. Een Duitse zakenman merkte in dit verband op dat Duitsers beter met Chinezen overweg konden omdat die intelligenter, toleranter en meer met humor gezegend waren dan Japanners. Of de Chinezen de Duitsers dezelfde eigenschappen toedichten wordt niet vermeld. Ook bevat het boek getuigenissen van individuen, van Chinese studenten die de oorlog in Duitsland meemaakten, van Duitse emigranten in Shanghai, van Duitse ingenieurs. Opvallend is het verhaal van John Rabe, hoofd van de Siemens-vestiging in

Nanking en lid van de NSDAP. Bij de weken durende massamoorden gepleegd door de Japanners bij de verovering van Nanking in 1937 - 300.000 Chinese burgers en krijgsgevangenen verloren er het leven - wist hij een veiligheidszone voor 250.000 Chinezen te creëren. Toen hij op een dag (uitgeput) tijdens een bombardement thuis kwam en constateerde dat zijn kanarie naarmate de inslagen dichterbij kwamen steeds mooier begon te zingen merkte hij op dat kanaries kennelijk over betere zenuwen beschikten dan raven. Vermeldswaard is ten slotte dat toen de Japanners in 1943 onder Duitse druk een «restricted area» voor de na 1937 in Shangai aangekomen statelozen inrichten, voornamelijk joden en antifascisten, dat alle betrokkenen de oorlog hebben overleefd. Dit zou enerzijds komen omdat de Japanners niet antisemitisch waren en anderzijds omdat zij repercussies vreesden voor de in de VS geïnterneerde Japanners. Zo heeft deze bekritiseerde internering zowaar ook nog positieve gevolgen gehad. De literatuuropgave is buitengewoon uitgebreid.

LUSTIGER Arno, *Sing mit Schmerz und Zorn, Ein Leben für den Widerstand*, Berlin, Aufbau-Verlag, 2003, 303 p. (n° 7723)

Arno Lustiger, rescapé d'Auschwitz et figure publique importante de l'Allemagne de l'après-guerre, propose ici une autobiographie fascinante. L'auteur, né en 1924 dans la ville polonaise de Bedzin, raconte la persécution dont il a été la victime et sa déportation à Auschwitz. L'auteur y retrace son destin de manière très personnelle, ce qui rend le livre particulièrement intéressant. Arno Lustiger s'est impliqué dans diverses associations juives d'Allemagne après sa libération, il est notamment le cofondateur de l'association représentant la communauté juive de Francfort-sur-le-Main et président honoraire d'une orga-

nisation sioniste allemande. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages abordant des thèmes historiques, en particulier l'histoire juive au 20^e siècle. Son œuvre est regardée aujourd'hui comme une contribution importante à l'historiographie juive allemande.

METRAUX Jean-Claude, *Deuils collectifs et création sociale*, Paris, La dispute éditeurs, 2004, 316 p. (n° 7953)

Jean-Claude Métraux, pédopsychiatre de formation, a une longue expérience professionnelle auprès de personnes et de communautés frappées par des pertes multiples. La spécificité des deuils collectifs est le thème central de cet ouvrage. Il met d'abord en évidence la distinction fondamentale entre tragédies mortifères et créatrices, entre deuils et traumatismes. Il fournit ensuite diverses clés pour mieux comprendre les deuils collectifs et leur incidence sur la forme que prend la création sociale. En effet, pour l'auteur, le deuil recèle un potentiel de transformation créatrice non seulement chez les individus, mais aussi dans les ensembles sociaux. Il étudie enfin les différentes manières d'aider à la résolution des deuils collectifs et de favoriser ainsi la création sociale.

MÖLLER Horst, *Die Weimarer Republik, Eine unvollendete Republik*, München, dtv - Deutscher Taschenbuch Verlag, 2004, 335 p. (n° 7596)

Cette histoire de la République de Weimar retrace en détail les événements politiques survenus en Allemagne entre 1919 et l'ascension au pouvoir de Hitler. La succession de vingt et un gouvernements au cours de cette courte période de démocratie en Allemagne mettent en évidence la fragilité du système politique que les nazis ont pu instrumentaliser pour accéder au pouvoir. L'auteur, l'historien renommé Horst Müller, actuellement directeur de l'*Institut für Zeitgeschichte* à

Munich, analyse les groupes importants de cette «démocratie inachevée» : les sociaux-démocrates, les communistes, les nazis, les nationalistes conservateurs, les centristes et la haute direction militaire (OHL) sous la direction de Hindenburg et Ludendorff. L'ouvrage est abordable, comporte une chronologie politique et une bibliographie étendue et est donc idéal pour les étudiants, les enseignants et toute personne intéressée par une histoire détaillée de cette période importante de l'histoire allemande, cruciale pour comprendre la montée du nazisme.

NYSENHOLC Adolphe (dir.), *Le Livre des homes, Enfants de la Shoah, AIVG 1945 - 1959*, Ixelles, Didier Devillez Editeur / Institut d'Etudes du Judaïsme, 2004, 228 p. (Collection «Mosaïque»)

Voir note de lecture p. 177

PLEWE Reinhard, KÖHLER Jan Thomas, *Baugeschichte Frauen-Konzentrationslager Ravensbrück*, Berlin, Edition Heinrich, 2000, 196 p. (n° 7872)

En 1938, la SS a commencé la construction du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück. Ce livre restitue chronologiquement le processus de création de ce camp en se basant sur les plans officiels de la SS ainsi que sur les découvertes faites grâce aux fouilles sur le site du camp. En se concentrant sur la création du camp, cet ouvrage permet d'en apprendre plus sur une période souvent négligée mais très révélatrice de l'histoire des camps de concentration nazis.

RICHTER Gunnar (dir.), *Breitenau, Zur Geschichte eines nationalsozialistischen Konzentrations- und Arbeitserziehungslagers*, 1993, 319 p. (n° 7611)

Ce livre traite de l'histoire du camp de concentration de Breitenau, en réfléchissant sur le rôle qu'il a joué, de ses origines comme monastère bénédictin fondé

au XII^e siècle, jusqu'à nos jours où il est un mémorial des crimes nazis. L'accent y est bien entendu mis sur la période qui va de 1933 à 1945. Les auteurs tentent d'exposer l'histoire de Breitenau dans sa continuité, car le fait de considérer son histoire dans son ensemble permet de répondre à diverses questions, comme de savoir pourquoi les nazis ont décidé d'y ériger un camp et comment fonctionnaient son organisation et sa gestion. De nombreuses images et documents originaux contribuent à l'intérêt de cet ouvrage indispensable à tous ceux qui souhaitent en apprendre plus sur Breitenau et son histoire.

SCHULMAN Charles, «*Ne dis jamais que tu vas ton dernier chemin*», Paris, Editions Le Publieur, 2002, 161 p. (n° 7947)

Ce livre raconte comment toute une famille, le père, la mère, la sœur et l'auteur lui-même ont pu survivre à la politique d'extermination mise en œuvre par les nazis. Cette situation a déjà été vécue par la famille Cugna de Salonique. Charles Schulman, Polonais né à Deblin en 1931, connut le ghetto, deux camps de travail et se retrouva à Buchenwald. Il devint Français après la Libération. Ce livre est passionnant par la description de l'intégration du témoin dans la société française et sa réussite exceptionnelle sur le plan économique et social. Ses recherches généalogiques sont particulièrement intéressantes car exceptionnelles.

UNGERER Tomi, *Otto, Autobiographie d'un ours en peluche*, Paris, Editions de l'école des loisirs, 2001, 31 p. (Collection «lutin poche») (n° 7841)

Tomi Ungerer ose parler aux enfants de sujets comme la violence, la guerre, la déportation et les chambres à gaz. En effet, on préfère parfois protéger les enfants du continent sombre de l'humanité en leur offrant de la banalité, mais en oubliant

que, devant leur petit écran, les enfants absorbent les images de sang, de larmes et de cris de haine. En oubliant aussi qu'ils se sentent habités eux-mêmes par de bons et de mauvais sentiments. *Otto*, cette autobiographie d'un ours en peluche, est un classique dans lequel, à aucun moment, on ne se dit : «C'est atroce !». Le secret de la réussite de ce livre ? Confier le rôle principal à un ours en peluche. Cette même histoire avec un enfant serait insoutenable. Mais avec un nounours... on traverse le livre sans trop d'angoisse, avec la conviction qu'il s'en sortira. Même si l'aventure est traversée d'horreur, il y a place pour la lumière. Chaque fois que l'ours est perdu, il rebondit. Il trouve forcément sur sa route un événement, un lieu, une personne providentiels pour le secourir, l'aimer et le sortir de là. Le pire est alors compensé par l'amour et l'espoir. De même que la guerre est compensée par la paix qui, finalement, l'emporte. En décrivant le mal, l'auteur souligne le bien ou l'inverse. Comme s'il proposait de choisir son camp ! Il montre la vie dans ses joies et ses peines, composée d'événements personnels, sociaux, mondiaux qui rejaillissent les uns sur les autres. Autrement dit, nous ne sommes pas que des victimes, nous sommes aussi des acteurs. Dès lors, à chacun de prendre ses responsabilités à la mesure de son âge et de ses moyens. *Otto* est encore bien petit mais il peut servir de lien entre les générations, entre les hommes. Voilà un message apaisant dans une société en quête de sens. Même les enfants ont une place et un rôle à jouer dans le meilleur des mondes possibles...

Van BREEN Willem F., *De Nederlandsche Arbeidsdienst 1940-1945, Onstaan, opkomst en ondergang*, Zutphen, Walburg Pers, 2004, 471 p. (n° 7985)

Willem F. Van Breen is niet zo maar een historicus : hij behoorde zelf tot de ca.

50.000 jonge mannen die tijdens de jaren 1940-1945 dienst deden in de Nederlandsche Arbeidsdienst. Vanuit zijn persoonlijke betrokkenheid heeft hij het titanenwerk op zich genomen om de geschiedenis van deze organisatie op papier te zetten. De Nederlandsche Arbeidsdienst is eind 1940 ontstaan uit de Opbouwdienst, oorspronkelijk opgericht om de gedemobiliseerde Nederlandse soldaten aan het werk te stellen, maar werd later opengesteld voor alle jonge werkloze mannen. Zij werden ondergebracht in werkkampen, kregen een quasi militaire drill opgelegd, leerden marcheren, maar in plaats van het geweer moesten zij de schop hanteren. Weldra zou de Arbeidsdienst omgevormd worden tot één van de instrumenten om de Nederlandse jongeren te nazifiëren. De kaderfuncties kwamen in handen van NSBers, de Germaanse groet werd ingevoerd en de lessen en vertoonde films werden volledig gericht op bekering tot het nationaal-socialisme. Verschillende verantwoordelijken van de Arbeidsdienst werden later veroordeeld wegens collaboratie. De auteur heeft zich voor zijn boek uitzonderlijk goed gedocumenteerd en talloze archieven nageplozen. In bijlage werden ook de persoonlijke herinneringen van Van Breen en verschillende van zijn lotgenoten opgenomen.

VAN LAERE Stefaan, CRAENINCKX Frans, CRAENINCKX Jozef, *Een klein dorp, een zware tol, Het drama van collaboratie en verzet in Meensel-Kiezegem*, Antwerpen, Uitgeverij Manteau, 2004, 240 p. (n° 7986)

Er zijn van die plaatsnamen, zoals Oradour in Frankrijk of Lidice in Tsjechië, die sinds de oorlogsjaren synoniem geworden zijn van dood en verderf. België is enigszins gespaard gebleven van de ergste oorlogsmisdaden, maar niettemin

bestaan er ook hier enkele plaatsen die het gewicht van een gruwelijk oorlogsverleden met zich meedragen. Meensel-Kiezegem is één van dergelijke plaatsen. Op 30 juli 1944 greep in dit vredige dorpje in het Brabantse Hageland een confrontatie plaats tussen verzetstrijders en collaborateurs, waardoor de hele dorpsgemeenschap meegesleurd werd in een draaikolk van wraak en vergelding. Eenennegentig dorpelingen werden weggevoerd, van wie de meeste nooit meer terugkwamen. Sindsdien is dit drama altijd gehuld geweest in een zweem van stilte en ongemak, waardoor allerlei mythes een eigen leven gingen leiden en de wonden ook niet konden helen. Vanuit het adagium dat alleen kennis en inzicht vrede kan brengen schreef journalist Stefan Van Laere een vlot leesbare reader waarin het drama van Meensel-Kiezegem op omstandige wijze werd gereconstrueerd. Hij kreeg voor deze opdracht de hulp van twee directe getuigen en slachtoffers, Frans en Jozef Craeninckx, van wie de herinneringen doorheen de tekst gegeven werden. Van Laere heeft zich uitgebreid gedocumenteerd en heeft doorheen zijn onderzoek heel wat nieuwe elementen naar boven gehaald. Zo is hij er o.m. in geslaagd om de identiteit te achterhalen van een verzetsstrijder die bij de allereerste confrontatie betrokken was. Hij probeert ook de clichés over verzet en collaboratie te doorbreken en zwart-wit portretteringen te vermijden. Maar niettemin blijkt zijn historische achtergrond in sommige passages tekort te schieten: schrijven dat de instelling van een republiek het belangrijkste opzet was in de verzetsactie van de Gewapende Partizanen lijkt mij meer dan een loopje nemen met de historische waarheid. Ook de getuigenis van Tony Van Dijck, die als aanvoerder van het Veiligheidskorps rechtstreeks bij de gebeurtenissen betrok-

ken was, had in het boek zeker een plaats verdiend. *Een klein dorp, een zware tol* blijft nochtans een zeer lezenswaardig boek.

VINUREL Ernest, *Rives de cendre, Transylvanie, Auschwitz, Mauthausen*, Paris, Editions L'Harmattan, 2003, 356 p. (Collection « Mémoires du XX^e siècle ») (n° 7922)

Un livre à la fois étonnant et interpellant ! Fallait-il pourtant encore un ixième récit des camps nazis, de la « sélection » sur « la rampe » de Birkenau ? Fallait-il que ce récit, écrit plus de soixante ans après les faits, nous décrive avec tant de réalisme les souffrances morales et physiques vécues par l'auteur et sa famille ? La mémoire, ici, déforme-t-elle, occulte-t-elle autant qu'elle ne préserve ou souligne ? Fallait-il que ce « témoin », à la fois acteur et victime, parle avec toute la chaleur de son ressenti alors qu'historiens et analystes du passé se penchent sur la froideur indiscutable des documents ? Nous savons que chaque récit importe ! Chaque témoignage publié, chaque diversité de parcours, de situations, de conduites, de logiques du hasard, de ruses inépuisables pour essayer de survivre sont et resteront toujours autant de lueurs éclairant le souvenir de l'indicible, assurant, par-là même, la pérennité de la Mémoire. Ernest Vinurel, né en 1926, nous raconte donc, avec beaucoup de précisions, son univers familial, son enfance, son adolescence et comment la communauté juive de Transylvanie bascula dans le néant. Comme il le dit : « Mes dix-huit années de jeunesse, Auschwitz et Mauthausen inclus, c'est une vie : je suis le revenant de l'autre rive, exhumé moribond d'un continent aboli. » Rien pourtant n'est plus étranger à ses mémoires que le sentiment de la fatalité. Il échappera au gazage pour être promis à une mort certaine par le travail. Il partagera le sort

d'autres déportés, juifs et non-juifs. Il sera transféré à Mauthausen puis au camp de Melk et retrouvera, le 4 mai 1945, la liberté à Guns kirchen. Il était alors devenu un individu sans attache d'aucune sorte, sans patrie ni famille. Nul retour jamais dans la ville natale, où nul ne l'attendait Viendra alors le temps de la reconstruction, de la construction ... tout simplement ; celle de «l'après» où les matériaux «mémoire», «récits», «souvenirs», «émotions», «mots et paroles» seront tellement différents du langage. A tout jamais ! Ce témoignage particulier nous apporte, en plus d'une perception toute personnelle de l'incompréhensible, une mine d'informations sur l'identité sociale, culturelle, idéologique, des communautés juives de Transylvanie, sur la Roumanie des années trente, sur la Hongrie de Horthy. Il nous faut souligner également le caractère vif de l'écriture. Le texte jaillit tel quel. L'auteur déclare ne pas se relire. On en jugera, dès les premières pages, le récit est scandé, tranché de formules trempées, sonnantes et lapidaires.

